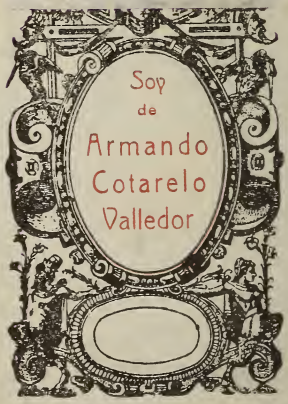
LIBRARY OF CONGRESS
1800



R15

LE VOYAGE
AU PARNASSE
DE MICHEL DE CERVANTES

traduit en français pour la première fois

AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE
UNE TABLE DES AUTEURS CITÉS DANS LE POËME
ET LE FAC SIMILE D'UN AUTOGRAPHE INÉDIT
DE CERVANTES

PAR J. M. GUARDIA
Bibliothécaire adjoint à l'Académie impériale de médecine

PARIS
CHEZ JULES GAY, ÉDITEUR
QUAI DES AUGUSTINS, 41
1864

LE VOYAGE
AU PARNASSE

Tiré à 500 *exemplaires :*

60 in-12 couronne, papier de Hollande;
20 in-12 carré, papier vergé;
Et 420 sur papier ordinaire.

Paris. — Imp. générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.

Cervantes Saavedra, Miguel de
"

LE VOYAGE
AU PARNASSE
DE MICHEL DE CERVANTES

traduit en français pour la première fois

AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE
UNE TABLE DES AUTEURS CITÉS DANS LE POËME
ET LE FAC-SIMILE D'UN AUTOGRAPHE INÉDIT
DE CERVANTES

PAR J. M. GUARDIA
Bibliothécaire-adjoint à l'Académie impériale de medecine

PARIS
CHEZ JULES GAY, ÉDITEUR
QUAI DES AUGUSTINS, 41
1864

PQ6330
.V5
1864

6
Copy

1483F
3Ja64

Kg 8 May 1964

AVANT-PROPOS.

C'est pour la première fois que le *Voyage au Parnasse* de Cervantes paraît en français. Avec un peu de bonne volonté, le traducteur trouverait aisément dans cette circonstance des motifs suffisants pour justifier son entreprise et d'excellentes raisons pour se recommander aux lecteurs et à la critique. Il n'en fera rien ; et, sans insister sur les difficultés d'interprétation d'un texte corrompu en maints passages et tout rempli d'allusions dont il n'est pas facile de deviner le sens, il livre son travail à l'appréciation des juges intègres, espérant que les jugements qu'on a faits jusqu'ici de ce poëme satirique et burlesque, sans le connaître, pourront être réformés ou modifiés.

En France, parmi les lettrés, il en est peut-être une demi-douzaine en état de lire dans le texte espagnol le *Voyage au Par-*

nasse et de le bien entendre. Ceux-ci jugeront avec compétence la traduction que nous offrons au public; et les autres pourront désormais rendre bonne justice à ce jeu d'esprit d'un écrivain que son génie a naturalisé français.

On trouvera dans ce volume une biographie de Cervantes, avec notes et éclaircissements, une étude sur le poëme, servant d'introduction, et une table d'environ cent cinquante auteurs avec de courtes notices sur leur vie et leurs ouvrages.

J. M. G.

Paris, juin 1864.

VIE

DE

CERVANTES SAAVEDRA.

I

Miguel de Cervantes Saavedra est un homme de Plutarque, c'est-à-dire, complet et véritablement grand. Dans la littérature espagnole, remarquable entre toutes par la moralité de ses plus illustres représentants, il a la première place, et il la mérite doublement par la supériorité du génie et par l'excellence du caractère. Chez lui rien à reprendre : dans sa conduite encore plus que dans ses écrits, tout est digne d'admiration, tout commande la sympathie et le respect. Il est du petit nombre de ceux que la gloire ne transfigure pas pour les purifier; nulle souillure ne ternit l'éclat de sa brillante auréole.

Sa destinée fut agitée, pleine de vicissitudes et de revers; mais sa vie fut celle d'un

juste. Il faut la proposer comme un exemple et un enseignement. Né de parents sans fortune, il fut pauvre comme eux et lutta vainement contre les rigueurs du sort : il resta constamment dans cet état précaire et pénible où s'éprouvent les natures bien trempées. Élevé à l'école de l'adversité, il y apprit ce que la prospérité n'enseigne point, la patience courageuse, qui est l'héroïsme et la vertu des forts. Il était le quatrième enfant d'une famille nécessiteuse, dont les ressources ne pouvaient suffire aux frais d'une éducation régulière. La sienne pourtant ne fut pas négligée; mais elle resta forcément incomplète.

Cervantes ne passa point par tous les exercices scolaires que les fils de famille suivaient alors, pour en tirer vanité sinon beaucoup de profit. Les titres académiques n'étaient pas cependant inaccessibles au mérite; mais on pouvait y prétendre sans mérite, et qui pouvait les payer était sûr de les obtenir. Cervantes ne le pouvait pas, et il dut s'en passer.

De là cette qualification ridicule de génie laïque, *ingenio lego* que lui donnèrent quelques pédants envieux, docteurs, licenciés et petits bacheliers de Salamanque, à qui leurs diplômes n'avaient pas conféré ce qui ne se peut acheter : l'esprit et le talent. Le chroniqueur Tomas Tamayo de Vargas, qui nous a transmis cette particularité, observe judicieusement que Cervantes eut cela de commun avec don Iñigo Lopez de Mendoza, marquis de Santillane, don Antonio Hurtado de

Mendoza, et don Rodrigo Mendez de Silva. Ces trois hommes célèbres furent qualifiés de même pour n'avoir pas suivi dans leurs études l'enseignement supérieur des facultés, *artes ó facultades mayores*.

On sait peu de chose sur l'enfance de Cervantes et les premières années de sa jeunesse. On croit néanmoins qu'il reçut un commencement d'instruction dans sa ville natale, Alcalá de Hénarès (*a*), dont l'université, réorganisée à la fin du quinzième siècle (1499) par le cardinal Ximenès, était florissante dès cette époque. Cervantes dut profiter des leçons qu'y donnaient alors d'excellents maîtres, avant de suivre avec quelque fruit les cours de l'université de Salamanque, la première de l'Espagne. L'opinion générale c'est qu'il passa deux années dans cette dernière ville, et que pendant le séjour qu'il y fit, il habita une maison située dans la rue des Mores (*calle de los Moros*). Il dut beaucoup voir et bien observer dans ce centre des études; car il en fit plus tard, dans ses écrits, des descriptions animées, qui attestent le charme et la fidélité des souvenirs. Voilà tout ce qu'on a pu recueillir sur les premiers vingt ans de la vie de Cervantes; encore faut-il remarquer qu'on ne connaît d'une manière positive que le lieu précis et la date approximative de sa naissance[1].

---

1. Un document précieux, dont la découverte n'est pas fort ancienne, a mis à néant les prétentions de sept villes qui se disputaient l'honneur d'avoir pro-

En 1568, Cervantes étudiait à Madrid, sous l'humaniste Juan Lopez de Hoyos, qui le cite avec éloge et une prédilection marquée dans la relation des funérailles solennelles, célébrées le 24 octobre de la même année en l'honneur de la reine Elisabeth de Valois, femme de Philippe II. Cette relation, qui parut l'année suivante, renferme six pièces de Cervantes, toutes assez médiocres, parmi lesquelles une épitaphe en forme de sonnet et une élégie composée au nom de ses camarades d'études. Ces premiers débuts furent encouragés, et le jeune poëte, cédant à une vocation malheureuse, fit dès lors beaucoup de vers; il rima force sonnets, et composa même un petit poëme pastoral, *la Filena*. Ce genre-là était alors fort à la mode (*b*).

Tout cela le fit connaître et le mit en relations avec les principaux poëtes du temps. Il avait déjà quelque réputation, lorsque monsignor Acquaviva, depuis cardinal, témoigna le désir de le voir, sans doute à l'occasion de cette élégie sur la mort de la reine, dont la poésie parut touchante. Ce prélat, vertueux et lettré, venait d'arriver à la cour

---

duit Cervantes : Madrid, Séville, Lucena, Tolède, Esquivias, Alcazar de San Juan et Consuegra. Le document dont il s'agit est un extrait baptistère de la paroisse de Sainte-Marie-Majeure d'Alcalá de Hénarès, du 9 octobre 1547. L'usage étant en Espagne de baptiser l'enfant le lendemain ou le surlendemain de sa naissance, on peut supposer, avec quelque vraisemblance, que Cervantes naquit le 6 ou le 7 du même mois.

d'Espagne en qualité de légat, chargé par le pontife Pie V de présenter à Philippe II ses compliments de condoléance.

Le monarque l'accueillit froidement et lui fit délivrer ses passe-ports le 2 décembre. Le légat partit aussitôt, emmenant avec lui Cervantes, qu'il avait attaché à son service. Ce premier voyage ne fut pas perdu pour lui : on retrouve dans plusieurs de ses écrits les impressions que lui avaient laissées les plaines fertiles de Valence, l'industrieuse Catalogne et les riantes contrées de la France méridionale.

Arrivé à Rome, il y vit tout ce qui peut étonner l'esprit et remuer l'âme, un musée de ruines, et les restes imposants d'une grandeur évanouie. Qu'on se figure les grands souvenirs que dut réveiller ce spectacle. Mais sa curiosité fut bientôt satisfaite. Ce génie vif et pénétrant ne se complaisait point aux méditations stériles et dans la contemplation de la mort : il lui fallait le mouvement et la vie, un aliment à son activité. Fatigué d'une existence monotone et paisible, dégoûté peut-être d'une position précaire et subalterne, il renonça à l'Eglise et à ses bénéfices, et, sans autre bien que l'espérance, il embrassa la profession des armes, qui convenait mieux à sa nature.

II

Le moment était bien choisi : le pape,

l'Espagne et Venise venaient de se liguer contre le Turc, alors si redoutable (20 mai 1571). Cervantes s'engagea comme simple soldat, et fut incorporé dans la compagnie de don Diego de Urbina, capitaine renommé. Il fit ses premières armes dans la campagne de 1570, et passa l'hiver à Naples. L'année suivante, don Juan d'Autriche, l'héroïque bâtard de Charles V, fut nommé généralissime de la sainte ligue, et vint aussitôt prendre le commandement : il réunit à Messine les forces des trois puissances alliées. La compagnie de Cervantes fut embarquée sur les galères du fameux André Doria, amiral génois, alors au service de l'Espagne. Cervantes était sur la galère nommée *la Marquesa*, commandée par le capitaine Francisco Sancto Pietro.

La flotte fit voile le 15 septembre, et l'on se mit à la recherche de l'ennemi. Mais celui-ci fuyait devant cet appareil formidable, si bien que les alliés eurent le temps de secourir Corfou.

La flotte turque apparut enfin dans les eaux du golfe de Lépante, le 7 octobre au matin, et fut forcée d'accepter le combat : il s'engagea vers midi et ne finit qu'à la nuit. Cervantes s'y conduisit en héros. En proie à une fièvre ardente, il voulut prendre part à l'action, et au lieu de céder aux instances de ses chefs, qui voulaient le retenir, il demanda comme une faveur d'être placé au poste le plus périlleux : il l'obtint et le défendit à la tête de douze soldats d'élite. Sa

galère, chargée d'attaquer la capitane d'Alexandrie, tua 500 Turcs avec leur capitaine, et s'empara du grand étendard d'Égypte.

Cervantes reçut deux coups d'arquebuse dans la poitrine et un troisième dans la main gauche, dont le mouvement fut à jamais perdu. Il ne quitta le poste d'honneur qu'après la défaite de l'ennemi, défaite désastreuse et décisive, si les vainqueurs avaient su en profiter pour consommer la ruine de la puissance musulmane. Ce fut par toute la chrétienté un cri de joie et un cri de triomphe. Le grand poëte Herrera, un ami de Cervantes, chanta en vers magnifiques cette victoire signalée dont le souvenir est toujours vivant en Espagne. On y célèbre encore l'anniversaire de cette journée mémorable, et le nom de don Juan d'Autriche est répété par toutes les bouches comme celui d'un libérateur : les gens du peuple l'honorent et l'invoquent comme un saint. Cervantes, qui prit une si belle part à cette grande bataille, n'a pas laissé échapper une seule occasion d'en rappeler le souvenir, pour lui si glorieux : il était fier de ses blessures, qui attestaient sa valeur, et il ne pensait pas avoir acheté trop cher sa gloire de soldat.

Le 31 octobre, don Juan d'Autriche rentrait à Messine, dont les hôpitaux s'ouvrirent pour recevoir les malades et les blessés. Cervantes était dans le nombre, et en attendant sa guérison, il resta à Messine jusqu'à la fin du mois d'avril 1572. A cette époque, il s'embarqua une seconde fois avec les troupes es-

pagnoles, commandées par don Lope de Figueroa, sur les galères de l'amiral don Alvaro de Bazan, marquis de Santa Cruz. Il toucha à Corfou et prit part à l'expédition malheureuse de Navarin, commandée par Alexandre Farnèse. Lui-même a raconté cette campagne dans la nouvelle du *Captif*. L'année suivante, Cervantes était au nombre des vingt mille hommes qui sortirent de Palerme pour aller contre Tunis. Dans cette expédition, il donna, comme dans les précédentes, des preuves éclatantes d'intelligence et de valeur. Depuis la fin de 1573 jusqu'aux premiers jours de mai de l'année suivante, Cervantes resta avec son régiment, dans l'île de Sardaigne, d'où il s'embarqua pour se rendre à Gênes sur les galères de Marcello Doria; puis il passa en Lombardie, où se trouvait don Juan d'Autriche. Ce dernier avait fait alors de vains efforts pour secourir le fort de la Goulette, que les Turcs finirent par reprendre aux chrétiens. Cervantes le suivit encore dans cette expédition avortée et pleine de périls, et ne tarda pas à retourner en Sicile. Le prince don Juan était de retour à Naples dès le 18 juin 1575. Quelque temps après, Cervantes obtint son congé et la permission de retourner en Espagne. Son séjour en Italie fut pour lui une bonne fortune. Il parcourut dans tous les sens cette contrée classique et admirable. Il visita toutes les grandes villes, qui sont autant de capitales et qui étaient alors des centres scientifiques, artistiques et littéraires. Il y trouva, affaiblie sans doute, mais puis-

sante encore, cette influence de la renaissance des lettres, qui s'étendit de là sur toute l'Europe.

Il y passa six ans, pendant lesquels son temps fut partagé entre les exercices de sa profession et l'étude assidue des écrivains et des poëtes de l'Italie. Ce fut alors qu'il acquit cette profonde connaissance de la littérature italienne, qui féconda son génie et l'inspira si heureusement. L'Arioste était son auteur de prédilection. Dans cet agréable conteur il admirait, il aimait surtout ces qualités solides et brillantes qui devaient faire le charme de ses propres écrits : l'invention facile et inépuisable, la pureté et l'harmonie du langage, et cette richesse d'élocution qui multiplia les ressources de la langue espagnole. Sur cette terre classique, Cervantes reprit son éducation imparfaite, et relut les bons modèles de l'antiquité. Rien n'échappait à sa curiosité. Ses ouvrages abondent en souvenirs toujours pleins de goût et d'à-propos, et ses réminiscences heureuses attestent qu'il avait médité en admirateur intelligent les chefs-d'œuvre qu'on explique dans les écoles. Cervantes avait vingt-huit ans lorsqu'il quitta l'Italie, couvert de gloire et riche de tous les trésors de l'esprit. Il s'embarqua à Naples, avec son frère Rodrigo et quelques compagnons d'armes, nobles comme lui. Il emportait des lettres de recommandation de don Juan d'Autriche, dont sa valeur lui avait fait un ami, et de don Carlos d'Aragon, duc de Sesa

et de Terranova, alors vice-roi d'Italie. Avec le crédit de ces puissants protecteurs, il se flattait de pouvoir jouir dans sa patrie d'un repos honorable et d'obtenir à la cour du monarque la récompense de ses services.

III

Vain espoir! Au moment où il rêvait une existence paisible, la liberté lui fut ravie. Le 26 septembre 1575, la galère qui le ramenait en Espagne fut surprise, à la hauteur des îles Baléares, par une escadrille de corsaires africains, commandée par l'arnaute Mami. Cervantes et les autres passagers de la galère se défendirent avec un courage héroïque; mais il fallut céder au nombre, et les pirates, avec leur proie, reprirent le chemin d'Alger. Aussitôt arrivés, leur premier soin fut de se partager le butin et les esclaves.

Cervantes échut en partage à Dali-Mami, renégat avare et cruel, qui le fit tout d'abord enchaîner, ne lui épargnant pas les mauvais traitements, et espérant, par ses rigueurs, le forcer à se racheter au plus vite. Il comptait en obtenir une forte rançon; car les papiers qu'il avait trouvés sur son prisonnier lui donnaient lieu de croire qu'il tenait en son pouvoir un personnage d'importance. Ce fut alors que Cervantes montra toutes les ressources de son esprit et les nobles qualités de son cœur.

Du moment qu'il eut perdu la liberté, il n'eut qu'une pensée, celle de la recouvrer et de la rendre en même temps à ses compagnons d'esclavage. Les difficultés de l'entreprise ne purent le détourner de son dessein. Une première tentative d'évasion échoua par la perfidie d'un More, qui devait servir de guide aux fugitifs pour gagner Oran, et qui les abandonna dès le premier jour. Il fallut reprendre la chaîne. Vers la fin de l'année 1576, un des captifs s'étant racheté, Cervantes profita de l'occasion, et, par son entremise, il fit savoir à sa famille dans quel état se trouvaient lui et son frère. A cette nouvelle, Rodrigo de Cervantes, leur père, engagea tout son avoir, avec la dot de ses filles, et pour les racheter se réduisit à la misère. L'avide Dali-Mami trouva la somme insuffisante, et Cervantes l'employa généreusement au rachat de son frère (août 1577). Il le chargea de faire armer un vaisseau qui devait servir à l'évasion des prisonniers.

Tout avait été combiné par lui avec beaucoup d'adresse, et les plus minutieuses précautions avaient été prises pour assurer le succès de la tentative. Réunis par ses soins au fond d'un souterrain, les captifs attendaient le moment favorable : l'espoir de briser leurs fers leur rendait tolérable une retraite sombre et malsaine. Le vaisseau partit enfin ; mais il fut découvert, et s'étant montré une seconde fois sur les côtes, il fut poursuivi et tomba au pouvoir des Mores. Le plan de fuite était ruiné, la position des cap-

tifs devenait tous les jours plus fâcheuse, et, pour comble de malheur, un renégat trahit leur secret.

Cernés dans leur retraite, ils allaient périr d'un affreux supplice. Cervantes les sauva par son dévouement. Il se déclara seul coupable, et fut amené aussitôt devant le dey d'Alger, le féroce Azan. Prières et menaces ne purent le séduire ni l'intimider; il persista à déclarer qu'il n'avait point de complices, et qu'il était seul responsable. Son courage triompha de la férocité du dey. Celui-ci commença par confisquer les captifs, dont il espérait tirer de fortes rançons, et fit surveiller Cervantes avec un soin spécial. Mais le prisonnier sut tromper la surveillance des gardiens : il écrivit au gouverneur d'Oran et à des personnes influentes de cette ville espagnole pour leur indiquer les moyens de favoriser son évasion et celle de trois autres prisonniers du dey. Un More, chargé du message, fut pris et empalé aussitôt, et Cervantes, menacé d'un châtiment ignominieux et barbare, y échappa comme par miracle.

Cependant il ne perdait point l'espérance de recouvrer la liberté, et pour se consoler de ses tentatives avortées, il imaginait des moyens plus efficaces. Par l'entremise d'un renégat, nommé Giron, qui voulait se réconcilier à l'Eglise, il eut assez de crédit pour faire armer une frégate aux frais de deux négociants valenciens, résidant à Alger, Onofre Exarque et Baltasar de Torres. Le vaisseau était prêt, et soixante des princi-

paux prisonniers attendaient le signal du départ, lorsqu'un traître, du nom de Juan Blanco de Paz, ancien moine dominicain, dénonça lâchement le projet d'évasion à Azan-aga.

Cervantes pouvait encore se sauver : on lui en facilitait les moyens. Il n'en fit rien, et pour la seconde fois il se dévoua au salut de ses compagnons de captivité. Comme il était caché chez un ami , apprenant que le dey le faisait chercher , et menaçait de mort quiconque lui donnerait asile , il sortit aussitôt de sa retraite et se livra lui-même.

Conduit en présence du dey, il resta calme et sut résister à tous les moyens d'intimidation. On lui passa une corde autour du cou, on lui lia les mains derrière le dos; il crut un moment qu'on l'allait pendre. Malgré tout il fut inébranlable. Il déclara que le projet d'évasion dont il était l'auteur avait été combiné et arrêté d'avance avec quatre de ses anciens camarades, rendus depuis quelque temps à la liberté, et que les autres captifs ne devaient être avertis qu'au moment de l'exécution. A moitié convaincu par toutes ces raisons, et touché peut-être de tant de courage, Azan-aga se contenta pour cette fois d'envoyer le renégat Giron en exil dans le royaume de Fez, et de faire enfermer Cervantes dans la prison des Mores, au sein de son propre palais. Il y resta cinq mois, chargé de chaînes, gardé à vue et traité avec beaucoup de rigueur.

Tant de constance et d'héroïsme avait rendu son nom célèbre et redoutable chez les Mores. Le dey lui-même craignit à la fin que ce captif intrépide et tenace ne soulevât contre lui ses compatriotes d'abord, puis les autres esclaves chrétiens, dont le nombre dépassait vingt-cinq mille. On prétend que Cervantes conçut en effet le dessein de former une vaste conjuration, et de s'emparer d'Alger au profit du roi d'Espagne ; et l'on croit même qu'il aurait réussi dans cette entreprise, sans la trahison de quelques conjurés, qui révélèrent ses plans. Si le fait est vrai, il n'est pas étonnant que le dey prît tant de précautions pour s'assurer de sa personne. Il avait coutume de dire : « Pourvu que le manchot espagnol soit bien gardé, je n'aurai rien à craindre pour ma capitale, mes captifs et mes galères. » Cervantes a raconté avec complaisance l'histoire de sa captivité, dans la nouvelle du *Captif*, où il figure incidemment. Après une peinture énergique des instincts sanguinaires d'Azanaga, et des affreux supplices qu'il infligeait à ses esclaves, il ajoute :

« Un soldat espagnol, nommé Saavedra, trouva seul moyen, et eut le courage de braver cette humeur barbare. Quoique pour recouvrer sa liberté, il eût fait des tentatives si prodigieuses que les Turcs en parlent encore aujourd'hui, et que chaque jour nous fussions dans la crainte de le voir empalé, que lui-même enfin le craignît plus d'une fois ; jamais son maître ne le fit battre ni jamais il ne lui adressa le moindre reproche. Si j'en avais le temps, je vous raconterais de ce Saavedra des choses qui vous intéres-

seraient beaucoup plus que mes aventures; mais, je le répète, cela m'entraînerait trop loin[1]. »

Et en effet, le savant et consciencieux auteur de l'*Histoire d'Alger*, le P. Haedo, remarque qu'on pourrait faire une histoire à part de toutes ces entreprises si hardies, dont Cervantes lui-même a dit avec orgueil « qu'on s'en souviendrait longtemps chez les infidèles. »

Pendant que Cervantes s'exposait à la mort pour revenir à la liberté, son père mettait tout en œuvre pour la lui rendre, et il avait pris des mesures efficaces pour l'obtenir, lorsque la mort vint lui ravir cette consolation. Sa veuve et sa fille poursuivirent ce qu'il avait si bien commencé; elles s'imposèrent de grands sacrifices, et le 31 juillet 1579, elles remirent, pour la rançon du captif, trois cents ducats aux frères de la Merci.

Ceux-ci arrivèrent à Alger le 29 mai 1580, et s'occupèrent aussitôt du rachat de Cervantes; mais ils rencontrèrent des difficultés imprévues et eurent beaucoup de peine à l'obtenir.

Son maître, dont le gouvernement était expiré, allait partir pour Constantinople et avait résolu d'emmener son esclave. Il exigeait mille écus pour sa rançon. Cervantes, chargé de fers et résigné à son malheureux sort, était déjà sur le vaisseau prêt à mettre à

---

1. *Don Quichotte*, Ire partie, chap. XL, tome I, pages 268-9, de la traduction de M. Furne.

la voile. Le P. Gil, un des frères rédempteurs, fut touché de son infortune, et sa compassion fut si active qu'il le rendit à la liberté, moyennant cinq cents écus d'or d'Espagne, le 19 septembre de la même année. Muni des attestations les plus flatteuses sur sa conduite, il partit vers la fin de 1580, heureux de ressentir « une des plus grandes joies que l'on puisse avoir dans cette vie, qui est de revoir sa patrie sain et sauf, après une longue captivité. » Il était libre, mais sans ressources, et il fallait songer à sa famille, qui pour lui s'était ruinée. Cervantes n'hésita point, il reprit la profession des armes.

IV

Engagé comme volontaire dans l'armée de Portugal, dont le duc d'Albe venait d'achever la conquête, il fit, avec son frère Rodrigo, la campagne des Azores, sous le commandement du célèbre don Alvaro de Bazan, premier marquis de Sainte-Croix, qu'il appelle « un foudre de guerre, le père des soldats, le capitaine fortuné et jamais vaincu. »

De 1581 jusqu'en 1583, il resta au service, et se distingua, comme toujours, par une conduite sans reproche. Il profitait des loisirs que lui laissait la guerre pour cultiver les lettres. Il se familiarisa avec les écrivains portugais. Admis dans la belle société de Lisbonne, il s'y fit remarquer par son esprit

vif et ingénieux et par sa conversation aimable. Son mérite séduisit le cœur d'une noble dame, et de cette passion naquit une fille naturelle, à laquelle Cervantes donna le nom de doña Isabel de Saavedra. Il n'eut point d'autre enfant, et il la garda toujours auprès de lui.

Ce lien vivant l'attacha fortement au Portugal. Il n'oublia jamais l'accueil cordial qu'on lui avait fait et la franche hospitalité qu'il avait reçue dans cette contrée, qu'il appelle « une terre de promission. » De tous les écrivains espagnols il est peut-être le seul qui ait fait l'éloge du pays et des habitants. Il connaissait à fond leur caractère qu'il estimait, leurs mœurs et leurs usages, qu'il a décrits avec complaisance. Il vantait la douceur et la grâce de leur langue, et surtout la beauté des femmes, à laquelle il fut si sensible.

Toutes les fois que Cervantes parle du Portugal, il semble que son imagination s'inspire des doux souvenirs du cœur. Cette particularité mérite d'être relevée, car elle est une exception heureuse à cette antipathie qui sépare deux nations voisines et faites pour être unies; antipathie vivace, surtout depuis la conquête de Philippe II, et qui a été bien près de la haine. On raconte en Espagne qu'un Castillan remerciait Dieu tous les jours de l'avoir fait homme et de ne pas l'avoir fait Portugais. On sait d'autre part que le dominicain Texeira, mort en 1601, prêchait que « nous sommes tenus d'aimer tous les hom-

mes, de quelque religion, secte et nation qu'ils soient, jusques aux Castillans. » L'esprit élevé de Cervantes était au-dessus de ces petites jalousies si sottes, qui font que les hommes se détestent sans se connaître. Dans la plupart de ses écrits il loue « la courtoisie, la libéralité, l'esprit et la douceur des Portugais, » et il appelle Lisbonne « une ville grande et renommée. »

La campagne terminée, Cervantes renonça au service militaire, dont il avait tiré plus de gloire que de profit, mais où il avait beaucoup vu, beaucoup observé. Pour son génie pénétrant et pratique, la vie de soldat fut une école où il apprit à connaître les hommes et les choses : il avait en effet une grande expérience des uns et des autres, et ses voyages contribuèrent encore à l'augmenter. De là cette variété de connaissances, cette justesse d'aperçus, cette vérité des descriptions et la vivacité de ses tableaux, qu'il peignait d'après nature. On a même remarqué qu'il profita de l'occasion que lui offraient ses campagnes sur mer pour s'instruire dans l'art de la navigation, qu'il savait à fond, ainsi qu'on le voit par ses écrits. Cependant, depuis qu'il était sorti d'Espagne, à la suite du légat Acquaviva, jusqu'à son retour, son temps n'avait pas été uniquement employé à s'instruire et à observer. Il avait repris ses premiers essais poétiques, et il est certain qu'il avait fait des vers durant son séjour à Alger. On croit même qu'il avait ébauché quelques comédies ; car les prisonniers

jouaient entre eux des petites pièces de théâtre, pour charmer les ennuis de la captivité. De tout cela rien n'a été conservé, sauf une épitre en vers, récemment découverte, et que l'on trouvera à la fin de cette notice (*c*).

V

Rentré dans la vie civile, après l'expédition de Portugal, Cervantes avait alors trente-sept ans. C'est à cette époque, c'est-à-dire à l'année 1583, que remonte la composition de *Galatée*, espèce de roman pastoral entremêlé de beaucoup de vers, et assez connu en France par l'imitation qu'en a donnée Florian. Cet ouvrage devait avoir deux parties, dont la seconde n'a jamais paru, quoique promise et souvent annoncée par l'auteur. Dans le prologue de la première partie, composée de six livres, qu'il appelle « les prémices de son génie, « *estas primicias de mi corto ingenio*, » Cervantes déclare que nonobstant la défaveur où était alors la poésie, il n'a pu résister à sa vocation constante, *la inclinacion que á la poesia siempre he tenido*, dans le dessein d'enrichir sa langue et de montrer combien elle est fertile en ressources, tant dans la prose que dans les vers, et en même temps pour donner libre carrière à son imagination. Il laisse entendre que son livre était composé depuis quelque temps ; mais que voulant garder un juste tempérament

entre trop de précipitation et une prudence excessive, il en a retardé la publication, ajoutant qu'il ne l'a pas composé uniquement pour lui et pour son plaisir. (*Pues para mas que para mi gusto solo le compuso mi entendimiento*).

L'amour l'avait inspiré; on le sent sans qu'il le dise. Dans ce drame pastoral, tous les personnages sont allégoriques. Sous des noms fictifs sont cachés des êtres réels. Dès lors il ne faut pas s'étonner du langage élevé que parlaient ses bergers. Aux propos amoureux se mêlent parfois des pensées sérieuses et des réflexions philosophiques, *razones de filosofía entre algunas amorosas de pastores*.

On suppose que Cervantes s'est représenté et mis en scène sous le nom d'Elicio, berger des rives du Tage, et que Galatée, bergère des bords du même fleuve, était la jeune fille qui ne tarda pas à devenir sa femme. Les autres bergers qui figurent dans cette « églogue, » étaient les principaux amis de l'auteur, poëtes pour la plupart. En terminant son prologue, Cervantes déclare que son but a été de plaire au public; s'il ne l'a pas atteint, il promet de lui donner par la suite des ouvrages où l'on trouverait plus d'intérêt et un art plus fini. Ce n'est pas l'art qui manque dans ce livre; mais l'action languit et se traîne. Tous ces bergers langoureux ont des conversations un peu longues, et leurs discours quintessenciés sont fades et insipides, malgré les charmes d'un style savamment harmonieux.

C'est le défaut de la poésie pastorale où les anciens ont seuls excellé, pour s'être tenus dans les limites de la nature; car leurs bucoliques sont des scènes dialoguées et des tableaux des mœurs et de la vie des champs. Les idylles des modernes sont presque toutes ennuyeuses, malgré le charme de la poésie et le talent descriptif.

Qu'on se figure par là quel intérêt peuvent offrir six livres fort longs, mêlés de prose et de vers, où l'on ne voit partout que bergers et bergères, qui chantent sans cesse, se lamentent toujours, et ne songent qu'à mourir de plaisir ou de désespoir. Tous ces personnages se ressemblent, et l'ennui naît de cette uniformité. Ni l'harmonie du langage, ni la beauté du style, ni la richesse des descriptions, ni la vivacité des couleurs, ni les prestiges de l'art n'ont pu sauver la monotonie du fond. Je ne crains pas d'affirmer que ce premier ouvrage de Cervantes, où se révèlent déjà plusieurs de ses qualités d'écrivain, est plus digne de son siècle que de lui. Voici, du reste, le jugement qu'il en a porté lui-même dans la revue si comique de la bibliothèque de don Quichotte, modèle de bon goût et de fine critique.

C'est le curé qui parle à son compère le barbier :

« Et celui qui est là tout auprès, comment s'appelle-t-il? — C'est la Galatée de Michel de Cervantes, répondit maître Nicolas. — Il y a longtemps que ce Cervantes est de mes amis, reprit le curé, et l'on sait qu'il est encore plus célèbre par ses malheurs que

par ses vers. Son livre ne manque pas d'invention; mais il propose et ne conclut pas. Attendons la seconde partie qu'il promet; peut-être y réussira-t-il mieux et méritera-t-il l'indulgence qu'on refuse à la première[1]. »

Ce jugement est exact, et si les auteurs pouvaient se résoudre à dire ainsi la vérité sur leurs propres ouvrages, ils sauraient au moins ce qu'ils peuvent valoir. Cervantes a jugé le sien comme la postérité. Cependant ce livre de bergeries fut le fondement de sa réputation littéraire : il fut très-favorablement accueilli en Espagne et à l'étranger. L'approbation de la *Galatée* par Lucas Gracian Dantisco, est du 1er février 1584. Cervantes se maria le 12 décembre de la même année, peu de temps après la publication. Il épousa une jeune fille noble et sans fortune de la petite ville d'Esquivias, où il fixa pour le moment sa résidence.

VI

Il devint alors le chef d'une famille, qui se composait de sa mère, doña Leonor de Cortinas, de sa femme, doña Catalina de Palacios Salazar y Vozmediano, de sa fille naturelle et de ses deux sœurs, dont l'une était veuve; l'autre ne fut jamais mariée. Il fut constamment leur soutien. Cette charge

1. *Don Quichotte*, Ire part., chap. VI, tom. Ier, pp. 28-9 de la traduction de M. Furne.

lui imposait de rudes obligations. Pressé par le besoin, dégoûté peut-être d'une vie sédentaire et monotone, poussé probablement par ce secret désir de gloire qui fait que les esprits d'élite cherchent le grand jour de la publicité et les occasions de se produire; Cervantes quitta Esquivias pour Madrid, où l'appelaient d'ailleurs les souvenirs de ses premiers débuts et ses relations littéraires. Il travailla pour le théâtre.

En cela, il cédait à une passion impérieuse plutôt qu'à sa vocation véritable. Dès son enfance, il avait suivi avec enthousiasme les représentations du fameux Lope de Rueda, poëte dramatique très-original, et grand acteur dans ses propres pièces. Il débuta par une comédie de mœurs, *el Trato de Argel*. Dans cette pièce, l'intérêt manque et l'intrigue languit; en revanche, on y trouve des situations heureuses et surtout des peintures animées.

La vivacité des souvenirs avait inspiré le poëte, qui racontait aux spectateurs ce qu'il avait vu et souffert lui-même. On eut pour la première fois une représentation fidèle de cette dure captivité, « où la pitié manque et où la cruauté abonde, » et une description exacte de cette ville d'Alger, si redoutée des chrétiens, et qui était réellement « un repaire de brigands, un nid de pirates et une caverne de voleurs. » La barbare cruauté des maîtres, leur avarice cupide et leur corruption, les souffrances des captifs, leurs faiblesses, leurs découragements, leurs vœux,

leurs espérances et leurs mécomptes, tout cela est heureusement reproduit, et parfois exprimé en très-beaux vers.

Quant à la partie morale, c'est partout cette fierté d'âme, ce caractère indépendant, cette nature aimante, ce cœur généreux, cet amour du bien et de la liberté, en un mot, tous les nobles sentiments qui animèrent Cervantes tout le temps qu'il fut esclave. On y trouve aussi un souvenir de reconnaissance pour ces frères de la Merci, la providence des captifs, dont la mission était sacrée, et les services si précieux. Cervantes, qui figure dans sa pièce sous le nom de Saavedra, loue la conduite exemplaire de fray Juan Gil, son bienfaiteur, et la charité sublime de ce frère George de Olivar qui, après avoir épuisé toutes ses ressources, se fit esclave pour racheter des captifs. Un bel endroit de cette comédie, c'est le portrait des Espagnols, dont il dit entre autres choses : « qu'ils vivent pour l'honneur, qu'ils tiennent fidèlement la parole donnée, et que leur âme est ardente, indomptable, emportée dans le bien comme dans le mal. » Le succès de cette pièce fut éclatant. Celui de *Numance* le fut de même.

Cette tragédie est le récit du siége mémorable que soutint Numance contre les Romains. Mettre un pareil sujet sur la scène, c'était réveiller les plus beaux souvenirs de l'antique gloire nationale. La tragédie n'est pas parfaite : elle a même de grands défauts ; mais elle offre aussi des scènes admirables, des peintures merveilleuses de vérité, et à chaque

instant des élans sublimes, de grandes idées et des vers harmonieux.

Une circonstance fera vivre à jamais cette pièce. Pendant le siége de Saragosse par les Français, la *Numance* de Cervantes fut jouée devant les assiégés. Les spectateurs étaient des héros. Ils applaudirent avec feu, et au sortir de ce spectacle, ils allèrent faire ce qu'ils avaient vu, acteurs sublimes dans un drame terrible. On sait leur conduite, qui rendit Saragosse égale à Numance. Et c'est ainsi que le nom de Cervantes s'est mêlé à ce patriotique épisode de la guerre de l'Indépendance. — Dans cette tragédie, l'intérêt ne manque pas, ni le pathétique. Au dénoûment, lorsque, dans la ville déserte, il ne reste plus âme vivante, la Renommée paraît et s'écrie : « Que par tout le monde vole ma voix éclatante, et puissent ses accents animer les nobles cœurs du désir ardent d'immortaliser ce grand exemple. Tant que les cieux rouleront dans leur orbite, j'aurai soin de proclamer d'une bouche qui ne ment point, et de publier partout sur mon passage la valeur de Numance, unique d'un pôle à l'autre. Ce fait inouï annonce le courage que dans les siècles futurs montreront les enfants de l'héroïque Espagne, dignes héritiers de tels pères. Ni la faux terrible de la mort, ni la course rapide du temps ne sauront m'empêcher de chanter la gloire de Numance. »

Qu'on se figure l'effet produit par ces mots prophétiques, prononcés dans ce moment suprême, devant un auditoire préparé à

mourir. C'était une exhortation au dernier sacrifice, une promesse d'immortalité, sortie de la bouche d'un grand homme, qui fut lui-même un héroïque soldat.

Les autres pièces que Cervantes composa vers le même temps sont toutes perdues, et je crois qu'il ne faut pas trop les regretter, malgré les réformes qu'il se vantait d'avoir introduites dans le théâtre, et dont l'utilité paraît fort contestable. « J'osai le premier dans *Numance*, dit Cervantes, personnifier les pensées secrètes de l'âme, en introduisant des êtres moraux sur la scène, au grand applaudissement du public[1]. Mes autres pièces furent aussi représentées; mais leur succès consista à parcourir leur carrière sans sifflets ni tapage, ni sans cet accompagnement d'oranges et de concombres dont on a coutume de saluer les auteurs tombés. » — Ces succès d'estime ne pouvaient guère l'enrichir. Il crut prudent de renoncer au théâtre, dont le fameux Lope de Vega, « ce monstre de la nature, » comme il l'appelle excellemment, s'était emparé par droit de conquête. Il y régna bientôt en monarque absolu, qui connaît ses sujets. Sa fécondité inépuisable plaisait au public, qui n'était pas délicat et

---

1. Dans *el Trato de Argel*, on voit figurer l'Occasion et la Nécessité. Cette résurrection de la tragédie antique n'avait plus alors sa raison d'être, comme au temps où les croyances mythologiques étaient encore en crédit. — Voir à la fin de cette notice une appréciation sommaire du théâtre de Cervantes.

demandait sans cesse du nouveau. Lope de Vega le servit à souhait; et il abusa de sa facilité prodigieuse. Il y fit sa fortune et acheva de corrompre le goût de ses contemporains. Si le sort lui fut propice, la critique doit le juger sévèrement, pour avoir sacrifié à l'intérêt. Sa condescendance lui a fait perdre beaucoup de véritable gloire, et sa singulière poétique (*Arte nuevo de hacer comedias*) le condamne sans rémission.

VII

En l'année 1588, Cervantes, entièrement dévoué à la famille dont il était le soutien, prit un grand parti. Il accepta une modeste place de commissaire des vivres, sous la direction d'Antonio de Guevara, chargé de réunir à Séville les approvisionnements des troupes et des flottes de l'Inde. Il partit aussitôt de Madrid pour la capitale de l'Andalousie, fournit ses cautions le 12 juin et entra en charge immédiatement, c'est-à-dire dès le 15 du même mois. Il resta en fonctions jusqu'au 2 avril 1589. A cette époque, Cervantes avait déjà perdu sa mère. Son frère servait comme lieutenant dans les troupes de Flandre. Au mois de mai 1590, Cervantes, résolu de passer en Amérique, où il espérait obtenir une place plus considérable, désigna lui-même celles qui étaient alors vacantes, dans un mémoire adressé au roi,

où il exposait en grand détail ses états de services pendant vingt-deux ans. Sa supplique fut bien accueillie, et transmise par ordre du roi, le 21 mai, au président du conseil des Indes. Le 6 juin, un décret signé par le docteur Nuñez Morquecho autorisa le pétitionnaire à formuler sa demande, et lui promit satisfaction. La fortune semblait enfin lui sourire ; mais on ne sait quel obstacle vint traverser ses projets et détruire ses espérances. Quoi qu'il en fût, Cervantes resta en Espagne, et sa position continua d'être précaire. En 1591 et 1592, il remplissait encore les modestes fonctions de commissaire des vivres, sous la direction de Pedro de Isnuza, chargé des approvisionnements de la flotte. En 1594, il était à Madrid, sans doute pour rendre ses comptes : il avait rempli dans plusieurs villes du district de Grenade les fonctions de collecteur des contributions et des tailles; et il sollicitait la continuation de cet emploi. Il l'obtint, après avoir fourni caution. On possède toutes les pièces relatives à cette circonstance, datées du 1er juillet, du 13, du 21 et du 23 août de la même année, et celles aussi qui attestent son passage dans les villes où l'appelaient les fonctions de sa charge. Comme les détails de cette époque de sa vie n'offrent qu'un intérêt vulgaire, on peut les passer sans inconvénient.

Au milieu de ses occupations, Cervantes mettait à profit son séjour en Andalousie et ses fréquentes tournées, pour faire de nou-

velles études de mœurs, pour observer l'esprit et le caractère de ces Andalous, qu'il a si souvent mis en scène, et dont il a été sans contredit le peintre le plus vrai et le plus ingénieux. Séville était son séjour ordinaire et le centre de ses observations. Il se trouvait à l'aise dans cette société spirituelle et aimable qui l'accueillit comme il le méritait. Il fréquenta la maison de Pacheco, qui était à la fois un musée et une académie, le rendez-vous des poëtes, des écrivains et des artistes, parmi lesquels se trouvaient dès lors des hommes éminents par le génie et connus par leurs travaux. Dans cette brillante pléiade, Cervantes se fit beaucoup d'amis, et sentit renaître plus vif encore l'amour des lettres, qui fut sa passion dominante. Il n'avait pas renoncé à la poésie. En l'année 1595, il prit part à la joute poétique ouverte à Saragosse, dans le couvent des Dominicains, en l'honneur de saint Hyacinthe, que le pape Clément VIII venait de canoniser. Il envoya une élégie au concours et remporta le premier prix; sa pièce fut lue en public, du haut de la chaire, le 2 mai, et couronnée le 7 du même mois. Parmi beaucoup d'éloges, qui étaient dus à l'auteur, sinon à la pièce (elle était assez médiocre), on devine que Cervantes était alors à Séville; aussi les juges disaient-ils, dans un arrêt prononcé en vers, et où la mythologie ne laissait point de place au bon goût, que semblable à un autre Apollon, ce nouveau fils de Latone venait de la grande Délos. Tous ces faits sont tirés de la rela-

tion des fêtes qui furent célébrées en cette occasion[1].

L'année suivante (1595), Cervantes était encore à Séville, lorsque le 1er du mois de juillet, une escadre anglaise, commandée par l'amiral Charles Howard, entra dans le port de Cadix et s'empara de la ville, sans éprouver de résistance. Cette expédition hardie, qui fut un véritable coup de main, était dirigée par le célèbre comte d'Essex, favori de la reine Élisabeth. Une fois maîtres de la ville, les Anglais y passèrent vingt-quatre jours sans être inquiétés, et après avoir tout pillé, ils y mirent le feu et s'embarquèrent.

Ce fut la vengeance qu'ils tirèrent des menaces de l'invincible Armada. Cependant on s'agitait beaucoup à Séville; on y fit de grands préparatifs de guerre. Le duc de Médine se mit bravement à la tête des troupes, et il fit son entrée dans la ville incendiée, lorsque les Anglais étaient déjà bien loin.

On pense bien que cet événement fit du bruit; il excita l'esprit railleur et la verve caustique des Andalous. Cervantes aussi s'en mêla, et s'inspirant de l'opinion publique, il fit un sonnet burlesque, pour célébrer dignement cette campagne ridicule. Il en fit un autre sur le même ton, à l'occasion des funérailles de Philippe II, mort le 13 du mois de septembre 1598.

---

1. Cette relation, écrite par Gerónimo Martel, fut imprimée à Saragosse chez Lorenzo Robles, en 1595.

La municipalité de Séville avait fait dresser dans la cathédrale un somptueux catafalque, et le service en l'honneur du monarque défunt commença en grande pompe, le 24 novembre, avec l'assistance de toutes les autorités. Tout allait bien, lorsqu'un différend s'éleva le 25 entre l'Inquisition et la cour suprême de justice, sur une question de préséance. Les inquisiteurs fulminèrent des excommunications, les juges protestèrent, et la cérémonie funèbre fut brusquement interrompue : elle fut reprise seulement à la fin du mois de décembre, après que toutes les difficultés furent levées par le roi et son conseil. Ce scandale fit beaucoup de bruit : on accourut de plusieurs lieues à la ronde admirer ce catafalque qui passait pour une merveille.

L'admiration des Andalous se traduit en hyperboles, dont les Gascons même ne sauraient se faire une idée exacte. Cervantes railla finement leur forfanterie incorrigible, et avec tant de succès, qu'il n'hésite pas à dire que ce sonnet est le principal honneur de ses écrits. « Por honra principal de mis escritos[1]. » Le sonnet est en effet excellent; mais c'est la date qui est pour nous précieuse : elle marque le terme de son séjour à Séville, qu'il dut quitter peu de temps après, dans des circonstances assez fâcheuses (*d*).

---

1. *Viage al Parnaso*, capit. IV.

VIII

Cervantes, toujours commissaire des vivres, avait envoyé à la trésorerie de Madrid une somme de 7400 réaux, produit des comptes arriérés. Un négociant de Séville, Simon Freire de Lima, s'était chargé du mandat; mais il le remplit mal, ou ne le remplit pas du tout; car à son arrivée, Cervantes ne le trouva pas à Madrid. Il lui écrivit à Séville, et le mandataire infidèle chargea un Portugais, Gabriel Rodriguez, d'acquitter cette somme; mais le Portugais refusa, et sur ces entrefaites, Simon Freire fit banqueroute et se sauva avec l'argent. La Contaduria fit saisir les biens du failli.

Cet incident inspira quelques doutes sur la parfaite régularité de la gestion de Cervantes. On commença par vérifier ses livres, et il fut trouvé en déficit d'une somme de 2461 réaux (600 francs environ). En attendant qu'il se justifiât et pût se libérer, on le mit en prison. Il réclama avec force, et le 1er décembre 1597, Barnabé de Pedroso, alors chargé des approvisionnements des flottes, le fit relâcher sous caution. Cervantes avait pris l'engagement de satisfaire dans le délai de trente jours. On verra tout à l'heure que cette affaire traîna longtemps.

Privé de son emploi, Cervantes se fit agent d'affaires pour le compte de quelques parti-

culiers, parmi lesquels était don Hernando de Tolède, seigneur de Cigalès, qui fut pour lui un ami fidèle et dévoué. Il est probable que ses nouvelles occupations le retinrent en Andalousie jusqu'en 1603. A cette époque, il se rendit à Valladolid, où résidait la cour. Des pièces authentiques écrites de sa main attestent qu'il s'y trouvait dès le 8 du mois de février, probablement pour rendre compte de sa gestion, car il ne s'était pas encore présenté devant le conseil de la trésorerie; on ignore pour quel motif. Ce fait, peu important par lui-même, prouverait au besoin le désordre qui régnait en Espagne dans l'administration des finances, si d'autres faits plus considérables ne le démontraient d'ailleurs.

Ce qui est certain, c'est que dans cette affaire déplorable, Cervantes ne saurait être l'objet d'un soupçon; car lui-même parle de son emprisonnement avec une franchise qui prouve en sa faveur, et d'autre part, ses ennemis les plus acharnés ne l'attaquèrent jamais sur ce point qu'en termes obscurs et d'une manière indirecte. Don Gregorio Mayans a remarqué, avec beaucoup de bon sens et de sagacité, que Cervantes n'eût pas parlé de sa prison, s'il n'avait été innocent et parfaitement irréprochable. La probité a-t-elle besoin d'être défendue? Qui oserait flétrir d'un simple soupçon celui qui a pu dire de lui : Je ne suis jamais la voie du mensonge, *nunca pongo los pies por do camina... la mentira?*

Depuis la fin de 1598 jusqu'au commencement de 1603, les documents font défaut, et l'on ne peut remplir cette lacune de quatre années. Ce fut, à ce que l'on croit, durant cet intervalle, que Cervantes eut à souffrir de nouvelles persécutions dans la province de la Manche. Un fait certain, c'est qu'il fut retenu en prison par les habitants de la petite ville d'Argamasilla de Alba, où il était allé, selon les uns, réclamer les dîmes arriérées dues au grand prieuré de Saint-Jean, tandis que d'autres prétendent que les habitants de ce bourg s'ameutèrent contre lui, parce qu'il avait détourné, au grand préjudice de leurs irrigations, les eaux du Guadiana, dont il avait besoin pour la préparation des salpêtres qui servaient à la fabrication de la poudre. La tradition a constamment conservé son souvenir, et l'on montre encore à Argamasilla une masure délabrée, où l'on prétend qu'il fut détenu (*la casa de Medrano*).

Il paraît que cette détention arbitraire se prolongea quelque temps, et que l'état d'abandon où il se trouvait le força d'avoir recours à l'un de ses oncles, nommé Juan Barnabé de Saavedra, bourgeois considérable d'Alcazar de San Juan. On a conservé de mémoire le commencement de la lettre qu'il lui écrivit : « De longs jours et de tristes nuits me fatiguent dans ce cachot ou plutôt dans cette caverne. » On dit que cette pièce s'est longtemps conservée ; mais elle a disparu, et jusqu'à ce jour elle a échappé à toutes les recherches.

C'est de cette époque si triste que date la véritable gloire de Cervantes. C'est dans cette prison où le retenait le caprice de quelques sots gentillâtres, qu'il conçut le plan de *Don Quichotte :* c'est là qu'il en écrivit les premières pages, et à ce sujet, M. Furne fait observer avec beaucoup d'à-propos « qu'il fallait une singulière habitude de l'adversité, et une rare et noble liberté d'esprit, pour faire, d'un semblable cabinet de travail, le berceau d'un livre tel que *Don Quichotte.* »

Toutes ces circonstances, et la promptitude avec laquelle Cervantes se rendit à Valladolid, dès qu'il en fut requis par le conseil de la trésorerie, sont des raisons à l'appui de l'opinion généralement reçue, qu'il avait dû quitter l'Andalousie en 1599, et que les quatre années suivantes, qui font lacune dans sa vie, il les passa en qualité d'agent d'affaires, dans la Manche, qu'il eut maintes occasions de parcourir en tous sens. Dans tous les cas, son séjour dans cette province, où l'appelaient les besoins de ses clients et les relations de famille, sa détention à Argamasilla, sont des faits incontestables et avérés, reposant sur des preuves certaines et confirmées par l'exactitude topographique des descriptions, ainsi que par la connaissance profonde des mœurs et des ridicules des habitants que l'on trouve dans les deux parties de *Don Quichotte.*

IX

Lorsque Cervantes arriva à Valladolid, la cour y était établie depuis deux ans; mais le vieux soldat chercha vainement un ami dans la foule servile des courtisans. Le duc de Lerme était le vrai monarque. Philippe III, roi dévot et indolent, lui laissait tout son pouvoir; et l'insolent favori, entouré de flatteurs, distribuait ses grâces aux plus vils.

De ce sot orgueilleux, les lettres n'avaient aucune protection à attendre; le talent et les services étaient également oubliés. Cervantes sollicita des récompenses auxquelles il avait droit; il fut éconduit avec hauteur par ce ministre, qu'il avait appelé « l'Atlas du poids de cette monarchie. » Ce fut la dernière tentative qu'il fit pour fléchir la fortune. A l'âge de cinquante-six ans, que pouvait-il espérer? Désabusé bien tard, il rentra dans son obscurité, voué désormais au culte des lettres, qui furent sa passion constante, le charme de sa retraite et la consolation de sa vie. Dès l'année suivante, 1604, il sollicitait le privilége royal pour l'impression de la première partie de *Don Quichotte*. L'ouvrage fut publié à Madrid en 1605. La première édition épuisée, il en parut une seconde la même année, tandis qu'on le réimprimait en même temps à Valence et à Lisbonne. Je reviendrai plus tard sur ce qui concerne la publication de *Don Quichotte*.

Le 8 avril 1605 naissait à Valladolid Philippe IV. Il y eut de grandes fêtes à l'occasion de son baptême, auquel assista lord Howard, ambassadeur extraordinaire d'Angleterre, arrivé à la cour le 26 mai, avec une suite nombreuse. La solennité eut lieu le 28.

Les Anglais repartirent le 17 juin, fort satisfaits de l'hospitalité espagnole et de l'accueil royal qu'ils avaient reçu. Le duc de Lerme ou le comte de Miranda, président du conseil, firent écrire une relation de ces réjouissances, afin d'en perpétuer le souvenir. Cette relation parut à Valladolid en 1605, et l'on croit que Cervantes en est l'auteur. Quoique le récit de ces folies ne fût qu'un ouvrage de commande, on y reconnaît parfois sa manière; d'ailleurs un sonnet burlesque de Góngora ne laisse aucun doute à cet égard.

Ce malin satirique, si redouté de ses contemporains pour son esprit caustique et frondeur, raconte à sa manière, c'est-à-dire avec beaucoup d'originalité, l'arrivée de l'ambassade anglaise, et les fêtes et les réjouissances de la cour. Il calcule spirituellement les dépenses énormes qu'il fallut faire, et il ajoute avec malice que pour écrire ces événements mémorables, on s'adressa à don Quichotte, à son écuyer et à son roussin[1]. Preuve évidente que le livre de Cervan-

---

1. Voici le sonnet de Góngora :

Parió la reina : el luterano vino
Con seiscientos hereges y heregías :

tes avait déjà paru et qu'il était populaire dès lors. Cependant Cervantes n'était pas à bout de persécutions.

Le 27 juin 1605, quelques jours après le départ de l'ambassadeur d'Angleterre, un seigneur navarrais, de l'ordre de Saint-Jacques, s'étant pris de querelle pendant la nuit avec un homme armé, reçut dans le combat deux blessures mortelles. Il se traîna jusqu'à la maison qu'habitait Cervantes; on le recueillit, mais il expira le 29. Tous les habitants de la maison furent appelés comme témoins, et parmi eux Cervantes avec sa famille. En attendant que l'instruction se poursuivît, on le mit en prison, lui et sa fille naturelle, sa sœur et sa nièce. On sait par les dépositions des témoins que la famille de Cervantes se composait alors, outre les personnes ci-dessus, de sa femme et d'une autre sœur non mariée; et l'on voit par les mêmes piè-

---

Gastamos un millon en quinze dias
En darles joyas, hospedage y vino.

Hicimos un alarde ó desatino,
Y unas fiestas que fueron tropelias :
Al anglico legado y sus espias
Del que juró la paz sobre Calvino.

Bautizamos al niño Dominico
Que nació para serlo en las Españas :
Hicimos un sarao de encantamento.

Quedamos pobres, fué Lutero rico :
Mandáronse escribir estas hazañas,
A don Quijote, á Sancho y su jumento.

ces que Cervantes était en correspondance d'affaires avec des personnes notables de Séville, et qu'il recevait chez lui des clients qui venaient le consulter (*por ser hombre que escribia y trataba negocios*) sur leurs intérêts. Ce qui prouve qu'il avait repris à Valladolid les occupations qu'il avait eues à Séville et pendant son séjour dans la Manche, et qu'il avait mérité la confiance de ses anciens clients. C'était la troisième fois qu'il se voyait en prison. Il en sortit bientôt sous caution, et le 9 juillet il fut déclaré complétement libre et à l'abri de toute poursuite.

X

En 1606 la cour quitta Valladolid pour retourner à Madrid. Cervantes l'y suivit. Il se rapprochait ainsi d'Alcala, sa ville natale, et d'Esquivias, où étaient quelques-uns de ses parents et toute la famille de sa femme. Il y vécut misérablement, partageant son temps entre les affaires et la littérature. En 1608 il donna une nouvelle édition de la première partie de *Don Quichotte;* il la revit lui-même et corrigea quelques fautes, mais bien des négligences lui échappèrent. Cependant cette édition, dont il prit quelque soin, est de toutes la plus estimée : elle a servi de base aux meilleures qui en ont été faites depuis.

Le 9 octobre 1609 Cervantes perdit sa sœur,

doña Andrea. Depuis son veuvage, elle s'était retirée chez lui avec sa fille, et jusqu'au dernier moment elle lui avait donné des preuves d'affection et de dévouement. Le 17 avril de la même année, Cervantes était entré dans une confrérie religieuse dont les membres étaient pour la plupart des écrivains distingués. C'était l'usage du temps. La dévotion puérile de Philippe III avait mis ces congrégations à la mode. On ne sait pas si Cervantes entra dans l'académie des beaux esprits, qui fut ouverte en 1612 dans la maison de don Francisco de Silva, sur le modèle des académies italiennes. Un contemporain assure que cette société était le rendez-vous des plus beaux génies de l'Espagne, qui se trouvaient alors à la cour, c'est-à-dire à Madrid. Dans cette réunion d'hommes de mérite, Cervantes pouvait tenir sa place. On ne saurait dire toutefois s'il y fut admis, quoiqu'un passage de la préface de ses comédies permette de le supposer. C'est à l'endroit où il parle d'une question de littérature dramatique débattue dans un cercle d'amis, où il se trouvait (una conversacion de amigos).

Dans son *Voyage au Parnasse*, Cervantes fait un grand éloge de don Francisco de Silva, le fondateur de cette académie des belles-lettres, et dans plusieurs des recueils poétiques publiés de son temps, notamment dans ceux du célèbre Hurtado de Mendoza et de Gabriel Perez del Barrio Angulo, on trouve des vers de lui en l'honneur des poëtes. C'était un usage général qui avait peut-être

pour effet d'atténuer les rigueurs de la censure.

Vers la même époque, Cervantes s'occupait de préparer, pour les donner au public, ses *Nouvelles morales, ou exemplaires*, genre nouveau en Espagne, parfaitement inconnu jusqu'alors, et dont il se vantait à bon droit d'être l'inventeur. Elles parurent au nombre de douze, au mois d'août 1612, avec une dédicace au comte de Lémos, qui est un morceau admirable de sentiment et de style.

Dans sa détresse, Cervantes avait besoin d'un Mécène, et d'un Mécène plus généreux que ne l'avait été celui à qui fut dédié *Don Quichotte;* et quoique les libéralités du vice-roi de Naples fussent assez mesquines, il lui en conserva une reconnaissance très-vive.

Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier ce recueil de nouvelles, qui furent écrites à des époques diverses, et la plupart pendant que l'auteur résidait à Séville. Il suffit de dire pour le moment qu'elles sont peut-être l'œuvre la plus achevée de Cervantes, qu'elles lui valurent de la part du célèbre Tirso de Molina le surnom de Boccace espagnol, et que dans ce genre de littérature l'Espagne n'a jusqu'ici rien produit qui leur soit comparable. Lope de Véga, jaloux du grand succès qu'elles obtinrent, voulut les surpasser; mais il échoua dans cette entreprise, et ses nouvelles manquent absolument des qualités qu'il avait reconnues avec peine dans celles de son rival, l'esprit et le style (*no le faltó gracia ni estilo*).

En 1614, Cervantes, toujours poëte, mal-

gré son âge avancé, prit part au concours ou joute littéraire ouverte pour célébrer la béatification de sainte Thérèse par le pape Paul V.

Il composa, sur le modèle de la première églogue de Garcilaso, des stances remarquables par la tendresse des sentiments et par l'harmonieuse élégance des vers. Elles furent publiées, à la place d'honneur, dans le recueil des pièces couronnées. Lope de Véga était du nombre des juges, et parmi les concurrents se trouvaient les premiers poëtes d'alors.

Le but des nouvelles était tout moral; leur titre même l'indiquait. Dans son *Voyage au Parnasse*, qui parut à la fin de la même année (1614), Cervantes se proposa d'arrêter les progrès du mauvais goût, qu'entretenait la détestable école de don Luis de Góngora, dont l'influence fut aussi funeste en Espagne que celle de son contemporain, Marini, le fut en Italie. Ce petit poëme, très-ingénieux, est en même temps une satire très-fine. Pour se délivrer des mauvais poëtes qui assiégeaient le Parnasse, Apollon appelle les bons à son secours; il dépêche Mercure, et celui-ci choisit Cervantes pour savoir ceux qu'il doit emmener. A cette occasion, on voit défiler successivement tous les poëtes de quelque mérite, parmi lesquels Cervantes figure comme le plus pauvre et le plus malheureux. Deux petites pièces en prose, ajoutées au poëme, complètent cet innocent jeu d'esprit. Cependant, tout innocent qu'il était, et malgré l'indulgence qui règne partout, ce jeu d'es-

prit lui suscita beaucoup d'ennemis. Il y avait des auteurs médiocres et mécontents, qui ne pouvaient pardonner à cet illustre vieillard sa gloire passée, que ses Nouvelles et ses derniers vers avaient rajeunie en l'augmentant. L'un de ces envieux imagina une basse vengeance. Ce fut en 1614 qu'un méchant auteur de comédies publia, sous le voile du pseudonyme, une seconde partie de l'*Histoire de don Quichotte*. Cette publication inattendue vint troubler la vieillesse de Cervantes. Mais la postérité l'a bien vengé de son impudent compétiteur : le nom d'Avellaneda est à jamais célèbre, comme celui de Zoïle. Nous le retrouverons dans la suite, et l'on verra quelle célébrité lui était due[1].

XI

Dans les deux facéties qui font suite à son *Voyage au Parnasse*, Cervantes annonçait l'intention où il était de publier un recueil de comédies. Il les avait d'abord reléguées au fond d'un coffre, voyant bien que les acteurs n'en voudraient point. On ne jouait alors que celles de Lope de Véga et de son école. Le besoin le fit songer à tirer parti de ces pièces inédites : il y avait huit comédies et

1. Voir ci-après l'étude sur le *Voyage au Parnasse*.

autant d'intermèdes. L'auteur savait au juste ce qu'elles pouvaient valoir. Il ne se faisait point illusion sur leur mérite; mais il lui semblait en somme qu'elles pouvaient soutenir la comparaison avec celles qui avaient la vogue. Le plus difficile était de trouver un éditeur. Cervantes s'adressa au libraire Juan de Villaroël, qui répondit à ses propositions qu'il lui achèterait volontiers ses comédies, s'il n'avait ouï dire à un auteur en crédit que de sa prose on pouvait attendre beaucoup, mais qu'il ne fallait rien attendre de ses vers. Cette réponse ingénue surprit Cervantes, et il avoue qu'il en fut quelque peu mortifié. Au fond, ce jugement est juste, quoique trop sévère.

Cervantes en jugea autrement et persista dans son dessein. Après des démarches inutiles, il revint au même libraire, et lui vendit son privilége moyennant une somme raisonnable. Les comédies, accompagnées de leurs intermèdes respectifs, parurent au mois de septembre 1615, avec une belle dédicace au comte de Lémos, et un prologue fort savant et merveilleusement écrit, où l'on trouve des choses précieuses pour l'histoire du théâtre espagnol. Les pièces furent froidement accueillies du public et n'entrèrent pas dans le répertoire des comédiens.

Cette fois le public jugea bien. Ces comédies sont médiocres, et l'on ne peut les défendre, soit qu'on soutienne avec don Blas Nasarre, dont il est permis de suspecter la sincérité sur ce point, que Cervantes mit tout

son art à faire de mauvaises comédies (*artificiosamente malas*), afin de faire voir par cet exemple les monstruosités ridicules de celles qui étaient alors à la mode ; soit que l'on prétende avec l'abbé Lampillas que ces comédies ne sont pas de Cervantes, et que la mauvaise foi de l'éditeur a indignement abusé de son nom.

On ne discute pas ces paradoxes. Le moyen de faire tomber de mauvaises comédies, ce n'est pas d'en faire d'aussi mauvaises. Cette idée est ridiculement extravagante; elle ne pouvait entrer dans la tête de celui dont le chef-d'œuvre avait consomné la ruine des romans de chevalerie. D'autre part, le bon sens refuse de croire que du vivant même de Cervantes on ait eu l'impudence de lui attribuer des pièces apocryphes.

Les comédies sont bien de Cervantes, et elles ne sont pas excellentes, parce qu'elles ressemblent à la plupart de celles qu'on faisait alors. Il ne se conforma pas, en les composant, aux règles irréprochables qu'il avait tracées lui-même aux auteurs dramatiques ; ce qui prouve que son talent ne pouvait réussir dans ce genre, ou bien encore, selon la manière de voir du docteur Huarte, qu'il n'avait pas pour la pratique du théâtre la même aptitude que pour la théorie. En revanche, les intermèdes valent beaucoup mieux. Son esprit vif et alerte, satirique et mordant, et naturellement enclin à la plaisanterie, se trouvait à l'aise dans ces petites scènes burlesques, qui tenaient plus de la farce que de la comédie :

ce sont des dialogues rapides et animés, où l'on trouve du naturel, de la grâce, beaucoup de facilité, et par-dessus tout ce goût fin et délicat qui excellait à manier le ridicule.

Ces facéties rappellent les meilleures de ses nouvelles, et par des qualités analogues et par le fond même (*e*).

XII

Cervantes avait retrouvé dans sa retraite ses loisirs d'autrefois (*mi antigua ociosidad*). Il en profita pour se livrer au travail avec une ardeur juvénile, tempérée par l'expérience de l'âge mûr. En 1605, lors de la publication de *Don Quichotte*, il avait annoncé une seconde partie; il renouvela sa promesse en 1613. L'année suivante parut la contrefaçon d'Avellaneda.

Cervantes, indigné de tant d'audace, se hâta d'achever la seconde partie de son chef-d'œuvre. Il sollicita la permission de la faire imprimer dès le commencement de l'année 1615; mais des lenteurs calculées peut-être retardèrent la publication jusqu'au mois d'octobre. Ce fut le dernier ouvrage qu'il publia, et le plus parfait de tous : le succès fut prodigieux. Dans une belle dédicace au comte de Lémos, il annonçait pour paraître prochainement, quoique sa santé chancelante fût dès lors fort compromise, les *Aventures*

de Persiles et Sigismonde, roman imité des Grecs, et qui devait rivaliser avec les *Éthiopiques* d'Héliodore.

En effet, l'ouvrage était prêt au printemps de l'année 1616 : il n'y manquait plus que la dédicace et le prologue. L'auteur se préparait à les écrire, lorsque son mal s'aggrava de telle sorte que, réduit à ne plus sortir, il dut faire chez lui la profession du tiers-ordre de Saint-François, dont il avait pris l'habit à Alcala, le 2 juillet 1613. Cependant, la chronicité de la maladie lui laissait quelques moments de rémission : alors l'espoir revenait avec les forces. Il lui en restait encore assez pour supporter la fatigue d'un court voyage. La petite ville d'Esquivias, où était domiciliée la famille de sa femme, n'était qu'à quelques lieues de Madrid : il s'y rendit pour changer d'air et de régime. Mais il s'assura bientôt que son état empirait visiblement. Sentant que sa fin était proche, et, résolu de mourir dans sa maison, il reprit le chemin de Madrid, accompagné de deux amis (*f*).

Il nous a raconté ce dernier voyage dans le prologue du *Persiles*, avec des particularités précieuses et très-intéressantes :

« Or il advint, cher lecteur, que deux de mes amis et moi, sortant d'Esquivias, nous entendîmes derrière nous quelqu'un qui trottait de grande hâte, comme s'il voulait nous atteindre, ce qu'il prouva bientôt en nous criant de ne pas aller si vite. Nous l'attendîmes; et voilà que survint, monté sur une bourrique, un étudiant tout gris, car il était habillé de gris des

pieds à la tête. Arrivé auprès de nous, il s'écria : « Si « j'en juge au train dont elles trottent, Vos Seigneu- « ries s'en vont prendre possession de quelque place « ou de quelque prébende à la cour, où sont mainte- « nant Son Éminence de Tolède et Sa Majesté. En « vérité, je ne croyais pas que ma bête eût sa pareille « pour voyager. » Sur quoi répondit un de mes amis : « La faute en est au cheval du seigneur Miguel Cer- « vantes, qui a le pas fort allongé. » A peine l'étudiant eut-il entendu mon nom, qu'il sauta à bas de sa monture ; puis me saisissant le bras gauche, il s'écria : « Oui, oui, le voilà bien ce glorieux manchot, ce *fa-* « *meux tout*, ce joyeux écrivain, ce consolateur des « Muses ! » Moi qui en si peu de mots m'entendis louer si galamment, je crus qu'il y aurait peu de courtoisie à ne pas lui répondre sur le même ton. « Seigneur, lui dis-je, vous vous trompez comme « beaucoup d'autres honnêtes gens. Je suis Miguel « Cervantes, mais non le consolateur des Muses, et « je ne mérite aucun des noms aimables que Votre « Seigneurie veut bien me donner. » On vint à parler de ma maladie, et le bon étudiant me désespéra en me disant : « C'est une hydropisie, et toute l'eau de « la mer océane ne la guérirait pas, quand même « vous la boiriez goutte à goutte. Ah! seigneur Cer- « vantes, que Votre Grâce se règle sur le boire, sans « oublier le manger, et elle se guérira sans autre re- « mède. — Oui, répondis-je, on m'a déjà dit cela bien « des fois ; mais je ne puis renoncer à boire quand « l'envie m'en prend, et il me semble que je ne sois « né pour faire autre chose. Je m'en vais tout douce- « ment, et aux éphémérides de mon pouls je sens « que c'est dimanche que je quitterai ce monde. Vous « êtes venu bien mal à propos pour faire ma connais- « sance, car il ne me reste guère de temps pour vous « remercier de l'intérêt que vous me portez. » Nous en étions là, quand nous arrivâmes au pont de Tolède ; je le passai, et lui entra par celui de Ségovie[1].... »

On sent dans ce morceau les angoisses de

1. Traduction de M. Furne, t. I, p. XX-I.

la mort, dont l'approche ne put altérer l'humeur joyeuse de Cervantes ni troubler le calme et la sérénité de son âme. Le 17 avril, il était encore entre la crainte et l'espérance. Le 18 son état devint plus grave, et il reçut l'extrême-onction. Le lendemain il dictait son admirable lettre au comte de Lémos, dernier et sublime hommage de reconnaissance à celui dont la sollicitude l'avait sauvé de l'extrême misère :

A don Pedro Fernandez de Castro,
comte de Lémos.

« Cette ancienne romance, qui fut célèbre dans son temps, et qui commence par ces mots : *Le pied dans l'étrier*, me revient en mémoire, hélas! trop naturellement en écrivant cette lettre : car je puis la commencer à peu près dans les mêmes termes. — *Le pied dans l'étrier, en agonie mortelle, seigneur, je t'écris ce billet.* — Hier on me donna l'extrême-onction, et aujourd'hui je vous écris ces lignes. Le temps est court : l'angoisse s'accroît, l'espérance diminue, et avec tout cela je vis, parce que je veux vivre assez de temps pour baiser les pieds de V. E., et peut-être que la joie de la revoir en bonne santé de retour en Espagne me rendrait la vie. Mais s'il est décrété que je doive mourir, que la volonté du ciel s'accomplisse : au moins V. E. connaîtra mes vœux ; qu'elle sache qu'elle perd en moi un serviteur dévoué, qui aurait voulu lui prouver son attachement, même au delà de la mort. Sur quoi je prie Dieu de conserver V. E., ainsi qu'il le peut[1]. »

Son agonie fut longue ; mais l'esprit resta ferme. Cervantes fit ses dernières dispositions

1. Traduction de M. Furne, t. I, p. XXI-II.

testamentaires, désigna lui-même le lieu de sa sépulture, et mourut comme un homme fort et croyant, le 23 avril de l'année 1616. Il avait vécu soixante-huit ans, six mois et quatorze jours. Il fut enterré sans pompe, et, selon ses dernières volontés, dans l'église des religieuses de la Trinité, où sa fille doña Isabel avait pris le voile. Aucune inscription ne fut gravée sur sa tombe, aucun signe n'en marqua la place, si bien que l'Espagne, dont il est la plus belle gloire, ne sait pas où repose sa cendre.

Plus de deux siècles après sa mort, aucun monument ne rappelait sa mémoire, lorsque la maison où il était décédé, à Madrid, fut rebâtie, il n'y a pas trente ans, dans la rue qui porte actuellement son nom. On fit placer un buste sur la façade et graver une inscription commémorative. Ce fut seulement en 1835 que Ferdinand VII ordonna l'érection d'une statue de Cervantes sur une des places de la capitale. La statue fut coulée en bronze, à Rome, par le sculpteur Solá, de Barcelone. L'idée de cette réparation tardive n'appartenait pas au roi; c'est un littérateur distingué qui avait pris l'initiative, M. Mesonero Romanos, le même qui demande grâce aujourd'hui pour la maison de Calderon, située dans la grand'rue de Madrid (*calle Mayor*) dont elle est à coup sûr le plus bel ornement. Puisse son intervention être assez efficace pour arrêter à temps le marteau des démolisseurs. Dans un pays où les préjugés sont si vivaces, il semble qu'on devrait respecter

les débris de l'ancienne gloire. N'est-ce pas assez que la littérature espagnole ait perdu la tradition des grands modèles? et faut-il encore laisser profaner les monuments qui rappellent aux yeux leur mémoire?

XIII

Cervantes mourut obscur et pauvre. Il fut bientôt oublié. Ce ne fut qu'au milieu du dix-huitième siècle qu'on songea à l'admirer. Alors seulement on fit des recherches sur les particularités de sa vie et de ses ouvrages. Mais une si longue incurie avait produit ses effets, et il a fallu du temps et du travail pour les réparer incomplétement. Il y avait deux portraits de Cervantes, dus à deux peintres également illustres, Francisco Pacheco et Juan de Jaúregui, célèbres l'un et l'autre par leur talent poétique et leur amour des lettres. Une copie seule en a été conservée : elle s'accorde d'ailleurs avec la description que Cervantes lui-même a faite de sa personne, dans le prologue de ses *Nouvelles :*

« Celui que tu vois représenté ici, dit-il, avec un visage aquilin, les cheveux châtains, le front lisse et découvert, les yeux vifs, le nez recourbé, quoique bien proportionné, la barbe d'argent (il n'y a pas vingt ans qu'elle était d'or), la moustache grande, la bouche petite, les dents peu nombreuses, car il ne lui en reste que six, encore en fort mauvais état, le corps entre les deux extrêmes, ni grand ni petit, le teint

assez animé, plutôt blanc que brun, un peu voûté des épaules, et non fort léger des pieds; cela, dis-je, est le portrait de l'auteur de la *Galatée*, de *Don Quichotte de la Manche*, du *Voyage au Parnasse* et d'autres œuvres qui courent le monde à l'abandon, peut-être sans le nom de leur maître. On l'appelle communément Miguel de Cervantes Saavedra. »

Tout cela est dit avec une délicatesse infinie et un accent de naïveté charmante. Il ajoute qu'il était bègue, mais que sa bouche était toujours prête à dire la vérité.

Ce portrait est achevé et le caractère de l'homme se peint sur son visage. C'est un mélange incomparable de bonté, de bonne humeur et de franchise, où la bonhomie laisse à peine percer une pointe de malice. Dans ces yeux et sur ce front brillent les facultés les plus heureuses de l'intelligence, relevées encore par les hautes qualités d'une grande âme. Il suffit de le regarder pour le connaître. Veut-on l'apprécier à sa valeur? qu'on ouvre ses écrits. Il y est tout entier, et à chaque page, presque à chaque ligne, il apparaît tel qu'il fut en effet : bon, généreux, indulgent, dévoué, juste surtout, animé de la passion du vrai et du beau, toujours jeune de cœur et d'esprit, malgré les rudes leçons de l'expérience. A mesure qu'ils avancent dans la vie, les hommes vulgaires deviennent égoïstes. Il n'en est pas ainsi des hommes véritablement grands.

Dans le *Voyage au Parnasse*, où il s'est rendu naïvement justice, car il parle souvent de lui, mais naturellement, sans dé-

tours comme sans fausse modestie, il dit, après avoir énuméré ses écrits et ses exploits et motivé tout ce qu'il a fait pour la gloire :

« J'ai eu, j'ai, et j'aurai toujours, grâce à mon inclination naturelle, la pensée libre de toute adulation. Jamais mon pied n'a foulé le sentier de l'iniquité, de la fraude ni du mensonge, fléau de la vertu sainte. Je ne m'irrite point contre ma mauvaise fortune, content de peu, quoique désirant beaucoup. » C'est ainsi qu'il s'explique devant Apollon, dont la cour est envahie par ses confrères les poëtes, tandis que lui-même ne trouve pas un siége pour s'asseoir : « Eh bien! dit le dieu du Parnasse, plie ton manteau et t'assieds dessus. — Hélas, Sire, ne voyez-vous pas que je n'ai point de manteau? — N'importe, dit Apollon, j'ai plaisir à te voir, même en cet état. L'honneur mérité vaut souvent plus que celui qu'on obtient, et la vertu est un manteau qui cache la laideur de la misère. » A cette grande parole, j'inclinai la tête et restai debout. »

C'est qu'à l'apogée de sa gloire, lorsque le fils de son intelligence (*hijo del entendimiento*, c'est ainsi qu'il appelle son *Don Quichotte*), avait rendu son nom à jamais célèbre, Cervantes était dans la gêne, vivant à grand'peine des libéralités mesquines du comte de Lémos et de l'archevêque de Tolède. Un chapelain de ce prélat nous a laissé sur l'état précaire où était réduit Cervantes, un écrit qu'on sera bien aise de lire (*g*).

Le voici tel qu'il se trouve dans la censure de la seconde partie de *Don Quichotte* ·

« Le 25 février de cette année 1615, Mgr de Tolède ayant été rendre visite à l'ambassadeur de France,

plusieurs gentilshommes français, après la réception, s'approchèrent de moi, s'informant avec curiosité des ouvrages en vogue à ce moment. Je citai par hasard la seconde partie de *Don Quichotte*, dont je faisais l'examen. A peine le nom de Miguel de Cervantes fut-il prononcé, que tous, après avoir chuchoté à voix basse, se mirent à parler hautement de l'estime qu'on en faisait en France. Leurs éloges furent tels, que je m'offris à les mener voir l'auteur, offre qu'ils acceptèrent avec de grandes démonstrations de joie. Chemin faisant, ils me questionnèrent sur son âge, sa qualité, sa fortune. Je fus obligé de leur répondre qu'il était ancien soldat, gentilhomme et pauvre. — Eh quoi! l'Espagne n'a pas fait riche un tel homme? dit un d'entre eux; il n'est pas nourri aux frais du trésor public? — Si c'est la nécessité qui l'oblige à écrire, répondit son compagnon, Dieu veuille qu'il n'ait jamais l'abondance, afin que, restant pauvre, il enrichisse par ses œuvres le monde entier [1]. »

Un fait qui prouve sa détresse, c'est que dans l'espace de sept ans, de 1609 à 1616, il se vit obligé de changer six ou sept fois de domicile; une année avant sa mort, il fut judiciairement expulsé du logement qu'il occupait dans la rue du Duc-d'Albe, d'où il se réfugia dans un misérable réduit de la rue del Leon, au coin de celle de Francos. C'est là qu'il mourut (*h*). Aussi avait-il accoutumé de dire « qu'il avait beaucoup d'amis, mais qu'il les devait à son humeur et non à sa fortune. »

Il eut aussi beaucoup d'envieux, parce qu'il était riche de ces biens que la fortune ne donne pas, qu'elle n'ôte pas : l'esprit, le talent, le génie, le courage et la grandeur

---

1. Traduction de M. Furne, t. I, p. 19.

morale, sans laquelle il n'y a point de grandeur véritable. Cervantes n'eut qu'un défaut, celui d'être trop indulgent. En matière de bon goût, ses principes étaient aussi solides qu'en morale, mais moins inflexibles; de sorte que ses critiques pèchent le plus souvent par excès de modération. On sent que sa bonté forçait son jugement. Sans fiel et sans rancune, il n'avait point la mémoire des injures, et ne perdit jamais celle des bienfaits.

Il ne connut point l'envie, la plus hideuse des passions mauvaises, la seule, dit-il, qui n'ait pas cet attrait de douceur que l'on trouve au fond de tous les vices. Avec une âme exempte de toutes les basses convoitises, il fut d'une probité rigide, inaccessible aux séductions de la faveur et de la richesse, modéré dans ses désirs, fort dans la douleur, patient dans l'adversité, d'un courage calme dans le péril, et d'une inaltérable sérénité dans l'infortune. Dans une carrière longue et difficile, il montra toute la vigueur de sa robuste nature; la vieillesse et la misère ne purent l'abattre. Après avoir épuisé toutes les rigueurs du sort, il mourut comme il avait vécu, sans peur et sans reproche, oublié dès le lendemain, lui qui devait être le plus populaire des écrivains modernes.

Mais s'il fut privé des faveurs de la fortune et de ces biens que le monde honore, il fut riche de ces trésors de l'intelligence et du cœur, que les hommes vraiment grands lèguent à la postérité comme un exemple et

un héritage. Grand génie et grande âme, il réunit les plus nobles éléments de la grandeur antique, et c'est pour lui qu'il faut répéter ce qu'il a dit d'un autre : « Il fut Grec par l'esprit et Romain par le cœur. »

FIN DE LA VIE DE CERVANTES SAAVEDRA.

NOTES.

Note *a*, p. v.

On peut voir dans les deux excellentes biographies de Cervantes, par G. Mayans y Siscar et don Vicente de los Rios, les discussions qui ont surgi touchant le lieu de naissance de Cervantes. On hésitait particulièrement entre Madrid et Séville, en invoquant tour à tour, non sans les torturer, maints passages de ses écrits. Le savant bénédictin Martin Sarmiento, celui-là même à qui le spirituel et mordant Azara refusait un brin de jugement, *una pizca de juicio*, le P. Sarmiento avait cependant noté dans une docte dissertation, que le P. Haedo, auteur d'une histoire d'Alger fort estimable, et qui a fait souvent mention de Cervantes, écrit en termes exprès qu'il était d'une des plus nobles familles d'Alcalá de Hénarès, « un hidalgo principal de Alcalá de Henáres[1]. » Cette assertion d'un auteur contemporain, remise en lumière par un savant d'une grande autorité, donna en quelque sorte une meilleure direction aux recherches. Don Agustin Montiano y Luyando, littérateur estimable, malgré sa pauvre poétique et ses pâles tragédies,

---

1. *Topografia de Argel*, Dialogo 2, pag. 185. Ouvrage publié en 1612, quatre années avant la mort de Cervantes.

s'avisa de consulter les registres de l'église d'Alcalá, et fut assez heureux pour mettre la main sur la pièce importante, qui devait terminer les discussions. En 1765, le chanoine Hermenegildo de la Puerta compulsa, à la réquisition de Montiano, les registres des archives de la paroisse des saints Just et Pasteur, et d'un de ces registres il copia l'extrait de baptême de Cervantes[1].

A peine Montiano avait-il fait sa découverte, qu'on déterra un autre extrait de baptême qui faillit dépouiller Alcalá de sa plus belle gloire. Mais la chronologie, qu'on avait oublié d'invoquer, intervint heureusement et mit à néant les prétentions, assez plausibles d'ailleurs, de la petite ville d'Alcazar de San Juan, dans la Manche. Là était né, en 1558, un autre Miguel de Cervantes Saavedra, et l'extrait de baptême de cet homonyme fut produit en septembre 1765[2]. Ce qui n'ajoutait pas peu à la difficulté de se prononcer entre ces deux pièces, c'était une tradi-

---

1. Yo el doctor don Hermenegildo la Puerta, canónigo de la Santa Iglesia Magistral de San Justo y Pastor en esta ciudad de Alcalá, y cura propio de la Parroquial de Santa María la Mayor de ella, certifico : que en uno de los libros de partidas de bautismos de la referida parroquia, que dió principio en el año de 1533, y concluyó en el de 1550, al fol. 192 vuelta hay una partida del tenor siguiente : Partida. — En Domingo 9 dias del mes de Octubre, año del Señor de 1547 años, fué bautizado Miguel, hijo de Rodrigo de Cervántes y su muger doña Leonor : fué su compadre Juan Pardo : bautizóle el Reverendo señor Bachiller Serrano, Cura de nuestra señora : testigo Baltasar Vázquez, Sacristan, y yo que le bautícé y firmé de mi nomore. Bachiller Serrano. — Concuerda con su original, que queda en el Archivo de esta Iglesia y en mi poder, á que me remito, y por la verdad lo firmé en Alcalá en 10 dias del mes de Junio de 1765.— Doctor don Hermenegildo de la Puerta.

2. Voyez ce document dans la biographie de Cervantes par don Vicente de los Rios, aux pièces justificatives, p. CCLXII.

tion conservée et fidèlement transmise à Alcazar de San Juan depuis le milieu du dix-septième siècle. On montrait dans ce bourg de la Manche la maison où était né Miguel de Cervantes, l'auteur du *Don Quichotte; esta es la casa donde nació Miguel de Cervántes autor del Quijote.* Cette tradition entraîna l'adhésion de quelques lettrés, qui décidèrent la question pendante en faveur d'Alcazar de San Juan, sans réfléchir qu'entre les deux Cervantes, celui de la Castille et celui de la Manche, il y avait une différence d'âge de onze années. Ce n'est pas à treize ans que Cervántes aurait pu assister à la bataille de Lépante, qui eut lieu en 1571, et s'y comporter comme il fit, sans compter que dans le prologue de ses *Nouvelles*, qui parurent en 1613, Cervantes déclare qu'il était à cette date âgé de soixante-quatre ans et quelques mois, ce qui reporte la date de sa naissance à 1547. Le docte Blas Nasarre, surchargé de savoir et dépourvu de jugement, ne prit pas la peine de faire ce calcul démonstratif, et sur le registre de la paroisse d'Alcazar de San Juan, à l'article du baptême de Cervantes Saavedra, qui n'avait peut-être aucun lien de parenté avec le grand écrivain, il écrivit de sa main, à la marge : « *Este fué el autor de la Historia de Don Quijote.* » La chronologie, comme il a été dit, fit bonne justice de toutes ces assertions hasardées, et finalement les conjectures du P. Sarmiento, corroborées par le témoignage du P. Haedo et d'un autre contemporain de Cervantes, Rodrigo Mendez de Silva[1], confirmées par la découverte de Montiano, se trouva

1. Voy. « Ascendencia ilustre del famoso Nuño Alfonso, » par cet auteur. Madrid, 1648. Mendez de Silva écrit à la dernière page de ce nobiliaire, que Cervantes était homme de qualité et de la noblesse de Castille, *noble y Caballero Castellano.*

conforme de tout point à la vérité. On voit, rien que d'après cet exemple de la sagacité du savantissime bénédictin, que l'agréable et sceptique Azara s'est trop pressé de lui refuser l'esprit de discernement. — A toutes les preuves qui reposaient sur des documents authentiques et sur un calcul mathématique, le diligent biographe de Cervantes, don Vicente de los Rios, ajouta des preuves nouvelles en donnant deux extraits des registres qui se trouvaient aux archives des frères de l'ordre de la Merci pour la rédemption ou le rachat des captifs. Deux pièces concernant Cervantes étaient dans ces registres: l'une certifiant le reçu d'une somme d'argent versée entre les mains des frères rédempteurs par la famille du captif, le 31 juillet 1579, à Madrid, et l'autre certifiant le rachat de Cervantes par le P. Juan Gil, le 19 septembre 1580, à Alger. Il résulte du contenu de ces documents précieux que Miguel de Cervantes était né à Alcalá de Hénarès, que son père se nommait Rodrigo Cervantes et sa mère doña Leonor de Cortinas, qu'il était domicilié à Madrid (on sait qu'il quitta cette ville pour suivre en Italie monsignor Acquaviva), que sa taille était régulière, sa barbe touffue, que le bras et la main du côté gauche se trouvaient paralysés; que le captif, durant une captivité de cinq années, avait eu deux maîtres, Dali-Mami, commandant de la flotte algérienne, et le vice-roi Azan. Autant de faits et de circonstances qui s'accordaient parfaitement avec les propres récits de Cervantes, l'extrait baptistère d'Alcalá, le témoignage du P. Haedo et les conjectures de Sarmiento et de Montiano. — La démonstration était complète, et don Vicente de los Rios eut la satisfaction de clore les débats.

Note *b*, p. VI.

On a la preuve que Cervantes fit un cours d'humanités à Madrid, sous la direction du savant théologien et latiniste Juan Lopez de Hoyos, dans un recueil très-curieux qui fut imprimé à Madrid en 1569, sous ce titre : *Historia y relacion verdadera de la enfermedad, felicísimo tránsito y suntuosas exequias fúnebres de la serenissima reyna de Espana doña Isabel de Valois.* Juan Lopez de Hoyos, auteur en partie et éditeur de ce recueil, avait mis à contribution le talent et la veine poétique de ses meilleurs élèves pour honorer la mémoire de la jeune reine défunte. Cervantes avait payé son tribut, et ses vers valaient bien la plupart de ceux qu'on faisait alors en de telles occasions. Il y a du sentiment et une certaine élégance maniérée dans les stances, et l'élégie ne manque point de naturel ni de charme. Le maître avait dû être content de ces deux pièces, car il les insère avec éloge et dit expressément qu'elles sont de son cher et bien-aimé élève, *de Miguel de Cervantes nuestro caro y amado discipulo.* C'est tout ce qu'on trouve d'ailleurs dans ce recueil, du cru de notre auteur, avec un sonnet en guise d'épitaphe et deux stances. Blas de Nasarre, dans la préface qu'il mit en tête de son édition des Comédies de Cervantes (Madrid 1749), lui attribue encore une ou deux pièces de vers latins; mais il est à peu près démontré que les vers latins du recueil sont du maître, Juan Lopez de Hoyos. Cervantes entendait assez bien les poëtes latins, mais il y a grande apparence qu'il ne fut jamais en état de versifier dans cette langue. Les stances de Cervantes, de même que son élégie adressée à S. Em. le cardinal Diego de Espinosa, favori de Philippe II et président du

conseil royal, prouvent que dès sa première jeunesse il fut enclin à la poésie : inclination qui est attestée d'ailleurs par la dédicace de *Galatée* au prélat Ascanio Colona, et surtout par ce tercet du voyage au Parnasse :

Desde mis tiernos años amé el arte
Dulce de la agradable poesía,
Y en ello procuré siempre agradarte.
(Chap. IV.)

Les stances et l'élégie, que l'on peut considérer comme les prémices du génie poétique de Cervantes, se trouvent dans l'appendice à sa biographie, par don Vicente de los Rios, p. CCLXXVI, p. CCLXXXII. L'élégie est longue, bien conçue; on y remarque des réminiscences des plus belles odes de Fray Luis de Leon, et la facture même des vers rappelle aussi la manière de ce grand poëte lyrique, dont les compositions alors inédites circulaient parmi les gens de goût.

Note *c*, p. XXI.

ÉPITRE DE CERVANTES, ÉCRITE DURANT SA CAPTIVITÉ, A ALGER, TRADUITE INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS.

Miguel de Cervantes, captif, à Mateo Vasquez.

« Si les humbles accents de ma musette, seigneur, ne sont pas arrivés jusqu'à vous, alors qu'ils devaient être plus agréables, — ce n'a pas été négligence de ma part, mais excès de préoccupation au sujet d'une carrière étrangement traversée. — Il est vrai que, pour éviter la qualification fâcheuse d'audacieux, ma main fatiguée a couvert les fautes du jugement. — Mais enfin,

votre valeur surhumaine, connue de toute la terre, cette dignité pleine de charme, ces manières avenantes, — dissipent la crainte et la défiance qui ont jusqu'ici contenu pour vous l'essor de ma modeste plume. — De votre souveraine bonté, de votre vertu parfaite, je ne dirai que la minime partie, car pour le reste, je pense que personne ne s'avisera de le restreindre en vers. — Tel qui vous contemple au faîte de cette haute faveur où l'humanité peut atteindre, toujours poussé par un vent propice — et qui se voit près d'être submergé dans cette mer dont il s'efforce, n'importe comment, de surmonter les flots, — peut-on douter qu'il ne dise : « Le bonheur a résolu d'élever ce jeune homme jusqu'à la dernière hauteur? — Hier nous le voyions inexpérimenté et tout neuf dans ces affaires qu'il règle et manie maintenant de façon à forcer l'approbation de l'envie. » — Ainsi se tourmente et se tue l'envieux, que la gloire d'autrui désespère et fait périr de langueur. — Mais celui qui d'un esprit plus calme contemple votre conduite et cette vie irréprochable, et cette âme si riche de vertus cachées, — ne dira point que ce soit la roue inconstante et rapide de la fausse fortune, le hasard ou le sort, la chance, le bonheur, une heureuse étoile ou quelque chose de pareil — qui vous ont élevé à cette haute position dont vous jouissez à présent, avec l'espérance de monter encore plus haut; — mais seulement la sagesse de votre conduite, et ces rares qualités qui éclatent dans vos actions et en votre doux maintien. — C'est elle, dit-il, qui vous soutient de sa main, qui vous étreint de ses fortes attaches, et vous prépare sans cesse de plus brillantes destinées. — Saints sont les bras, et agréablement douces les étreintes de la vertu sainte, bienfaisante et divine; saint est celui qui reçoit ses embrasse-

ments. — Celui qui marche comme vous avec un pareil guide, le vulgaire aveugle et grossier peut-il s'étonner que sa place soit si proche du siége le plus élevé? — Comme rien ne se fait sans travail, marcher sans la vertu, c'est aller à l'aventure ; mais celui-là abrége le chemin qui fait route avec elle. — Si l'expérience ne m'abuse, je crois que nombre de gens ne sont tourmentés que d'une pensée, d'un désir unique. — Les prétendants abondent : ceux-ci songent à la clef d'or[1], beaucoup à un même emploi, et tel aspire à une ambassade, mission de confiance. — Chacun vise pour son compte au but que mille autres veulent atteindre, et il n'y en a qu'un dont le trait porte juste au point visé. — Et celui-là peut-être ne fut jamais importun et ne se trouva jamais à la porte d'un orgueilleux favori, encore à jeun après vêpres; — il ne prêta, n'eut jamais à emprunter de l'argent; et n'ayant de commerce qu'avec la vertu, en Dieu seul et en elle il avait confiance. — C'est de vous, seigneur, que l'on pourrait dire (et je le dis et le répéterai sans me taire) que la vertu seule fut votre guide; — et qu'elle seule a suffi et a été assez puissante pour vous élever à ce haut poste que vous occupez maintenant, modeste favori dénué d'ambition. — Heureuse et bienheureuse fut l'heure où l'intelligence royale eut connaissance de ce mérite qui réside et demeure — dans votre calme esprit, dont la fidélité et la discrétion sont la base de vos talents. — Vos pas ne mesurent que le sentier, le chemin le plus parfait, celui qui est entre les extrêmes et qu'approuve la saine raison. — Celui qui marche dans cette voie, nous le voyons arriver à ce terme où

---

1. Insigne des gentilshommes de la chambre, des grands d'Espagne qui avaient leurs entrées au palais.

repose doucement le bonheur tranquille. — Pour moi qui ai suivi le chemin inférieur et vulgaire, enveloppé de froides ténèbres, je suis tombé dans le bourbier; — et maintenant, en cette lugubre, amère et dure prison où je reste, je pleure mon triste et déplorable sort. — Mes plaintes importunent ciel et terre, mes gémissements obscurcissent l'air; mes larmes grossissent la mer. — C'est une vie, seigneur, où je meurs, au milieu d'une race barbare de mécréants, perdant ma jeunesse flétrie. — Il est bien vrai que je n'ai point été conduit ici par une vie vagabonde et de hasard, ayant perdu l'honneur et la raison. — Depuis dix ans je poursuis mon chemin, au service de notre grand Philippe, tantôt prenant du repos, tantôt accablé de fatigue. Le jour fortuné où le destin fut si contraire à la flotte ennemie, et si favorable et propice à la nôtre, — entre la crainte et le courage j'assistai de ma personne à l'action, plus fort de mon espérance que de mes armes. — Je vis la puissante armée rompue et défaite, et le lit de Neptune teint en mille endroits du sang des barbares et des chrétiens. — La mort irritée courait çà et là dans sa folle fureur, hâtant sa course et se montrant à celui-ci plus pressée, à celui-là plus tardive. — Bruits confus, fracas épouvantable, contorsions des pauvres malheureux qui expiraient entre le feu et l'eau; — profonds soupirs et gémissements des blessés qui maudissaient leur rigoureuse destinée. — Le sang qui leur restait se glaça lorsque notre éclatante fanfare leur annonça leur désastre et notre gloire.— D'un accent sonore qui proclamait le succès, à travers l'air transparent, la trompette criait la victoire des armes chrétiennes. — Dans ce délicieux moment, moi, triste, d'une main je retenais l'épée, tandis que de l'autre le sang coulait à flots. — Je sentis une

plaie profonde dans ma poitrine, et ma main gauche était en pièces. — Mais si grande était la joie qui remplit mon âme, au spectacle de ce peuple infidèle et cruel, vaincu par les chrétiens, — que je ne savais point si j'étais blessé, bien que l'angoisse fût telle que j'en perdis parfois le sentiment. — Cependant ni toutes ces souffrances ni l'expérience ne purent me détourner, au bout de la deuxième année, de me livrer à la discrétion du vent ; — et je revis alors ce peuple barbare, en proie à la terreur, craintif, tremblant, effrayé, inquiet, et non sans cause, de son salut. — Dans cet antique royaume si célèbre, où la belle Didon fut trahie par l'amour de l'exilé troyen, — quoique ma principale blessure fût encore saignante, avec les deux autres, je voulus me trouver pour jouir de la déroute de la tourbe moresque. — Dieu sait si je désirais y rester avec les braves qui là périrent, et me perdre ou me sauver avec eux. — Mais mon avare et implacable destinée ne permit point que dans une si glorieuse entreprise ma vie s'achevât avec mes souvenirs; — et finalement elle me traîna par les cheveux jusqu'à subir le joug de ceux qui manquèrent depuis de vaillance[1]. — Sur la galère *le Soleil*, dont mon infortune troublait l'éclat, arriva malgré moi ma perte et celle de beaucoup d'autres. — Au commencement, nous montrâmes de la valeur et de l'énergie; mais bientôt l'amère expérience nous apprit que tout cela n'était qu'extravagance. — Je sentis le lourd fardeau du joug étranger, et voici deux années que ma douleur se prolonge entre les mains maudites de ces mécréants. —

---

1. Le sens de verset est amphibologique. Cervantes a peut-être voulu dire qu'il était triste, après avoir pris part à la victoire, de subir le joug des vaincus.

Je sais bien que mes iniquités sans fin et mes faibles regrets d'avoir péché me retiennent parmi ces faux Ismaëlites. — Quand j'arrivai vaincu et que je vis cette contrée, si renommée partout, qui sert d'abri, de refuge et de demeure à tant de forbans, — je ne fus pas maître de mes larmes ; et, en dépit de mes efforts, sans savoir comment, je sentis mon pâle visage inondé de pleurs. — A mes yeux s'offraient le rivage et la montagne où le grand Carlos déploya sa bannière au souffle du vent; — et cette mer qui ne put endurer un si haut exploit; car, jalouse de sa gloire, elle fut alors plus que jamais en fureur. — Roulant ces pensées dans ma mémoire, les larmes me jaillirent des yeux au souvenir d'un si fameux désastre. — Toutefois, si le ciel, d'accord avec ma mauvaise fortune, ne m'accable de nouveaux chagrins, et si la mort ne saisit point ici ma dépouille; — quand je me verrai dans une position meilleure, si par votre entremise, Monseigneur, je puis m'agenouiller aux pieds de Philippe; — je crois qu'en présence du roi ma langue bégayante et presque muette, mais étrangère à l'adulation et au mensonge, trouvera le mouvement pour dire : — « Haut et puissant Seigneur, dont l'autorité est reconnue par mille nations barbares, domptées et obéissantes; — à qui les noirs Indiens rendent hommage par leurs tributs en portant ici l'or extrait de leurs mines; — puisse s'allumer le courroux de ton âme royale aux bravades de cette orgueilleuse bicoque qui n'a d'autre ambition que de t'outrager. — La garnison est nombreuse, mais sans forces, nue, mal armée, et n'ayant pour se mettre à l'abri ni rocher, ni mur redoutable. — Chacun se tient aux aguets, attendant l'arrivée de ta flotte, pour donner à ses pieds le temps de lui sauver la vie. — De cette amère, sombre et triste prison, où languissent

vingt mille chrétiens, la clef est dans tes mains, tu tiens leur délivrance. — Tous là-bas, comme moi ici, les mains et les genoux en terre, sanglotant au milieu d'inhumaines tortures, — Vaillant Seigneur, te supplient de tourner tes regards miséricordieux vers leurs yeux toujours remplis de larmes. — Voici que maintenant la discorde te laisse en repos, après t'avoir si fort tourmenté et fatigué; et la paix te rend la concorde. — Fais donc, ô roi bon, que par toi soit achevée l'entreprise si hardiment et si glorieusement commencée par ton bien-aimé père. — L'idée seule de ton départ sèmera l'épouvante parmi les ennemis, et je prévois déjà leur abattement et leur ruine. » — Qui peut douter que le cœur du roi ne fasse paraître sa bonté, au récit de l'état misérable et des continuelles souffrances de ces malheureux? — Je vois bien que je trahis la faiblesse de mon pauvre esprit, qui prétend parler un si vulgaire langage devant un si grand prince. — Mais tout se justifie par la légitimité des désirs. Toutefois, je veux faire silence sur tout cela; — car j'ai peur que ma plume ne commence à vous offenser; et d'ailleurs on m'appelle à la corvée, où je meurs. »

Cette épître, adressée à Mateo Vasquez, secrétaire d'Etat et favori de Philippe II après la disgrâce d'Antonio Perez, a été récemment exhumée des archives de la maison du comte d'Altamira, par l'archiviste Luis Buitrago y Peribañez. Elle a été reproduite par les soins du poëte érudit et savant bibliothécaire Hartzenbusch, dans le tome IV de sa délicieuse édition populaire du Don Quichotte, qu'un éditeur plein de zèle pour la gloire des lettres espagnoles, M. Rivadeneyra, vient d'imprimer dans ce même bourg de la Manche, dont Cervantes ne voulait pas se rappeler le nom. C'est le nº 1 de l'appendice. On voit, d'après un passage de cette épître, qui n'a pas

moins de quatre-vingts tercets et un quatrain, qu'elle fut écrite par Cervantes, dans sa prison, la deuxième année de sa captivité. Les vingt et un derniers tercets et le quatrain final se trouvent tels quels, à quelques variantes près, dans une des premières comédies de Cervantes (*El Trato de Argel*, *Jornada I*ª, récit de Saavedra). Il n'y a pas par conséquent à douter de l'authenticité de cette pièce, si curieuse et si précieuse par les détails qu'on y remarque. M. Antoine de Latour en a donné le premier en français un extrait considérable, dans un récent volume d'*Études littéraires sur l'Espagne contemporaine*[1]. Nous avons traduit l'épître intégralement, malgré les difficultés d'interprétation, qui ne sont pas petites et qui rendent inabordable la lecture des poëtes espagnols aux étrangers qu'une longue étude n'a point préparés à les bien entendre.

Les éditeurs de la petite édition populaire du Don Quichotte ont inséré sous le nº 2 de leur appendice deux sonnets inédits de Cervantes, composés durant sa captivité, à l'occasion d'un ouvrage en italien, *Sopra la desolatione della Goletta e Forte di Tunisi*, dont la dédicace porte la date du 3 février 1577, par un autre captif, Bartolomeo Ruffino, de Chambéry. Ces deux sonnets ont été communiqués aux éditeurs de *Don Quichotte*, par M. A. Ripa de Meana, conservateur de la bibliothèque de S. A. R. le duc de Gênes, d'après un manuscrit du temps. Nous emprunterons au second sonnet le dernier tercet que Cervantes appliquait à son compagnon d'esclavage, pour le lui appliquer à lui-même, qui sut à la fois déployer les hautes qualités de sa grande âme et les ressources infinies de son esprit, si riche en in-

---

1, Chez Michel Lévy. Paris, 1864, à l'article XI : « *Le 247e anniversaire de Cervantes*, » p. 356-361.

ventions, au milieu des fers et dans les cachots :

¡ Felice ingenio, venturosa mano,
Que entre pesados hierros apretado,
Tal arte y tal virtud en sí contiene!

Note *d*, p. XXXIII.

A la fin du premier volume de l'excellente collection de Rivadeneyra, contenant les œuvres complètes de Cervantes, hormis les Comédies et les Intermèdes, le savant et diligent éditeur don Buenaventura Carlos Aribau a donné, sous le titre de : *Poesías sueltas*, toutes les pièces de vers de notre auteur, ou du moins toutes celles qu'on a pu recueillir dans les ouvrages du temps ou retrouver en manuscrit. La plupart de ces pièces sont des poésies de circonstance, sonnets, stances, élégies et romances, soit en l'honneur de quelque auteur contemporain, soit pour célébrer la gloire de quelque saint, dont l'éloge poétique avait été mis au concours. Nous nous bornerons à traduire les deux sonnets dont il a été question dans la notice biographique, et que Cervantes lui-même a rappelés avec une visible complaisance dans son *Voyage au Parnasse*. Le premier a été retrouvé par l'érudit don Juan Antonio Pellicer, et inséré dans son Essai sur les traducteurs espagnols, *Ensayo de una biblioteca de traductores españoles;* il prouve avec la dernière évidence que Cervantes était à Séville dans les dernières années du seizième siècle. Ce sonnet est une fine satire de l'expédition ridicule qui avait pour but de secourir Cadix, lorsque cette ville fut pillée, saccagée et incendiée par la flotte anglaise, en juillet 1596. « Le capitaine Becerra

(qu'on peut traduire, bien que ce soit un nom propre, par son équivalent français, veau ou génisse, et mieux encore par le capitaine Braillard, traduction qui rendrait très-bien la pensée intime de Cervantes), le capitaine Becerra étant venu à Séville pour instruire les troupes qui devaient prendre part à l'expédition, Cervantes fit à ce sujet, et à l'occasion de l'entrée du duc de Medina-Celi dans Cadix, le sonnet suivant :

« Nous avons vu en juillet une nouvelle semaine sainte, avec grande affluence de ces confréries, que les militaires nomment compagnies, et dont le vulgaire s'effraye et non pas l'Anglais.

Il y eut une telle quantité de plumes, qu'en moins de quatorze ou quinze jours, pygmées et géants volèrent à l'envi; et que l'édifice croula par la base. Le veau beugla et les mit en enfilade; la terre tonna, le ciel s'obscurcit; tout annonçait une grande catastrophe.

Et finalement, d'un train très-ordinaire (lorsque le comte [d'Essex] était déjà parti sans défiance) le grand duc de Médine entra dans Cadix en triomphe. »

El Capitan Becerra vino á Sevilla, á enseñar lo que habian de hacer los soldados, y á esto y á la entrada del duque de Medina en Cadiz hizo Cervantes este

SONETO.

Vimos en Julio otra semana santa,
Atestada de ciertas cofradias,
Que los soldados llaman Compañias,
De quien el vulgo y no el Ingles se espanta.

Hubo de plumas muchedumbre tanta,
Que en menos de catorce ó quince dias
Voláron sus pigmeos y Golias,
Y cayó su edificio par la planta.

Bramó el Becerro, y pusolos en sarta
Tronó la tierra, escurecióse el cielo,
Amenazando una total ruina:

Y al cabo en Cádiz con mesura harta
(Ido ya el Conde sin ningun rezelo)
Triunfando entró el gran duque de Medina.

Ce que la traduction ne peut rendre, c'est le ton d'agréable et fine ironie qui règne d'un bout à l'autre de cette pièce. Le vieux soldat se moque en connaisseur de ces milices bourgeoises qu'il compare aux corporations de métier et aux confréries religieuses qui font le plus bel ornement des processions publiques de la semaine sainte. Il nous montre tous ces soldats improvisés, se couvrant à l'envi de pompons, comme des amateurs qui vont en guerre pour rire. Voici un capitaine instructeur qui s'égosille à faire la leçon et à apprendre la manœuvre à ces beaux soldats de parade. Cervantes sait bien qu'ils ne feront pas « trembler la terre sous leurs mousquets, » comme ses anciens compagnons d'armes, qui avaient parcouru toute l'Europe en triomphateurs. Enfin les voilà qui s'organisent au bout de quinze jours d'agitation et de préparatifs inutiles. Les voilà en marche ; mais ils feront de courtes étapes, et n'entreront dans la ville qu'ils vont secourir qu'après avoir laissé à l'ennemi le temps de la saccager et de se retirer sans crainte d'être poursuivi. — Tel est ce sonnet que nous avons essayé de rendre par cette paraphrase, et qui est en effet un des meilleurs de la littérature espagnole.

Cervantes estimait davantage cet autre sonnet qu'il improvisa également à Séville, à l'occasion de cette compétition ridicule qui s'éleva entre le tribunal du Saint-Office et la haute cour de justice pour une question de préséance, lors des funérailles de Philippe II dans la cathédrale. L'Inquisition eut recours à ses armes ordinaires, et excommunia, séance tenante, les membres du

tribunal civil. Le célébrant fut obligé de quitter l'autel et d'aller achever l'office dans la sacristie. Grâce à l'intervention de don Francisco de Guzman, marquis d'Algava, l'Inquisition consentit à retirer l'excommunication qu'elle avait fulminée contre les magistrats; et les deux parties en référèrent au conseil du roi. La décision du conseil royal se fit attendre, et la cérémonie interrompue ne fut reprise qu'un mois plus tard. Don Pablo Espinoza, auteur d'une histoire de Séville, et dont la narration a été adoptée par l'annaliste Ortiz de Zuñiga, raconte cet incident en grand détail, et donne par la même occasion une description minutieuse du magnifique catafalque qu'on avait dressé à grands frais au milieu de la cathédrale, d'après les dessins du célèbre architecte Juan de Oviedo. C'est à ce catafalque sans pareil que Cervantes adresse le sonnet qu'il réputait la perle de ses écrits :

Yo el soneto compuse, que así empieza,
Por honra principal de mis escritos :
Voto á Dios que me espanta esta grandeza.

(Viage del Parnaso, cap. IV).

Au catafalque du roi, à Séville.

Vive Dieu! cette magnificence m'étourdit, et volontiers je donnerais un doublon pour la décrire.

Car enfin, qui ne reste en suspens et émerveillé à la vue de cette rare machine, de ce grand appareil?

Par Jésus-Christ vivant, chacune de ses pièces vaut plus d'un million, et il est dommage que cela ne dure un siècle. O grandiose Séville! Rome triomphante par la vaillance et la richesse.

Je gagerais que l'âme du défunt, pour jouir de ce spectacle, a quitté aujourd'hui le ciel où elle est éternellement bienheureuse.

Ayant ouï cela, un bravache dit : « C'est certain ce

que vous dites, seigneur soldat, et quiconque dira le contraire a menti. »

Et tout aussitôt, rabattant son feutre, faisant mine de chercher son épée, lançant un regard de travers, il s'en alla et il n'y eut rien.

—Ce dernier trait qui est ajouté comme un commentaire au sonnet, peint à merveille l'esprit fanfaron des Andalous et la parfaite innocuité de leurs rodomontades. Il ne faut pas oublier que Cervantes, profond observateur des mœurs, était aussi un vaillant soldat.

Voici le texte de ce célèbre sonnet, qui nous a été conservé dans un recueil de pièces poétiques imprimé à Saragosse par Joseph Alfay en 1654 :

Al túmulo del Rey en Sevilla.

Voto á Dios que me espanta esta grandeza,
Y que diera un doblon por describilla,
Porque ¿á quien no suspende y maravilla
Esta máquina insigne, esta braveza?

Por Jesuchristo vivo, cada pieza
Vale mas que un millon, y que es mancilla,
Que esto no dure un siglo. ¡O gran Sevilla,
Roma triunfante en ánimo y nobleza!

Apostaré, que el ánima del muerto,
Por gozar este sitio, hoy ha dexado
El cielo de que goza eternamente.

Esto oyó un valenton, y dixo : « es cierto
Lo que dice voace, seor soldado,
Y quien dixere lo contrario miente. »

Y luego en continente
Caló el chapeo, requirió la espada,
Miró al soslayo, fuese, y no hubo nada.

Note (*e*), page XLVIII.

Nous reproduisons ici un petit article de cri-

tique sur le théâtre de Cervantes, traduit par M. Alphonse Royer en un volume[1].

---

1. *Michel Cervantes*, théâtre traduit pour la première fois par Alphonse Royer. Paris, Michel Lévy frères, 1862. 1 vol. gr. in-18, de 421 p.

Ce volume est une bonne fortune pour le public français, plus heureux que le public espagnol, grâce à la publication de M. Royer, qu'on ne saurait trop remercier d'avoir fait connaître à la France littéraire un vrai trésor que l'Espagne ne connaît point. On a, depuis la fin du dix-huitième siècle, publié bien des éditions complètes des œuvres de Cervantes, et dans aucune de ces éditions on ne trouve ses pièces dramatiques, sauf la *Numancia* et le *Trato de Argel* qu'on place ordinairement à la suite du *Viage al Parnaso*. La routine et l'incurie sont monnaie courante au delà des Pyrénées, et c'est vraiment une grande honte pour les éditeurs espagnols que l'édition française du théâtre de Cervantes. M. Rivadeneyra lui-même, dont la grande et magnifique *Bibliothèque* mérite tant d'éloges, a suivi docilement l'exemple de ses prédécesseurs : le volume des œuvres complètes de Cervantes, qui figure en tête de sa belle collection, ne contient pas une seule pièce de théâtre. Aussi les curieux qui veulent connaître les écrits dramatiques de Cervantes en sont-ils réduits à chercher l'édition originale de 1615, aujourd'hui fort rare, ou celle de 1749, qui est une réimpression non moins rare.

M. Royer a donc rendu un service très-essentiel aux lettres, en mettant à la portée de tous ce qui jusqu'ici n'était connu que d'un très-petit nombre, si petit, en effet, que la plupart des critiques étrangers qui ont parlé du théâtre de Cervantes, ne connaissent point ce théâtre; et, malgré cet inconvénient, ils ont jugé et prononcé leur verdict. Les plus rigides dans ce métier de la critique, jugent souvent de même, avec compétence assurément, mais sans connaissance de cause.

M. Royer s'est moqué, non sans raison, de ces juges et de leurs arrêts. Avec moins d'indulgence, il eût raillé impitoyablement d'autres critiques, mieux instruits, mais encore moins éclairés; car il y a eu des littérateurs qui ont débité bien des sottises sur l'œuvre dramatique de Cervantes, et cela en Espagne.

Ainsi, pour n'en produire que deux ou trois exemples, en 1749, don Blas Nasarre donna une nouvelle édition du théâtre de Cervantes (c'était la seconde, et il n'y en a pas eu d'autres depuis), et il trouva plaisant d'y mettre une lourde dissertation, à seule fin de prouver, en faveur des théories dites classiques, que Cervantes avait voulu tourner en ridicule les dramaturges de son temps, en composant lui-même

Le théâtre de Cervantes renferme huit comédies : *El Gallardo español*, *la Casa de los celos*,

---

de mauvaises pièces. Ce misérable paradoxe n'annonce pas un esprit ingénieux ni un discernement très-fin. Quoique don Blas Nasarre fût de cette école de beaux-esprits médiocres, qui était toute-puissante en Espagne, sous la dynastie des Bourbons, son invention n'émerveilla personne, et, en définitive, il eut bien peu d'adhérents. En revanche, il se trouva quelqu'un qui, prenant le paradoxe au sérieux, se mit en tête de le réfuter par un autre paradoxe non moins ridicule.

L'abbé Lampillas, un de ces célèbres jésuites catalans qui prirent si vaillamment en main la défense des lettres espagnoles, contre les attaques intempestives et le plus souvent injustes de quelques savants italiens, l'abbé Lampillas, homme d'un grand savoir et d'un petit jugement, prétendit démontrer à son tour que les pièces de théâtre, que don Blas Nasarre venait de remettre en lumière sous le nom de Cervantes, étaient des pièces parfaitement apocryphes, mises en circulation par un libraire impudent et avide.

On voit que ce pauvre abbé Lampillas, dans son scepticisme outré, ne raisonnait guère mieux que le partisan enragé des vieilles traditions classiques.

Enfin, lorsque l'académie espagnole donna l'excellente et splendide édition de *Don Quichotte*, — hommage tardif à la mémoire du grand inventeur, *raro inventor*, — don Vicente de los Rios, dans une étude biographique, littéraire et critique, s'avisa de remarquer, à propos des pièces dramatiques de Cervantes, que cet homme d'un génie extraordinaire justifiait pleinement la doctrine du fameux médecin Juan Huarte, d'après lequel il est très-rare de voir un esprit, si éminent qu'il puisse être, réussir également dans la théorie et dans la pratique ; s'attachant à démontrer que, dans la composition de ses comédies et intermèdes, l'auteur de l'*Ingénieux chevalier de la Manche* avait complétement oublié de suivre les sages préceptes qui sont répandus avec profusion dans la plupart de ses écrits.

Le raisonnement de l'académicien est ingénieux, mais il pèche par la rigueur autant que par la justesse, et il prouve assez que, si la critique espagnole avait fait quelque progrès, elle avançait bien lentement.

Il est bien vrai que Cervantes a écrit des pages pleines de sens sur le théâtre, et que ses observations sont remarquables par la profondeur autant que par la finesse des aperçus; mais il faut dire aussi que ses réflexions excellentes n'ont pas toujours été comprises, pour avoir été trop souvent exagérées. Mieux que personne, Cervantes pouvait saisir les défauts monstrueux de l'école dramatique de Lope,

Los Baños de Argel, el Rufian dichoso, La Gran Sultana, El Laberinto de amor, La Entretenida,

---

lui qui avait assisté, en quelque sorte, aux premières tentatives de l'art dramatique en Espagne. On sait avec quel enthousiasme il rappelle les triomphes de Lope de Rueda, qu'il avait vu sur la scène dans son enfance. Ce n'est point par dépit ni par envie qu'il frondait les folies du théâtre contemporain, mais il en signalait avec esprit et non sans malice les ridicules invraisemblances, et il inaugurait contre le despotisme de Lope une réaction qui devait éclater plus tard avec une grande violence.

En somme, ses critiques étaient très-fondées et pleines de mesure; mais elles n'annonçaient point des principes étroits et inflexibles, tels que ceux qui régnaient en Espagne, dès les premières années du dix-huitième siècle, sous l'influence souveraine des traditions ultra-classiques de la littérature française du temps de Louis XIV. Cervantes qui était, comme on disait alors de ceux qui avaient échappé au long noviciat de l'enseignement scolaire, un génie laïque, *ingenio lego*, Cervantes, dont la haute raison se pouvait passer de discipline, n'invoquait guère Horace et Aristote qu'en riant et pour se railler des pédants et des cuistres. Ses théories sur le théâtre sont excellentes parce qu'elles émanent du bon sens le plus solide, et qu'elles n'ont pas besoin d'être soutenues par des autorités respectables. Si l'on ne retrouve pas dans ses pièces, grandes et petites, le génie qu'on admire dans *Don Quichotte* et ailleurs, ou y reconnaît son esprit libre et preste, à la vivacité de ses allures; et, sans admirer ses pièces comme des chefs-d'œuvre, on ne peut que les goûter comme des créations le plus souvent spirituelles et divertissantes. Nous qui les lisons aujourd'hui, sans subir l'influence de ces préjugés rances, que la tradition scolastique a longuement perpétués, nous pensons que don Blas Nasarre et l'abbé Lampillas étaient bien arriérés, et nous ne saurions souscrire non plus au jugement mitigé de don Vicente de los Rios.

Les pièces de Cervantes valent infiniment mieux que la réputation qu'on leur a faite, et nous ne doutons pas que la publicité que vient de leur donner M. Royer ne modifie considérablement une opinion qui a pu se propager sans résistance, faute d'un contrôle suffisant.

Les comédies écrites en vers, sont de valeur inégale; mais il faut signaler parmi celles que M. Royer a publiées intégralement : *Pedro de Urdemalas*, *El gallardo español*, *El rufian dichoso*. Celle-ci est particulièrement remarquable par le début du deuxième acte, où Cervantes expose, non pas ses principes dramatiques, mais les ressources ou les *ficelles*, comme on dirait en termes familiers, de ses contemporains,

Pedro de Urdemalas; et un nombre égal d'intermèdes : *El Juez de los divorcios, el Rufian viudo,*

---

les dramaturges, et s'efforce de justifier la violation flagrante de l'unité de lieu. La scène se trouve tout d'un coup transportée de Séville dans un couvent de Mexico, où le *rufian* s'est fait moine, et c'est la *Curiosité* qui demande l'explication de ce brusque transport à la *Comédie*. La *Curiosité* et la *Comédie* se présentent sous la forme de deux nymphes.

Cervantes goûtait fort l'introduction des personnages allégoriques sur les planches, et il s'applaudissait de cette innovation ; il croyait même en être l'inventeur, et en cela il se trompait, car les personnages allégoriques figuraient dans la comédie quelque temps avant ses premiers essais dramatiques. On peut s'en convaincre en lisant, par exemple, une pièce assez intéressante de Alonzo de Vega, contemporain du célèbre Lope de Rueda, et acteur, comme ce dernier, dans ses propres comédies. Nous ne disons rien de la fameuse danse Macabre (*Danza general de la muerte*), attribuée au juif converti Rabbi Santob, de Carrion (quatorzième siècle). Dans cette espèce de tragédie où figurent des acteurs de tout rang et de tout âge, le personnage principal n'est pas autre que la Mort.

Dans la préface de ses comédies, Cervantes se félicite d'avoir divisé ses pièces en trois actes ou journées. Mais cette innovation remonte pour le moins au milieu du seizième siècle; on la trouve dans les comédies de Francisco de Avendaño (1553) et dans celles de Cristobal de Virués (1579).

Parmi les intermèdes écrits en prose, le *Gardien vigilant*, la *Cave de Salamanque* et le *Vieillard jaloux* sont des morceaux agréables et très-divertissants. *Trampagos*, le *Biscayen supposé*, les *Deux Bavards*, sont de très-bonnes farces, qui font rire comme les tours et fourberies de Scapin.

Dans ces sujets si divers, Cervantes a fait montre de cette heureuse facilité d'esprit qui distingue ses productions : l'invention, la verve, le style languissent rarement; mais entre toutes les qualités qu'on y remarque, la plus saillante et la plus précieuse, c'est la variété. Ce fécond genie était riche en observations ; il connaissait à fond la société de son temps; et il excelle dans la peinture qu'il fait des bohémiens, des chevaliers d'industrie, des vierges folles, des gens du faubourg et de ceux de la campagne, en peu de mots, de ces classes qui sont en majorité, et dont il avait profondément étudié les mœurs et les discours dans ses nombreuses pérégrinations en Castille et en Andalousie.

Cervantes mêlait toujours ses souvenirs aux fictions de son esprit, et il racontait volontiers dans ses drames et nou-

La Eleccion de los alcaldes de Daganzo, *La Guarda cuidadosa*, *El Vizcaino fingido*, *El Retablo de las maravillas*, *La Cueva de Salamanca*, *El Viejo celoso*. Dans cette collection ne figure pas un intermède, *los dos Habladores*, qui fut joué et imprimé à Séville en 1624.

---

velles les aventures de sa jeunesse. De là, le vif intérêt inhérent aux pièces qui reproduisent les exploits des chrétiens en Afrique, et les souffrances des captifs, en terre mauresque. Il est fâcheux qus M. Royer n'ait point traduit le *Trato de Argel* et *Los Baños de Argel;* il s'est borné à donner une analyse de ces deux ou trois comédies et de quatre ou cinq intermèdes.

Nous ne pouvons donner notre approbation à ce procédé d'abréviation. Puisque M. Royer a eu l'heureuse idée de restituer au public le théâtre oublié de Cervantes, la restitution devait être complète, et nous espérons que, dans une prochaine édition, la traduction intégrale remplacera l'analyse.

Nous souhaitons aussi que l'introduction, qui est excellente, soit plus développée, et que M. Royer s'attache à démontrer les nombreux points de rapprochement qui existent entre le théâtre et les autres écrits de Cervantes. Il y a là une belle étude de critique littéraire que nous recommandons vivement à l'habile traducteur, non sans l'engager à revoir encore une fois sa traduction sur le texte, afin d'effacer certaines taches. Par exemple, il serait bon de traduire l'expression proverbiale *como por los cerros de Ubeda* (chercher midi à quatorze heures) par un équivalent français. Le mot *algarabia* doit se traduire par *charabia*, qui a même sens et même racine que le mot espagnol.

Dans l'introduction, il est dit que Cisneros, acteur célèbre et diseur de bons mots, faisait les délices de Philippe II. C'est une inexactitude. Cisneros était un des familiers de l'infant d'Espagne don Carlos, et c'est don Carlos, et non pas Philippe II, qui menaça le cardinal-ministre Espinosa de lui faire un mauvais parti, s'il continuait à interdire au bouffon Cisneros l'entrée du palais.

Dans la traduction de *Numance*, cette épopée héroïque, M. Royer aurait pu dire en note, sinon dans l'introduction, que la pièce de Cervantes a surtout acquis une grande popularité en Espagne, pour avoir été représentée à Saragosse, durant la guerre de l'Indépendance, lors du siége mémorable de la capitale de l'Aragon.

Note (*f*), page XLIX.

Cervantes était domicilié à Madrid dans les dernières années de sa vie, et c'est à Madrid qu'il est mort et non à Valladolid, ainsi que l'ont avancé à tort des biographes mal informés. Mettons ces deux faits hors de doute.

En 1613, Cervantes publia douze nouvelles, dont la dédicace porte la date de Madrid, 13 juillet. L'année suivante, 1614, il donna au public son *Voyage au Parnasse* (Madrid, in-12), dont il avait lui-même surveillé l'impression. En 1615, voulant faire argent de ses comédies (il en avait huit au fond d'un coffre, avec un nombre égal d'intermèdes), il les vendit à Juan de Villaroël, ce même libraire qui lui avait dit ce qu'il avait entendu répéter par un auteur à la mode « que sa prose était excellente et ses vers détestables. » Ce recueil de pièces de théâtre fut imprimé la même année, avec une dédicace et une belle introduction; le tout daté de Madrid, où se fit l'impression. La même année, 1615, Cervantes publiait enfin la seconde partie de *Don Quichotte*, le plus parfait de ses ouvrages. La dédicace porte la date du dernier jour d'octobre. Cette seconde partie de son chef-d'œuvre parut chez le même libraire qui avait édité la première, Juan de la Cuesta, en un volume in-4. Cervantes était alors à Madrid, et il travaillait à son roman de *Persiles et Sigismonde*[1].

Au printemps de l'année 1616, ce dernier ou-

1. En 1601, Philippe III avait transféré sa cour à Valladolid. En février 1606, la cour quitta définitivement Valladolid pour Madrid. Il est probable que Cervantes l'y suivit. La seconde édition de la première partie de *Don Quichotte* est de Madrid 1608. On sait que Cervantes lui-même surveilla l'im-

vrage était fini; mais l'auteur était gravement malade, si malade qu'il ne pouvait plus sortir. Le 2 avril, un samedi, il fit chez lui profession de religieux du tiers ordre de Saint-François, dont il avait pris l'habit trois ans auparavant, à Alcala de Hénarès, le 2 juillet 1613. Quelques jours après il voulut essayer d'un autre régime, et comptant sur les bons effets du changement d'air, il se fit transporter à Esquivias, dans la famille de sa femme. Il n'y resta que fort peu de temps; son état empirait, il voulut retourner à Madrid. Il se mit en chemin, accompagné de deux amis. Pendant la route, ils rencontrèrent un étudiant, qui leur tint compagnie. Arrivé à Madrid, Cervantes, que cette rencontre avait fort intéressé, en écrivit le récit dans le prologue du roman de *Persiles* qui fut publié après sa mort, par les soins de sa veuve (Madrid, 1617, in-8, chez Juan de la Cuesta). Après le prologue, il dicta la dédicace au comte de Lémos. Ces deux pièces, également précieuses, renferment des détails très-importants sur les derniers jours de Cervantes. La dédicace est du 19 avril 1616 : « *De Madrid, á diez y nueve de Abril de mil y seis cientos y diez y seis años.* » La veille, c'est-à-dire le 18, le malade avait reçu l'extrême-onction : « *Ayer me dieron la extrema uncion, y hoy escribo esta.* » Il eut encore assez de temps et l'esprit assez libre pour dicter ses dernières dispositions et désigner le lieu de sa sépulture. Il laissa pour exécuteurs testamentaires sa femme, doña Catalina de Salazar, et le licencié Francisco Nuñez, qui habitait dans la même maison où il mourut, le 23 avril,

---

pression. Il était encore à Madrid en 1609; il s'y était fixé selon toutes les apparences. De là il faisait de fréquentes excursions à Alcala de Hénarès, sa ville natale, et à Esquivias, où était la famille de sa femme.

à l'âge de soixante-huit ans six mois et quatorze jours. Il fut porté en terre le visage découvert, par les frères du tiers ordre de Saint-François; c'était l'usage de cette confrérie. Il fut inhumé, selon ses dernières volontés, dans l'église du couvent de la Trinité, où sa fille naturelle et unique, doña Isabel de Saavedra, avait depuis peu pris le voile.

De tout ce qui précède, il résulte que Cervantes est mort à Madrid; un extrait mortuaire des registres de décès de la paroisse Saint-Sébastien est un document authentique et une preuve certaine de ce fait. Et non-seulement cette pièce démontre que Cervantes appartenait à cette paroisse; mais on sait, à n'en pas douter, que durant son séjour à Madrid, il habita successivement, en 1609, rue de la Magdalena, ensuite derrière le collége de Notre-Dame-de-Lorette; en 1610, rue del Leon, nº 9; en 1614, rue de las Huertas[1]; l'année suivante, rue du Duc-d'Albe, d'où il fut judiciairement expulsé. En 1616, il était encore rue del Leon, dans une maison située au coin de celle de Francos, nº 20. C'est là qu'il mourut, ne laissant d'autre héritage que sa gloire sans tache. Aujourd'hui on ne sait pas où reposent ses cendres; nulle inscription ne fut gravée sur sa tombe et aucun signe n'en marqua la place. En 1633, les religieuses de la Trinité s'établirent dans leur nouveau couvent, rue de Cantaranas, et l'on exhuma les restes des religieuses mortes depuis la fondation de la communauté, et ceux des fidèles enterrés dans l'an-

---

1. Dans son *Adjunta al Parnasso*, Cervantes suppose qu'Apollon lui écrit une lettre, dont l'adresse porte :

« A Miguel de Cervantes Saavedra, en la calle de las Huertas, frontero de las Casas donde solia vivir el principe de Marruecos, en Madrid. » — La date, 22 juillet 1614.

cienne église. On n'a pu retrouver le tombeau de Cervantes[1].

Note (*g*), p. LV.

Comme le récit du chapelain de l'archevêque de Tolède, Francisco Marquez Torres, a tous les caractères de l'authenticité, nous le reproduisons ici, à titre de document historique et non comme une simple anecdote littéraire. Francisco Marquez Torres avait reçu commission de l'ordinaire (le docteur Gutierre de Cetina, vicaire ecclésiastique résidant à Madrid) pour examiner, au double point de vue de la religion et des mœurs, la deuxième partie de *Don Quichotte*. Voici en quels termes le censeur s'explique dans son approbation, autrement dit dans son permis d'imprimer, à la date du 27 février 1615 :

« Certifico con verdad que en 25 de febrero, habiendo ido el ilustrisimo señor don Bernardo de San-

---

1. Cf. *Vida de Miguel de Cervántes Saavedra, y Análisis del Quixote*, par don Vicente de los Rios, et les pièces justificatives, dans le premier volume de l'édition de *Don Quichotte* publiée par l'Académie de Madrid en 1782. J'ai surtout puisé à cette source qui est excellente — *Vida de Miguel de Cervantes*, par D. M. Francisco de Navarrete, publiée par les soins de l'Academie espagnole (Madrid, 1819, in-8). Cette biographie, très-complète et fort bien écrite, résume tous les travaux antérieurs; l'auteur avait à sa disposition des documents inconnus à ses devanciers : il en a tiré un excellent parti. — Ticknor, *Histoire de la littérature espagnole*, édition espagnole, publiée, avec le concours de l'auteur, par MM. de Gayangos et de Védia, t. II et IV. — Voir en outre Mesonero Romanos, *Escenas Matritenses*, à l'article intitulé : *la Casa de Cervántes*. — Voir aussi la revue *El Artista*, t. I, p, 205; t. II, p. 12, *Semanario Pintoresco*, 1836, p. 249, et la notice de B. Carlos Aribau dans l'édition de Rivadeneyra. Madrid, 1846.

doval y Rojas, arzobispo de Toledo, mi señor, á pagar la visita que á su Ilustrisima hizo el embajador de Francia, que vino á tratar cosas importantes á los casamientos de sus principes con los de España, muchos caballeros franceses de los que vinieron acompañando al embajador, tan corteses como entendidos y amigos de buenas letras, se llegaron á mí y á otros capellanes del cardenal mi señor, deseosos de saber qué libros de ingenio andaban mas validos; y tocando acaso en este que yo estaba censurando, apenas oyeron el nombre de Miguel de Cervántes, cuando se comenzaron á hacer lenguas, encareciendo la estimacion en que así en Francia como en los reinos sus confinantes se tenian sus obras, la *Galatea*, que alguno dellos tiene casi de memoria la primera parte desta, y las *Novelas*. Fueron tantos sus encarecimientos, que me ofrecí llevarles que viesen al autor dellas, loque estimaron con mil demostraciones de vivos deseos. Preguntáronme muy por menor su edad, su profesion, calidad y cantidad. Halléme obligado á decir que era viejo, soldado, hidalgo y probre; á que uno respondió estas formales palabras : *¿pues á tal hombre no le tiene España muy rico y sustentado del erario publico?* Acudió otro de aquellos caballeros con este pensamiento, y con mucha agudeza dijo : « *Si necesidad ha de obligarle á escribir, plega á Dios que nunca tenga abundancia, para que con sus obras, siendo él probre, haga rico á todo el mundo.* »

De cette historiette qui se trouve dans la censure de l'édition originale de la deuxième partie de *Don Quichotte*, et qui a été reproduite dans le tome III de la petite édition de l'Académie espagnole (1782), le savant et ingénieux Capmany a cru pouvoir conclure hardiment que Cervantes fut invité à se rendre à Paris pour enseigner la langue espagnole, ou, comme il dit, pour régenter un collége où il aurait expliqué lui-même son *Don Quichotte*.

« Se ignora el motivo porque no admitió Cervantes

el partido, que dicen algunos, se le ofreció en Paris para regir un colegio real de lectura de lengua castellana por su Quixote; si ya no fuese por su abanzada edad, ó por falta de dineros para el viage[1]. »

Si l'assertion de Capmany, qui ne repose d'ailleurs que sur une vague tradition (que dicen algunos), avait le moindre fondement, ces mots du sévère critique : « un colegio real de lectura de lengua castellana por su Quixote, » feraient un peu songer au Collége royal de France. Et combien ne serait-il pas glorieux pour ce grand établissement d'avoir compté parmi ses lecteurs royaux un Rabelais et un Cervantes, expliquant eux-mêmes et commentant en maîtres et inventeurs ces livres immortels qui sont la joie et la lumière des nouvelles générations? Mais il ne faut pas renchérir et ajouter une hypothèse invraisemblable à des conjectures fondées sur une vague tradition. Ce qui aura donné lieu à cette fable, c'est apparemment l'amusant récit que fait Cervantes dans sa dédicace de la deuxième partie de *Don Quichotte* au comte de Lémos, d'une prétendue ambassade de l'empereur de Chine. Mais qui ne voit que ce récit agréable n'était qu'une invention de Cervantes, exprimant à la fois par une transparente allégorie et les sentiments que lui inspirait sa position modeste, et sa reconnaissance pour le puissant seigneur qui lui avait accordé protection et secours? La tradition dont Capmany s'est fait l'écho prouve qu'il n'y a qu'un pas de la fiction à l'histoire, et que les anecdotes accumulées dans la biographie des grands hommes préparent facilement le chemin à la légende.

---

1. Teatro histórico-criti o de la Eloquencia española por D. Antonio Capmany y de Montpalau. Madrid, 1786-1794, 5 vol. in-8 de l'imprimerie de Sancha, tom. IV, p. 417.

L'homme est de glace aux vérités;
Il est de feu pour le mensonge.

Note (*h*), p. LVI.

L'acte de décès de Cervantes a été retrouvé de même que son acte de naissance. Nous reproduisons ici cet extrait mortuaire, tel qu'il a été donné par don Blas Ramonel, faisant fonctions de curé, à la paroisse de Saint-Sébastien de Madrid, le 5 juin 1765, avec toutes les attestations requises pour garantir l'authenticité de cette pièce. L'extrait a été copié sur un registre de la paroisse contenant les actes de décès. Le voici :

« En veinte y tres de abril de mil seiscientos diez y seis años murió Miguel Cervántes Saavedra, casado con doña Catalina Salazar, calle del Leon : recibió los santos sacramentos de mano del licenciado Francisco Lopez : mandóse enterrar en las Monjas Trinitarias : mandó dos misas de alma, y las demas á voluntad de su muger, que es testamentaria, y el Licenciado Francisco Nuñez, que vive allí. »

Concuerda con la partida original del citado libro (fol. 270), á que me remito. San Sebastian de Madrid y Junio cinco de mil setecientos sesenta y cinco. — Doctor don Blas Ramonel.

Cervantes, suivant l'usage établi parmi les religieux du tiers ordre de Saint-François, fut porté en terre par la congrégation dont il faisait partie, le visage découvert. Don Francisco de Urbina, qui a honoré la mémoire dn grand écrivain dans un dixain qu'on trouve sous le titre d'épitaphe, en tête du roman de Persilès, n'a eu garde d'oublier cette particularité :

« Passant, ici est enfermé le rare Cervantes. La

terre couvre son corps, et non pas son nom, qui est divin. Enfin il a fourni sa carrière; mais sa renommée n'est pas morte, non plus que ses œuvres, grâce auxquelles il a pu, au départ de cette vie pour l'éternité, aller le visage découvert.

Voici le texte du sonnet :

Don Francisco de Urbina á Miguel de Cervántes, insigne y cristiano ingenio de nuestros tiempos, à quien llevaron los terceros de san Francisco con la cara descubierta, como á tercero que era.

EPITAFIO.

Caminante, el peregrino
Cervántes aquí se encierra :
Su cuerpo cubre la tierra,
No su nombre que es divino.
Enfin, hizo su camino;
Pero su fama no es muerta,
Ni sus obras, prenda cierta
De que pudo á la partida
Desde esta á la eterna vida,
Ir, la cara descubierta.

Nous reproduisons ici le texte de l'Épître de Cervantes, écrite pendant sa captivité, et dont nous avons donné la traduction.

Epístola que se halla, entre varios manuscritos curiosos, en el Archivo del Excmo. Sr. Conde de Altamira. Es copia de buena letra : se imprime con la ortografía del manuscrito.

DE MIGUEL DE CERUANTE, CAPTIUO : A. M. VAZQUEZ MI SR.

Si el baxo son de la campoña mia,
Señor, a vro. oydo no ha llegado
en tiempo que sonar mejor deuia,

No ha sido por la falta de cuydado,
sino por sobra del que me ha traydo
por estraños caminos desuiado.
Tambien por no adquirirme de attreuido
el nombre odioso, la cansada mano
a encubierto las faltas del sentido.
Mas ya que el valor vio sobre humano
de quien tiene noticia todo el suelo,
la graciosa altivez, el trato llano
Anichilan el miedo y el recelo,
que ha tenido hasta aquí mi humilde pluma,
de no quereros descubrir su buelo.
De vra. alta bondad y virtud summa
diré lo ménos, que lo más, no siento
quien de cerrarlo en verso se presuma.
Aquel que os mira en el subido assiento
do el humano fauor puede encumbrarse
y que no cessa el fauorable viento,
Y él se vé entre las ondas anegarse
del mar de la priuança, do procura
o por *fas* ó por *nefas* leuantarse,
¿Quién dubda que no dize : « La ventura
ha dado en leuantar este mancebo
hasta ponerle en la mas alta altura?
Ayer le vimos inexperto y nueuo
en las cosas que agora mide y trata
tan bien, que tengo embidia y las apprueuo.»
Desta manera se congoxa y mata
el embidioso, que la gloria agena
le destruye, marchita y desbarata.
Pero aquel que con mente mas serena
contempla vro. trato y vida honrrosa,
y el alma dentro de virtudes llena,
No la inconstante rueda presurosa
de la falsa fortuna, suerte, o hado,
signo, ventura, estrella, ni otra cosa,
Dize q. es causa que en el buen estado
que agora posseeis os aya puesto
con esperança de mas alto grado,
Mas solo el modo del viuir honesto,
la virtud escogida que se muestra
en vras. obras y apazible gesto.
Esta dize, Señor, que os da su diestra
y os tiene assido con sus fuertes laços

y a mas y a mas subir siempre os adiestra.
¡O sanctos, o, agradables dulces braços
de la sancta virtud, alma y diuina,
y sancto quien recibe sus abraços!
Quien con tal guia como vos camina,
¿de qué se admira el ciego vulgo baxo
si a la silla mas alta se auezina?
Y puesto que no ay cosa sin trabajo,
quien va sin la virtud va por rodeo,
y el que la lleua va por el attajo.
Si no me engaña la experiençia, creo
que se vee mucha gente fatigada
de vn solo pensamiento y un desseo.
Pretenden mas de dos llaue dorada,
muchos un mesmo cargo, y quien aspira
á la fidelidad de vna embaxada.
Cada qual por si mesmo al blanco tira
do assestan otros mill, y solo es vno
cuya saeta dio do fue la mira.
Y este quiça q. a nadie fué importuno
ni a la soberbia puerta del priuado
se hallo, despues de visperas, ayuno,
Ni dió ni tuuo a quien pedir prestado,
solo con la virtud se entretenia,
y en Dios y en ella estaua confiado.
Vos sois, Sr. por quien dezir podria
(y lo digo y dire sin estar mudo)
que sola la virtud fue vra. guia,
Y que ella sola fue bastante, y pudo
leuantaros al bien do estais agora,
priuado humilde, de ambicion desnudo.
¡Dichosa y felizíssima la hora
donde tuuo el real conoscimiento
notiçia del valor que anida y mora
En vro. reposado entendimiento,
cuya fidelidad, cuyo secreto
es de vras. virtudes el cimiento!
Por la senda y camino mas perfecto
van vros. piés, que es la que el medio tiene,
y la que alaba el seso mas discreto.
Quien por ella camina, vemos viene
á aquel dulce suaue paradero
que la felizidad en si contiene.
Yo que el camino mas baxo y grosero

he caminado en fria noche escura,
he dado en manos del atolladero;
Y en la esquiua prision, amarga y dura,
adonde agora quedo, estoy llorando
mi corta infelizissima ventura,
Con quexas tierra y cielo importunando,
con sospiros al ayre escuresciendo,
con lágrimas el mar accrescentando.
Vida es esta, Sr. do estoy muriendo,
entre bárbara gente descreida
la mal lograda juuentud perdiendo.
No fué la causa aquí de mi venida
andar vagando por el mundo a caso
con la verguença y la razon perdida.
Diez años ha que tiendo y mudo el passo
en seruiçio del gran Philippo nro.,
ya con descanso, ya cansado y laso;
Y en el dichoso dia que siniestro
tanto fué el hado á la enemiga armada,
quanto á la nra. fauorable y diestro,
De temor y de esfuerço acompañada,
presente estuuo mi persona al hecho,
mas de sperança que de hierro armada.
Vi el formado esquadron roto y deshecho,
y de barbara gente y de christiana
roxo en mill partes de Neptuno el lecho,
La muerte ayrada con su furia insana
aquí y allí con priessa discurriendo,
mostrandose á quien tarda á quien temprana,
El son confuso, el espantable estruendo,
los gestos de los tristes miserables
que entre el fuego y el agua iuan muriendo,
Los profundos sospiros lamentables,
que los heridos pechos despedian,
maldiciendo sus hados detestables.
Eloseles la sangre que tenian
quando en el son de la trompeta nra.
su daño y nra. gloria conoscian.
Con alta voz de vencedora muestra,
rompiendo el aire claro, el son mostraua
ser vencedora la christiana diestra.
A esta dulce sazon yo, triste, estaua
con la una mano de la espada assida,
y sangre de la otra derramaua.

El pecho mio de profunda herida
sentia llagado, y la siniestra mano
estaua por mill partes ya rompida.
Pero el contento fué tan soberano,
q. á mi alma llegó viendo vençido,
el crudo pueblo infiel por el christiano.
Que no echaua de ver si estaua herido,
aunque era tan mortal mi sentimiento,
que á veces me quitó todo el sentido.
Y en mi propia cabeça el escarmiento
no me pudo estoruar que el segundo año
no me pusiesse á discrecion del viento,
Y al bárbaro, medroso, pueblo estraño,
vi recogido, triste, amedrentado,
y con causa temiendo de su daño.
Y al Reino tan antiguo y celebrado,
á do la hermosa Dido fué vendida
al querer del troyano desterrado,
Tambien, vertiendo sangre aun la herida,
mayor con otras dos, quise ir y hallarme,
por ver ir la morisma de vencida.
Dios sabe si quisiera allí quedarme
con los que allí quedaron esforçados,
y pederme con ellos o ganarme;
Pero mis cortos implacables hados
en tan honrrosa empresa no quisieron
q. acabase la vida y los cuydados;
Y al fin, por los cabellos mo truxeron
á ser vencido por la valentia
de aquellos que despues no la tuuieron.
En la galera *Sol*, que escurescia
mi ventura su luz, á pesar mio
fue la pérdida de otros y la mia
Valor mostramos al principio y brio,
pero despues, con la experiençia amarga,
conoscimos ser todo desuario.
Senti de ageno yugo la gran carga,
y en las manos sacrílegas malditas
dos años ha que mi dolor se alarga.
Bien se que mis maldades infinitas
y la poca attricion que en mi se encierra
me tiene entre estos falsos Ismaelitas[1].

---

1. Los versos que siguen hasta el fin de la epístola se

Quando llegué vencido y vi la tierra
tan nombrada en el mundo, q. en su seno
tantos piratas cubre, acoge, y cierra,
No pude al llanto detener el freno,
que á mi despecho, sin saber lo que era,
me vi el marchito rostro de agua lleno.
Ofrescióse á mis ojos la ribera
y el monte donde el grande Cárlos tuuo
leuantada en el ayre su vandera,
Y el mar que tanto esfuerço no sostuuo,
pues mouido de embidia de su gloria,
ayrado entonces mas q. nunca estuuo.
Estas cosas boluiendo en mi memoria,
las lágrimas truxeron á los ojos,
mouidas de desgraçia tan notoria.
Pero si el alto Cielo en darme enojos
no esta con mi ventura conjurado,
y aqui no lleua muerte mis despojos,
Quando me vea en mas alegre estado,
si vra. intercession, Sr. me ayuda
a verme ante Philippo arrodillado,
Mi lengua balbuziente y quasi muda
pienso mouer en la Real presencia,
de adulacion y de mentir desnuda.
Diciendo : « Alto Sr., cuya potencia
sujetas trae mill barbaras Naciones
al desabrido yugo de obediencia,
A quien los Negros Indios con sus dones
reconoscen honesto vassallage,
trayendo el oro acá de sus rincones :
Despierte en tu Real pecho el gran coraje
la gran soberbia con que una vicoca
aspira de contino á hazerte vltraje.
La gente es mucha, mas su fuerça es poca,
desnuda, mal armada, que no tiene
en su defensa fuerte muro o roca.
Cada vno mira si tu armada viene,
para dar á sus pies cargo y cura
de conseruar la vida que sostiene.

---

hallan en la comedia de Cervántes titulada *El Trato de Argel*, en boca de SAAVEDRA. Con esto se prueba que es de Cervántes la epístola, y que Saavedra es él.

Del' amarga prision triste y escura,
adonde mueren veinte mill christianos,
tienes la llave de su cerradura.
Todos (qual yo) de alla, puestas las manos,
las rodillas por tierra, solloçando
cercados de tormentos inhumanos,
Valeroso Señor, te están rogando
bueluas los ojos de misericordia
á los suyos que están siempre llorando.
Y pues te dexa agora la discordia,
que hasta aquí te ha opprimido y fatigado,
y gozas de pacífica concordia;
Haz, o buen Rey, q. sea por ti acabado
lo que con tanta audaçia y valor tanto
fue por tu amado padre començado.
Sólo el pensar que vas pondrá vn espano
en la enemiga gente, que adeuino
ya desde aquí su pérdida y quebranto. »
¿Quién dubda q. el Real pecho begnino
no se muestre, escuchando la tristeza
en que estan estos miseros contino?
Bien paresce q. muestro la flaqza.
de mi tan torpe ingenio, q. pretende
hablar tan baxo ante tan alta Alteza;
Pero el justo desseo la defiende....
mas á todo silencio poner quiero
que temo q. mi pluma ya os offende,
y al trabajo me llaman donde muero.

SONETO DE MIGUEL DE CERVÁNTES, GENTILHOMBRE ESPAÑOL, EN LOOR DEL AUTHOR.

¡O quan claras señales habeis dado,
alto Bartholomeo de Rufino,
que de Parnaso y Ménalo el camino
haueis dichosamente paseado!
Del siempre verde lauro coronado
sereis, (si yo no soy mal aduino)
si ya vra. fortuna y cruel destino
os saca de tan triste y baxo estado;

Pues libre de cadenas vuestra mano
(reposando el ingenio) al alta cumbre
os podeis leuantar seguramente;
Oscureciendo al gran Liuio romano,
dando de vuestras obras tanta lumbre,
que bien merezca el lauro vra. frente.

Del mismo, en alabanza de la presente obra.

Si ansí como de nuestro mal se canta,
en esta verdadera, clara historia,
se oyera de cristianos la victoaia,
¿qual fuera el fruto desta rica planta?
Ansí cual es al cielo se leuanta,
y es digna de inmortal, larga memoria,
pues libre de algun vicio y baja escoria,
al alto ingenio admira, al baxo espanta.
Verdad, órden, estilo claro y llano,
qual á perfecto historiador conviene,
en esta breue summa está cifrado.
¡Felice yngenio, venturosa mano,
que entre pesados yerros apretado,
tal arte y tal virtud en si contiene[1]!

---

1. Ces deux sonnets de Cervantes, écrits pendant sa captivité, figuraient au frontispice d'un ouvrage inédit de Bartolomeo Ruffino, son compagnon d'esclavage, intitulé : « Sopra la desolatione della Goletta e Forte di Tunisi. » Ils sont de l'année 1577.

INTRODUCTION.

I

On l'a dit, avec juste raison, du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas : les deux pays sont limitrophes, et les esprits qui hantent les hauteurs franchissent par fois la frontière qui les sépare. Il paraît que raser les limites sans les dépasser n'est pas chose facile; car les médecins d'aliénés, étendant aussi loin que possible l'empire de l'observation, prétendent que le génie est une des formes de la folie, et ils le classent dans le tableau nosographique, parmi ces lésions et altérations pathologiques, assez mal définies d'ailleurs, qu'on appelle des névroses en langage technique.

Quoique ces observateurs soient un peu trop pressés de généraliser des observations superficielles, il y a une portion de vérité dans leur classification. De fait, la folie n'étant en réalité qu'une rupture d'équilibre des facultés supérieures, une interruption passagère ou permanente des rapports qui maintiennent dans une juste proportion et en harmonie stable les fonctions diverses de la vitalité humaine, il est permis et jusqu'à

un certain point légitime de considérer, sinon de traiter comme atteints d'aliénation, les cerveaux dont les manifestations vitales ne sont point régulières.

Cette théorie pathologique a beau paraître étrange et à certains égards humiliante ; il est des esprits hautains qui s'en accommodent à merveille, tant ils dédaignent et méprisent la loi et la règle et le sens commun, ainsi nommé, non parce qu'on le croit très-rare, mais parce qu'il sert de balancier à toutes les intelligences qui ne sont pas détraquées. Quand ce balancier s'arrête ou va de travers, le timbre se brouille et l'horloge ne sonne plus l'heure exacte. Or, tout chronomètre mal réglé est en contradiction avec sa propre fin, qui consiste à indiquer précisément les divisions adoptées pour marquer la marche du temps et mesurer la durée.

L'ordre et la mesure règlent aussi les fonctions cérébrales à l'état normal, et les médecins de fous se fondent sur l'absence de ces conditions essentielles pour constater la folie. Si l'absence est complète, on a affaire à une aliénation générale ; si elle est incomplète, à une aliénation partielle. Il y a des degrés en tout, et même dans la déraison. Aussi la déraison, tant qu'elle n'a pas atteint la limite extrême ou la démence, peut-elle présenter les apparences de la raison : il est des spécialistes qui admettent ce qu'ils appellent la folie lucide, ou, mieux, la manie raisonnante.

La métaphore est transparente, et il serait

superflu de prolonger la comparaison. Remarquons seulement que parmi les intelligences qui méditent et produisent, les médecins de fous trouvent aisément des exemples pour justifier leurs théories sur l'aliénation reconnaissant pour cause le génie. Ces hardis théoriciens finiront par nous mettre sur la voie de l'interprétation véritable du fameux passage de Pline : *Morbus est per sapientiam mori.* A dire vrai, on ne meurt point de cet étrange mal; mais ce mal est incurable. Ainsi de la plupart des névroses.

Pour revenir au point de départ, qui ne connaît ou n'a connu dans le monde des lettres quelqu'un de ces raisonneurs maniaques, fatalement rivés à la logique de l'absurde ? Qui n'a pas présents à la mémoire les exemples et les tentatives de ces novateurs proclamant les droits littéraires du désordre, les priviléges du laid et du faux, prêchant la libre production intellectuelle et les franchises absolues de l'esprit comme les philanthropes et les économistes prêchent les libertés civiles et politiques, ou le libre échange ? Mais qu'est-il besoin d'invoquer les souvenirs? Le présent nous dispense de recourir au passé, et il n'est que trop facile de suivre aujourd'hui les progrès de cette manie chronique qui touche déjà aux confins extrêmes de la démence. Après les exemples, voici le dogme et toute une poétique extravagante, et un nouveau code littéraire à l'usage de ceux qui en ont assez de la tradition et des auto-

rités dont la puissance repose sur la base inébranlable du bon sens.

Le génie gaulois est si mesquin, et l'esprit français si superficiel ! C'est en Germanie qu'il faut chercher des règles de goût et en Angleterre des modèles. Cette pauvre critique littéraire languissait en France, elle se mourait; mais la réforme lui infuse un sang plus vital et la voilà en pleine renaissance.

Les théories profondément creuses des docteurs allemands se déroulent pesamment en d'énormes volumes, en de longues dissertations où brille avec le pédantisme professoral la faculté maîtresse d'ennuyer et d'endormir le lecteur. On associe tant bien que mal Hégel et Spinoza; on applique l'algèbre à la littérature, et par des procédés géométriques et très-puerils au fond, on prétend illuminer l'obscur domaine de la philosophie de l'histoire.

Une sibylle nous annonce solennellement qu'il faut à toute force expliquer, comprendre Goethe, et allumer notre flambeau à ce grand luminaire. Hors de là, point de salut; le monde est condamné aux ténèbres. C'est en interprétant le panthéisme ou le naturisme inintelligible de Goethe et les impénétrables allégories de Dante, c'est en associant ces deux noms qu'on prétend nous éclairer et nous ouvrir de vastes horizons.

Ces prophètes de l'avenir veulent tout changer : la société, la littérature, la religion. Et en attendant que tout cela se transforme et se renouvelle, ils parlent une langue

qui montre combien leur esprit est troublé et malade. Le vrai sens des mots s'altère, il se perd ; les néologismes inutiles abondent, les locutions vicieuses passent de la conversation dans les livres, et le galimatias fleuri ou melliflu remplace le style net et concis, clair et ferme, que nos beaux esprits affectent de mépriser.

Nous avons une espèce de théologie mondaine qui a nom la science ou la philosophie religieuse et qui s'affirme en d'épais volumes, bourrés d'érudition mal acquise et encore plus mal employée, ou en de fades et langoureux romans à l'usage des oisifs et des ignorants, et des partisans d'un mysticisme mêlé de couardise et d'incrédulité. Car il ne faut point se faire illusion sur cette espèce de renaissance du sentiment religieux qu'on nous représente comme la promesse infaillible d'une réformation radicale et définitive.

D'où sortent les docteurs de ce dogme mal défini et les nouveaux évangélistes? Du séminaire et du consistoire, ou encore de ces classes de rhétorique et de logique où l'on enseigne des riens ingénieux. Ce sont des philosophes ou des théologiens manqués, qui ont usé leur cerveau à méditer sur des questions creuses, et leur conscience à interroger un moi hypothétique sur des droits et des devoirs imaginaires. Arrachés à leurs élucubrations scolastiques par l'ambition ou par la curiosité, ou par un concours fortuit de circonstances qu'on appelait jadis le hasard, et qu'on nomme aujourd'hui plus doctement

la force des choses, roulés dans le tourbillon et entraînés dans le courant du siècle, ces songe-creux, cherchant par instinct ou par nécessité le positif et le solide, et dissimulant leur infériorité réelle sous de fallacieuses apparences, ont imaginé d'utiliser une préparation intellectuelle qui n'est applicable à rien de consistant; et dans leur orgueilleuse impuissance, ils ont pris ou cru prendre possession d'un double domaine : le jugement et la conscience.

On tient l'homme tout entier quand on est maître de ces deux provinces, à la condition pourtant de posséder la science, c'est-à-dire la connaissance de la réalité et des lois qui la gouvernent, car hors de là tout le reste est vanité.

Nos novateurs le savent très-bien, et pour masquer leur incurable faiblesse et mieux abuser ce public imbécile qui se laisse prendre à l'amorce, ils s'enfarinent de science, inventent au besoin une science idéale, et s'il le faut, ils se résignent à tendre la main aux disciples fanatiques et bornés de ce maître fou qui prétendait régenter le monde avec son système théocratique de philosophie positive.

Tels sont, en peu de mots, les apôtres de l'ère nouvelle, les réformateurs encyclopédiques, les rénovateurs de la critique et de l'histoire, les charlatans qui nous vendent la sagesse, qui font argent de leur sottise et de l'ineptie de leurs dupes. Ces révélateurs se font payer cher, très-cher, et c'est par là

vraiment qu'ils vivent de la vie réelle et positive, malgré leurs spéculations sublimes, leurs rêveries mystiques et apocalyptiques, et leurs méditations suivies sur l'infini et le divin.

Ils sont, dit-on, un des signes du temps. Sans doute, ils ont leur raison d'être, puisqu'ils se produisent, s'affirment et s'étalent, sans contradicteurs sérieux, car il faut compter pour rien les sots ou les hypocrites qui protestent au nom et dans l'intérêt d'une coterie, d'une confrérie, du couvent ou de l'église. La raison et la vérité désavouent ces défenseurs dont le moindre défaut est de manquer de sincérité ou de pénétration.

Quel est donc l'élément vital qui soutient ces novateurs de toute espèce, théologiens, métaphysiciens et critiques, pour ne rien dire des autres? La conscience même de leur impuissance qui les a rendus habiles à simuler des qualités absentes et à dissimuler des défauts ou des vices de nature. Ceci n'est point un paradoxe. Prenez leurs livres, examinez-les, sondez-en le fond et la pensée intime, et vous verrez qu'en histoire, en religion, en philosophie, en critique, chacun a patiemment élaboré un système à son image, taillé dans sa propre étoffe, fait exprès pour glorifier ses qualités réelles, ses défauts et ses faiblesses; car le plus sûr moyen de dissimuler ses imperfections, c'est de les glorifier.

La masse, toujours crédule et prompte à l'erreur, se laisse prendre à ce leurre; mais non ceux qui percent le masque et voient le

dessous des cartes. A regarder de près le jeu des comédiens, le spectacle est peu intéressant et ressemble assez à une parade de saltimbanques ou à une grossière mascarade. L'observateur le plus curieux se retire bientôt las et dégoûté. Ces héros de théâtre ne sont vêtus que d'oripeaux et parés de clinquant. Il n'y a rien sous leurs mots sonores, rien sous leurs grandes phrases creuses, si ce n'est un immense orgueil et une insatiable vanité.

Voici une nouvelle Apocalypse, qui le dispute en obscurité aux énigmes du solitaire de Pathmos. C'est une poétique à l'égyptienne ou à la barbare qui s'ouvre par une avenue de sphinx. Ce sont, en langage hiératique ou hiéroglyphique, les génies colosses ou géants (ces grands mots sont bien ici à leur place) qui règnent en maîtres et dominateurs sur les intelligences les plus hautes : Dante y est avec Homère, Shakespeare avec Eschyle, Rabelais aussi avec Isaïe et Ezéchiel, le curé de Meudon entre deux prophètes.

Molière n'a pas été admis dans ce congrès de souverains, quoiqu'il ait fait *don Juan*. Mais pour consoler Rabelais apparemment, on a fait entrer Cervantes qui l'empêchera de rester isolé et ennuyé en si brillante compagnie. Au fond de l'avenue s'ouvre le temple (ce n'est pas le temple du goût) où l'hiérophante explique les mystères aux initiés et prononce des oracles en attendant l'apothéose. Il y a des fidèles illuminés qui prê-

tent une oreille attentive aux révélations du grand prêtre, et qui contemplent, émerveillés, les ténèbres de l'antre, sillonnées par de rares éclairs.

Respectons la foi des croyants, et restons en plein air et en pleine lumière dans cette avenue thébaïque et olympienne où se dressent les statues des grands dieux. Que font là Rabelais et Cervantes au milieu de tous ces poëtes lyriques, épiques et dramatiques? Assurément ils tiennent leur rang partout, et ce n'est point leur entourage qui pourrait les faire monter ou descendre. S'il y avait un panthéon pour les esprits supérieurs, ils auraient le droit d'entrer des premiers et de s'asseoir aux places d'honneur. Mais leur prééminence étant hors de cause, il s'agit de savoir pourquoi ils ont été admis, tandis qu'on a exclu Molière qui est de la même famille! La question n'est pas oiseuse, puisqu'on prétend renverser l'ordre reçu et refaire une tradition littéraire en même temps qu'une poétique. La classification importe peu; car il est bien difficile d'assigner des rangs aux hommes qui sortent de pair par leur intelligence, et il n'y a point de classification qui ne soit artificielle et imaginée pour les besoins d'un système. Il suffit de s'enquérir des motifs qui ont déterminé l'admission et l'exclusion.

Ces motifs sont connus : on admet des génies supérieurs et des génies de second ordre. Les premiers sont complets : outre les facultés dont l'ensemble harmonique con-

stitue un esprit d'élite, ils ont encore le sentiment, le goût et la conception du laid, du faux et de l'absurde. Ce triple élément peut se résumer en un mot : Monstruosité. C'est la contre-partie de l'esthétique vulgaire, qui se résume aussi en une triple formule : le vrai, le beau et le bien, laquelle représente l'idéal des poëtes et des artistes, et répond à l'idée de parfaite harmonie, d'ordre absolu, de suprême perfection.

Il y a donc un double idéal et une double esthétique, ou mieux, il n'y a qu'une esthéique vraiment digne de ce nom, celle qui embrasse les deux formules et les deux extrêmes. En d'autres termes, le grand art, la grande poésie (c'est aujourd'hui la mode d'accoler les adjectifs aux substantifs qui en ont le moins besoin : *la grande invention*, *la grande curiosité*, etc.) équivalent à une synthèse résultant de deux antithèses. C'est, à quelque différence près, le système de Hégel, la formule et le langage de ce profond penseur. Puissante conception, transportée de la psychologie dans la poésie! Le reste se devine.

S'il ne possède qu'un des deux éléments de cette singulière esthétique, le génie est incomplet; il ne vole, pour ainsi dire, que d'une aile. Comment s'élèverait-il à ce point culminant de la synthèse, s'il n'est lancé et relancé par l'antithèse? Un cerveau de vrai poëte doit être animé des deux électricités, positive et négative; mises en contact, elles feront jaillir la foudre et retentir le tonnerre.

L'inspiration, l'enthousiasme poétique, c'est comme « une tempête sous un crâne. » Voulez-vous une belle tempête, un cataclysme complet, déchaînez tous les éléments, et mettez en contact le double pôle antithétique. La théorie est démontrable comme en physique.

Telle est en substance la nouvelle esthétique du grand art et de la poésie : l'avenue des sphinx achève la démonstration.

La théorie de l'antithèse est rigoureuse; elle laisse hors de l'enceinte sacrée nombre de dieux qu'ont vénérés les siècles et qu'on s'étonne de ne pas voir parmi les élus. Et pourquoi Molière se plaindrait-il de son exclusion? N'a-t-on pas vu dernièrement un critique de profession, bon juge d'ordinaire et d'un discernement très-fin, reléguer Lucrèce au second rang des poëtes? Certes, Lucrèce et Molière, qui ont des affinités de génie et quelques points de ressemblance, peuvent se donner la main et marcher ensemble. Il est toutefois regrettable qu'un esprit judicieux consacre en quelque sorte, par un jugement non motivé, cette distribution solennelle et ridicule de rangs et de places, par un auteur qui fait une poétique extravagante, en vue de justifier les défauts et les monstruosités qui déparent ses ouvrages.

On sait ce que valent les théories et les systèmes imaginés à mauvaise fin. Ils ne valent pas mieux que les constitutions et les lois que l'on pourrait promulguer pour autoriser des abus de pouvoir ou des mœurs

dépravées. Il en est de ces faux principes comme de la bifurcation de la morale.

Ce rapprochement est bien naturel : le sens moral et le sens commun sont étroitement unis; la corruption du goût contribue puissamment au triomphe des sophistes. Un penseur original de notre temps l'a démontré par une suite d'exemples sans réplique, dans un essai de critique intitulé : *De l'influence de l'élément féminin sur la littérature contemporaine.* Remontant à la source de ce courant impur qui infecte la littérature depuis J. J. Rousseau, il a brutalement mis à nu l'incurable faiblesse et l'impuissance absolue de ces prétendus novateurs, qui se donnent pour les représentants du progrès et de l'avenir. L'avertissement ne les a pas rendus plus sages; et, en attendant une correction exemplaire de la même main, ils édictent des lois et les codifient.

Quoiqu'il soit malaisé de concevoir que la déraison ait un code et invoque des principes, on peut admettre, à la rigueur, une pareille inconséquence : les faiseurs de systèmes dans tous les genres usent largement de cette logique, si bien nommée de l'absurde. Les anciens avaient très-bien distingué une fausse science, qu'ils nommaient sophistique. A force de subtilités, les sophistes dénaturaient le vrai, rendaient le faux vraisemblable, et abusaient ingénieusement les ignorants et les simples; encore restaient-ils dans le domaine de l'abstraction et de la spéculation pure, et se bornaient-ils à philosopher de

travers. Faisant ouvertement profession de charlatanisme, ils n'imitaient point dans leurs leçons le langage mystérieux des devins et des sibylles, et n'avaient garde de prêcher des doctrines contraires à cette religion littéraire qui était l'orthodoxie pour tous les Grecs.

Les sophistes et les rhéteurs respectèrent toujours les créations souveraines de l'art et de la poésie, qui étaient non pas des types de convention qu'on admirait par tradition, mais l'expression même de ce sentiment des proportions et des convenances, de ce sens esthétique et de ce goût instinctif et infaillible, que la décadence même ne put éteindre chez cette race privilégiée. C'est ici le lieu de remarquer que, jusque dans les bas siècles de la littérature grecque, le sens critique persista, et que jamais commentateur ou grammairien ne s'avisa d'admirer la beauté de Thersite ou les grâces de Polyphème.

Les Grecs ne comprenaient pas, ne concevaient pas la poésie de la laideur et de la difformité : leurs héros les plus renommés étaient ceux qui, suivant la légende, avaient purgé la terre des brigands et des monstres, c'est-à-dire de ces êtres nuisibles et malfaisants qui troublaient les harmonies de la civilisation et de la nature. Ce peuple, unique par le génie littéraire, avait horreur du monstrueux et du laid :

> Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
> Musa loqui.

Mais à l'antiquité grecque et latine succéda la barbarie qui régna en Occident durant le moyen âge, et dont toute trace n'est pas encore effacée dans les lettres, malgré le formidable mouvement de réaction qui date de la Renaissance. Celle-ci rétablit l'ordre et la discipline dans les conceptions de l'esprit, et, rallumant le flambeau de l'intelligence au foyer du génie grec, elle dissipa les ténèbres d'une période de violence et d'anarchie. Le bienfait fut grand, et il ne sera jamais assez apprécié. Sans la résurrection de l'antique civilisation et de l'ancienne littérature, où en serait aujourd'hui notre monde occidental? Les barbares seraient peut-être encore les maîtres, et il ne serait probablement pas permis aujourd'hui de protester contre eux au nom de la raison.

La barbarie était le symbole de la force brutale et l'implacable ennemie de toute organisation : dans l'ordre social, elle ne comprenait point l'association de la liberté et de la justice, fondement de toute société civilisée, ni l'accord de l'activité créatrice et de la faculté de coordination qui enfante les belles œuvres, dans l'ordre intellectuel. Certes, la matière, pour emprunter le langage de la philosophie scolastique, ne manquait point au moyen âge; mais la forme lui manquait absolument. Il faut méditer le précepte du poëte :

Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques.

Il est profond autant que vrai. L'invention

est la faculté par excellence, et le génie se reconnaît à l'originalité. Mais la raison est ou doit être en tout la maîtresse, et il faut se garder avant tout de tomber dans l'extravagance, et de tourner le dos à la tradition du sens commun.

Chez les grands artistes, les vrais maîtres et créateurs, ce n'est point l'imagination qui commande. Un homme d'une imagination sans frein s'exalte par degrés jusqu'à l'hallucination : tels les voyants et les prophètes, qu'il est maladroit de proposer comme exemples, même dans une poétique, à moins qu'on ne prétende donner raison aux médecins de fous, qui regardent le génie comme une névrose. Le sujet est immense, et nous ne pouvons que l'effleurer.

Il y a des variétés de génie, comme il y en a d'esprit et de caractère, et le nombre en est grand, puisque le génie est quelque chose d'aussi individuel et personnel que le tempérament. Il est permis néanmoins d'établir des groupes et des classifications, en prenant pour base les analogies et les ressemblances. En ne s'attachant qu'aux traits saillants et aux conditions essentielles, on pourrait, à la rigueur, former deux classes.

La puissance d'invention est le signe propre ou caractéristique du génie. Cette faculté peut dominer et absorber toutes les autres, et se développer même à leur détriment. Dans cette classe rentreraient les poëtes qui fécondent tous les germes, sans s'inquiéter des produits ; dans ces cerveaux féconds et

sans cesse en travail, éclosent indistinctement les créations les plus ravissantes, les monstres et les chimères.

D'autres inventent et produisent aussi sans effort; mais ils ont en eux comme une faculté d'élection, qui règle et dispose l'éclosion des germes. En d'autres termes, une volonté directrice préside à leurs créations, et ils n'engendrent pas, ne conçoivent pas en quelque sorte par mécanique, comme les précédents, qui obéissent à une impulsion irrésistible. Ceux-ci ne sont pas maîtres de leurs facultés créatrices, et leur génie est pour ainsi dire inconscient. On les appelle enthousiastes et inspirés; ils devinent et se trompent comme les prophètes, s'élèvent très-haut, tombent très-bas, tantôt plats et tantôt sublimes, prodigieusement inégaux et remarquables surtout par les contrastes.

C'est, je crois, dans cette catégorie de génies imparfaits que doivent être rangés ces poëtes que la nouvelle poétique, pour donner apparemment une idée matérielle de leur immensité et de leur grandeur, appelle hardiment des hommes-océans et des hommes-montagnes. Ces génies incomplets ne possèdent guère les trois facultés qui concourent chez ceux de l'autre classe : la puissance de coordination, l'esprit de discernement et le sentiment du ridicule.

C'est par là que se distinguent précisément les grands auteurs comiques, ceux qui ont le don si rare d'exciter le rire, sans être jamais ridicules. Habiles à saisir les con-

trastes et à les mettre en relief, ils ordonnent leurs inventions avec cet art infini qui est le fruit d'une profonde sagesse, et, jusque dans la fiction, ils respectent cet instinct essentiellement humain, qui nous pousse tous à la recherche du vrai. Si haut que l'imagination les emporte, ils restent dans la vraisemblance ; car l'idéal n'est pour eux qu'une forme ou une image du réel, et ils se tiennent constamment dans le domaine de l'humanité. Ils n'affectent ni la subtilité des métaphysiciens, ni la gravité des moralistes; et cependant ils possèdent à fond l'humaine nature, et sont incomparables dans la connaissance des mœurs et des passions. Ils enseignent sans dogmatiser, ils démontrent sans raisonner, ils sont naturels et familiers jusqu'à paraître vulgaires et prosaïques à ceux qui se font une fausse idée de l'art et de la poésie.

Rabelais, Cervantes, Molière, sont à coup sûr de tous les modernes inventeurs ceux qui ont mis le plus de sagesse dans leurs inventions. Lequel des trois l'emporte par la force de l'imagination et par la sobriété du jugement? C'est un problème dont la solution importe peu : c'est assez de savoir que ces trois grands maîtres sont de la même famille. Montaigne en serait aussi, si l'observation et la réflexion n'avaient absorbé chez lui toute faculté inventive. Quant à la Fontaine, qui oserait l'en exclure, à moins de fermer la porte à Voltaire, c'est-à-dire à la raison, au bon sens, à la critique incarnée?

Le lyrisme n'est qu'un élément de la poésie, un élément primitif. Les poëtes lyriques et élégiaques, les plus remarquables par l'originalité de conception et la vérité des sentiments, sont bornés et restreints dans leur étroit domaine, étroit, en effet, si on le compare à celui de la poésie épique et dramatique. De l'épopée au drame, il n'y a qu'un pas, de même que du drame au roman, qui est la véritable poésie épique des peuples modernes.

Que le lecteur médite là-dessus, et il se convaincra que les genres vraiment féconds en littérature sont ceux qui se développent et se transforment à travers les âges, en s'accommodant aux nécessités du temps. Ni la poésie lyrique, ni la poésie élégiaque ne se transforment sensiblement, et leur nature même les oblige à l'immutabilité. Les faiseurs d'odes et d'élégies sont semblables à une lyre qui résonne; ils font écho, et ne donnent pas le ton. Cette poésie est passive, quoi qu'en disent les inspirés.

Certes, ni les odes ni les élégies n'ont fait défaut en ce siècle. Mais toutes les lamentations et méditations, toutes les antiennes pindariques ou antipindariques ne valent pas ensemble, pour la signification et pour l'influence, une de ces chansons légères que forgeait laborieusement le génie sobre et tout gaulois de Béranger, qui était, lui aussi, dans sa mesure, un membre de cette famille de poëtes prosateurs, dont l'inspiration se tempère et se règle par le bon sens.

Cervantes, parlant comme un moderne et prévoyant les destinées de la poésie, remarque non sans à-propos qu'un poëme épique se peut écrire indifféremment en vers ou en prose; et c'est en traitant du roman qu'il fait cette remarque[1]. Toutes les variétés de la poésie peuvent trouver place dans ce genre, de même que toutes les variétés de l'éloquence, suivant lui, et il s'étonne que les auteurs des romans de chevalerie n'aient pas su tirer de l'instrument qui était entre leurs mains tous les sons qu'il pouvait rendre. Aussi, en donnant le coup de grâce à cette littérature détestable, qui corrompait à la fois le goût, l'esprit et les mœurs, il ne se borna point à écrire une agréable satire ou un poëme burlesque, comme celui de l'Arioste.

Don Quichotte, qui est l'histoire de la folie et le livre de la sagesse, embrasse en effet tous les genres et forme une espèce d'encyclopédie littéraire. Dans cette ample comédie à cent actes divers, le ton et la manière varient avec les scènes, et tous les éléments divers concourent à former un ensemble harmonique. La multiplicité des événements et le nombre des personnages contribuent à

---

1. Porque la escritura desatada destos libros dá lugar á que el autor pueda mostrarse épico, lírico, trágico, cómico, con todas aquellas partes que encierran en sí las dulcísimas y agradables ciéncias de la poesía y de la oratoria, que la épica también puede escrebirse en prosa como en verso. « Par vers heureux et par douce éloquence. » *Don Quijote*, primera parte, cap. XLVII, vers la fin.

renforcer la prodigieuse unité de l'œuvre. Le concert est admirable, parce que l'auteur, soit qu'il raconte, soit qu'il représente les événements, reste toujours dans le ton et dans la mesure. Dans le récit comme dans le drame, il garde les proportions, et son imagination ne l'emporte jamais hors des limites du possible ou du vraisemblable. L'exécution est comme la conception; et plus on étudie ce magnifique poëme, plus on s'étonne de la légèreté ou de l'ineptie de ces commentateurs qui prétendent, on ne sait sur quel fondement, que le *Don Quichotte* est une œuvre spontanée, irréfléchie, pour ainsi dire, échappée au génie de Cervantes, et dont ce rare esprit n'aurait pas eu conscience.

Voilà à quels jugements téméraires s'exposent les interprètes ridiculement exacts, qui dressent des cartes géographiques et imaginent tout un système de chronologie, afin que le lecteur puisse suivre sans erreur les pérégrinations du dernier des chevaliers errants. C'est cette manière de commenter pauvrement et sans intelligence le texte immortel de Cervantes qui a inspiré à un esprit ingénieux et paradoxal, je le crains un peu, l'idée d'élaborer un commentaire philosophique de tous les écrits du grand romancier.

Don Nicolas Diaz de Benjumea a donné en un petit volume, publié à Londres en 1861, les prémices de son commentaire, sous un titre qui prouve combien l'allégorie a d'attraits pour son esprit pénétrant. Selon nous,

on s'est trop pressé en Espagne de réfuter le système d'interprétation du nouveau commentateur. Il est de beaucoup le plus spirituel et le mieux informé des interprètes de Cervantes, et les révélations qu'il promet seront tout à fait neuves et très-curieuses, pour peu qu'elles ressemblent aux confidences que nous avons lues avec un plaisir très-vif, en regrettant seulement que les tendances du nouveau commentateur l'aient emporté bien au delà du but. Il est évident pour nous qu'il l'a dépassé, en abordant les écrits de Cervantes comme une espèce d'Apocalypse dont lui seul aurait la clef. Non qu'il n'y ait dans ces écrits beaucoup de vérités voilées et même des mystères et des obscurités ; mais il ne faut pas, sous prétexte d'une lumière pour nous conduire, nous donner un feu d'artifice qui nous éblouit sans nous éclairer.

Chercher dans la méditation et l'étude comparée des œuvres de Cervantes des indications propres à mieux expliquer sa vie et son génie, c'est déjà bien assez ; car il est à craindre qu'une interprétation qui se propose de trouver la réalité, la vérité, sous la fiction et à travers les caprices de la fantaisie, n'aboutisse à l'erreur. Mais prétendre découvrir une doctrine ésotérique et secrète, tout un système philosophique, social et politique dans les écrits de Cervantes, et un homme jusqu'ici à peu près inconnu sous l'écrivain, c'est une entreprise téméraire, pour ne pas dire insensée.

M. Diaz Benjumea aura beau déployer son

savoir spécial et étaler habilement tous les trésors de son érudition ingénieuse; s'il persiste dans son système, les résultats de ses investigations ne sembleront pas plus acceptables que les merveilleux récits de don Quichotte, racontant les choses fabuleuses qu'il avait cru voir de ses propres yeux dans la fameuse caverne de Montesinos. Quand on s'engage dans un système d'interprétation allégorique, on a déjà beaucoup à faire pour se tenir en garde contre les illusions de l'esprit, et il ne faut pas s'exposer aux hallucinations. L'imagination n'est point de trop chez un commentateur, pourvu que le jugement soit le maître; et il en faut un très-ferme pour élaborer un commentaire critique.

Mais c'est moins de la critique, paraît-il, que M. Benjumea est préoccupé, que de la philosophie; car il annonce des *Commentaires philosophiques*, partageant apparemment ou connaissant la faiblesse de ses compatriotes les savants espagnols pour les grands mots sonores et creux que le charlatanisme tudesque a mis à la mode en notre siècle hypercritique.

Pour moi, je voudrais un peu moins de profondeur et un peu plus de raison dans un interprète de Cervantes, le plus sensé peut-être des grands inventeurs modernes. Permis à un commentateur de Dante de descendre jusqu'aux limbes et de se plonger dans les ténèbres de l'abîme; la *Divine comédie* n'étant en somme ni plus claire ni plus intelligible que le *Faust*, du moins pour les intel-

ligences non illuminées. Mais pour comprendre, admirer et aimer Cervantes, l'instruction nécessaire et le bon sens suffisent, sans initiation préalable ; et un commentateur qui nous promet des révélations inattendues, est mal venu à nous le représenter comme un homme ami de la vérité sans doute et tout dévoué à son service, mais s'appliquant avec beaucoup de soin à la cacher sous un épais tissu d'énigmes.

Non, Cervantes n'était point un génie énigmatique, et s'il n'a parlé souvent qu'à demi mot, c'est qu'il se fiait à la sagacité du lecteur, ou qu'il obéissait à ce sentiment de réserve qui, sous l'empire redouté du Saint-Office, est devenu en Espagne un des traits saillants du caractère national. Une seule fois la griffe de l'Inquisition a effleuré ses écrits, et bien légèrement, il faut le dire. Dans la deuxième partie de don Quichotte, au chapitre XXXVI, la duchesse, reprochant à Sancho Pança sa lenteur à faire la pénitence qui devait achever le désenchantement de Dulcinée, lui dit sentencieusement : « Remarquez, Sancho, que les œuvres de charité qu'on accomplit mollement et avec tiédeur, sont sans valeur et dépourvues de mérite. » *Y advierta Sancho que las obras de caridad que se hacen tibia y flojamente no tienen mérito, ni valen nada.* La proposition, si raisonnable d'ailleurs, pouvait paraître malsonnante aux inquisiteurs, et dans leur système de répression, ils furent logiques en la biffant.

Si Cervantes eût été sous la haute surveillance de l'Inquisition, ainsi que l'insinue le nouveau commentateur, il y a grande apparence que la censure théologique aurait condamné beaucoup d'autres passages de ses écrits. Il est probable que Cervantes fut de son vivant l'objet d'une de ces persécutions sourdes, telles que savent les organiser la haine et l'envie; et il n'est pas permis aujourd'hui de mettre en doute la malveillance active de Blanco de Paz et du P. Aliaga, tous les deux de l'ordre de Saint-Dominique, ennemis implacables et dangereux. M. Benjumea, pièces en main, a démontré jusqu'à l'évidence l'animosité du premier. Mais en ajoutant à des données irrécusables des conjectures qui tendent visiblement à fortifier son système, il a bâti un roman; et tout entier aux intrigues de cet aventurier dont la haine avait éclaté à Alger, durant la captivité de Cervantes, il laisse dans l'ombre le P. Aliaga, favori du duc de Lerme, confesseur de Philippe III, inquisiteur général, et auteur supposé de cette misérable continuation de don Quichotte, qui parut sous le pseudonyme du licencié Alonso Fernandez de Avellaneda, natif de Tordesillas.

M. Benjumea se met en contradiction avec les critiques espagnols les plus autorisés, en attribuant cette méchante production à Blanco de Paz; car on s'accorde généralement à en faire honneur au P. Luis de Aliaga. On sait maintenant, par des témoignages contemporains, et particulièrement

par une pièce satirique et burlesque de l'infortuné comte de Villamediana, que le confesseur de Philippe III était connu à la cour sous le sobriquet de Sancho Panza :

> Sancho Panza, *el confesor*
> *Del ya difunto monarca*, etc., [1].

Si M. Benjumea ne démontre pas l'identité de Blanco de Paz et du père Aliaga, — démonstration qui paraît impossible, — son échafaudage d'hypothèses et de conjectures sera ruiné par la base.

Il y a beaucoup à faire, nous le reconnaissons volontiers, pour dissiper les ténèbres qui obscurcissent certaines circonstances, voire des périodes de la vie de Cervantes ; et certainement des investigations bien conduites pourront éclairer plus vivement cette vie à moitié dans l'ombre. Mais en cherchant l'homme sous l'écrivain, autrement, en extrayant les pièces justificatives de la biographie de Cervantes de ses propres écrits, on risque fort de se fourvoyer dans un inextricable labyrinthe, et de se donner beaucoup de peine pour ne composer qu'un roman.

Que le commentateur fournisse au biographe des renseignements et des lumières, rien de mieux ; mais qu'on ne nous donne

---

1. Voir une note fort savante de don Cayetano Rosell, concernant le P. Luis de Aliaga, dans le tome XVIIIe de la « Biblioteca de autores españoles » de Manuel Rivadeneyra. *Novelistas posteriores á Cervantes*, p. 7-8 ; Madrid, 1857.

point, de grâce, un Cervantes de fantaisie, qu'on ne nous représente pas l'immortel écrivain comme un réformateur hardi et un philosophe trop avancé pour son temps, et surtout qu'on ne s'avise pas d'affirmer sans preuves démonstratives, que ses infortunes ne furent que le châtiment et comme l'expiation de son mérite transcendant et de ses opinions prématurées. De conjecture en conjecture, l'imagination aidant et l'amour des théories, on arrive à construire un système, mais ce système n'est souvent fondé que sur l'invraisemblable et l'absurde.

Ainsi, M. Benjumea, qui n'a point encore mis le couronnement à son édifice, mais qui a tout son plan dans la tête, a émis cet insoutenable paradoxe, que Cervantes, tout en faisant la satire des romans chevaleresques, était un admirateur passionné de la chevalerie. Est-ce bien la peine d'amasser tant de savoir et de faire une si prodigieuse dépense de temps et d'esprit, pour aboutir finalement à de pareilles conclusions? Le nouveau commentateur voudrait-il justifier les théories de ces illuminés qui font à Cervantes le triste honneur de lui accorder un piédestal dans ce qu'ils appellent fastueusement leur avenue de sphinx?

Comme il y a des commentateurs maniaques et désireux de se singulariser par des interprétations extravagantes, les conclusions du commentaire qu'on nous promet pourraient bien être conformes aux principes de cette singulière poétique dont

nous avons signalé les prétentions. Heureusement, il n'y a point d'interprète, si ingénieux qu'il soit, il n'est point de chef d'école, qui prenant les écrits de Cervantes, tels qu'ils sont, puisse en tirer raisonnablement des exemples et des théories littéraires qui ne s'y trouvent pas, même implicitement contenus [1].

II

Le génie de Cervantes était essentiellement critique : il subordonnait l'invention à l'observation ; il s'inspirait de la réalité, jusque dans ses fictions, et si haut que l'imagination s'emportât, elle ne dominait jamais le jugement. Il écrivit assez tard, et dans le premier de ses ouvrages, qui est inférieur à tous les autres, il apparaît déjà comme un observateur profond et un moraliste enjoué.

La préface de la *Galatée* est d'un satirique. L'auteur s'y moque, bien doucement, il est

---

1. La Estafeta de Urganda, o aviso de Cid Asam-Ouzad Benenjeli sobre el desencanto del Quijote, escrito por Nicolas Diaz Benjumea. Londres : Imprenta de J. Wertheimer y Ca, Circus Place, Finsbury. 1861. Brochure in-8° de 64 pages, fort bien écrite et très-intéressante.

El Quijote y la Estafeta de Urganda. Ensayo crítico por don Francisco Maria Tubino. Sévilla, 1862, in-8°, 196 p. C'est un écrit sensé, mais froid, un peu long et rempli de digressions et de dissertations, suivant la méthode scolastique.

vrai, mais déjà avec cette pointe de fine ironie qui se retrouve à toutes les pages de ses écrits, des pédants et des puristes; et avec le ton modeste d'un débutant, tout en protestant de son amour pour la poésie, il signale le vide de ces pastorales dont la manie avait succédé en Espagne à celle des romans de chevalerie. Il déclare en termes exprès que ses personnages ne sont point imaginaires, qu'il a eu en mettant son ouvrage au jour un mobile bien plus élevé que la satisfaction de son amour-propre et qu'il n'a pas hésité à franchir les limites étroites d'un genre littéraire qu'il se proposait évidemment d'agrandir, en mêlant les réflexions de la sagesse aux histoires et aux propos d'amour. Quant à l'invention et à l'exécution, il sait bien qu'on y trouvera aisément à reprendre; mais son dessein étant de plaire aux gens de goût, si l'ouvrage ne les satisfait point, l'auteur promet de les contenter en leur annonçant des œuvres plus agréables et d'un art plus fini, *otras ofrece para adelante de mas gusto y de mayor artificio.*

C'était en 1584, qu'il faisait ces promesses au public, à l'âge de trente-sept ans. Évidemment, il connaissait sa vocation, dès cette époque, et entrevoyait le but; mais il cherchait encore sa voie. Ce ne fut que plus de vingt ans après qu'il s'engagea dans le vrai chemin. La première partie de *don Quichotte* parut en 1605, et Cervantes n'avait rien publié depuis sa *Galatée*. La popularité lui vint aussitôt, c'est-à-dire cette célébrité

universelle qui ne s'obtenait guère dans les lettres, qu'en travaillant assidûment pour le théâtre. Mais le théâtre était alors sous la domination de Lope de Vega et les plus renommés dramaturges gravitaient comme de simples satellites autour de cet astre éclatant.

On s'est étonné de la persistance que mit Cervantes à cultiver le genre dramatique, qui n'était pas réellement le sien. Mais il ne faut point exagérer cette obstination un peu imaginaire. Il convient de rappeler, à ce propos, que Cervantes fut au nombre des rénovateurs du théâtre espagnol, et qu'il doit compter parmi les représentants de cette période de transition qui préparèrent le chemin à Lope de Vega. De ses comédies de jeunesse, deux seulement ont survécu, *el Trato de Argel* et *la Numancia*, et elles sont assez remarquables, la seconde surtout, pour faire regretter que les autres soient perdues, notamment *la Confusa* dont il parle lui-même comme de son œuvre maîtresse.

Avant de conquérir la popularité par le don Quichotte, Cervantes s'était fait connaître comme auteur dramatique, et il ne pouvait pas désavouer les origines de sa réputation. Il se retira à temps du théâtre, et ne tenta point de lutter à forces inégales contre celui qu'il en a appelé le monarque et presque l'usurpateur.

Il est évident que cette retraite aussi prudente que prématurée ne fut pas sans un certain dépit, qui se trahit en maints pas-

sages de ses écrits, et qui éclate dès les premières pages de don Quichotte. La préface de ce roman unique est une satire mordante de la vanité et de la pédanterie de Lope de Vega. Il n'y est pas nommé ; mais il est facile de le reconnaître. Ce fécond dramaturge mettait des manchettes à ses livres, comme on dit en typographie, et il couvrait les marges de citations des auteurs grecs et latins, qu'il ne lisait guère; il écrivait trop pour trouver le temps de lire des théologiens et des pères de l'Église. C'était un mélange monstrueux et ridicule d'érudition sacrée et profane, que Cervantes dénonçait en riant, comme un abus aussi intolérable que la manie d'entasser des éloges en vers et en prose dans les premières pages d'un nouveau livre.

Aujourd'hui, un auteur qui a besoin d'être recommandé au public, s'en va quêtant des articles, auprès des critiques en réputation ; cette sorte de publicité littéraire n'est pas moins recherchée que celle des annonces et réclames dans les journaux et les recueils périodiques. Mais du moins les auteurs attendent aujourd'hui que leur ouvrage ait paru pour en demander des appréciations. C'est tout au plus si par modestie ou par incertitude, les débutants sollicitent de quelque plume influente l'honneur ou l'aumône d'une préface.

Il n'en allait pas ainsi lorsque la critique, n'osant pas encore s'affirmer comme genre indépendant, n'était point une spécialité

dans la profession des lettres. En ce temps-là, les auteurs faméliques ou affamés de popularité, présentaient leur manuscrit aux amis et connaissances, aux complaisants, aux confrères et récoltaient ainsi leur gerbe d'éloges. Le public se laissait prendre à ces certificats, si bien que l'approbation mutuelle entre écrivains était devenue une coutume ayant force de loi. J'ai compté jusqu'à vingt-quatre pièces de vers laudatifs en tête du Voyage amusant (*Viage entretenido*) d'Augustin de Rojas. Dans un recueil de poésies de Lope de Vega (*Rimas*, Barcelone, 1604) on en compte vingt-huit. Il faut ajouter que Cervantes lui-même était du nombre de ces vingt-huit panégyristes. C'est Clemencin qui en a fait la remarque dans son savant commentaire; mais il s'est trompé en cet endroit, en citant inexactement un passage de la préface du faux Avellaneda.

Les dix pièces de vers qui précèdent la première partie de don Quichotte, et que Cervantes attribue à des personnages fabuleux, sont la meilleure satire qu'il pût imaginer de cet usage auquel sacrifiaient ses contemporains les plus célèbres. Il en est de même des éloges burlesques qui la terminent, et que l'auteur met sur le compte des académiciens de l'Argamasilla, ce bourg de la Manche dont il ne voulait pas se rappeler le nom, en commençant l'histoire du valeureux hidalgo. Il n'y a pas une ligne de la préface qui ne fronde les mœurs littéraires de l'époque. La critique perce jusque dans la dédicace.

Que dit-il en adressant son livre au duc de Béjar? Que les arts et les talents qui méritent la faveur et les sympathies des esprits distingués, sont ceux qui ont assez de fierté pour ne point se ravaler jusqu'à se faire esclaves des caprices du vulgaire, *las que por su nobleza no se abaten al servicio y grangerias del vulgo*. Et un peu plus loin, bravant, dit-il, les jugements téméraires de ces Aristarques, incapables de se contenir dans leur petit domaine, et toujours prompts à prodiguer la censure et le blâme, par malice autant que par ignorance, il ose lui offrir un ouvrage dépouillé de tous ces ornements d'une érudition élégante qui parent les écrits des savants auteurs, *aunque desnudo de aquel precioso ornamento de elegancia y erudicion de que suelen andar vestidas las obras que se componen en las casas de los hombres que saben, ose parecer seguramente en el juicio de algunos, que no conteniendose en los limites de su ignorancia, suelen condenar con mas rigor y menos justicia los trabajos agenos.*

Que cela est finement et fièrement exprimé! Quel dédain pour la pédanterie scolastique et académique! et quelle ironie dans cette phrase qui peint admirablement la manie de ces auteurs ridiculement épris de cette fausse érudition moyennant laquelle on se donne à peu de frais les apparences du savoir! Et comme cette entrée en matière annonce bien le dessein du romancier!

Que se proposait-il, en effet? De renverser

une tradition littéraire qui datait précisément de cette époque où florissait la chevalerie. Mais il s'agissait moins de rendre ridicule la chevalerie, morte et disparue sans retour, que de mettre en évidence l'action pernicieuse d'une littérature sans racines dans la réalité, inutile puisqu'elle ne représentait rien de vrai, et dangereuse par les chimères et les mensonges qu'elle offrait en pâture à l'ignorance crédule et à l'avide curiosité.

Après l'Arioste, le roman de chevalerie n'avait ni signification ni raison d'être. Le moyen âge enterré, la poésie chevaleresque devait finir, car elle n'offrait aux esprits qu'une image infidèle d'un ordre de choses suranné et aux imaginations, un idéal impossible. Les romans chevaleresques ne faisaient aucun bien et exerçaient une détestable influence : ces fictions invraisemblables entretenaient et développaient ce penchant à la rêverie, cet amour du merveilleux, cette croyance au surnaturel qu'il faut attentivement surveiller et contenir chez les races méridionales ; car ce sont ces dispositions natives non réprimées qui, secondant la paresse intellectuelle, ont précipité les peuples de l'Orient dans les délices de la contemplation passive, c'est-à-dire dans ce narcotisme perfide dont la fin est l'abêtissement.

Deux éléments dominaient en Espagne : la religion et la guerre qui absorbaient les forces vitales et l'âme de la nation. Il n'y avait à la rigueur que deux grandes car-

rières : les armes et l'Eglise. Celle-ci avait aussi sa milice, prêtres et religieux de tous les ordres, et ce terrible tribunal de la foi qui fonctionnait comme un conseil de guerre en permanence. La nationalité de l'Espagne n'étant que le résultat d'une guerre d'environ huit siècles contre l'infidèle, au nom de la religion et de la patrie, le sentiment national et le sentiment religieux étaient étroitement et indissolublement unis ; ils finirent par se confondre, et une fois l'indépendance reconquise, l'orthodoxie devint le symbole de l'unité. Les habitants de tous ces anciens royaumes de la Péninsule, qui n'étaient plus que des provinces d'une grande monarchie, s'arrogeaient d'un commun accord le titre de vieux chrétiens, et quoique divisés d'intérêts et de tendances politiques, par ce lien des croyances, ils ne formaient qu'une seule famille. Navarrois, Catalans, Asturiens, Galiciens, Basques, Valenciens, Aragonais, jaloux de leurs franchises, repoussaient ou ne subissaient qu'en frémissant le joug de la Castille ; mais la haine des mécréants, légitimée jusqu'à un certain point par les souvenirs d'une si longue croisade, leur tenait lieu de sympathie. Ils haïssaient tous également Juifs et musulmans, et leur orthodoxie se manifestait par l'intolérance.

Ces persécutions légalement organisées pour la défense de la foi, qui révoltent notre raison, étaient à leurs yeux comme de justes représailles après la victoire. Les descendants des Juifs et des Maures, qui finirent

par être exterminés ou expulsés, n'étaient tolérés sur le sol de la patrie reconquise que pour prolonger le triomphe et la vengeance des vainqueurs. Le peuple ne ressentit jamais un mouvement de pitié généreuse pour ces victimes destinées à alimenter son fanatisme. Les vaincus étaient toujours des ennemis. De là cette religion militante et toujours prête à l'extermination ; de là l'autorité sans égale de cette milice religieuse qui formait la grande armée de la foi, casernée dans des milliers de couvents ; de là ce respect mêlé de terreur qu'inspirait cette cour martiale qui condamnait sans appel au déshonneur ou au feu, et dont les fonctions étaient réputées saintes. On disait le Saint-Office, la Sainte-Inquisition, et chacun tremblait à ces noms redoutés, car tout le monde pouvait être justiciable du tribunal de la foi, d'une juridiction autrement étendue que celle de la Santa-Hermandad, expressément instituée par les rois catholiques pour la répression du brigandage.

Sans doute la politique fut pour quelque chose dans l'institution du Saint-Office ; mais il faut reconnaître que l'institution était éminemment nationale et qu'elle se développa et prospéra naturellement comme une plante dont le germe est éclos dans un sol favorable. L'inquisition prit racine en Espagne au moment où se levait sur l'Occident l'aurore de la Renaissance. Aussi pendant que la Renaissance illuminait et réchauffait l'Europe, l'Espagne ne reçut que quelques rayons de

chaleur et de lumière, et à demi engourdie elle resta dans le crépuscule. Le seizième siècle écoulé, elle retomba fatalement dans les ténèbres et la torpeur. Les congrégations et corporations religieuses dominaient dans les Universités, et l'esprit de rénovation et de réforme eut à peine le temps de se manifester par quelques tentatives impuissantes. La scolastique menacée par la science, s'affermit sur son trône et reprit toute son autorité sous la protection du Saint-Office, et en même temps que le pouvoir ecclésiastique étendait au loin son domaine et organisait une sorte d'autocratie religieuse, la théologie du moyen âge régnait sans rivale dans les écoles et domptait tous les esprits.

Le génie scientifique qui s'était affirmé avec tant d'éclat en plein treizième siècle, sous le règne d'Alphonse le Sage, le génie scientifique ne fit que se montrer en Espagne au seizième siècle, et il n'a laissé sa trace que dans des travaux très-remarquables de forte érudition. Le génie critique fut promptement étouffé, et l'inquisition mit un frein à la curiosité des linguistes et des investigateurs, en les condamnant à des recherches stériles. Les grammairiens et les humanistes étaient persécutés pour si peu qu'ils fussent enclins à mettre le savoir acquis au service de la raison : il suffit de citer Antonio de Lebrija, le restaurateur des bonnes études en Espagne, sauvé à grand'peine par le tout-puissant cardinal Ximénès, et à la fin du seizième siècle, Francisco Sanchez de las

Brozas, le commentateur de Juan de Mena et de Garcilaso, l'auteur de la célèbre méthode latine, si connue des savants sous le titre de *Minerva*, mort, en quelque sorte sous la griffe de l'inquisition.

Si les grammairiens et les humanistes couraient risque de la vie comme libres penseurs, qu'on juge des dangers auxquels s'exposaient les esprits qui agitaient des problèmes autrement graves que les questions de grammaire et de rhétorique. Aussi n'y a-t-il pas un grand nom parmi cette élite brillante qui fut l'honneur des lettres espagnoles sous Charles-Quint et les trois Philippe, pas un nom célèbre dont la trace ne se retrouve dans les archives du Saint-Office. On était suspect par cela même qu'on était réputé capable de penser. Aussi voit-on, non sans s'indigner, les esprits les plus éminents, forcés de cacher leurs talents, de les dissimuler, de les détourner de la véritable voie. Les mieux doués s'empressaient de démentir leur vocation, et à moins de se condamner à l'inactivité, ils étaient obligés à une sorte d'hypocrisie intellectuelle. Les plus forts mutilaient leur cerveau ou le paralysaient. La raison et le jugement portaient ombrage aux défenseurs de la foi orthodoxe et n'étaient point de mise dans les ouvrages de l'esprit. On ne laissait libre carrière qu'à l'imagination et à la subtilité, si bien que le génie prodigieusement actif et inquiet de la race (*animus inquies*, avait dit Trogue-Pompée), ne pouvant s'appliquer aux choses

réelles, se consumait en efforts stériles et se dépensait en frivolités.

Les théologiens, ces gardiens de la foi, touchaient à l'extrême folie par les excès du mysticisme et à l'immoralité profonde par les raffinements de la casuistique. Intellectuellement parlant, l'Espagne était tenue au régime et il n'était point difficile de prévoir qu'elle périrait d'inanition.

Tel était l'état des esprits du temps de Cervantes. Ce grand homme, né assez tôt pour contempler dans tout son éclat la gloire nationale, suivait des yeux, sur son déclin, l'inévitable décadence de la puissance espagnole, et voyait s'évanouir comme un songe cette fausse grandeur qui n'était qu'apparence et mensonge. Nul ne sentit mieux que lui le vide de cette littérature si pauvre et si stérile malgré sa pompe et son incomparable fécondité. La vaine gloire ne pouvait lui faire illusion. De même que les forces effectives manquaient à cette monarchie qui poursuivait le fantôme d'un nouvel empire romain, de même la substance manquait à ces productions de l'esprit qui se multipliaient sous toutes les formes. L'histoire d'Espagne qui, dans cette brillante période, ressemble à la fois à un horrible cauchemar et à un roman d'aventures, l'histoire ressemblait fort à la littérature nationale. Si les projets des gouvernants étaient irréalisables et insensés, les imaginations des écrivains étaient monstrueuses et en dehors de la réalité. La lecture des livres qui se publiaient alors,

menait tout droit à la folie. Don Quichotte avait perdu la raison à force de lire des romans et des poëmes d'une forme agréable et souvent très-belle, mais complétement dépourvus de bon sens et de vraisemblance.

Jamais il n'y eut de critique plus ingénieuse que celle des ouvrages qui composaient la bibliothèque de l'ingénieux hidalgo. A quelques exceptions près, le curé condamne au feu tous ces récits extravagants, toutes ces fades pastorales qui faisaient alors les délices des oisifs et l'envie des beaux esprits. L'exécution est sommaire. On fait grâce seulement à quelques livres qui se sauvent par l'excès du ridicule, et dont les auteurs sont accablés d'éloges ironiques. Parmi les poëmes, trois ou quatre seulement échappent au bûcher, parce qu'ils célèbrent des événements mémorables de l'histoire nationale. Cette exception remarquable n'étonnera point ceux qui savent que le roman de Don Quichotte a été tiré en quelque sorte des entrailles de la nation.

Tout en inventant beaucoup, l'auteur s'est inspiré de la tradition populaire. De là ces légendes nombreuses et ces proverbes qui sont le fonds même de la littérature du peuple, et qui ont contribué, non moins que l'exacte description des lieux et la profonde observation des mœurs et des usages, à faire de Don Quichotte le meilleur livre à consulter pour la connaissance de l'Espagne. Cervantes a fait véritablement une épopée nationale, un poëme en prose qui est à la

fois l'Iliade et l'Odyssée des Espagnols. A ce point de vue, il est unique et incomparable ; car aucun de ses prédécesseurs n'avait tenté ce qu'il a réalisé.

L'archiprêtre de Hita avait esquissé un tableau très-ressemblant, mais réduit, des mœurs du quatorzième siècle. Les auteurs de la *Célestine* agrandirent le cadre et firent le portrait de la société du siècle suivant. L'auteur de *Lazarille de Tormès*, en plein seizième siècle, entremêla de mordantes satires l'épopée de la misère et de la mendicité, et son inimitable miniature fut le vrai modèle de *Guzman d'Alfarache*.

Cervantes, venu à temps pour profiter de ces exemples, fit l'histoire complète de la société espagnole, et sous le voile transparent d'une fable ingénieuse, il montra le bon sens national gravement compromis par des guides spirituels qui, perdant de vue la réalité et le positif, le bien et le vrai, s'obstinaient à poursuivre des ombres et des fantômes. S'il est impitoyable pour les livres de chevalerie, il ne se montre pas moins sévère pour les pastorales, qui faisaient concurrence aux romans, et qui n'allaient à rien moins qu'à altérer la vérité des tableaux de la nature et la réalité de la vie des champs. Remarquons que lorsque Don Quichotte, vaincu et humilié, est obligé, par son serment, de renoncer à l'exercice de la chevalerie errante, il conçoit le dessein de se faire berger. Après avoir rêvé une existence impossible, comme chevalier, il songe sérieu-

sement à donner à sa vie le charme illusoire d'une idylle ou d'une églogue, tourmenté qu'il est de cette soif de l'idéal, qui était proprement la maladie du temps, et qui se traduit toujours en aspirations inutiles et impuissantes.

Cervantes sentit le danger. Les romans de chevalerie avaient gâté et corrompu les esprits. Les pastorales, qui présentaient l'amour de la jouissance et de l'oisiveté sous une forme encore plus aimable, pouvaient les énerver et les endormir dans un pernicieux quiétisme. Le roman chevaleresque avait frayé le chemin au mysticisme. Ramon Lull, le vrai chef des mystiques espagnols, avait composé lui-même des récits romanesques avant de terminer par le martyre une vie d'aventures, entièrement consacrée à des entreprises aussi généreuses que folles. Au moment où Iñigo de Loyola fut touché de la grâce, sa tête était remplie de fictions et de visions. Les livres de chevalerie avaient aussi troublé l'imagination de cet homme extraordinaire; et en renonçant à la carrière des armes, il se fit, comme Ramon Lull, le chevalier de la *Vierge*. Les hallucinations de sainte Thèrèse, qu'on attribue trop légèrement à un état hystérique, reconnaissaient aussi pour cause la lecture de ces détestables livres dont elle avait nourri son imagination dans sa première jeunesse. L'influence de cette lecture est encore visible dans les confessions de cette femme célèbre, pour ne rien dire de ses autres écrits. Les auteurs

mystiques n'étaient le plus souvent que des romanciers; ils poursuivaient l'idéal de la sainteté, l'amour pur, la possession de l'être adoré, et grâce aux rêves d'une imagination exaltée, ils échappaient à la rigoureuse discipline d'un dogme étroit et aride.

Le mal était grand, et quand on remonte à la cause du mal, on doit savoir gré à Cervantes de la rigueur de sa critique impitoyable.

Dans les romans de chevalerie, si pernicieux par leur influence, on trouvait du moins, non pas l'idée claire et nette, mais le sentiment du juste. Dans ceux qui les remplacèrent immédiatement, c'est le faux qui domine et l'absurde; les choses les meilleures y sont gâtées par le raffinement; il n'y a dans ces insipides fictions, ni un sentiment vrai, ni une passion franche. Les romans chevaleresques avaient, à ce que l'on croit, pénétré en Espagne par la frontière des Pyrénées. L'Espagne acquitta une dette contractée au moyen âge, en rendant à la France, vers la fin du seizième siècle, des bergers pour des chevaliers. L'épidémie des pastorales, née primitivement en Italie, et prodigieusement accrue par l'imitation espagnole, sévit en France avec une véritable fureur. L'*Astrée* de d'Urfé donna le signal, et la pastorale allégorique devint bientôt le genre à la mode. L'allégorie pure finit même par absorber la pastorale, et se passa de cette vraisemblance qui pouvait seule soutenir des œuvres où tout était fiction. Bien

plus, les bergers furent abandonnés pour des princes, et l'on vit sans étonnement cette innovation étrange, qui consistait à prendre les personnages historiques, voire les héros de la fable et de la mythologie, pour leur donner un rôle dans des intrigues insipides et des aventures amoureuses. L'histoire grecque et l'histoire romaine furent mises en romans. La contagion se répandit sans obstacles. Mlle de Scudéry et ses dignes rivaux, Gomberville, la Calprenède, Desmarets, donnaient le ton aux beaux esprits de la cour et de la ville ; ils avaient des admirateurs sans nombre, et leur réputation était immense. Et l'on viendra nous répéter encore que c'est par le bon sens, la raison, la mesure, que l'esprit français se distingue souverainement.

Il est vrai que les tendances et les mœurs du temps autorisaient ces histoires fictives et allégoriques, qui inauguraient dignement un siècle théâtral, d'une grandeur problématique, mais grand à coup sûr par l'immoralité profonde et l'hypocrisie. Un incurable érotisme était la maladie et l'idéal de cette époque, dont la littérature ne représentait au fond que niaiserie, vice et corruption. Boileau fit justice à sa manière de ces héros de roman, si ridiculement travestis, et de ces auteurs prétentieusement médiocres qui, racontant, d'un style ampoulé des choses invraisembles, faussaient le sens commun et corrompaient la langue. La langue porte toujours la peine des outrages que l'on fait à la raison.

Ce monde fictif, mais sans prestige, ne disait rien à l'imagination, rien au cœur; mais il était la fidèle et vivante image de la décadence morale qui fut si longtemps masquée par le servilisme et la flagornerie, sous des oripeaux de théâtre. Rien n'était vrai, dans cette société d'acteurs, toujours en scène, que la perversion des grands et la misère des petits. La littérature se ressent inévitablement de l'état social. Aussi ne faut-il pas chercher le naturel et la vérité dans la littérature du dix-septième siècle; elle est toute d'apparat, hormis les productions de trois ou quatre écrivains qui, en dépit des circonstances, furent assez forts pour répondre à la vocation de leur génie. Combien ce grand siècle avait besoin de Molière et de la Fontaine! Vivant au milieu d'une société hypocrite, où tout était de convention, ces deux rares esprits comprirent que les œuvres d'imagination ne sont viables que par la vérité. Il fallait mettre les sentiments à la place des aventures, et des hommes à la place des héros, en peu de mots, revenir au vrai et au réel, hors desquels tout est laid et monstrueux. C'est ce qu'ils firent en maîtres, reprenant fort à propos la tradition rabelaisienne.

Le dix-septième siècle ne comprenait point Rabelais. Remarquez comment ce grand homme est traité par la Bruyère. Et pouvait-il, cet écrivain académique et maniéré, qui passe sa vie à polir un livre et à friser des phrases, goûter et pénétrer à fond cette

œuvre colossale qui est proprement la Bible de la Renaissance? Érasme et les humanistes, Luther et les réformateurs me semblent nains à côté de ce géant. Contemplez ses conceptions, qui vous paraissent bizarres et monstrueuses; plongez-vous dans ce milieu où il vivait, et qui représentait assez bien le chaos, et soyez attentifs à son rôle. Comme il éclaircit les ténèbres! comme il débrouille la confusion! comme il souffle sur ce monde fantasmagorique! D'une main il chasse les nuages amoncelés, et de l'autre il affermit le sol et l'aplanit, afin que les plus faibles puissent s'y tenir et marcher d'un pas ferme. Aux visions maladives, aux illusions funestes, disons le mot vrai, aux hallucinations de son temps, il oppose la réalité, la matière sous toutes ses formes; il convie les hommes à un banquet, à une orgie, si l'on veut. Mais nul n'est exclu de ce festin plus qu'homérique, où l'on sent la vie circuler comme le sang dans la chair. Ce Titan remue des montagnes, il les entasse sans effort pour lester ce ballon de l'idéal qui emportait l'humanité dans les espaces.

Certes, un tel homme devait honnir les abstracteurs de quintescence; aussi n'y a-t-il point dans ses écrits la moindre goutte de cette liqueur narcotique et délétère. Rabelais est pour moi l'incarnation du sens commun dans la réalité des choses. Nul ne s'est avisé de les comparer, lui et Cervantes. Ils se ressemblent pourtant et par bien des

points. Cervantes a été, sous plusieurs rapports, le Rabelais de l'Espagne. Réformateur et révolutionnaire à sa manière, il a travaillé de tout son pouvoir à la ruine d'un système caduc et d'une tradition funeste, en se contenant davantage dans le domaine spirituel et purement littéraire. Rabelais touche hardiment à l'organisation sociale et à l'ordre religieux. Cervantes, écrivant un siècle après la réforme, alors que la fermentation soulevée par la Renaissance était depuis longtemps calmée, n'a rien de l'homme d'école et du théologien; mais armé comme Rabelais pour la polémique, et dominé par le génie de la critique, il déclare en riant une guerre à mort aux corrupteurs de la raison, et compose en se jouant un manuel de philosophie pratique qui est un trésor de joie et de sagesse.

Cervantes apporta le premier dans le roman le talent de la comédie. C'est par là que Don Quichotte reste sans égal dans son genre : la société s'y trouve représentée par des gens de toute classe. C'est une première invasion de la démocratie dans les ouvrages de l'esprit. Ce grand livre est à la portée de toutes les intelligences. De là sa prodigieuse popularité. Cette fable, dont les personnages semblent vivants, tant est grande la vraisemblance du récit, cette fable séduit les esprits les plus incultes, ceux qui ne peuvent comprendre les enseignements cachés sous l'ingénieuse fiction.

Il n'en est pas ainsi de Rabelais; pour

goûter la *doctrine absconse* de ce docteur incomparable, il faut rompre l'os. Aussi Rabelais ne peut-il se traduire; tandis que la traduction la plus infidèle ne peut entièrement défigurer Cervantes.

Mais comment expliquer qu'avec une popularité sans pareille dans la littérature moderne, Cervantes ait eu si peu d'influence de son vivant? Ses infortunes, sa vie besogneuse, son indigence, sa réputation bien petite, si l'on a égard à son génie et si on le compare à ses contemporains les plus célèbres, ce guignon qui le saisit dès sa jeunesse et ne le lâche qu'après sa mort, faut-il l'attribuer à un concours fortuit de circonstances défavorables ou à quelque mauvaise étoile?

Pour ce qui est de sa mauvaise fortune, Cervantes lui-même reconnaît volontiers qu'elle est le fruit de son imprévoyance. Ce rare esprit n'était point doué de ce qu'on appelle vulgairement le sens pratique, et il avoue qu'il ne savait point saisir l'occasion aux cheveux. Mais cet aveu n'est pas une explication suffisante, et il y a une autre cause qui explique mieux comment un homme d'une si haute intelligence et d'un si beau caractère, vécut constamment dans la misère et même un peu dans l'ombre.

Cervantes avait déclaré la guerre aux trois genres qui étaient alors le plus en vogue : le roman, la pastorale et la comédie. Avoir ruiné les romans de chevalerie, c'était assurément un grand résultat; et l'auteur de *Don Quichotte* s'applaudissait justement d'un

tel succès. La pastorale, genre faux, tomba naturellement dès l'apparition de ces récits courts et vifs dont Cervantes lui-même a laissé des modèles achevés dans ses inimitables nouvelles. Mais le faux et l'absurde ne pouvant plus s'étaler dans les ouvrages d'imagination, destinés à la lecture, s'étaient réfugiés au théâtre, et le théâtre était une citadelle inexpugnable. Le peuple y régnait en maître. C'était là son forum et son agora, et il s'agissait avant tout, pour les dramaturges, de plaire à cette foule avide d'émotions et de spectacles extraordinaires. Le vulgaire trouvait satisfaction : les directeurs s'entendaient à merveille avec les auteurs pour donner au public des représentations impossibles. Les inventions les plus goûtées étaient celles qui s'écartaient le plus de la réalité. Quant à la vraisemblance, on ne s'en préoccupait pas le moins du monde, et lorsqu'un dramaturge taillait une pièce dans un sujet historique, son premier soin était de travestir l'histoire et de fausser la tradition. Aussi, dans ce théâtre, que les critiques de l'Allemagne proclament éminemment national, il n'y avait de réellement national que la barbarie de la conception, de l'exécution et de la mise en scène, et le mépris et l'ignorance de toute règle.

Nous avons la poétique du genre, telle que l'a écrite Lope de Vega, pour justifier sa méthode dramatique. Le fécond dramaturge déclare en substance qu'il connaît les règles de l'art, mais qu'on ne gagne à les observer

ni réputation ni argent, parce que l'usage est plus fort que la raison. Il convient que le vulgaire ne se plaît qu'aux pièces absurdes, et il prétend qu'on doit le servir selon ses goûts, puisqu'on le fait payer. Il faut être barbare pour complaire au public :

Yo escribo por el arte que inventaron
Los que el vulgar aplauso pretendieron;
Porque, como las paga el vulgo, es justo
Hablarle ennecio para darle gusto.

Avec cette belle théorie, et fort de sa popularité, Lope de Vega ne considère que le succès, et tout en confessant que ses pièces de théâtre, sauf cinq ou six, sont des compositions monstrueuses, il en accepte la responsabilité, « car, dit-il, les œuvres qui pèchent contre la justesse peuvent plaire par cela même » :

Porque fuera de seis, las demás todas
Pecaron contra el arte gravemente.
Sustento, en fin, lo que escribí, y conozco
Que aunque fueran mejor, de otra manera,
No tuvieran el gusto que han tenido,
Porque á veces lo que es contra lo justo
Por la misma razon deleita el gusto.

Enfin Lope de Vega reconnaît la toute-puissance du parterre, la suprême autorité du peuple, qui était en effet, en Espagne, le maître au théâtre, comme il l'était au cirque sous les empereurs romains,

Y que es forzoso
Que el vulgo con sus leyes establezca
La vil quimera deste monstro cómico.

La poétique de Lope de Vega, très-ressemblante, en plusieurs points, à celle dont nous avons présenté un résumé dans les premières pages de cette étude, la poétique de Lope de Vega parut en 1602. Il faut la connaître, pour saisir toutes les intentions et les finesses de la virulente critique du théâtre espagnol, que Cervantes a faite de main de maître, par la bouche du chanoine de Tolède (*Don Quichotte*, Ire partie, ch. XLVIII). Remarquons, à ce propos, que toutes les fois qu'il s'agit d'une de ces exécutions capitales, qu'on appelle aujourd'hui des éreintements, en argot littéraire, Cervantes fait intervenir un homme d'église : c'est le curé qui condamne au feu les livres de Don Quichotte; et c'est un chanoine qui, après avoir signalé la pernicieuse influence d'un théâtre qui corrompt à la fois l'esprit et les mœurs, propose de créer un comité de censure pour les pièces dramatiques, ou du moins de les soumettre avant la représentation à un juge compétent, *por el riguroso examen de quien lo entiende.* Cette critique du théâtre contemporain est reprise et, s'il est possible, plus vigoureusement accentuée, dans la préface des Comédies et intermèdes, qui est une des plus belles et des plus curieuses pages de l'histoire littéraire de l'Espagne.

La critique de Cervantes portait sur tous les genres de littérature, et même sur les plus modestes. Lorsque Don Quichotte fait sa tournée dans une grande imprimerie de Barcelone (IIe part., ch. LXII), l'auteur profite de

l'occasion pour dire son mot sur quelques ouvrages récents, et notamment sur la prétendue continuation de son immortel chef-d'œuvre par Avellaneda; et il se moque à son aise et avec son ironie habituelle de la platitude des traductions. Les ouvrages italiens étaient alors à la mode en Espagne, comme, de nos jours, les ouvrages français, et, comme de nos jours, il y avait abondance de ces traducteurs mercenaires, qui traitent à forfait avec les libraires et qui travaillent à la diable, déshabillant sans pitié l'auteur qu'ils traduisent, pour le vêtir ridiculement. La corruption profonde et peut-être irrémédiable de la langue espagnole contemporaine est en grande partie du fait de ces traducteurs à gages, qui, sans conscience, sans discernement, se hâtent de mettre en circulation, dans un jargon inqualifiable, des productions médiocres et le plus souvent de bas aloi, de ces livres sans nom, que les entrepreneurs font fabriquer pour la consommation d'un public peu délicat. Le traducteur que Cervantes met en scène, et qui passe sa vie à traduire des bagatelles, c'est-à-dire des riens, ce traducteur n'est qu'un sot; mais il ne laisse pas pour cela de gagner gros à son métier.

Cervantes ne pouvait descendre plus bas dans la critique littéraire, à moins de s'arrêter à ces informes produits de la Muse populaire que les auteurs de bas étage, les sacristains et les aveugles, vendaient à la foule des rues, pour quelques menues pièces de monnaie. Son génie observateur n'a pas dé-

daigné de s'abaisser jusqu'à cette sentine de la littérature, et dans son *Voyage au Parnasse* il s'est souvenu de cette poésie infime et populacière qui hante les cabarets et les mauvais lieux.

Mais avant d'aborder l'examen sommaire de ce poëme burlesque et satirique, il convient de parler des animosités, des haines implacables qu'avait provoquées Cervantes, en appliquant sa prodigieuse sagacité et son incomparable jugement à l'appréciation de la littérature contemporaine.

L'histoire du chevalier de la Manche était avant tout un livre de haute critique littéraire, et il peut être inutile de le démontrer aux lecteurs réfléchis. Les *Nouvelles* abondent aussi en excellentes pages de critique. Il suffit de rappeler le dialogue des deux chiens de l'hôpital de la Résurrection de Valladolid, Scipion et Berganza; œuvre d'une grande portée philosophique, et qui est en même temps une satire très-fine des ouvrages d'imagination alors à la mode. Les historiens et les romanciers peuvent y apprendre d'un maître peut-être sans égal, comme conteur, l'art si difficile d'exposer et de narrer, en allant toujours droit au but, sans dissertations ni digressions intempestives. La triste et comique histoire du licencié Vidriera est remarquable par le nombre de ces réflexions profondes, rapides et justes, qui sont autant d'aphorismes littéraires. Dans la *Gitanilla* (l'original de la Esmeralda de *Notre-Dame de Paris;* la fameuse description de la cour des

Miracles est empruntée, sinon copiée, de la nouvelle de *Rinconete* et *Cortadillo*), dans cette description, qui n'a été ni surpassée ni égalée, de la vie des bohémiens, se trouve en germe la merveilleuse allégorie sous laquelle Cervantes a représenté la poésie, telle que la rêvait et la concevait son génie. Dans tous ses écrits, en un mot, sans parler des exemples, qui en font des modèles inimitables, il y a des règles, des préceptes, des théories, enfin des éléments suffisants pour composer un traité, sinon un code de haute critique littéraire. Je ne parle pas de l'histoire de Persilès et Sigismonde, où il y aurait encore à prendre, bien que ce roman soit avant tout un ouvrage philosophique, digne à tous égards d'un commentaire dans le genre de celui qu'a promis M. Diaz Benjumea.

Il nous suffit d'avoir signalé dans cette esquisse un des côtés les moins connus du génie de Cervantes. Ce grand écrivain était aussi un très-grand critique, et à ce titre il est le meilleur guide que l'on puisse choisir pour s'initier à la connaissance de la littérature espagnole de cette période si féconde, qui commence vers le milieu du seizième siècle et se prolonge jusqu'au premier quart du siècle suivant. Il ne se faisait aucune illusion sur l'agitation stérile qui tourmentait les esprits, ni sur la facilité, le nombre et la multiplicité des productions littéraires dans tous les genres. Il s'effrayait au contraire de cette folle gymnastique intellectuelle et de cette

infinie multitude d'écrivains et de poëtes qui se passaient à peu près tous de raison et de goût. Sauf quelques fortes têtes, qui résistèrent au vertige, chacun se précipitait dans cette orgie littéraire, et chacun se proposait pour modèle l'homme heureux et envié qu'on s'accordait à proclamer le roi du théâtre et le maître des beaux-esprits.

Cervantes était, il faut le croire, au-dessus de l'envie et de la jalousie. Il confesse lui-même, avec une noble ingénuité, qu'il ne connut jamais ces deux mauvais sentiments. Et, de fait, il était trop fort et trop sûr de ses forces, pour être envieux ou jaloux du mérite le plus solide. Il est probable toutefois que son âme généreuse, et si passionnée pour la vraie gloire, ne pouvait comprimer un mouvement bien naturel de légitime dépit, en voyant au faîte des honneurs et de la réputation ce Lope de Vega, qui n'était à ses yeux qu'un prodige, un phénomène extraordinaire, une rareté et presque une curiosité. Il l'a qualifié excellemment, en l'appelant « el monstruo de naturaleza; » et il est à remarquer que, dans le *Voyage au Parnasse*, il s'est servi de cette expression si originale et si juste pour qualifier l'envie.

Lope de Vega, malgré les éloges qu'il était obligé de lui donner, pour ne pas aller trop directement contre le courant, était à ses yeux le mauvais génie et le vrai représentant de cette littérature sans frein ni règle, qui ne s'inspirait que du caprice et de la fantaisie, qui se mettait à la remorque de la sot-

tise publique et aspirait à la popularité par tous les moyens, au détriment de sa dignité, et au mépris de ses devoirs et de sa mission. Le but de toute cette école d'entrepreneurs et de faiseurs (la collaboration était connue et très-fréquemment pratiquée) était avant tout de faire fortune, et la réputation, qu'on recherchait avidement, n'était qu'une condition pour mieux réussir dans ce commerce littéraire.

Cervantes lui-même en a fait la remarque dans la préface de la seconde partie de *Don Quichotte*, en répondant à cet indigne adversaire, qui, lui reprochant sa pauvreté comme un crime (*paupertas mihi exprobatur, acceptum philosopho crimen et ultro profitendum*, a dit noblement Apulée), se réjouissait de le priver de l'argent qu'il aurait pu gagner, en publiant lui-même la suite de son admirable roman. Reprenant avec enjouement cette passion du lucre, qui tenait lieu de talent à bien des écrivassiers, il remarque avec malice que le diable est bien fin, et qu'une de ses tentations les plus irrésistibles consiste à souffler à un homme l'idée de faire un livre, qui lui vaudra renommée et fortune « que bien sé lo que son tentaciones del demonio, y que una de las mayores es ponerle á un hombre en el entendimiento que puede componer y imprimir un libro con que gane tanta fama como dineros, y tantos dineros cuanta fama. »

Le nombre était infini de ceux qui succombaient à la tentation, poussés dans la

carrière des lettres, moins par leur vocation que par l'ambition de s'enrichir. L'intérêt et la cupidité étouffaient, non pas l'amour de la gloire, qui exclut toute passion basse, mais ce sentiment de dignité et de fierté que les hommes nés pour se distinguer du commun font passer avant les satisfactions les plus légitimes. La réputation s'escomptait en beaux ducats et en pensions, et la renommée d'un auteur était en proportion de sa fortune. Lope de Vega, le mieux renté des beaux-esprits, n'avait-il pas dit que le culte exagéré de l'art et de la poésie condamnaient l'artiste et le poëte à mourir obscur et misérable?

> Que quien con arte ahora las escribe,
> Muere sin fama y galardon.

Et lui-même ne donnait-il pas l'exemple en même temps que le précepte? Il convenait de bonne foi, devant une assemblée littéraire, que ses pièces ne pouvaient plaire qu'à des barbares; mais, loin de les désavouer, il s'applaudissait de leur succès, parce qu'il y gagnait *tanta fama como dineros, y tantos dineros cuanta fama.* Il conciliait ainsi sa vanité d'auteur avec ses intérêts et son amour du faste.

Cervantes, d'un si noble caractère, gémissait et rougissait de cette prostitution de la littérature. Aussi n'est-il pas surprenant que cet esprit généreux ait accordé, sans hésiter, la préférence à la profession des armes sur la profession des lettres qui n'était alors qu'un vil métier. L'ancien soldat, fier de ses

blessures et de sa main mutilée, préférait hautement le service militaire, dont il n'avait rapporté cependant que de glorieux souvenirs sans la plus petite récompense, à cette servitude des gens de plume, réduits pour vivre et prospérer, à flatter les grands et le peuple, à mendier la popularité ou des aumônes qu'on leur jetait sous forme de gratifications.

Cervantes, qui était né pour les choses de l'esprit, qui aimait avec la passion du génie la poésie et les lettres, savait par expérience, que le culte désintéressé de l'art, ne mène à rien dans ce monde. Il connut l'extrême misère, et en vint peut-être à douter de sa gloire. Ennemi juré du charlatanisme littéraire qui triomphait autour de lui, incapable de fléchir le genou devant l'idole, trop grand pour s'humilier, trop fier pour ramper, et trop sincère pour dissimuler sa pensée, il ne fut d'aucune coterie, d'aucune confrérie, dédaigna constamment la camaraderie, et dans les dernières années de sa vie seulement, il entra dans la congrégation du Saint-Sacrement et dans celle du tiers-ordre de Saint-François, peut-être par un sentiment de piété et par conviction religieuse, et peut-être aussi pour se ménager un refuge contre les calomnies et les persécutions de ses ennemis.

Ce qui me porte à croire que la prudence le dirigea dans ces deux circonstances, encore plus que la religion, c'est une insinuation assez claire de son ennemi le plus im-

placable, ce faux Avellaneda, qui mit une préface à son absurde et graveleuse continuation de don Quichotte, à seule fin de prodiguer à Cervantes l'injure et l'insulte. Avellaneda reproche aigrement à Cervantes, d'avoir offensé cet auteur dramatique, célèbre dans tous les pays, qui depuis tant d'années charme l'Espagne par ses innombrables et étonnantes comédies, conformes à la rigueur des règles qu'impose le public, et au respect de la foi et des mœurs que l'on doit attendre d'un ministre du Saint-Office[1].

Le Saint-Office est rejeté à la fin de la phrase, comme une menace. Oser attaquer, même à mots couverts, indirectement et d'une manière générale, un prêtre, un membre de la Sainte Inquisition! Quelle hardiesse! ou plutôt, quelle audace! Et quels droits avait la critique sur les œuvres d'un auteur dont l'inépuisable fécondité alimentait tous les théâtres de la nation! Evidemment ce pauvre Cervantes radotait ou cédait à un irrésistible mouvement d'envie. C'était l'opinion du faux Avellaneda. Après avoir indignement plaisanté sur la pauvreté de Cervantes, il lui reproche sa vieillesse, son

---

1. Ofender á mi, y particularmente á quien tan justamente celebran las naciones mas extranjeras, y la nuestra debe tanto, por haber entretenido honestísima y fecundamente tantos años los teatros de España con estupendas é inumerables comédias, con el rigor del arte que pide el mundo, y con la seguridad y limpieza que de un ministro del Santo Oficio se debe esperar.

humeur chagrine, et tout en faisant de misérables jeux de mots, il l'accable des autorités des théologiens, des pères de l'Eglise et des apôtres : saint Thomas, saint Jean de Damas, saint Grégoire, saint Paul, en l'accusant de jalousie et d'envie.

Toutes ces citations mettent le cachet aux invectives du pseudonyme et trahissent le scolastique, le moine implacable dans ses rancunes, le dominicain fanatique et intolérant qui, suivant l'usage autorisé par la procédure de l'inquisition, prend un masque et un nom d'emprunt pour calomnier à l'aise son ennemi et donner sans péril satisfaction à sa haine. Tout cela sous le vain prétexte de défendre Lope de Vega. Et plaise à Dieu, ajoute ce furibond, qu'il cesse de le harceler, maintenant qu'il a cherché un refuge dans l'Église, *y ¡ plegue á Dios aun deje, ahora que se ha acogido á la Iglesia y Sagrado* ! La phrase, vicieusement construite, présente un double sens; elle est amphibologique, et l'on ne sait au juste si c'est Lope de Vega qui s'est réfugié sous l'aile tutélaire de l'Église, ou bien Cervantes.

Pour moi, je crois que c'est bien ce dernier que le pseudonyme a voulu désigner. D'abord, il a déjà parlé de Lope de Vega comme d'un membre du Saint-Office ; de sorte que rappeler son caractère d'inquisiteur était tout au moins une répétition inutile. Ensuite il a fait de Cervantes un portrait très-peu flatté, le représentant comme un vieillard chagrin et morose, mécontent de

soi-même et des autres, dépourvu d'amis et de protecteurs. Sans doute, pour achever le tableau, ce médisant ajoute un trait final, qui nous montre Cervantes refrénant sa verve satirique, sous l'influence de la religion, à laquelle sur ses vieux jours il a demandé protection et refuge.

Quant au mérite littéraire de cet ennemi qu'il n'ose attaquer en face, ne pouvant le nier, il cherche à l'atténuer, à le réduire dans cette phrase dédaigneuse où perce le dépit : « Qu'il nous laisse tranquilles ! N'a-t-il pas dans son bagage sa *Galatée* et ses *Nouvelles* qui sont pour la plupart des comédies en prose? » De la part d'un ennemi ce jugement est précieux, et je ne pense pas que les admirateurs les plus éclairés de Cervantes puissent trouver une meilleure formule pour caractériser ces agréables et curieuses narrations, où domine le génie comique, au même degré que dans *Don Quichotte*. Il avait dit plus haut de ces mêmes nouvelles, en jouant sur le titre (*Novelas ejemplares*), qu'elles sont moins morales que satiriques, tout en reconnaissant que l'esprit n'y manque pas : « *Mas satiricas que ejemplares, si bien no poco ingeniosas.* » En répondant à son antagoniste, dans la préface de la seconde partie du *Don Quichotte*, Cervantes lui a su gré de cet aveu et l'a remercié d'avoir reconnu la valeur de son recueil de contes.

Ce n'est pas sans dessein que nous avons insisté sur les invectives d'Avellaneda. Non-

seulement elles nous montrent par un exemple quelles étaient les mœurs littéraires du temps; mais elles nous renseignent excellemment sur la situation vraie de Cervantes dans cette mêlée d'intrigants et de charlatans qui trafiquaient sans pudeur de la littérature. On le voit isolé, mécontent, sans appui, privé de ces relations et de ses sympathies qui ne sont pas d'un petit secours, même aux plus forts, car il n'est si ferme volonté qui ne se sente défaillir, ni si grand courage qui ne faiblisse, lorsque dans la lutte qu'on engage pour la bonne cause, on n'a pour se soutenir que ses bonnes intentions et le témoignage de sa conscience. Nous sommes tous ainsi faits, et s'il nous arrive de rompre en visière aux us et coutumes de notre temps, à la mode, aux préjugés, il nous faut encore l'approbation et la sympathie qui soutiennent et encouragent. Autrement, les forces manquent pour résister au courant, et à moins d'être trempés à la romaine, le doute nous gagne et nous finissons par nous abandonner, de guerre lasse, au désespoir ou à l'indifférence.

Cervantes désespéra peut-être, et il douta certainement de l'utilité de sa mission, et probablement de son génie, dont la flamme, loin de faiblir, s'avivait avec les années. *Y hase de advertir*, remarque-t-il, avec la conscience de sa valeur, *que no se escribe con las canas, sino con el entendimiento, el cual suele mejorarse con los años.* Grâce à ce feu qui dévorait son âme, il ne glissa pas de

l'indifférence dans le doute, et loin de suivre le conseil de cet ennemi qui lui reprochait une excessive activité intellectuelle, il marqua chacune de ses dernières années par un nouveau chef-d'œuvre[1]. Le *Voyage au Parnasse* est de la fin de 1614; il parut peu de temps après l'insipide rapsodie d'Avellaneda: les *Comédies et intermèdes* sont de 1615, les *Nouvelles* de 1613; la seconde partie de *Don Quichotte* fut sa dernière publication. Cervantes travaillait à trois ouvrages d'imagination, lorsque la mort l'enleva : la seconde partie de *Galatée*, *las Semanas del Jardin* et le roman de *Persilès*. On sait, par la préface de ce roman, qui est une scène du plus haut comique, que la maladie l'avait frappé mortellement, lorsqu'il la composa; et quiconque a quelque connaissance de la littérature espagnole, a lu cette admi-

---

1. Nous reproduisons le passage de la préface d'Avellaneda qui nous paraît résumer la situation morale de Cervantes sur son déclin : « Y pues Miguel de Cervantes es ya de viejo como el Castillo de San Cervantes, y por los años tan mal contentadizo, que todo y todos le enfadan, y por ello está tan falto de amigos, que quando quisiera adornar sus libros con sonetos campanudos, habia de ahijarlos, cómo él dice, al preste Juan de las Indias ó al emperador de Trapizonda, por no hallar titulo quizas en España que no se ofendiera de que tomara su nombre en la boca, con permitir tantos vayan los suy os en los principios de los libros del autor de quien murmura, y¡ plegne á Dios aun deje, ahora que se ha acogido à la Iglesia y sagrado! Conténtese con su *Galatea* y comedias en prosa; que eso son las mas de sus novelas : no nos canse » p. 2 (édit. Rivadeneyra).

rable dédicace, écrite au lendemain du jour où il avait reçu l'extrême onction. Ainsi, les plus belles productions de ce rare esprit appartiennent à la dernière période de sa vie et sont le fruit de ses dernières méditations.

III

Le *Voyage au Parnasse* peut être considéré comme un intermède dans la carrière littéraire de Cervantes. C'est le seul poëme de longue haleine qu'il ait produit, malgré l'inclination irrésistible qui l'entraîna de bonne heure à rimer. On sait qu'il a parsemé de vers la plupart de ses écrits : la *Galatée*, *Don Quichotte*, les *Nouvelles*, *Persilès*. Il en a fait de mauvais, beaucoup de médiocres. Mais dans la masse il y en a de bons et même d'excellents. Il ne s'agit que de choisir, car Cervantes, en proie à une véritable métromanie, a eu ses jours de bonne veine, et Sedano a fait dans ses écrits un choix de poésies de tous genres qui tiennent très-bien leur rang à côté des meilleures de son recueil.

Il ne faut donc pas se hâter de condamner en bloc les vers de Cervantes, comme on s'accorde à condamner ceux de Cicéron. Il suffit de se rappeler que Cervantes était un grand poëte en prose, et que c'est la supériorité de sa prose qui a nui au succès de ses essais poétiques. Ajoutons que dans ces

essais il a su garder une juste mesure, et que son bon sens incomparable l'a préservé de ces tentatives qui auraient pu compromettre sa réputation. Avec sa manie de versifier, n'est-il pas incroyable qu'il ait résisté à la tentation de composer un de ces poëmes épiques ou héroïques, qui se comptaient par centaines lorsqu'il entra dans la carrière? N'est-il pas étonnant que son imagination en travail, et si féconde en inventions merveilleuses, ne lui ait pas promis la gloire de l'Arioste ou la renommée du Tasse, et qu'il n'ait cédé à l'illusion? Ces réflexions ne sont donc pas venues à l'esprit des critiques qui ont été si sévères pour les productions poétiques de Cervantes? Et ne faut-il pas lui tenir compte, lui savoir gré de s'être tenu, sauf quelques écarts sans conséquence, dans les limites de son domaine? Et jusque dans ses écarts, ne retrouve-t-on pas quelques traces de son talent?

Certes, il n'était pas né poëte lyrique ni élégiaque, bien qu'il eût remporté des prix et des couronnes dans ces concours et joûtes poétiques, qui dans toutes les villes d'Espagne avaient remplacé les tournois et passes d'armes. Nous connaissons ces pièces couronnées et récompensées, qui sont tout au plus passables. Mais quand Cervantes se servait des vers comme de la prose, pour donner carrière à sa verve comique, sa poésie était vive, originale et forte. Ses deux sonnets sur le catafalque de Philippe II et sur l'expédition ridicule du duc de Medina,

allant, hors de temps, secourir Cadix, sont deux chefs-d'œuvre. L'auteur de *Don Quichotte* pouvait donc aborder sans crainte le petit poëme satirique et burlesque.

Il s'était en quelque sorte préparé à ce genre de composition poétique, et par ses comédies en vers et par une lecture assidue des poëtes italiens. Cervantes — et Voltaire eut cela de commun avec lui — lisait et relisait sans cesse l'Arioste, ce grand maître de la versification facile. Mais il se garda bien d'employer l'octave, c'est-à-dire la forme épique. Il prit le tercet, excellent pour le récit aussi bien que pour la satire, et qui donne au conteur la facilité de faire, pour ainsi dire, de la prose rimée, sans prétention, sans emphase, sans s'exposer à détonner.

Cervantes manie avec aisance le tercet, et durant tout le cours de son *Voyage*, il poursuit la narration des événements, sans effort, sans embarras, nullement préoccupé d'éviter cette négligence non affectée, que lui ont reprochée des Aristarques empesés et qui est, à notre goût, l'attrait le plus séduisant de ses écrits. Sa muse, qu'on nous permette la comparaison, marche à pied, « légère et court vêtue, en cotillon simple et souliers plats, » comme la Perrette de la fable. Dans ce costume simple et modeste, elle est à la fois agile, leste et familière, sans façons, sans prétentions, accorte et rieuse, franchement gaie, employant toujours le mot propre, parlant quand il le faut comme une princesse,

prenant au besoin le ton de la conversation ordinaire, et répandant à profusion, mais non sans discernement, ces maximes devenues proverbes, qui ont consacré à jamais la sagesse de Sancho Panza.

Les difficultés du poëme ne sont point dans la versification, qui est facile; mais dans les nombreuses allusions qu'on y trouve et dont la plupart échappent à l'interprétation. Mais, de même que dans le *Don Quichotte*, ces allusions ne troublent pas le courant du récit; et on peut les négliger sans inconvénient.

Le *Voyage au Parnasse* est en huit chapitres, de trois à quatre cents vers chacun. L'appendice est en prose, et de la meilleure; il résume excellemment l'esprit et les tendances de cette ingénieuse satire littéraire.

Le dessein de l'auteur est visible tout d'abord dans le sonnet qui précède le voyage. On y tourne en ridicule la manie des faiseurs de livres qui vont mendier des éloges en vers et en prose pour recommander leurs ouvrages au public. On sait avec quelle verve il s'était moqué dans la préface de la première partie de *Don Quichotte* de cette maladie des gens de lettres, toujours en quête de censeurs complaisants ou de protecteurs en crédit.

L'intention du poëte est encore plus nettement indiquée dans cet avis au lecteur, si substantiel dans sa brièveté. Le lecteur est averti et très-finement, de ne pas prendre trop au sérieux les louanges prodiguées aux prosateurs et poëtes nommés dans le *Voyage*.

Si vous êtes du nombre des élus, dit-on aux auteurs, tant mieux pour vous; et, si vous n'en êtes pas, tant mieux aussi. Que le lecteur averti prenne donc garde de confondre les éloges sincères avec ceux qui ne sont qu'ironiques.

Cervantes affectionnait particulièrement cette manière de critique, et il y excellait. Ses éloges ont tué plus d'un auteur dont la réputation s'épanouissait en plein soleil, avant que le curé, aidé de son compère le barbier et de la gouvernante, eût passé en revue la collection de romans, de pastorales et de poëmes qui avaient brouillé la cervelle de don Quichotte. Il ne faudrait pas imiter ce maître d'espagnol, nommé Pedro Pineda, un sot qui, prenant au pied de la lettre l'éloge que fait en riant le curé d'un ouvrage remarquable par le ridicule, s'avisa d'en donner à Londres, en 1740, une magnifique édition, en invoquant le témoignage de Cervantes en faveur d'un méchant auteur que Cervantes a exécuté sans pitié. Car il l'a repris à partie dans le *Voyage du Parnasse :* c'est ce même Lofraso, poëte espagnol, né en Sardaigne, que Mercure sauve de la fureur de Scylla et Carybde, en le nommant son garde-chiourme.

Lofraso n'est cependant pas le plus maltraité des mauvais poëtes nommés dans le *Voyage*. Arbolanches, le chef de la bande ennemie, le généralissime des ennemis d'Apollon, est accommodé de main de maître, et conformément à ses mérites. D'autres encore reçoivent un châtiment exemplaire; mais

l'impitoyable critique se contente de les désigner par leurs ouvrages : tels, par exemple, Andrés Perez de Léon, auteur d'un roman détestable et graveleux, *la Picara Justina*, Bernardo de la Vega et Bernardo Gonzalès de Bovadilla, auteurs de deux pastorales très-médiocres, *el Pastor de Ibéria* et *Ninfas y pastores de Henáres*.

Cervantes avait déjà suivi cette méthode, dans le fameux examen des livres de don Quichotte : citer les ouvrages, c'était désigner assez nettement les auteurs. Il goûtait peu la satire personnelle, mais il fallait faire quelques exemples; et il faut reconnaître que le nombre des victimes est bien petit, eu égard à la multitude de plats rimeurs qui encombraient les avenues du Parnasse. Il est vrai que Cervantes a fait des exécutions en masse; il y en a trois dans son *Voyage*. Mercure, voyant sa galère trop chargée et en danger de couler bas, passe au crible les poëtes qui se sont embarqués à son bord pour aller au secours d'Apollon, et il jette impitoyablement à la mer tous ceux qui sont de mauvais aloi. Au chant quatrième, un autre vaisseau, tout chargé de rimeurs, aborde au Parnasse; mais Apollon, effrayé du concours imprévu de ces volontaires, invoque Neptune, et alors recommence une seconde noyade, qui forme un des plus agréables épisodes du poëme. Enfin la bataille est livrée entre les deux armées ennemies, et les mauvais poëtes vaincus, le dieu des vers est obligé de semer de sel l'endroit où s'est livré

le combat, pour prévenir une épidémie de poëtereaux, qui naissaient et multipliaient comme des sauterelles sur le champ du combat.

Notons que Cervantes n'a nommé que cent-cinquante poëtes environ dans son poëme. Encore faut-il soustraire de ce nombre les mauvais et les auteurs qui sont introduits par pure complaisance, théologiens, historiens, jurisconsultes ; de telle sorte que les vrais serviteurs d'Apollon se réduisent à une poignée. Lorsque le maître du Parnasse distribue des couronnes aux vainqueurs, Cervantes ne compte que neuf lauréats, qu'il ne nomme pas, se bornant à en désigner trois seulement : les deux frères Argensola et Quevedo, c'est-à-dire les deux hommes qui avaient le plus respecté les droits de la raison dans leurs vers, et ce redoutable satirique qu'il appelle énergiquement « le fléau des sots poëtes. » Et, dans l'appendice, il remarque malicieusement que les quatre grands poëtes espagnols qui ont mérité le surnom de divins, sont arrivés à la postérité avec un très-léger bagage, de même que ces deux frères aragonais, dont les poésies réunies forment un tout petit volume. N'est-ce pas un dernier trait lancé contre Lope de Vega dont les écrits, incomplétement recueillis, forment une bibliothèque? Et n'est-ce pas ce prodige de fécondité que Cervantes a eu en vue en faisant le portrait de la vaine gloire, qui est une de ses plus heureuses allégories et le digne pendant du portrait de la vraie poésie ?

Pour lui, la poésie était une vierge, qui avait à son service toutes les sciences, et qui n'admettait auprès d'elle que des adorateurs capables de l'admirer et de la comprendre. Aussi voulait-il écarter de l'autel de cette divinité tous les profanes qui prétendaient la servir malgré elle, et le nombre en était infini. Combien pense-t-on qu'il y eût de versificateurs en Espagne à l'époque où Cervantes écrivait son *Voyage?* Sedano, dans un essai de catalogue, en a compté six cents environ, en reconnaissant que ce nombre représentait à peine le tiers de la totalité. Mais Sedano restait bien loin du compte exact.

Suarez de Figueroa, dans un passage très-curieux de son *Pasagero*, a pris la peine de noter, détail précieux et instructif, que dans une joute poétique, en l'honneur de saint Antoine de Padoue, plus de cinq mille pièces de vers furent envoyées au concours, de sorte, ajoute-t-il, qu'avec les papiers mis au rebut, il y aurait eu de quoi recouvrir les cloîtres de cent couvents. C'était alors l'usage de placarder sur les murs des cloîtres et des églises les pièces de vers qui avaient fixé l'attention des juges du concours; et c'était du haut de la chaire, en pleine église et au beau milieu de la solennité, qu'étaient proclamés les noms des lauréats [1].

Le même auteur nous apprend que la poé-

---

1. « En unaque los dias pasados se publicó en loor de san Antonio de Pádua, concurrieron cinco mil papeles de varia poesia : de suerte que habiendose

sie était tombée si bas, qu'on voyait souvent des artisans illettrés, des gens sans aveu, composer hardiment des comédies, des farces que l'on représentait, et des vers de toute mesure ou plutôt sans mesure, ni rime, ni raison, tels que pouvaient en produire des esprits incultes et bornés *incapaces y menguados*, pour emprunter ses propres expressions. Cervantes s'est souvenu de ces poëtes et rimailleurs de bas étage, et il les a placés dans le cortége de cette poésie ignoble et vagabonde qui hante la taverne et les maisons de débauche.

Il n'a rien oublié; il n'a rien exagéré; et ici comme ailleurs, il a suivi à la lettre le principe qu'il a posé lui-même en maints passages de ses écrits, et d'après lequel la vraisemblance ne doit jamais manquer aux fictions. Il a répété le même précepte dans ce même poëme, où l'on trouvera un résumé de son *Credo* littéraire, qu'il est inutile de reproduire ici, notre but n'étant pas de résumer ni d'analyser le *Voyage au Parnasse*, mais uniquement de préparer le lecteur à l'intelligence d'une œuvre qui renferme de grandes vérités sous sa forme plaisante, et qui est au fond un tableau très-ressemblant et très-animé de la littérature contemporaine de Cervantes. La table des auteurs cités dans le *Voyage*, aussi complète et étendue que nous

---

adornado dos claustros y el cuerpo de la Iglésia con los mas cultos al parecer, sobráron con que llenar los de otros cien monasterios. » *Pasagero*, Alivio 3.

avons pu la faire, dans les limites qu'il fallait garder, fournira des éclaircissements qui nous dispensent d'allonger encore cette introduction.

Le lecteur verra, en s'aidant de ses recherches, quels étaient les personnages dont Cervantes a si bien pris la mesure; et il remarquera qu'en accordant des louanges méritées à des esprits supérieurs et sensés, tels que Luis Barahona de Soto, Andres Rey de Artieda et quelques autres qui défendaient sans succès les droits compromis de la raison et du goût, il rend finement justice aux chefs d'école qui lançaient la poésie espagnole sur une pente fatale ou qui la précipitaient, pour mieux dire, vers la décadence.

Trente ans avant la publication du *Voyage au Parnasse*, dans le sixième livre de sa *Galatée* (1584), Cervantes avait chanté en octaves pompeuses les gloires poétiques de l'Espagne, sans ménager les louanges aux poëtes de tout rang et de tout genre. Les louanges ne manquent pas non plus dans le *Voyage au Parnasse;* mais l'éloge des poëtes les plus renommés va rarement jusqu'à l'apothéose, et tempéré par une douce et fine ironie, il est toujours plus près de la satire que du panégyrique. Nul ne se méprendra, par exemple, sur le vrai sens des louanges prodiguées à don Luis de Gongora, ce corrupteur systématique du bon goût et de la langue. Le poëte a même imité et très-heureusement en quelques endroits, le jargon de cette école du cultisme et de l'érudition

pédantesque, qui avait plus d'une analogie avec celle de Ronsard.

Il n'était guère possible de se moquer plus finement qu'il l'a fait de Ledesma, cet autre corrupteur de la poésie, qui faisait du divin à sa manière; car le mot et la chose existaient dès ce temps-là dans la littérature espagnole, et les poésies *á lo divino*, comme on disait, sont peut-être le plus triste témoignage des excès où s'emporta le génie espagnol, sous prétexte de religion et de mysticisme.

On remarquera aussi que l'ironie s'est glissée jusque dans l'éloge de Fernando de Herrera, ce grand poëte lyrique, que Cervantes admirait sincèrement, mais dont il goûtait peu les tendances vers un idéal impossible.

La bonne humeur, la gaieté spirituelle, l'invention ingénieuse et originale, la facilité de la narration, le charme du récit et la variété des épisodes abondent dans ce poëme que certains critiques ont traité, sans le connaître, avec trop de légèreté, ou même avec un dédain insolent. L'ouvrage se recommande assez par le nom de l'auteur. La lecture en est divertissante, et de plus très-instructive, car il s'agit d'une revue des poëtes contemporains faite par un homme qui les connaissait bien et qui s'affligeait à bon droit de la décadence imminente et de l'invasion croissante du mauvais goût.

On trouvera peut-être, si l'on ne prend pas la peine d'entrer dans l'esprit de ce

poëme satirique, on trouvera peut-être que le critique a été bien indulgent et parfois plus qu'indulgent. Mais Cervantes a été lui-même au-devant du reproche qu'on pourrait lui faire, d'avoir montré trop de complaisance à l'égard de certains rimeurs dont la postérité a oublié le nom. Il répond, comme s'il avait prévu l'objection, que le rang et la fortune sont de puissants auxiliaires de la médiocrité, et qu'il faut en conséquence ne pas se montrer trop sévère pour les prétentions littéraires des riches et des grands; *y pues es rico*, dit-il plaisamment de ce poëte maniaque qui vient à lui comme un messager d'Apollon, *no se le dé nada que sea mal poeta.*

Quant à lui-même, qui était gueux comme la plupart de ses confrères en poésie, il se plaint en riant de sa misère, et il se résigne sans beaucoup de peine à souffrir la pauvreté, la faim et l'injustice des hommes, en échange de la gloire immortelle qu'il convoitait par-dessus tout.

Ce n'est point à la vanité blessée ni à l'orgueil révolté qu'il faudrait attribuer les éloges qu'il fait volontiers de son propre mérite.

Cervantes nous paraît sans doute un peu glorieux; mais rappelons-nous qu'il n'eut jamais un sourire de la fortune. Ses contemporains ne l'apprécièrent pas à sa juste valeur. En se rendant naïvement justice, sans fausse honte comme sans fausse modestie, il se dédommageait et de la rigueur

du sort et des erreurs de jugement du public à son égard.

C'est d'ailleurs par ce côté confidentiel et personnel en quelque sorte, que le *Voyage au Parnasse* captive surtout la curiosité du lecteur. Cervantes a consigné dans ce petit poëme une partie de ses confessions, avec des détails très-précis que les biographes ont eu le tort de négliger. Il s'est peint au moral tel qu'il était en réalité, *en realidad de verdad*, pour emprunter une de ses façons de dire; et cette peinture véridique de son esprit et de son caractère n'est pas moins remarquable que la courte et vive description qu'il a faite de sa personne dans la préface de ses *Nouvelles*.

Quoi qu'en dise Cervantes au début du premier chant, il n'a guère emprunté à Cesare Caporale, poëte de Pérouse, de l'école burlesque du Berni, que le titre de son poëme. Son invention a tout fait, et son génie créateur a su féconder les quelques réminiscences qu'on peut noter çà et là. La composition du vaisseau allégorique qui transporte les poëtes au Parnasse, sous la conduite de Mercure, remonte, par la tradition, aux fictions poétiques du moyen âge. La métamorphose des méchants rimeurs en outres et en citrouilles, rappelle l'*Apokolokyntose* de Sénèque ou l'apothéose ridicule de l'empereur Claude. La rencontre de Neptune et de Vénus a pu être inspirée par quelques passages de l'Iliade ou de l'Enéide. Mais, invention ou réminiscence, tout porte

le cachet de ce génie sans pareil; et partout circule cette verve comique qui se distingue de celle de Molière par la causticité, c'est-à-dire par ce mordant qui caractérise l'esprit espagnol.

Le supplément en prose, faisant suite au poëme, soutient la comparaison avec les pages les plus brillantes des *Nouvelles* et de *Don Quichotte*. C'est tout ce que l'on peut dire pour louer dignement ce morceau.

Il est à peine nécessaire de remarquer que Boileau, lecteur assidu de Cervantes, s'est souvenu en composant son *Lutrin* de cette bataille entre poëtes, qui échangent des livres en guise de projectiles. Nous nous dispensons aussi de comparer le *Voyage au Parnasse* de Cervantes avec d'autres ouvrages du même genre. Il suffit de savoir que l'histoire littéraire n'était pas tout à fait oubliée dans la poésie dans le beau siècle de la littérature espagnole.

Juan Boscan, dans des stances imitées de Bembo, Gregorio Hernandez de Velasco, dans sa traduction de l'*Enfantement de la Vierge*, poëme de Sannazar, Christoval de Mesa, à la fin de son poëme sur la *Restauration de l'Espagne*, Luis Zapata, dans son *Carlos famoso*, Montemayor, dans le chant d'Orphée de sa *Diane*, Gil Polo, dans le chant du Turia de la *Diane amoureuse*, Cervantes lui-même, dans le chant de Calliope de sa *Galatée*, Lope de Vega, dans sa *Jérusalem* et dans le récit des fêtes poétiques, en l'honneur de saint Isidore (*justa poética*), d'autres

encore, dont le nom m'échappe, avaient célébré les gloires littéraires de leur siècle. Vicente Espinel n'a pas oublié les plus remarquables écrivains de son temps dans les deux chants de son *Temple de mémoire* (Casa de la memoria). Nombre de prosateurs et de poëtes sont aussi censurés ou cités avec éloge dans les trois remarquables épîtres du sévillan Juan de la Cueva sur l'art poétique (*Éjemplar poético*).

Mais aucun de ces ouvrages n'a rien de commun avec celui de Cervantes, sauf le dernier, où la satire trouve place à côté de la louange. Mais le poëme de Juan de la Cueva est essentiellement didactique; tandis que le *Voyage au Parnasse* est une véritable satire littéraire où la critique domine, tempérée par la plaisanterie.

Le *Voyage au Parnasse* ne peut être comparé non plus aux poëmes burlesques les plus célèbres dans la littérature espagnole : l'*Orlando*, de Quevedo; la *Mosquea*, de José de Villaviciosa; la *Burromaquía*, de Gabriel Alvarez de Toledo; la *Gatomaquia*, de Lope de Vega; la *Proserpina*, de Pedro Silvestre del Campo. Il y a bien quelques pièces de vers satiriques qui ont quelque parenté avec ce poëme, par exemple quelques boutades spirituelles de Quevedo et quelques épîtres de Hurtado de Mendoza. Mais c'est tout.

En réalité, je ne trouve guère parmi les contemporains de Cervantes que deux auteurs qui, sans avoir adopté la même forme, aient poursuivi le même but; ce sont préci-

sément les deux poëtes dont il a parlé peut-être avec le plus d'estime : Andrés Rey de Artieda et Luis Barahona de Soto. Le premier a fait une critique excellente et très-vive de l'école dramatique qui florissait en Espagne sous le règne théâtral de Lope de Vega, dans son épître au marquis de Cuellar sur la comédie (1605). Le second nous a laissé un tableau peu flatté et très-ressemblant de la poésie de son temps, et une satire virulente contre les méchants poëtes (*contra los malos poetos*). L'épître de Rey de Artieda et les deux épîtres de Soto Barahona peuvent servir de commentaire à la satire littéraire de Cervantes, et elles éclaircissent bien des passages obscurs du *Voyage au Parnasse*.

Pour terminer cette courte revue, ajoutons que Lope de Vega, émule de Cervantes, et rival malheureux toutes les fois qu'il a voulu lutter avec cet incomparable maître, a fait à son tour une espèce de *Voyage au Parnasse* sous ce titre non moins mythologique et un peu moins clair : « Le Laurier d'Apollon, » *El Laurel de Apolo*. C'est un poëme qui ne manque point d'agrément, malgré sa longueur démesurée, et d'une versification harmonieuse et facile; mais il est, malgré ses bons côtés, ennuyeux comme tous les panégyriques. Lope de Vega, très-jaloux de sa popularité, ne reculait devant aucun sacrifice pour la maintenir, son habitude était de louer tout le monde : on lui rendait ses éloges avec usure, et il était satisfait de cet échange. Dans son *Laurier d'Apollon*, il n'est

si mince rimeur qui ne reçoive une couronne : poëtes et poétereaux, rimeurs et versificateurs de tout ordre sont également couronnés des feuilles de l'arbre que n'atteint point la foudre. Aussi l'auteur a-t-il raison de déclarer dans sa préface qu'on ne saurait se méprendre sur ses intentions : « *El ánimo dirá su discurso : alabanzas son de todos.* »

Rien de plus juste. Le *Laurier d'Apollon*, en dix chants (*Silvas*) est un panégyrique universel. Malheureusement, quand on s'impose l'obligation de louer tout le monde, on est forcé de n'exclure personne et d'ouvrir la porte toute grande à l'élite et à la cohue. Ainsi a fait naturellement Lope de Vega, et c'est dans cette absence de toute espèce de choix et de discernement, qu'il cherche avec naïveté une excuse, « *porque me guiaba lo que se me ofrecia.* En d'autres termes, il prenait au hasard et ne se donnait même pas la peine de mettre un peu d'ordre dans cette foule bigarrée. Le poëme est sans plan, les épisodes très-impertinents (*el Baño de Diana*, *el Narciso*), y tiennent une place énorme, et la fin est une flatterie un peu grossière à Philippe IV, ce roi imbécile et bel esprit, qui ressemblait beaucoup à l'empereur Claude. Au moment où Apollon, pressé par tant d'aspirants à la couronne poétique, hésite à choisir un lauréat, Iris descend du ciel sur son rayon multicolore, et de la part de Jupiter, l'agile messagère annonce que le laurier sera remis à Philippe IV, et que ce

prince sera chargé de le donner au plus digne. Cette solution équivoque est bien digne d'un courtisan.

Cervantes ne comprenait point ce système de complaisance générale ; il distinguait entre le bon et le médiocre, entre le mauvais et l'excellent. Les lecteurs français qui voudront faire avec lui le *Voyage du Parnasse* trouveront, nous n'hésitons pas à le dire, non-seulement un guide sans pareil qui ne les laissera pas s'endormir en chemin, mais encore un critique de la grande école, d'une sagacité rare, d'un goût exquis, incomparable dans l'art si difficile d'enseigner la vérité en riant, et de rendre la sagesse aimable.

FIN DE L'INTRODUCTION.

LE VOYAGE

AU PARNASSE

DE

MICHEL DE CERVANTES SAAVEDRA

Tu que me escuchas, si el oido aplicas
Al dulce cuento deste gran Viage;
Cosas nuevas oiras, de gusto ricas.

(Ch. VIII.)

DÉDICACE.

A DON RODRIGO DE TAPIA,

CHEVALIER DE L'ORDRE DE SAINT-JACQUES, FILS DU SEIGNEUR PEDRO DE TAPIA, AUDITEUR AU CONSEIL ROYAL, ASSESSEUR AU TRIBUNAL SUPRÊME DU SAINT-OFFICE.

Je vous adresse ce mien *Voyage au Parnasse*, qui ne messied ni à votre âge dans sa fleur, ni au caractère de vos studieuses occupations. Si vous lui faites l'accueil que j'attends de votre noble générosité, il restera célèbre dans le monde, et mes vœux seront comblés.

Dieu vous garde.

MICHEL DE CERVANTES SAAVEDRA.

AVIS AU LECTEUR.

Lecteur curieux, si par hasard tu es poëte, et que ce *Voyage*, venant à tomber entre tes mains pécheresses, tu t'y trouves cité et marqué parmi les bons poëtes, rends grâces à Apollon de la faveur qu'il t'a faite ; et si tu ne t'y trouves pas, tu peux également les lui rendre. Et que Dieu te garde.

L'AUTEUR A SA PLUME.

—

SONNET.

EL AUTOR Á SU PLUMA.

SONETO.

Pues veys que no me han dado algun soneto
Que ilustre deste libro la portada,
Venid vos, pluma mia mal cortada,
Y hazedle aunque carezca de indiscreto.

Hareys que escuse el temerario aprieto
De andar de una en otra encruzijada,
Mendigando alabanzas, escusada
Fatiga é impertinente, yo os prometo.

Todo soneto y rima allá se avenga,
Y adorne los umbrales de los buenos,
Aunque la adulacion es de ruyn casta;

Y dadme vos que este *Viaje* tenga
De sal un panezillo por lo menos,
Que yo os le marco por vendible, y basta.

(Obras completas de Cervantes ilustradas por los SS. Hartzenbusch y Rosell : Madrid, Rivadeneyra, 1863, vol. I, p. LXVII.)

L'AUTEUR A SA PLUME.

SONNET.

Vous le voyez, je n'ai reçu aucun sonnet pour parer le frontispice de ce livre. Approchez donc, vous, ma plume mal taillée, et faites-en un, dût-il ne pas manquer de mesure.

Vous m'épargnerez ainsi l'ennui de parcourir au hasard les carrefours, mendiant des louanges; corvée inutile autant qu'humiliante, je vous assure.

Que rimes et sonnets aillent, à la bonne heure, orner le seuil des honnêtes gens, malgré l'abjecte origine de l'adulation.

Faites seulement que ce *Voyage* ait pour le moins quelques grains de sel, et je vous réponds qu'il se vendra. C'est tout.

Ce sonnet, dont nous reproduisons le texte comme une rareté, ne se trouve que dans l'édition originale de 1614, à la suite d'une épigramme latine en distiques d'Augustin de Casanate Rojas, et dans l'édition de Milan, 1624, à la suite d'une dédicace de l'éditeur.

VOYAGE

AU PARNASSE

CHAPITRE PREMIER.

Un quidam, Caporal Italien, citoyen de Pérouse, je crois, Grec par le génie et Romain par le cœur; cédant à un caprice respectable, eut la fantaisie de s'en aller au Parnasse, pour se soustraire aux tumultueuses agitations de la cour. Il se mit en route seul et à pied, et tout doucement arriva en un lieu où il acheta une mule antique, ayant robe grise et jambes fourchues, un spectre effrayant. Jamais on ne vit bête de proportions plus colossales, ni moins propre à porter une charge. De grands os, et peu de résistance; la vue courte, avec une longue queue; les flancs amaigris, et le cuir plus dur que celui d'une rondache. Elle était d'une humeur parfaitement irrésistible, et toujours prête à faire la révérence, aussi bien en avril qu'au mois de janvier. Enfin, notre vaillant poëte, fit, sur cette monture, son entrée au Par-

nasse, et le blond Apollon le reçut d'une façon aimable, et d'un front serein. Quand le poëte, seul et sans un liard, fut de retour dans sa patrie, il raconta des choses que la renommée transmit à tire-d'aile, d'un pôle à l'autre.

Et moi aussi, qui sans répit travaille et veille, pour avoir (du moins en apparence) le don de poésie, que le ciel m'a refusé; j'aurais voulu dépêcher mon âme à grande vitesse, et lui faisant traverser l'espace, la placer sur les cimes de l'OEta renommé. Découvrant de cette hauteur le courant de la charmante Aganippe, d'un petit bond j'aurais pu y mouiller mes lèvres; et une fois rempli de la riche et suave liqueur, je serais devenu un poëte illustre, ou tout au moins magnifique. Mais, mille obstacles surgirent aussitôt, et mon projet en germe avorta, et mon désir resta non satisfait. Sur cette lourde pierre que la fortune a mise sur mes épaules, je lis mes espérances déçues. Le nombre de lieues d'un si long voyage me parut devoir détourner du but ma bonne volonté; mais tout aussitôt, les fumées de la gloire vinrent à mon secours, et me rendirent le chemin court et facile.

Je dis à part moi : « Si je parvenais à me hisser sur l'abrupte cime de cette montagne, et à ceindre mon front d'une couronne de laurier, je ne porterais point envie au bien dire d'Aponte, ni à la verve de Galarza, un agneau en actes, et un Rodomont en paroles. Et comme l'erreur (illusion) est au début de

toute entreprise, séduit par mon désir, je m'avançai, les pieds dans la poussière du chemin, et la tête au vent. Enfin, mettant mon choix en selle, et moi-même sur la croupe du destin, je me décide à faire le grand voyage. Que si quelqu'un s'étonne d'une pareille monture, qu'il apprenne, s'il l'ignore, qu'elle est en usage non-seulement en Castille, mais partout ailleurs. Nul ne peut prétexter une excuse, pour refuser le service de cette monture; tout mortel qui voyage, l'accepte. Elle est parfois aussi légère que l'aigle ou la flèche qui fendent l'air; et parfois elle marche avec la lenteur de la tortue.

Quant au bagage d'un poëte, toujours léger, comme il n'y a point de valise, toute monture lui est bonne. Il est de fait incontestable, qu'un poëte, héritât-il d'un trésor, loin d'augmenter son bien, le perd infailliblement. C'est là une vérité dont l'explication consiste, selon moi, en ce que tu les animes, ô grand Apollon, mon père, de ton esprit, dans leurs desseins. Et comme ton esprit ne descend point aux vétilles des affaires pratiques, et ne va point se noyer dans le lucre vil, eux, soit qu'ils se livrent à la plaisanterie ou au sérieux, n'aspirent jamais au gain en quoi que ce soit, et ils s'envolent par-dessus les sphères. Ils racontent les actions de Mars sur l'arène sanglante, ou les amours de la douce Vénus, parmi les fleurs; ils pleurent la guerre ou chantent l'amour, et la vie passe pour eux comme un songe, ou comme le temps pour les joueurs passionnés.

Les poëtes sont faits d'une pâte molle, tendre, flexible et souple, et ils aiment volontiers le foyer d'autrui. Le plus sage des poëtes ne suit dans sa conduite que les inspirations de sa fantaisie enchanteresse ; toujours riche d'expédients, et d'une éternelle ignorance. Absorbé par ses chimères, et admirant ses propres actes, il ne vise ni à s'enrichir ni à s'élever à une position honorable.

Que les lecteurs y regardent donc à deux fois, comme dit le vulgaire mal poli et à la voix rauque; car je suis un poëte de cette façon. Cygne par mes cheveux blancs, corbeau noir et criard par la voix, le temps n'a pu dégrossir le rude tronc de mon génie. Jamais, au sommet de la roue mobile, je n'ai pu me voir seul un instant, car lorsque je veux monter, elle ne bouge. Toutefois, désireux de savoir si un grand dessein peut se promettre un heureux succès, je continuai mon voyage à pas tardifs et lents. Un pain blanc, avec huit miettes de fromage, ce furent là toutes les provisions de mon bissac, poids léger et utile au voyageur (piéton). Je dis adieu à mon humble cabane, adieu à Madrid, adieu au Prado et aux fontaines qui versent le nectar et l'ambroisie, adieu aux causeries capables de charmer un cœur rongé de soucis et deux mille solliciteurs sans protection, adieu au lieu agréable et fabuleux, où deux géants furent consumés par la foudre flambante de Jupiter ; adieu aux théâtres publics, honorés par l'ignorance que je vois triompher dans les cent mille sottises qu'on y dé-

bite; adieu à la promenade de Saint-Philippe, où je vois si le chien Turc monte ou descend, comme dans une gazette vénitienne; adieu à la faim subtile de quelque hidalgo; c'est afin de ne pas tomber mort devant ta porte, que je quitte aujourd'hui ma patrie et sors de ma nature.

Ce disant, j'arrivai tout doucement au port qui a reçu son nom des gens de Carthage, port abrité et fermé à tous les vents, d'un si rare et éclatant renom, que devant lui s'inclinent tous les ports baignés par la mer, éclairés par le soleil et fréquentés par les navigateurs. Mes regards s'étendaient sur la vaste plaine de cette mer qui rappela à ma mémoire les exploits héroïques de l'héroïque don Juan. Moi aussi, au milieu des glorieux combattants, par ma valeur et mon courage, j'eus, bien que chétif, part à la victoire. Là, plein de rage et d'un mortel dépit, l'Ottoman orgueilleux vit sa fierté abattue et réduite à rien.

Ainsi rempli d'espoir, et exempt de crainte, je cherchai aussitôt une frégate, afin de donner suite à mon grand projet; et sur l'argent liquide de la plaine azurée, je vis approcher un vaisseau, à voiles et à rames, qui allait prendre terre dans le vaste port. C'était bien le plus superbe, le plus merveilleux et le plus parfait des navires qui font sentir leur poids aux épaules de Neptune. Jamais la mer ne vit son pareil, non! pas même parmi la flotte qui fut détruite par la vengeance de Junon. Le navire Argo, lors de la conquête de la toi-

son d'or, n'était pas aussi brillant, ni aussi riche d'ornements.

Il entrait dans le port au moment où la belle Aurore, à la chevelure assouplie et respirant l'amour, sortait par les portes de l'orient. Une grande explosion se fit entendre; c'était le salut de la galère royale, qui réveilla la foule en sursaut. Le son des clairons remplissait le rivage d'une divine harmonie, et les rameurs faisaient éclater leur joie bruyante. Cependant les heures avançaient la journée, et la lumière devenue plus intense permit de voir plus nettement la construction superbe du grand navire. Il jette l'ancre et s'arrête dans le port, et sur la mer tranquille il lance un large canot, au milieu de la musique et des clameurs joyeuses. Les matelots, suivant l'usage, couvrent la poupe de riches tapis, dont la trame n'est qu'or et soie. Ils touchent enfin au rivage, et du brillant canot s'élance un beau cavalier, porté sur les épaules de quatre galants compagnons.

A son costume et à la sévérité de son maintien, je reconnus aussitôt le portrait vivant de Mercure, messager des dieux de la fable. Belle taille et prestance semblable, pieds ailés, et le caducée, symbole de prudence et de sagesse. J'aperçois enfin ce même jouvenceau qui, du haut des célestes demeures, apporta tant de faux messages à la terre.

Je l'aperçus, et à peine ses pieds ailés avaient-ils touché le sable trop heureux d'être foulé par un dieu, lorsque, roulant cent mille idées dans mon imagination, je vins

me jeter à ses pieds, si beaux de leur ornement. Aussitôt le dieu disert me fit lever, et en vers mesurés et sonores, il commença à me parler ainsi : « O Adam des poëtes, ô Cervantes ! que signifient ce bissac et ce costume, mon ami ? » témoignant ainsi qu'il ignorait mon dessein. — Et moi, répondant à sa question, je dis : « Seigneur, je vais au Parnasse et, à cause de ma pauvreté, je poursuis mon chemin, accoutré de la sorte ». — Et lui à moi : « O esprit surhumain, dit-il, et supérieur à celui de Cillène, sois comblé d'abondance et d'honneur; car enfin, tu fus jadis un valeureux soldat, ainsi que le témoigne cette main mutilée. Je sais très-bien que, dans ce terrible combat naval, tu perdis le mouvement de la main gauche, pour la gloire de la droite ; et je sais aussi que cet instinct surhumain qui fait battre ta poitrine, notre père Apollon ne te l'a pas inspiré en vain. Sur la croupe de Rossinante, tes ouvrages pénètrent dans les coins les plus reculés de la terre, provoquant les attaques de l'envie. Poursuis, rare inventeur, poursuis ta marche et ton dessein, et prête ton aide à Apollon, puissant renfort, avant que n'accourre la troupe infime de plus de vingt mille poëtes avortons, dont la qualité est, pour eux-mêmes, un problème. Voilà que les sentiers et les chemins sont inondés de cette canaille inutile ; ils vont vers la montagne et ils ne méritent pas même de se reposer à son ombre. Arme-toi incontinent de tes vers, et mets-toi en état de poursuivre avec moi

ce voyage; apprête-toi pour la grande entreprise. Avec moi tu feras le trajet en toute sûreté, sans avoir à te préoccuper des provisions de bouche. Pour qu'il ne te reste aucun doute sur la vérité de mes paroles, entre avec moi dans ma galère, et tu y verras de quoi te rassurer dans ton étonnement ».

Bien que tout me parût mensonge, j'entrai avec lui dans la belle galère, et j'y vis des choses dont le souvenir me ravit encore. Depuis la quille jusqu'au pont, elle était entièrement construite avec des vers, sans aucun mélange de prose. Les arbalétrières étaient entièrement faites avec des strophes (glosas), toutes composées lors de la noce de celle qu'on appela la Malmariée (*Malmaridada*). Les bancs des rameurs se composaient uniquement de romances, troupe hardie, mais nécessaire, car elle s'adapte à toute sorte d'actions. La poupe était d'une matière étrange, adultérée, avec des sonnets de bon aloi, d'ailleurs d'un travail exquis et très-varié. Les rebords de droite et de gauche étaient deux vaillants tercets, fort à propos pour étendre au loin l'action des rames. Je m'aperçus que la grande vergue était une longue et triste élégie, moins habile à chanter qu'à pleurer; et c'est de là, je pense, qu'est venu le mot en usage pour rendre les souffrances d'un malheureux : il est passé par la vergue (*pasó crugia*). Le grand mât, s'élevant jusqu'au ciel, était enduit, comme avec de la poix, d'une dure et prolixe chanson (*cancion*, *canzone*) d'une épaisseur de

six doigts. Il était d'ailleurs, ainsi que l'antenne qui le croisait, de rudes *estrambotes* qui laissaient assez paraître de quel bois on les avait faits. Le racage, toujours babillard, n'était qu'un composé de petits couplets (*redondillas*) qui le rendaient, en apparence, plus léger. Les agrès semblaient être des *séguidillas*, composées de plus de mille extravagances, qui ne manquent pas de chatouiller le cœur. Les rombalières, de puissantes et honnêtes stances, planches de grande résistance, capables de supporter un ou deux poëmes. Il fallait voir les bruyantes bannières qui s'agitaient au souffle de l'air; c'étaient des rimes variées et un peu licencieuses. Les mousses qui couraient de çà et de là, semblaient des vers enchaînés, quoiqu'ils fussent libres dans leur travail. Quant aux œuvres mortes, ce n'étaient que vers blancs ou graves sixains, qui rendaient la galère plus belle.

Enfin, d'une façon aussi aimable que douce, Mercure, remarquant que j'avais vu ce vaisseau, qui mérite justement tes louanges, ô lecteur, s'assit auprès de moi, et d'une voix sonore et harmonieusement suave, il m'adressa ces paroles, pleines de raison :

« Parmi les objets de ce monde, qui sont rares et nouveaux, et extraordinaires, tu remarqueras, si tu veux y arrêter ton attention, que ce vaisseau est un de ceux qui méritent le plus d'exciter l'admiration, et qu'il peut provoquer l'étonnement des peuples voisins et les plus reculés. Il n'est pas le produit de quelque machine enchantée, mais l'ouvrage

du génie divin d'Apollon, dont la toute-puissance égale la volonté. Il l'a fabriqué, — le cas est nouveau, — à cette fin uniquement, que j'y fisse entrer tous les poëtes qui existent entre le Pactole et le Tage fameux. Le grand maître de Malte, averti par des espions discrets que l'Orient apprête ses flèches barbares, est inquiet, et il fait convoquer la milice qui porte la croix blanche sur sa poitrine, afin de puiser dans son concours force et courage. Suivant son exemple, Apollon a voulu que les poëtes renommés s'empressent d'accourir au Parnasse, qui se trouve réduit à une dure extrémité. Et moi, touché de ce fâcheux contre-temps, sur cette coque légère, instruit par avance de ce que j'ai à faire, je hâte ma course. J'ai rasé les rivages d'Italie, j'ai vu ceux de France, sans y toucher. Car l'Espagne est le but de ma course. C'est ici que mon voyage se terminera, je l'espère, par un doux accueil, et que je serai aisément expédié. Pour toi, dont les cheveux blancs trahissent la faiblesse, tu seras mon courtier, en cette affaire, et le poursuivant de mon projet. Vas, sans tarder un seul instant, et à tous ceux qui sont inscrits sur cette liste, tu diras de la part d'Apollon, tout ce que tu trouveras noté de ma main dans ces papiers. »

Et les ayant tirés, j'y vis un nombre infini de noms de poëtes, Yanguais, Biscayens et Coritos. J'en vis aussi de fameux de l'Andalousie, et, parmi les Castillans, des hommes chez lesquels la poésie se plaît à habiter.

Mercure me dit : « Je veux que tu m'énumères les noms de cette cohorte vaillante, sans oublier, puisque tu en es instruit, la valeur de leur génie. » — Et moi je répondis : « Je dirai ce que je sais de ceux qui ont le plus de poids, pour t'engager à faire, devant Apollon, l'éloge de leur mérite. » Il écouta, et je parlai de la sorte.

CHAPITRE II.

Le dieu parleur était suspendu à ma bouche de vieillard; muet alors, car celui qui écoute doit garder le silence. Tout à coup j'éternuai bruyamment, et pour conjurer le fâcheux présage, je fis des signes de croix et m'empressai aussitôt d'obéir à l'ordre du grand Mercure. Je regardai la liste, et m'aperçus que le premier nom était celui du licencié Juan de Ochoa, mon ami, comme poëte, et un vrai chrétien. A la louange de ce noble esprit, je dis que sa haute raison peut hâter la mort de l'ennemi. Si son génie ne se distrait et s'entretient dans la grammaire espagnole, Apollon ne verra pas son pareil; car par sa poésie, unique au monde, il peut espérer de mettre le pied au sommet de la roue inconstante ou de la boule mobile.

Celui-ci, la lumière des comiques, se nomme le licencié Poyo, dont le soleil n'est obscurci par aucun nuage; mais comme il est absorbé sans cesse par ses imaginations, et par ses inventions chimériques, il ne se rendra point au combat tumultueux.

Celui-ci, que tu places le troisième sur ta liste, se nomme Hippolyte de Vergara. Si tu fais dessein de l'emmener au Parnasse, tu es sûr d'avoir en lui un dard aiguisé, une flèche, une arquebuse, un foudre prompt à frapper l'ignorance.

Celui-ci, dont le génie est fleuri comme le mois de mai, et qui débute maintenant par de nouveaux essais de comédie, c'est Godinez.

Et celui-ci, dont les vers si doux transportent les âmes d'amour, lorsqu'il se livre aux regrets ou aux chants amoureux et tendres, c'est un soldat qui en vaudra mille, lorsque l'élite des combattants choisis affrontera cette entreprise sans exemple. C'est, dis-je, don Francisco, si renommé dans la double profession des armes et des lettres, qu'Apollon le proclame son égal. de Calatayud est le complément de son nom. C'est tout ce que je puis dire pour effrayer l'envie.

Celui-ci qui vient à la suite, est un saint, je veux dire, un poëte de renom : il se nomme Miguel Cid, et il ravit d'admiration le chœur des Muses.

Celui-là, qui hisse ses vers sur les épaules de Calisto, tant célébré par la renommée en tout temps, c'est ce poëte charmant et spirituel, si bien accueilli, le plus sonore et le

plus sévère de ses confrères en Phœbus ; celui-là même qui possède uniquement le secret d'écrire avec un charme et un esprit si raffinés, qu'on ne lui connaît point d'égal au monde. C'est DON LUIS DE GONGORA, que je crains d'offenser par ces louanges écourtées, bien que je les pousse au degré le plus extrême.

O toi, divin esprit, qui obtiens dès à présent la récompense proportionnée à tes vœux et à tes souhaits bien placés, DIVIN HERRERA, dans des emplois nouveaux et très-mérités tu exerces ton fonds, aspirant aux trophées célestes. Tu contemples la splendeur éclatante et radieuse de ta belle lumière, en celle qui comble ton âme de béatitude. Tel qu'un lierre tu t'attaches au mur indestructible de l'immortalité, et de ce qui est dans ce monde rempli de ténèbres, tu ne fais aucune estime.

Et toi, DON JUAN DE JAÚREGUI, dont la plume hardie vole si haut, que je puis t'élever au-dessus des sphères, laisse un moment Lucain, qui respire dans tes accents, et d'un regard compatissant, contemple la situation fâcheuse d'Apollon. De mille imprudents les dépouilles t'attendent ; ils se comparent aux champs fertiles, et ils sont comme le chaume après la moisson.

Et toi, de qui les Muses attendent un puissant renfort, DON FÉLIX ARIAS, sois docile aux doux accents qui t'appellent ; elles te conjurent de défendre contre cette gent mécréante, leur beauté et le courant éternel

d'Aganippe et d'Hippocrène. Voudrais-tu permettre par hasard que dans la suave liqueur se désaltérât un poëte qui sue et a le hoquet en faisant ses vers? Non, tu ne le voudras pas; trop riche et féconde est ta veine pour que tu souffres rien d'imparfait.

Seigneur, dis-je à Mercure, effacez celui qui vient après ; ce n'est qu'un sot joueur, qui ne sait ouvrir le jeu que par des satires.

Pour celui-ci, tu peux le priser haut; c'est Alonso de Salas Barbadillo, qui a mes sympathies et toute mon estime.

Celui qui vient ensuite, s'il faut le dire, garde-toi de l'embarquer; tu peux le rayer de ta liste. Le dieu dit : « J'en suis bien aise. » — C'est un jeune présomptueux qui prétend imiter Ganymède, avec ses oripeaux gothiques. Si tu m'en crois, tu t'en iras sans lui. »

Tu n'agiras pas de même avec celui-ci, le grand Luis Cabrera, qui, tout petit qu'il est, atteint toutes choses, car il sait tout. C'est un maître connu en histoire, et si profond dans ses discours sensés, que tu croiras voir Tacite, si je te le montre.

Celui qui s'avance est un galant homme, éprouvé par les vicissitudes du sort changeant et par la dure étreinte du temps variable. Riche autrefois de biens périssables, et plus riche encore à présent de ceux qui ne passent point, il sera ferme à ton service. Le rocher qui se dresse au-dessus de la mer brave les assauts des flots mobiles sans en être ébranlé. En vain Borée, déchaînant sa fu-

reur sur la terre, veut courber les cèdres superbes; ils tiennent bon sans plier. Celui qui est un exemple vivant de cette force de résistance se nomme Don Lorenzo Ramirez de Prado.

Celui qui vient après est Don Antonio de Monroy, modèle d'esprit et de courtoisie. Pour la valeur héroïque, autant que pour la science, son capital est si riche qu'il peut donner satisfaction aux désirs les plus ambitieux. Je vois en lui bien plus qu'il ne promet.

Celui-ci est un seigneur de noble prestance, et dont l'âme ressemble de tout point à celle de Torquato. Je parle de Don Antonio de Paredes, que ses amies les Muses ont comblé, pour ce qui est du génie et des mœurs, des dons de l'âge mûr, en ses vertes années.

Celui-ci, dont tu envies l'aide, c'est Don Antonio de Mendoza; en l'emmenant à ta suite, tu rendras un signalé service à Apollon.

Celui-ci, qui fait le charme des Muses, plein de grâce, de bon goût et de sens, emporte la palme du discernement; il se nomme Pedro de Morales, façonné par la politesse des cours, un asile ouvert à mon malheureux sort.

Celui-ci, qui a sa pointe de Zoïle, est le grand Espinel, dont l'incomparable style mérite le premier rang que lui a valu la guitare[1].

---

1. « .... Que en la guitarra. »
« Tiene la *prima*, y en el raro estilo. » Jeu de

Celui-ci qui de si loin dépasse le but, et va bien au delà des sommets du Pinde; qui jure, tempête et déchire, tient plus du poëte que du godelureau : c'est JUSEPE DE VARGAS, dont le génie subtil et l'étrange caractère sont hors ligne.

Celui-ci dont le brillant génie mérite de justes hommages, et prodigue aux Muses des fruits et des fleurs, c'est le fameux ANDRÈS DE BALMASEDA, de qui l'esprit grave et charmant comble d'aise le grand Apollon.

Celui-ci est ENCISO, gloire et ornement du Tage, honneur du Manzanarès, qui tire satisfaction d'un fils si renommé.

Celui-ci, choisi entre mille, c'est le brave LUIS VELEZ DE GUEVARA, qu'on peut appeler l'ennemi du chagrin; poëte géant dont il faut louer les vers nombreux et le rare génie, quand il nous peint un Gnathon ou un Dave.

Celui-ci est DON JUAN D'ESPAGNE, que les louanges humaines ne sauraient assez louer, car tous ses vers sont divins.

Celui-ci, qui comble d'orgueil les muses de Lugo, c'est SILVEIRA, si célèbre, que tu as tant à cœur d'emmener et avec raison.

Celui qui vient après, c'est le grand DON PEDRO DE HERRERA, bel esprit si connu par son élévation dans les matières d'honneur.

Celui-ci, qui de l'abîme de l'oubli, a tiré

---

mots intraduisible. Vicente Espinel, bon poëte et excellent musicien, est l'inventeur de la chanterelle, *prima* en espagnol.

pour la seconde fois la belle Proserpine, — surcroît de richesse pour l'Espagne et pour les contrées que baigne le Dauro, — tu le verras déployer toute l'ardeur de son brillant courage dans cette lutte à mort, attendue et redoutée, en ces jours peu fortunés, par notre faute. Et quoi d'étonnant ?

C'est le docte et grave Don Francisco de Farias.

Celui-ci, que j'ai toujours honoré religieusement, l'oracle et l'Apollon de Grenade, et même de cette contrée et des plus lointaines, c'est Pedro Rodriguez.

Celui-ci est Tejada, aux vers sonores et roulants comme le tonnerre, toujours élevé et majestueux.

Celui-ci qui sue les vers par tous les pores, qui trouve n'importe où une patrie et des amis, et dont les trésors sont ceux d'autrui, c'est Médinilla, le même qui chanta le premier la romance de la tombe ténébreuse, parmi les cyprès rangés à la file.

Celui-ci, qui en ses vertes années se hâte et court vers le laurier sacré, c'est Don Fernando Bermudez, le bon sens incarné.

Celui-ci est ce poëte d'impérissable mémoire, qui déploya les grâces de son esprit en chantant les forêts d'Eryphile.

Celui-ci qui est le premier de cette nouvelle colonne, avec ces deux autres qui vont très-bien de pair avec lui, je craindrais de m'abaisser en les nommant.

Miguel Cejudo et Miguel Sanchez viennent ensemble; couple sans pareil, renfort

puissant pour les neuf sœurs. Leurs vers, fermes sur leurs pieds, sont remplis d'une science incomparable; ils sont bien armés pour affronter le rude combat.

Ce grand seigneur qui se plaît à la lecture des bons poëtes, et qui s'éclaire de leur lumière en allant vers la montagne sacrée, c'est pour le moins Don Francisco de Silva. Que sera-ce de lui plus tard? Dans ses vertes années, il a déjà le sens de l'âge mûr.

Voici venir Don Gabriel Gomez; avec lui, Apollon est sûr de vaincre la canaille des sots et durs rimeurs. Que pour l'honneur de son génie, pour la gloire de ses années florissantes, pour rendre son souvenir impérissable dans tous les siècles, Phœbus ait recours à ce grand personnage, et hâte par là l'issue de la lutte; sans oublier le grand Valdès, qui lui offrira le noble cœur d'un sage et un génie sublime, à la hauteur de toute entreprise.

Celui-là, c'est le savant docteur Figueroa, qui a chanté la constance d'Amaryllis, en prose harmonieuse et en vers suaves.

En voilà quatre qui arrivent à peu de distance les uns des autres; leurs noms sont écrits en grandes lettres d'or. Ils seront d'un grand poids dans cette importante affaire. Leur mémoire se perpétuera durant des siècles infinis, portée sur la profondeur de leurs ouvrages. Que si le royal séjour d'Apollon venait à déchoir de sa grandeur, il serait relevé par ces quatre poëtes en qui la nature a résumé toutes les qualités d'en-

semble, dignes de cette excellence que n'atteint point le rang le plus haut.

Cette assertion ne sera point démentie, grand COMTE DE SALINAS, par tes incomparables écrits qui touchent aux limites du divin.

Et toi, PRINCE D'ESQUILACHE, dont la réputation va tous les jours croissant, au point que tu t'élèves au-dessus de toi-même ; tu seras un ferme bouclier contre les rudes assauts que redoute Apollon, et armé comme tu l'es, l'escadron des marauds n'attendra point ton attaque.

Et toi, COMTE DE SALADIÑA, qui de tes pieds délicats foules la haute cime du Pinde et t'élèves sur les ailes de ton génie; tu seras un flambeau inextinguible dont la pure lumière guidera vers la montagne sacrée quiconque veut y atteindre sans éblouissements.

Et toi, COMTE DE VILLAMEDIANA, le plus renommé de tous ceux qui, parmi les Grecs et les Latins, ont atteint au laurier bienheureux, tu veilleras sur les chemins et les sentiers qui mènent à la montagne, afin d'assurer le passage aux simples pèlerins.

A l'aspect de ces quatre boulevards du Parnasse, l'arrogance des jeunes présomptueux tombera, aussi vaine qu'elle est sotte. Ah! que je voudrais pouvoir énumérer toutes les nobles qualités de ces deux couples, dont l'heureux concours assure le triomphe à Apollon. Que si l'illustre marquis D'ALCAÑICES se joint à eux, ils seront cinq phénix, bien qu'il n'y en ait qu'un au monde. Cha-

cun d'eux en particulier sera une ferme colonne sur laquelle le palais d'Apollon s'élèvera au-dessus de l'orbe de la lune.

Celui-ci, quoique assidu aux graves fonctions de sa charge, porte le laurier et la palme, distinctions et bienfaits accordés par Apollon. Il est maître dans cette science merveilleuse et incomparable, unique dans la jurisprudence ; son nom, Don Francisco de la Cueva.

Celui-ci que je compare à Homère, c'est le grand Don Rodrigo de Herrera, illustre dans les lettres, et sans égal par ses qualités.

Celui-ci qui vient à sa suite, c'est Don Juan de Vera, honoré dans les quatrième et cinquième sphères, pour sa plume et pour son épée.

Celui-ci qui accable le corps et l'âme de tant de gens, quoiqu'il ne se montre guère chrétien, puisse le temps épargner ses écrits.

A ces mots la liste me glissa des mains, et le dieu dit : « Avec ceux que tu as dénombrés, l'affaire est faite. Fais en sorte qu'à pas pressés et le cœur dispos, ils viennent ici, où j'attends le renfort de leur troupe vaillante. »

« Je doute fort que Don Francisco de Quevedo puisse venir, » dis-je alors. Et lui à moi : « Je ne puis pourtant m'en aller sans lui. Celui-là est un fils d'Apollon, fils aussi de la muse Calliope. Nous ne pouvons partir sans lui, et là-dessus je ne saurais changer. Il est le fléau des sots poëtes, et de la pointe du pied il chassera du Parnasse les

méchants rimeurs que nous attendons avec crainte. — Ah ! seigneur, répliquai-je, il va à pas comptés, et un siècle ne lui suffirait pas pour faire le chemin. — Qu'à cela ne tienne, répondit Mercure ; tout poëte de noble lignage voyagera fort à son aise sur un nuage moitié gris, moitié transparent. — Et celui qui ne l'est point, demandai-je, quel équipage lui réserve Apollon ? un carrosse, un nuage, un dromadaire, ou bien un vigoureux et rapide coursier ? — Tu vas, me dit-il, tu vas bien loin dans tes questions ; tais-toi et obéis. — Si ferai-je, puisque tu ne me commandes rien d'ineffable[1]. » Voilà ce que je lui répondis, et lui me parut s'être quelque peu troublé.

A l'instant même la mer s'agite, le vent souffle et redouble. Mon visage devait en ce moment-là ressembler à celui d'un mort ; j'en suis à peu près certain, car il me semble que je suis peureux. Je vis la nuit se confondre avec le jour, les sables de la mer profonde s'élever haut dans la froide région de l'air. Je vis tous les éléments bouleversés, la terre, l'eau, l'air et le feu lui-même se croiser au milieu des nuages déchirés.

Au milieu de cette grande bourrasque, des nuées de poëtes pleuvaient sur le na-

---

1. « Si haré, pues no es infando lo que jubes.» Allusion transparente et burlesque au fameux vers qui ouvre le récit d'Énée, dans le IIe livre de l'*Énéide :*

Infandum, regina, jubes renovare dolorem.

vire. Il aurait coulé à coup sûr, si des milliers de sirènes ne fussent accourues flageller la tempête monstrueuse qui dansait le long des vergues. L'une d'entre elles que je pris d'abord pour Juana la Chasca, au large ventre et au long cou, tout à fait semblable à celui de la tarasque, s'approcha de moi et me dit : « Le salut de ce navire ne tenait plus qu'à un cheveu, quand nous sommes venues à son secours. Mais nous voici avec le beau temps que nous avons arraché à l'incurie où l'avaient plongé, au mépris de ses devoirs, les propos d'un certain Sancho Panza. »

En ce moment la tempête se calma, la mer reprit sa tranquillité, le ciel se rasséréna, et le zéphir chassa l'autan.

Je détournai les yeux, et j'aperçus un nuage couleur de glace glisser d'un vol léger à travers l'air transparent. O nouvelle merveille, ô cas inouï ! Oui, je le vis, et je veux le raconter, dût-on mettre en doute le fait que je tiens pour certain. Ce que je pus voir et remarquer, c'est que le nuage se partagea en deux et se mit à pleuvoir.

Quand la terre altérée attend impatiemment la pluie, on sait, par expérience, que de chaque goutte qui tombe sur le sol poudreux, s'élève un crapaud ou une grenouille, dont on aperçoit les sauts et les mouvements, lents ou rapides. Qu'on se figure pareillement voir sortir de chaque goutte de ce nuage un corps ayant forme d'homme (ô puissance souveraine !). Je fus mille fois sur le point

de ne pas croire à ce fait trop réel; mais je le vis de mes propres yeux, qui étaient alors limpides et sans chassie. Ces corps n'étaient autres que les poëtes mentionnés dans la liste ci-dessus, dont la force ne souffre point de résistance. Les uns très-connus comme gens de bien, les autres fanfarons et glorieux, très-peu convenablement et la plupart mal vêtus. Il me sembla avoir aperçu parmi eux DON ANTONIO DE GALARZA, le vaillant gentilhomme d'Apollon, et fort prisé.

Le vaisseau se remplit d'un bout à l'autre. Il est vrai que sa capacité admet tout le monde et laisse à chacun la faculté de s'asseoir à l'aise, avantage très-louable. D'un autre nuage tomba le grand LOPE DE VEGA, poëte insigne, dont le vers et la prose ne souffrent point de supériorité, ni même de comparaison. Il fallait voir l'essaim pressé des poëtes, toujours disposés à réciter leurs vers; c'était un merveilleux spectacle. Celui-ci mourant de soif, celui-là de faim; et moi, en voyant un si grand nombre, je m'écriai à haute voix : « Voilà certes une tourbe poético-famélique[1]. »

C'était plus qu'il n'en fallait à Mercure pour apercevoir ce qui manquait. Pour y remédier, il saute légèrement au centre du navire, et armé d'un crible qu'il trouva sous sa

1. « Cuerpo de mi con tanta poetambre. » Jeu de mots intraduisible. *Poetambre*, terme burlesque, es composé de deux éléments, *poeta* et *hambre*, faim.

main, ancien ou nouveau, je ne saurais le dire, il cribla mille poëtes à la longue robe. Il ne rejette point ceux qui portent cape et épée; il en cribla environ deux mille et plus, et la récolte ne fut pas abondante. Les bons et les saints passaient, tandis que les autres, plus durs que les pierres dans leurs vers, restaient comme la paille dans la mangeoire. Sans tenir compte de leurs raisons, sans admettre leurs excuses, Mercure les précipitait par monceaux dans la mer.

Parmi eux se fit entendre un aveugle qui s'en allait murmurant sous les flots, pestant et jurant contre Apollon. Un tailleur d'habits (appuyé sur ses faibles pieds, et s'ouvrant un chemin avec les bras) : « Par ma vie ! dit-il, Apollon n'est qu'un malpropre. » Un autre, qui s'en allait tête basse (c'était pourtant un cordonnier en neuf), débitait cent mille sottises. Un tondeur s'efforce et travaille pour se voir en sûreté; il va vers le rivage, plus jaloux de sa vie que de son honneur.

Abandonné en pleine mer, l'escadron des nageurs se tourne vers la galère avec des gestes de fureur. Et l'un d'entre eux dit pour tous : « Il aurait bien pu, ce mal appris ambassadeur de Phœbus, nous bien traiter et non de cette façon. Mais écoutez bien ce qu'il dit : « Je me fais fort de profaner la « grandeur de la montagne par de nouveaux « livres et un nouveau style. » Mercure, sans dire mot, se met à dresser soigneusement six cabines, donnant des vivres et la ga-

melle à l'illustre cohorte. Les clairons retentirent de nouveau, et Mercure, comblé d'aise, sans craindre le mauvais augure des dauphins, livra les rames aux flots et les voiles au vent.

CHAPITRE III.

Les rames de la galère royale étaient un assemblage de dactyles; sous leur impulsion, le vaisseau glissait légèrement sur la mer. La voile, tendue jusqu'au chouquet, était un tissu de pensées très-déliées, ouvrage de l'amour. Des zéphirs amoureusement soufflaient contre la poupe, et ils se montraient uniquement attentifs au succès du grand voyage. Tout autour voguaient les sirènes, poussant le superbe navire, et le faisant voler sur les flots. Les ondes de la blanche mer simulaient un tapis onduleux, et sur la verdoyante plaine jetaient des reflets azurés. Tous ceux qui étaient dans le vaisseau prenaient plaisir, les uns à chercher une rime rebelle, les autres à chanter, les autres à composer. Ceux qui passaient pour être instruits des nouveautés récitaient des sonnets, consacrés la plupart à des histoires d'amour. Quelques-uns, tout confits

en douceur, d'une voix suave et très-satisfaits de leurs vers melliflus, sur un ton calme, grave et tendre, disaient des églogues pastorales, genre où se déploie le brillant de l'esprit. D'autres, en vers d'une douceur ineffable, chantaient les matières que rejetait la bouche bien-aimée de leur belle. Tel d'entre eux, si fort était son amour, alla jusqu'à chanter les reins de sa maîtresse avec infiniment de goût, et non sans élégance. Un autre prétendait que la flamme amoureuse l'incendiait au milieu des flots, et beuglait comme un taureau blessé par le crochet. Ainsi passait la poésie, de l'un à l'autre, sous toutes les formes, celui-ci parlant latin et l'autre charabia.

La galère cependant, fendant la mer d'une grande vitesse, allait si légèrement que le vent avait peine à la suivre. Bientôt apparut dans sa grandeur désolée, la côte de Valence, belle naturellement et par un effet de l'art; et incontinent se montra aux yeux ravis de le voir le grand Don Luis Ferrer, la poitrine couverte des insignes de l'honneur, et l'âme imbue d'une science divine. Le dieu débarqua, et marchant droit à lui, le serra quatre mille fois et plus dans ses bras, satisfait de sa présence et de son aide. Il tourna les yeux d'un autre côté, et prodigua de nouveaux embrassements à Don Guillen de Castro, désireux de se voir dans ses bras. A la suite venait Christoval de Virues, avec Pedro de Aguilar, couple renommé des bords du Turia. Certes, Mercure ne pouvait souhaiter

des auxiliaires plus honorables que ces hommes vaillants.

Un moment après, parurent le long du rivage des Valenciens au noble aspect, qui accouraient en foule pour voir la galère sans pareille. Ils avaient tous les mains pleines de poinçons et de livrets ; très-fiers de leur génie et de leur prestance ; avides de participer à la victoire, qu'ils tenaient pour certaine, et de balayer les ordures et les scories du monde (poétique). Mais Mercure leur ferma la porte, c'est-à-dire refusa de les embarquer, sans dire pourquoi ; et il n'est pas difficile de le deviner. Il craignait, à cause de leur nombre et de leur valeur, qu'ils ne se rendissent maîtres du Parnasse, où ils eussent fondé un nouvel empire et un nouveau régime.

Sur ces entrefaites on vit arriver, d'un pas résolu, le grand Andres Rey de Artieda, ferme et droit, malgré son âge. On fit un large cercle autour de lui, et il fut embarqué au centre de l'assemblée, plus riche de courage que de monnaie.

L'ancre fut aussitôt levée, et les mousses diligents détachèrent les voiles attachées à l'antenne. Le bruit des clairons retentit de nouveau dans les airs, et chaque sirène revient à son poste. Phœbus contempla le navire à travers les nuages, et d'une voix qui pouvait être entendue, il dit : « C'est l'asile de mes plus chères espérances. »

Poussée par les rames et par les sirènes, la galère devance le vent, et poursuit heu-

reusement sa course miraculeuse. Sur les visages des illustres voyageurs éclatait une joie durable, à cause qu'elle n'avait rien de forcé. Comme il faisait très-chaud, les uns étaient tout nus; les autres, faute de nobles haillons gothiques, avaient revêtu la souquenille du pèlerin. Cependant la galère fendait le domaine de Neptune, de même que la grue fend les airs de ses ailes déployées. Enfin nous arrivâmes à cette vaste étendue de mer qui forme le golfe de Narbonne, exposé à toutes les injures du vent. La superbe personne du grand Mercure était assise sur une pile de six rames de papier, le sceptre en main et couronne en tête. Tout à coup un nuage, qu'on aurait dit enceinte, accoucha de quatre poëtes au milieu des bancs des rameurs; pour mieux dire, ils tombèrent comme la pluie.

Le premier était Juan Luis de Casanate, poëte renommé et considérable, auquel Apollon confie son honneur. Qu'Apollon lui-même parle de son génie, qu'il le loue et le récompense de son mérite; pour moi, je n'oserai jamais m'acquitter d'une tâche trop au-dessus de mes forces. Caton d'Utique n'égale pas le second, le plus fidèle et le plus dévoué serviteur d'Apollon. En vain mon pauvre génie voudrait-il louer dignement la haute intelligence du trésorier Gaspar de Barrionuevo. Aussitôt qu'il fut sorti du nuage, le grand Francisco de Rioja remplit le vide immense du grand vaisseau. J'aperçus aussi aux pieds de Mercure, Christoval de Mesa, qui a tant

fait pour la renommée d'Apollon, dont il est l'image vivante.

Un mousse grimpe à la cage, et se met à crier : « Voici la ville de Gênes qui emprunte son nom du dieu Janus. — Laissons cette ville sur notre côté gauche, dit Mercure, et que le vaisseau poursuive sa course du côté droit. » Nous aperçûmes le Tibre, traçant son blanc sillon dans la mer, après avoir franchi déjà la large et dangereuse plage romaine, et au loin apparut l'épaisse fumée que vomit le Stromboli, mélange de soufre, de flammes et d'horreur. On évite l'île infâme (Capri) et le vent d'ouest, de son souffle léger, abrége le trajet et rend la route plus facile. Nous fûmes en un moment à l'endroit où la nourrice du pieux Énée franchit le dernier et inévitable pas ; et de là nous découvrîmes la montagne la plus renommée de notre hémisphère, la plus belle et la plus superbe qu'on puisse voir. Dans son sein reposent les cendres de Tityre et de Sincère, et c'est pourquoi elle peut être citée comme la première des montagnes. Puis nous découvrîmes l'endroit où la nature, féconde en métamorphoses, épuisa ce qui lui restait de pouvoir. On vit le chagrin supporté sans fatigue de la belle Parthénope, assise au rivage de la mer, qui enchaîne ses pieds. Couronnée de tours et de citadelles, elle est reconnue, estimée et réputée aussi forte que belle (Naples).

Le dieu à la chaussure ailée m'ordonna de me tenir prêt à débarquer pour aller porter

un message aux Lupercios[1]. Il s'agissait de les instruire de la guerre imminente, et de les engager à prendre part à la terrible mêlée. « Seigneur, lui répondis-je, si pour un pareil message, il se trouvait un messager qui fût plus agréable que je ne le suis aux deux frères, je m'assure que la négociation y gagnerait. » Et Mercure : « Je ne te comprends pas, dit-il, et il faut que tu partes sans retard. — Je doute fort qu'ils veuillent m'écouter, répliquai-je ; aussi mon ambassade me paraît d'une utilité contestable, quoique je sois d'ailleurs prompt à l'obéissance en toutes choses. Je ne sais trop que croire de ce que j'entends dire ; mais je suppose qu'ils ont pour moi la bienveillance et la vue également courtes. S'il n'en était pas ainsi, je ne ferais point cette excursion en aussi mince équipage, et je me serais bien gardé d'entrer dans cette folle équipée. Je t'assure que pour rien au monde je ne serais entré dans ta galère, si des nombreuses promesses qu'ils me firent à leur départ quelques-unes seulement eussent été remplies. Mes grandes espérances étaient proportionnées à leurs promesses ; mais il est probable que de nouvelles occupations leur ont fait perdre la mémoire. Seigneur, tu as bien des personnes dans ta galère qui pourraient te donner satisfaction à ce sujet. — Pars, dit-il,

1. Les deux frères Argensola, célèbres poëtes Aragonais. Cervantes n'eut jamais lieu de s'applaudir de leurs procédés à son égard.

et fais-moi grâce d'autres excuses. Que nul ne s'avise de me parler ainsi. Si je débarque vive Dieu ! je les entraînerai de force et le comte avec eux. Je me brouillerai avec ces deux célébrités qui, ayant porté la poésie à ce degré d'élévation, prétendent, par leur tyrannique paresse, se rendre maîtres absolus de la science que les hommes suivent pour se rendre divins. Par le trône du souverain Apollon, je jure... et n'en dis pas davantage. » Et, bouillant de colère, il porta ses deux mains au menton. Puis il continua : « Je gage que le DOCTEUR MIRA se tiendra coi aussi, pour peu que le comte l'ordonne. Voyons, beau cavalier, montrez-vous. Pourquoi vous cacher? En vérité, s'il ne veut pas venir, je ne chercherai point à l'emmener par surprise. Cette entreprise est-elle injuste, par hasard, au point d'éloigner tous ceux qui ont une conscience circonscrite par la justice? Le ciel manque-t-il de poëtes irréprochables? Et la terre ne produit-elle pas des poëtes à foison? On n'en sait plus le nombre. Le ciel ne résonne-t-il point du bruit des hymnes sacrées? N'y entend-on pas les accords de la harpe de David, instrument de consolation? Point de cérémonies, et que l'antenne soit amarrée sans retard. » Et tout aussitôt l'équipage, excellent parmi les meilleurs, se hâta d'exécuter ses ordres.

Quelque temps s'étant écoulé, on entendit un grand fracas qui assourdissait les oreilles; c'était l'aboiement strident d'une meute de chiens. Mercure se troubla; tout le

monde écoutait avec surprise les cris bruyants et le cœur tremblait aux plus vaillants. En ce moment apparut le court détroit que Caribde et Scylla ont rendu redoutable par leur furie terrible. « Ces flots, dit Mercure, dont la présomption veut sans cesse atteindre jusqu'aux cieux et frapper les nuages, furent domptés autrefois par l'astucieux amant de Calypso, lorsque ses voyages le conduisirent ici. Imitateurs de sa prudence, nous lancerons à la mer de quoi les occuper, pendant que le navire franchira le passage avec la vitesse de l'oiseau. Pendant qu'elles broieront, rongeront et suceront le malheureux qu'il faut livrer à la mer, nous aurons le temps de passer. Qu'on voie donc s'il est possible de trouver dans cette galère quelque misérable poëte, qui puisse être jeté dans ces gueules féroces. »

On chercha et l'on découvrit Lofraso, poëte soldat, de l'île de Sardaigne, qui gisait pâle et défait, évanoui dans un coin. Il était en train d'ajouter dix autres livres à ses dix livres de *la Fortune*, prenant pour cela le temps où il avait le moins d'occupation. Tout l'équipage cria : « Qu'on le jette à la mer; à la mer Lofraso, et point de résistance. » — « Pardieu, dit Mercure, je vais me fâcher. » Comment? Ne serait-ce pas un cas de conscience et très-grave, que de lancer tant de poésie à la mer? dût-elle nous engloutir dans son inclémence. Vive Lofraso aussi longtemps qu'Apollon donnera de l'éclat au jour, et tant que les hommes goûteront les joies délicates de

la fantaisie. Pour toi, Lofraso, je veux te donner les épithètes de spirituel et sincère, et il me plaît de te nommer mon garde-chiourme. »

Ainsi parla Mercure au personnage, qui se dressa de toute sa hauteur entre les rangs des rameurs, armé d'un fouet redoutable et menaçant. Je crois qu'il l'avait fabriqué avec des vers de sa composition. Quoi qu'il en fût, je ne sais comment il advint qu'en un moment, soit par la volonté du ciel, soit par l'entremise de Lofraso, nous franchîmes le détroit sans encombre, sans jeter à la mer aucun poëte, grâce au mérite éclatant du Sarde.

Mais voilà qu'un autre danger provoque aussitôt de nouvelles craintes, dont nous fûmes quittes, grâce à Mercure, qui cria d'une voix retentissante : « A orse, arrête, amarre. » Et le tout fut fait si vite, que le danger disparut.

Ces montagnes groupées ensemble, sont les cimes Acraucéroniennes, nom de mauvais augure, à ce que je crois. Aux rames volèrent les honorables, les tendres, les melliflus, les gothiques et ceux qui sont accoutumés à ne boire que de l'eau, et les froids et les tièdes, et les plus chauds, et ceux qui portaient longues chausses ou chausses courtes. Leurs bras puissants ou faibles, animés par la crainte du danger présent, poussent d'ensemble la galère. Sous le vaisseau se glissent les fidèles sirènes, et dans leurs efforts se surpassent. En un moment, elles

le mettent en vue de Corfou, laissant à droite l'île inexpugnable. Prenant à gauche, la galère se glissait le long des rives de la Grèce, où le ciel étale sa beauté. Les flots complaisants poussaient doucement le navire, comme en se jouant de la réalité.

Dès que le blond soleil parut à l'orient, rayant notre horizon de lignes rouges, boucles de son front, un mousse cria : « La montagne, la montagne, la montagne! Voici la montagne où paît le bon roussin du grand Bellérophon. Apollon se précipite des hauteurs et vient à pied au devant de nous. — C'est vrai, dit Lofraso, le voilà qui arrive à Hippocrène. Et j'entrevois d'ici, j'aperçois derrière ces massifs, les muses qui folâtrent joyeusement. Vieilles et jeunes, elles vont toutes d'un pas lent ou pressé, quatre marchant debout et cinq à quatre pattes. — Si tu vois cela, dit Mercure, ô poëte sarde, je veux qu'on me coupe les oreilles, ou que les hommes me tiennent pour bâtard. Dis-moi, pauvre hère, pourquoi ne t'éloignes-tu pas, tant soit peu, de l'ignorance, et n'es-tu pas attentif à ce que chantent tes rimes dans tes plaintes (élégies)? Pourquoi nous détournes-tu, par tes mensonges de recevoir, comme nous le devons, Apollon, qui a amélioré votre sort? »

En ce moment, plus léger que le vent, Apollon descendit vers la plage, à pied, car il n'ose monter sur son char. Il ôta les rayons de sa tête divine, et parut en haut-de-chausses et en pourpoint, vêtu de façon à

plaire à tous. Derrière lui venait une troupe nombreuse de jeunes danseuses, petites, mais d'une ravissante tournure. Je ne fus pas longtemps à savoir que ces dames, saines pour la plupart, et dont quelques-unes mal en point, étaient les heures qui marquent le cours du soleil et le temps. Ces diverses apparences réprésentent l'heur et le malheur. Toutes d'ailleurs, rapides et promptes.

Apollon s'empressa de serrer joyeusement dans ses bras les soldats qu'il attendait pour l'exécution de son grand dessein. Ses caresses n'étaient pas également distribuées ; ceux qu'il avait plus de plaisir à voir, recevaient un accueil plus distingué. Il réitéra ses embrassements à ceux qui avaient des titres de seigneur et d'excellence, et il leur adressa des paroles d'une distinction flatteuse. Il embrassa entre autres Don Juan de Arguijo, qui avait, je ne sais quand ni comment, ni en quel équipage, fait cette excursion si longue et si rude. Avec lui, Apollon donna satisfaction à son désir et s'affermissant dans son projet, il ordonna, défendit, retrancha, modifia.

A cette réception sans pareille assistait Don Luis de Barahona, amené là par son mérite. Apollon lui offre comme souvenir, une couronne de laurier toujours vert, et un vase de l'eau de Castalie et de l'Hélicon. Puis, reprenant sa marche majestueuse, il est suivi par l'escadron poétique qui gravit avec lui le Parnasse.

On arriva enfin à la fontaine Castalie, et à l'instant, un grand nombre se précipitèrent altérés vers le courant de ses eaux de cristal. Les uns s'en donnèrent à cœur joie, et s'y lavèrent en outre les pieds et les mains, et bien autre chose encore, qu'on ne peut nommer décemment. D'autres, plus avisés, savouraient à petites gorgées l'eau délectable, prenant le temps d'en goûter la douceur. On ne porta point de santés, la plupart s'étant couchés à plat ventre, pour avaler à longs traits la suave liqueur. Des deux mains quelques-uns se faisaient des vases creux, et d'autres craignaient les obstacles qui pouvaient surgir entre l'eau et leur bouche. Petit à petit la fontaine décroît, se tarit, passe dans l'estomac des buveurs, sans que la fournaise de leur soif soit éteinte.

Apollon leur dit : « Il reste encore deux sources, Aganippe et Hippocrène, toutes les deux d'une excellente saveur ; l'une et l'autre aux eaux douces et intarissables, qui ont la propriété d'augmenter le génie de ceux qui viennent les goûter. » Ils boivent donc, et continuent à gravir la montagne, parmi des palmes, de hauts cèdres et des oliviers au pacifique feuillage. Remplis de joie et vides d'ennui, l'escadron chemine à la suite d'Apollon ; les uns vont à cloche-pied, les autres par bonds. J'aperçus, assis à l'ombre d'un vieux chêne, Alonso de Ledesma, en train de composer une *cancion* angélique et divine. Je le reconnus et je fus en courant l'embrasser, comme un ami. Mais il ne bougea point,

malgré le bruit. « Ne vois-tu pas, me dit Apollon, que Ledesma n'est pas chez lui maintenant; ne vois-tu pas qu'il est hors de lui-même et tout en moi ? »

A l'abri d'un myrte verdoyant était étendu Geronimo de Castro, rare et sublime génie. J'imagine qu'il chantait un motet, de sa voix suave. Et moi je demeurai surpris de le voir là, l'ayant laissé à Madrid. Apollon me comprit et dit : « Il n'était pas bon qu'un soldat tel que lui restât enseveli entre le sommeil et l'oisiveté. C'est moi-même qui l'ai transporté ici, je sais comment ; il n'y a point de puissance qui puisse prévaloir sur la mienne, je ne connais point d'obstacles. »

Cependant l'heure approchait, selon moi, de donner un aliment au pauvre estomac, surtout quand il est à jeûn. Mais le dieu de Délos, qui conduit notre armée, n'eut pas même l'idée de satisfaire aux exigences de la faim. Il nous introduit d'abord dans un riche jardin, où brillent à l'envi toutes les séductions de la nature et de l'art. Celui des Hespérides n'était pas aussi beau, et les jardins suspendus de Babylone ne l'égalaient pas en beauté ni en étendue. A côté de ce jardin, ceux d'Alcinoüs, dont les louanges ont exercé des esprits bien subtils, ne sont rien. Non assujetti aux changements des saisons, il offre toute l'année un printemps invariable, et des fruits en réalité et non en espérance. Là rivalisent la nature et l'art, et l'on ne sait lequel des deux l'emporte sur l'autre. La langue la plus exercée, étrangère à l'adu-

lation et au mensonge, bégaye et reste comme muette, en célébrant ses louanges. C'était un jardin à la fois et un verger, une prairie, un bois, une riante vallée ; tous ces noms lui conviennent. Dans son ensemble, ce terrain délicieux, tout rempli de charme et de beauté, ressemblait à un coin du ciel. Ce fut là qu'Apollon joyeux fit halte ; et il ordonna à tous de s'asseoir. Il était alors trois heures après midi.

Pour éviter des confusions, il voulut que chacun fût assis selon son génie et sa valeur personnelle. Et en dépit de l'importunité de quelque ambitieux désir, il les fit asseoir en lieu et en rang convenables. Il y avait environ cent lauriers, à l'ombre desquels s'assirent très-satisfaits quelques-uns de la bande. Les autres prirent place sous les palmes, les myrtes, les lierres, et quelques poëtes trouvèrent aussi un abri sous des rouvres. Tout humbles qu'ils étaient, les siéges des plus nobles ressemblaient à des trônes élevés ; ô envie, redouble ici ta rage. Enfin, les troncs qui formaient la large enceinte furent occupés par des poëtes à dédicace. Et moi cependant, je ne trouvais point de place dans la foule. Je me tenais donc debout, dépité et pâle de colère. Je disais en moi-même : « Est-il possible que la fortune s'acharne ainsi à ma poursuite, elle qui offense tant de monde et ne craint personne ? »

Puis, me tournant vers Apollon, je lui dis, non sans balbutier[1], ce qu'entendra le lecteur

1. Cervantes était bègue.

désireux de connaître la quatrième partie de cet ouvrage, car la troisième est finie.

CHAPITRE IV.

L'indignation fait souvent des vers, mais si le versificateur indigné est un sot, ses vers seront en tout dignes de lui. Quant à moi, je ne sais que dire, si ce n'est que je suis prêt à chanter en tercets des choses que n'a point chantées l'exilé du Pont. M'adressant donc au Dieu de Délos : « Le vulgaire léger ne fait pas grand état de celui qui à tes pas s'attache, Seigneur, jaloux de cueillir le laurier sacré. L'envie et l'ignorance le persécutent; toujours envié et persécuté, il n'atteint jamais le but de ses espérances. Moi qui vous parle, j'ai taillé, grâce à mon génie, le vêtement qui permit à la belle *Galathée* de faire son entrée dans le monde et d'échapper ainsi à l'oubli. C'est par moi que *la Confusa*,, d'attraits non méprisables, parut sur la scène et ravit l'admiration, s'il faut en croire la renommée. C'est moi qui, d'un style en partie acceptable, ai composé des comédies remarquables en leur temps par la noblesse et le charme. Mon *Don Quichotte* est une ressource contre le chagrin et

la mélancolie en toute saison, en tout temps. Mes *Nouvelles* ont ouvert un chemin où la langue castillane peut déployer toutes ses qualités dans des récits peu vraisemblables. Je suis celui qui, par l'invention, l'emporte sur un grand nombre, et je reconnais que celui-là n'a point à se plaindre des rigueurs de la renommée, qui pèche par l'invention. Dès mes tendres années, j'aimai l'art charmant de la douce poésie, et le cultivai toujours avec le désir de te plaire. Jamais mon humble plume ne s'égara dans la région de la satire, et ne chercha dans la bassesse des récompenses honteuses et des infortunes méritées. C'est moi qui ai composé, pour la plus grande gloire de mes écrits, le sonnet qui commence ainsi : « Par ma foi, voilà une « munificence qui m'étonne! » J'ai produit quantité de romances ; parmi beaucoup d'autres qui ne valent pas le diable, celle de la jalousie mérite mes préférences. Voilà, en somme, pourquoi je suis fâché extrêmement de me voir seul debout, sans pouvoir seulement m'abriter sous un arbre. Je suis, comme on dit, sur le point de livrer à l'impression le grand *Persiles*, par lequel croîtront mon nom et mes œuvres. C'est moi qui, en des pensées aussi chastes que subtiles, rangées dans des sonnets à la douzaine, ai rendu hommage à trois héroïnes de cuisine. De même que *Philis*, ma *Philène* a fait retentir les forêts, ravies d'entendre mes chants joyeux. Et dans des rimes de toute mesure, les vents légers emportèrent mes espérances,

jetées au vent et semées dans le sable. J'ai eu, j'ai et j'aurai mon esprit, grâces au ciel qui me guide vers le bien, affranchi et libre de toute adulation. Mes pieds ne suivent jamais la voie du mensonge, de la fraude et de la fourberie, ennemis mortels de la vertu sainte. Je ne m'emporte point contre ma mauvaise fortune; et pourtant, en me voyant debout, en un tel lieu, je sens encore plus vivement ma misère. Si grands que soient mes désirs, je me contente de peu. »

A ces fâcheux discours, le dieu de Thymbrée répondit avec douceur : « Les mauvaises chances viennent de si loin et prennent si haut leur source, qu'il est plus aisé de les prévoir que de les éviter. A celui-ci le bien arrive tout d'un coup, à celui-là petit à petit et sans qu'il s'en aperçoive ; il en est de même pour le mal : il n'a point d'autres allures. Conserver sagement, avec adresse et habileté, le bien acquis, n'est point d'un mérite moindre que celui qu'il y a à l'acquérir. Tu es toi-même l'artisan de ta fortune; je t'ai vu parfois en bonne veine ; mais le bien-être ne dure pas à l'imprévoyant. Que si tu veux finir gaîment tes plaintes sans essuyer d'affront, résigne-toi, plie ton manteau et t'assieds dessus. Quand le sort refuse à un homme le bonheur, sans motif, il y a plus d'honneur à le mériter qu'à le posséder. — On voit bien, Seigneur, lui répondis-je, que vous n'avez pas remarqué que je n'ai point de manteau. » Et lui : « Même dans cet état, j'ai plaisir à te voir. La vertu est un man-

teau dont la gêne, qui échappe indépendante aux atteintes de l'envie, couvre sa honte. »

A cette grande pensée, j'inclinai la tête et restai debout, car il n'est de bon siége que celui qui est l'œuvre de la faveur ou de la richesse.

Quelques murmures s'élevèrent quand on me vit privé d'un honneur que l'on croyait que me devait la planète, riche de lumière et de puissance.

En ce moment, il sembla que le jour reprenait un nouvel éclat, et l'on entendit dans les airs une ravissante harmonie. En même temps apparut à l'horizon une troupe de belles nymphes dont la vue réjouit infiniment le dieu blond. A leur suite, il y en avait une qui jetait d'aussi vives lueurs que le soleil, comparé aux étoiles. Devant elle, toute beauté s'évanouit ; elle seule resplendit entre toutes, et entraîne la satisfaction et la joie. Telle l'aurore, quand elle se réveille et commence à se montrer parmi les roses et les perles liquides. Ses riches vêtements, ses atours brillants, les bijoux précieux qu'elle portait surpassaient toutes les merveilles. Les nymphes qui s'empressaient autour d'elle, dans leurs fières allures et leur belle apparence, ressemblaient aux arts libéraux. Toutes, avec des marques d'une affection tendre et profonde, et avec elles les sciences les plus renommées et les mieux choisies, lui témoignaient une déférence respectueuse. Elles laissaient paraître leur satisfaction de la servir, et se voyaient, grâce à elle, plus vénérées

en tous lieux. Les courants de la mer lui montraient l'origine du flux et du reflux et la source des fleuves et des eaux vives. Les plantes lui présentaient leurs vertus, les arbres leurs fruits et leurs fleurs, et les pierres leur valeur cachée. L'amour était là, avec ses chastes affections, la douce paix avec sa salutaire quiétude, la guerre avec toute l'amertume de ses rigueurs. Devant elle se déroulait, lumineuse, la large voie où le soleil poursuit sans relâche sa carrière naturelle ou obligée; la force irrésistible du destin, avec les étoiles qui le constituent, et les influences de chaque planète et de chaque signe. Tout cela est soumis au savoir et à la volonté de la sainte et ravissante Vierge, objet d'admiration et de joie.

Je demandai au dieu babillard si, sous cette nymphe, se cachait quelque divinité qu'il fallût adorer; car, par ses riches atours et par ses belles apparences, elle semblait appartenir au ciel et non à la terre. « Voilà me dit-il, que tu trahis ta sottise; depuis tant d'années que tu la fréquentes, tu ne reconnais pas la Poésie? — C'est que, répondis-je, je l'ai toujours vue pauvrement vêtue; jamais je ne l'ai aperçue avec des atours tellement riches et brillants. Il me semble l'avoir vue assez mal mise, vêtue d'un habillement de la couleur du printemps, les jours de travail comme les jours de fête. — Celle-ci, dit Mercure, est la poésie véritable, grave, sage, élégante, noble, ingénue; en toute circonstance, elle ne se montre jamais

que revêtue d'une robe traînante, suivant la dignité de sa profession. Elle ne s'abaisse jamais à servir les rimailleurs malins et impudents, qui ne peuvent se taire sur ce qu'ils savent le moins. Il en est une autre, fausse, avide, laide et vieille, qui se plaît au son du tambourin et du mortier, toujours dans l'échoppe ou à la taverne. Elle ne s'élève pas de huit, ni même de quatre travers de doigts au-dessus du sol; elle fréquente de préférence les noces et les baptêmes; elle a les mains longues et bien peu de cervelle. Il lui prend parfois des paroxysmes convulsifs; elle ne peut prononcer distinctement, et, si elle y parvient, on n'entend sortir de sa bouche qu'absurdités et solécismes. Bacchus ne la quitte guère, et, tandis qu'il fait des siennes, elle répand en couplets sa jactance, avec le pouliot, le souchet, la menthe sauvage et autres symboles de l'ostentation. Celle-ci, qui est sous tes yeux, décente en ses allures, fait l'orgueil des cieux et de la terre; c'est chez elle que les muses tiennent bureau d'esprit. C'est elle qui cache et révèle les secrets mystères, qui effleure en passant chaque science et en retire la plus pure substance. Regarde-la plus attentivement, et tu verras en elle le type de l'abondance de ce qui est le plus excellent. Avec elle habitent, sous le même couvert, la haute spéculation et la philosophie morale, le style le plus parfait et l'élégance. Elle peut peindre la nuit au milieu du jour, et au milieu des plus épaisses ténèbres de la nuit, l'aube gracieuse qui

engendre les perles. A son gré, les fleuves hâtent ou suspendent leur course, et le cœur s'emporte à la colère ou revient à la douceur. Parmi les armes brillantes, elle se précipite, dans la fureur du combat, donnant ou ôtant la victoire. Les forêts lui prêtent leurs ombrages, les bergers leurs chansons, le malheur son deuil et le plaisir ses fêtes. Le sud lui prodigue ses perles, la région de Saba ses parfums, le Tibre son or, l'Hybla son miel, Milan ses brillants costumes, et la Lusitanie ses amours. Enfin, elle est un abrégé de l'utile, de l'honnête et de l'agréable, éléments essentiels du bonheur. Si vif et si merveilleux est son génie, qu'elle a des traits qui émerveillent par un je ne sais quoi d'impénétrable. Les gens de bien écoutent sa voix avec ravissement, les méchants s'en offensent; c'est que les uns l'adorent, tandis que les autres ne la comprennent point. Ses œuvres héroïques sont immortelles, et ses œuvres lyriques tellement suaves, qu'elles transforment les faits périssables et leur impriment une divine empreinte. Si parfois elle se montre flatteuse, elle met dans ses flatteries tant d'élégance et de raffinement, qu'elle mérite récompense au lieu de blâme. Ses actes glorifient la vertu et châtient le vice, et c'est par là que se révèlent au monde son génie sublime et sa bonté. »

Il en était là de son explication, lorsqu'à travers des portiques de jasmins et de roses, parmi lesquels l'Amour errait sans doute, je découvris cinq personnages d'un aspect

grave et imposant, vêtus, suivant la coutume des religieux, de longues toges d'une brillante propreté. Je demandai à Mercure pourquoi ces personnages se tenaient à l'écart, malgré leurs apparences respectables. « Ils ne se montrent point, me répondit-il, pour rester dans les convenances de leur profession éminente, et c'est pour cela qu'ils restent le visage couvert. — Et qui sont-ils? demandai-je, s'il est toutefois permis de le savoir. — Non, je ne puis le dire, pour obéir aux ordres exprès d'Apollon. — Sont-ce des poëtes? — Oui. — Eh bien! je ne puis deviner le motif qui les détourne de se faire publiquement gloire de leur génie. Et pourquoi donc s'abêtissent-ils, comme les imbéciles, et cachent-ils le talent que le ciel prodigue à ceux qui s'honorent le plus de lui appartenir? De par le roi, qu'est-ce ceci? Quelle crainte ou quel zèle les pousse à ne pas paraître sans peur devant la vile multitude terrestre? Est-il une science comparable à cette science universelle de la poésie, qui s'étend de tous côtés à l'infini? Puisqu'il en est ainsi, je voudrais bien savoir pourquoi, parmi les gens de cette catégorie, cette crainte, ou cette délicatesse excessive, ou cette hypocrisie sont à la mode? Monseigneur fait des vers, et ne veut pas qu'on le sache, tout en les montrant à qui veut les voir, en se réservant de dire qu'on le calomnie. Et pourtant, si les vers sont bons, la renommée multiplie leur valeur, et de sa voix éclatante célèbre les louanges et la gloire du poëte.

Eh quoi ! ne peut-on dire d'un pontife qu'il est poëte sans porter contre lui un faux témoignage ? En vérité, cela est fort. Par la vie de l'espiègle Lanfusa, si l'on ne veut pas me dire quels sont ces gens si bien drapés dans leur toge, avec bonnet et aumusse, je trouverai des moyens infaillibles et étranges de réduire à la confusion ces personnages si tranquilles dans leur gravité. — Je te jure, par ma foi, répliqua Mercure, que je ne puis le dire, et si je le dis, ce sera sur le compte de ton importunité. — Dis-le donc, seigneur, je prends dès à présent l'engagement de ne point dire que c'est toi qui me l'as dit; je te le promets sur la foi de notre bonne amitié.

— Gardons-nous, répondit-il, de toute indiscrétion, dans ces plaisanteries : approche-toi et je te le dirai à l'oreille; je crois d'ailleurs qu'il y en a plus que tu n'en a vu. Celui que tu as aperçu là-bas, le cou roide, fier, à la robe traînante et à la taille bien prise, tout revêtu d'honneur et de courage, c'est le Docteur Don Francisco Sanchez. Apollon peut lui accorder, sans marchander, les louanges qui lui sont dues et l'élever plus haut que le ciel. Il n'est point de hauteur où ne puisse atteindre son génie; car le vert feuillage de ses jeunes années, nous donne l'espérance des fruits qui naîtront. Celui-là qui se plaît à suivre l'essor de son imagination et qui se plonge délicieusement dans les douceurs de l'extase, et suit de si près mes actions, c'est le Maestro Orense. Dans les

écoles d'Athènes, c'est lui qui emporte la palme de la plus rare éloquence. Porté par la science et par le savoir qui s'acquiert, son génie naturel l'élève au degré de l'excellence. Celui-là, au teint pâle et jauni par la sainteté, tout couvert d'un rameau de laurier, et presque caché sous le feuillage touffu, se nomme Fray Juan Bautista Capataz. Il est pauvre et marche pieds nuds; mais la renommée lui a fait un vêtement, qui est une brillante parure. Celui-là, qui, plein d'une éternelle joie, arrache son nom aux rigueurs de l'oubli, si cher à Apollon et aux Muses, vieillard par le génie, jamais jeune, humaniste divin, c'est, à ce que je crois, le célèbre Docteur Andres del Pozo. Celui-là, est un licencié d'un immense génie; malgré son costume de mercenaire, les muses lui payent tribut, comme à leur maître. Il se nomme Ramon, puissant auxiliaire du dieu de Délos, contre les efforts obstinés de l'ennemi. L'autre, dont le front est ceint des rameaux de l'arbre de Daphné, comme celui d'un triomphateur, est illustre dans Alcala. Sur ce glorieux théâtre, le cygne au chant d'heureux présage, le proclame toujours le premier parmi les vainqueurs. Ses spirituelles et intempérantes saillies font envie aux écoliers les plus espiègles.

Ces six personnages occupent des positions élevées en religion; et à cause de leur caractère sacré, ils souffrent des louanges qu'on leur donne en tant que poëtes : ils seraient bien aises de recueillir les louanges et d'être

quittes du titre. — Mais pourquoi, demandai-je, s'obstinent-ils, seigneur, à écrire, et à faire connaître les vers qu'ils composent? — Le génie a aussi sa convoitise; et l'on ne méprise jamais les éloges qui sont légitimement dûs au mérite. Pourquoi donc celui qui ne se pique point d'être poète, écrit-il des vers et les récite? Pourquoi dédaigne-t-il ce qu'il prise le plus? Je n'ai jamais pu comprendre ni souffrir ces mignardises hypocrites. C'est bonnement que j'ai toujours ambitionné la louange pour ce que j'ai fait de bien. — Malgré tout, répliqua le dieu qui se pique d'éloquence, Apollon veut que cette troupe de religieux demeure ici en secret. »

En ce moment retentit le cri du clairon, et des voix se firent entendre, qui annonçaient l'arrivée d'un excellentissime poète. Je me retournai, et sur le flanc de la montagne j'aperçus un postillon et un cavalier, qui allaient, comme on dit, ventre à terre. Le postillon faisait l'office de héraut plutôt que de guide; à ses cris, tout l'escadron poétique se leva. Mercure me dit : « Tu ne sais pas quel est ce vaillant et superbe personnage? Je suis persuadé que tu l'as reconnu déjà. — Oui certes, répondis-je, c'est le fameux Don Sancho de Leiva, dont la plume et l'épée tourneront à l'avantage d'Apollon. Avec un pareil auxiliaire, le succès de l'entreprise est certain. »

Au même instant, et c'était comme un rêve, un autre secours non moins précieux nous fit voir que pour affronter le combat

prochain, nous aurions un renfort suffisant de génie, de forces et de courage. Sur la gauche de la montagne apparut tout à coup une troupe délibérée. O ciel, vous donnez des preuves certaines de votre providence!

En tête marchait, porté sur un cheval bai, le spirituel Juan de Vasconcelos, qui excite la jalousie des muses lusitaniennes. Derrière lui, venait le capitaine Pedro Tamayo, et quoique malade de la goutte, il frappa l'ennemi de terreur et de crainte, semant dans ses rangs le désordre; car c'est dans les moments critiques de la guerre, qu'on admire surtout les prodiges de son génie et de son courage.

Sur le côté droit de la montagne s'avançaient en même temps, vers cette terre plantureuse, d'autres soldats guidés par une bannière blanche. Aussitôt Apollon se mit en quête de savoir qui ils étaient. A leur tête, marchait le jeune Don Fernando de Lodeña, poëte précoce, mais dont le génie renferme déjà les germes de la gloire à venir, déposés par la propre main d'Apollon.

En grand appareil et avec la majesté d'un roi, s'arrêta au pied de la montagne un nouveau venu, qui sollicitait les faveurs du dieu. C'était le licencié Juan de Vergara, puissant renfort pour l'illustre multitude. Honneur d'Esculape et d'Apollon, il est deux fois illustre, et l'envie elle-même proclame sa gloire.

En même temps que lui fut reçu avec applaudissements, le docte Juan Antonio de

Herrera, dont l'arrivée mit l'équilibre entre les deux partis.

Oh! qui pourrait d'une langue pure de flatterie et d'une affection sincère, louer dignement les deux qui vinrent ensuite! Mais une si lourde charge n'est point pour mes épaules. Ces deux nouveaux venus n'étaient autres que les célèbres maîtres Calvo et Valdivieso.

Un moment après, sur la plaine ondulée de la mer, parut une barque légère, vigoureusement poussée par les rames. Elle aborde, et tout aussitôt nous voyons descendre le grand Don Juan de Argote et de Gamboa, accompagné de Don Diego Abarca, dignes tous deux d'une louange sans fin. Du haut de la proue, sauta à terre, Don Diégo Ximénès et de Enciso. Ces trois poëtes représentent le bon goût dans ce qu'il y a de plus brillant et de plus exquis; leur génie et leurs ouvrages en sont les parfaits modèles.

Avec Juan Lopez del Valle arrivent deux autres compagnons : l'un d'eux est Pamones, à qui les Muses gardent rancune, parce qu'il marche dans une voie que nul n'a foulée avant lui et qu'il est plus ennuyeux que divertissant avec ses manies d'innovation.

Par des chemins impraticables, d'un pays reculé, arriva le brave Irlandais Don Juan Bateo, nouveau Xerxès pour la mémoire.

Je me retourne et j'aperçois Mantuano, qui a eu la bonne pensée de se donner pour Mécène le grand Velasco. L'un et l'autre laisseront, dans leur patrie, aussi bien que dans

les pays étrangers, un renom considérable, puisque tu le veux ainsi, Apollon.

Entre deux collines couvertes de fruits (peut-être voudra-t-on le croire, en supposant qu'on le comprenne) et couronnée de palmes et de lauriers, apparut la majestueuse figure de l'ABBÉ MALUENDA, inondant la montagne de gloire et de lumière, et portant l'espérance du triomphe dans la lutte. Et quels ennemis ne vaincrait point un génie si brillant et une bonté si digne du souvenir?

DON ANTONIO GENTIL DE VARGAS, je demande le loisir de te voir, car tu arrivas tout revêtu d'élégance, d'art et de courage. Bien que Génois de naissance, tu fis paraître ton habileté à cultiver les Muses castillanes, si bien que toute la troupe poétique en fut ravie.

Du fond de l'Inde reculée, arriva mon ami MONTESDOCA, et celui qui renoua le fil rompu de la narration de l'Arauco.

Apollon leur dit : « C'est à vous qu'il appartient de défendre ce riche domaine contre la canaille dépourvue de pudeur. Vous le voyez, sans autres armes que l'arrogance, elle veut canoniser l'ignorance et lui assurer un divin et impérissable renom. Tel est l'aveuglement de l'amour-propre, qu'il n'est pas rare de voir un ignorant prétendre à la réputation d'excellent poëte. »

En ce moment, une autre merveille, un nouveau prodige se découvre en mer; je vais le raconter en quelques vers. Un vaisseau approcha si près du bord, qu'on pouvait voir d'en haut, très-distinctement, tout ce qui

était dedans. Il était pour le moins de quatre mille *salmas* ou tonneaux, suivant un autre terme en usage, le ventre rebondi et la coque très-forte; tel que les nefs qui du rivage indien arrivent en chargement à Lisbone, et qui sont réputées uniques pour la capacité. Ce vaisseau, de la proue à la poupe, était couvert de poètes, marchandise qui abonde sur les places de Calicut et de Goa.

Le dieu rubicond tomba en épilepsie à la vue de cette cohue impertinente, qui venait au secours de la montagne; et dévotement il supplia en silence le dieu qui manie le trident humide, de couler bas sans retard le navire. Du milieu de la tourbe famélique s'avança, vers le bord du vaisseau, un homme qui paraissait fâché et de fort mauvaise humeur; et d'une voix qui n'avait rien de tendre ni de suave, il débita (tantôt en colère, tantôt d'un ton plus calme) des phrases que j'écoutai avec impatience, car ses paroles étaient autant de traits qui perçaient mon âme et mon cœur.

« O toi, cria-t-il, traître, qui as canonisé les poètes de l'interminable liste, pour des motifs et par des moyens détournés; qu'as-tu fait de la vue pénétrante de ton génie? Chroniqueur infidèle, tu as menti, faute d'y voir clair. Je confesse, ô barbare, je ne nie point que quelques-uns de ceux que tu as choisis en si grand nombre, sans céder à la partialité ou aux supplications, ont été placés par toi au rang qu'ils méritent; mais pour tous les autres, tu as été trop prodigue de louan-

ges. Tu as porté jusqu'au ciel la fortune de plusieurs qui reposaient au sein de l'oubli, privés de la lumière du soleil et de celle de la lune. Il n'a été ni appelé ni élu le grand pasteur d'Ibérie, le grand BERNARDO surnommé DE LA VEGA. Tu t'es montré envieux, étourdi et sans discernement. Tu as lancé ta flèche aux nymphes et aux bergers du Hénarès, les traitant en ennemis, et pourtant, il y a dans ton troupeau des poëtes qui ne valent pas mieux et qui auront, en vérité, beaucoup à faire pour devenir meilleurs. Si pareil outrage ne me trouble point la judiciaire, je distingue d'ici sept faiseurs de couplets, gens de pacotille, comme on dit. Entre eux et l'élégance, le bon goût et l'esprit, il n'y a rien de commun, et tu les places nonobstant, à plus de deux lieues au-delà du paradis. Sois convaincu que ces imaginations et ces chimères tourneront un jour à ta honte, si tu ne mets quelque soin à t'amender. »

Cette menace peu courtoise remplit mon cœur d'une vive crainte, et épuisa ma patience. Et me tournant vers Apollon, avec une vivacité que j'étais loin d'attendre de mon âge, la voix altérée et le visage allongé, je lui dis : « Je vois bien, avec évidence, qu'à ton service je ne recueille que désagréments, avants-coureurs des malheurs à venir. Fais, ô Seigneur, que la liste que le dieu de Cyllène apporta avec lui en Espagne, soit lue publiquement, afin de montrer combien je suis peu coupable. Si c'est ta divi-

nité qui a fait erreur dans son choix, et si je n'ai fait qu'approuver ce qu'il m'a dit, pourquoi ce maraud se courrouce-t-il contre moi? Ce n'est point sans cause ni sans raison que suis peiné de voir qne ces barbares veulent me tenir longuement dans une crainte cruelle. Ceux-ci m'abhorrent, parce que je les ai inscrits; et ceux-là sont résolus à me chagriner, parce que j'ai négligé de les inscrire. Je ne sais en vérité comment m'entendre avec eux; les inscrits se désolent, les non inscrits se fâchent, et les uns et les autres me font trembler. Toi, Seigneur, puisque tu es dieu, assigne-leur le rang qui convient à leur génie : appelle et désigne ceux qui sont les plus habiles et les plus prompts. Et de peur que je ne succombe à la noire crainte qui m'épouvante, aussitôt que la dispute aura pris fin, couvre-moi de ton manteau et m'abrite de ton ombre. Ou bien mets-moi une marque qui montre que je suis de ta maison et ta créature; et de la sorte nul ne me fera outrage. »

— « Tourne de ce côté tes regards et vois ce qui se passe, » me dit Apollon en courroux et le cœur bouillant de fureur.

Je regardai, et je vis le spectacle le plus réjouissant et le plus triste qu'oncques le monde ait vu; non, il n'y en eut et il n'y en aura jamais de pareil. Mais qu'on ne s'attende pas à en trouver ici la description; je la réserve pour la cinquième partie, et je me propose de chanter d'une voix si haute et si éclatante, que j'espère bien qu'on me

prendra pour un cygne à ses derniers moments.

CHAPITRE V.

Le maître du maritime empire entendit les supplications d'Apollon et les écouta avec une âme tendre et un cœur clément. Il cligna de l'œil, frappa du pied les flots, et sans que les poëtes s'en fussent aperçus, il les souleva tout d'un coup jusqu'au ciel. Quant à lui, par des chemins détournés, il se blottit sous le navire, et là il fit des tours de son métier. De son trident il heurta la partie creuse de la carcasse et lui remplit le ventre d'un large fleuve d'eau amère. Aussitôt que le péril se révèle, les airs retentissent d'un murmure confus, résultant de mille voix animées par la crainte et la souffrance. Petit à petit le pauvre vaisseau s'abîme dans les entrailles du monstre azuré et blanc, qui engloutit tant d'âmes. Dans l'air montent les vaines clameurs de ces misérables, qui soupirent de se voir sans ressource, si près de leur fin. Ils grimpent le long des vergues, et cherchent du regard le point culminant du navire; et plusieurs y montent et s'y tiennent groupés. La confusion, la crainte, l'alarme

leur troublent la raison, et ils s'imaginent qu'il faut faire un grand saut pour passer de cette vie dans l'autre. Mais ils ne trouvent aucune ressource, aucun moyen de salut; et pour retarder le dernier moment, ils se décident à nager. Plusieurs se jettent à la mer, semblables aux grenouilles qui ne font qu'un saut, du rivage dans la mare, lorsqu'elles sont poussées par le bruit ou par la peur. Ils fendent les flots qui se brisent en blanchissant, ils remuent vivement les pieds et les mains, quoique tous leurs membres soient bien malades. Au milieu de tout ce fracas, ils fixent les yeux sur le rivage aimé, désireux de l'embrasser mille fois.

Je tiens de bonne source que la troupe infortunée eût préféré se trouver sur la fameuse promenade de Séville. Ils n'avaient aucun plaisir à se noyer, et il y a quelque apparence qu'ils étaient bien avisés; mais leurs efforts restèrent sans résultat. Le père des eaux, épuisant sa rigueur, se montra sur son char, le visage courroucé et le geste menaçant. Quatre dauphins de forte taille, attelés avec des cordes d'algues marines, le traînaient impétueusement. Dans leurs humides retraites, les nymphes sentent ta fureur, ô divinité vengeresse, et leur visage pâlit. Le poëte qui se flatte de gagner à la nage le bord interdit, se consume en efforts et en vaines clameurs. Sa course est entravée par les pointes aiguës du trident, instrument impitoyable de mort.

Tel qu'on voit l'enfant, poussé par une

irrésistible gourmandise, enfiler dans son chapeau, soit avec une épingle, soit avec une aiguille, les grains de raisin que le hasard ou la maraude ont mis en son pouvoir ; tel, et la comparaison ne saurait être plus exacte, on voit, non moins diligent dans sa manœuvre, le dieu irrité enfiler des poëtes avec un plaisir détestable, qui se trahissait par un rire équivoque. Il était assis sur un char de cristal, la barbe longue et remplie de coquillages, couronné de deux lamproies. Parmi les longs poils de son menton, se tenaient aussi sûrement à l'abri que sous une roche, la meule, la moule, le poulpe et le crabe. Il avait l'aspect d'un vieillard vénérable; son vêtement était vert, azur et argent; il paraissait robuste et d'une grande vigueur. Dans sa colère, son visage était sombre; car l'emportement trouble la couleur de même que la raison. Sa fureur s'exerce de préférence sur ceux qui nagent avec le plus d'effort, et il va au devant d'eux, se faisant gloire d'un si lâche exploit.

Mais voici un autre événement miraculeux, qui mérite d'être raconté en détail, et avec les vers de Torquato Tasso.

Je n'ai point invoqué jusqu'ici, j'invoque à présent votre secours, ô muses; je ne saurais m'en passer dans les hautes matières que je vais toucher. Allons, déverouillez votre plus riche armoire, et inspirez-moi le souffle qu'il faut; je ne puis marcher du train ordinaire, en me traînant humblement.

Fendant les nues, foulant l'air de son pas

mesuré, la belle Vénus descend du ciel, sans que personne l'en empêche. Elle était vêtue d'une grande jupe de serge grise, suivant la dernière mode; et ce vêtement lui allait à ravir. C'était le costume de deuil qu'elle avait pris, en souvenir de son Adonis, lorsque les énormes défenses du verrat pénétrèrent dans l'aine de ce pauvre garçon. En vérité, si le petit muguet avait eu du poil au menton, il eût tenu tête à la bête armée de crocs, qui lui ravit à la fois la vie et la beauté. O vaillant amoureux, de si peu de cervelle, comment as-tu pu, étant prévenu d'avance, chercher ton malheur et te lancer en une si funèbre aventure? Cependant les paisibles colombes qui traînaient le char de la déesse sur le dos voûté de la mer, allaient toujours, et enfin elles se trouvèrent en présence de Neptune, objet de leurs désirs et de leurs recherches. Les deux divinités, se trouvant en présence, se saluèrent à la mauresque, et témoignèrent un contentement extrême de se trouver ensemble. Ils déployèrent une politesse grave et vraiment royale, et la déesse de Chypre ne négligea pas en ce moment d'étaler le trésor merveilleux de ses charmes. Elle déploya toute l'ampleur de son vertugadin, et le mit à son goût, en le poussant à plusieurs reprises de la pointe du pied; autant de ruades qui allèrent au cœur de Neptune en contemplation et plus mort que vif.

Un poëte, ayant nom Don Quincoces, errait, à moitié mort, parmi les flots salés,

poussant des gémissements au lieu de cris. Il parvint néanmoins à dire en paroles assez mal articulées : « O maîtresse de Paphos et des deux autres îles déjà nommées, prends-moi en pitié; comme tu vois, je suis perclus des pieds et des mains, et je me noie dans d'autres eaux que celles de la cruche. Ici se dressera mon bûcher, ici se consumeront mes cendres, ici sera enseveli Quincoces, dont l'éducation fut dirigée par un pédagogue. »

Voilà ce que dit le pauvret; et la déesse attendrie par sa supplique, se remit à arranger son vertugadin. Puis elle se redresse, et d'un air tendre, fixant les yeux sur le vieillard, elle fait jouer l'organe de la voix; et d'un air à la fois dédaigneux et fâché, tempérant sa colère par une gravité douce, elle dit des choses qui mirent dans l'embarras la divinité aquatique. Son discours ne fut pas long; et toutefois elle trouva moyen de lui rappeler son origine et sa parenté. Elle lui fit sentir combien était chétive la gloire de triompher de ces misérables vaincus. Et lui, répondit : « Si les destins immuables n'eussent dicté la sentence fatale, contre ces gens obstinés dans leur ignorance, rien qu'une ombre de votre présence, dame de beauté, eût suffi pour contenir ma rigueur. Mais il est maintenant trop tard; et l'heure est venue de montrer combien est rude dans la victoire ma main indulgente et pacifique. Ces rimeurs, toujours inhumains dans leurs procédés, n'ont-ils pas dans leurs

vers fouetté cent mille fois la mer aux cheveux blancs. »

— « Tu ne me sembles ni fouetté ni vieux, répondit Vénus. » Et lui répondit à cela : « Tu m'enflammes sans m'attendrir. La mauvaise étoile de ces malheureux exerce une influence telle que je ne puis donner satisfaction à tes plaintes. Je ne puis m'écarter tant soit peu de l'inflexible volonté du destin, tu ne l'ignores pas, et il faut en finir avec eux, sans retard. — Tu finiras toi-même plutôt que d'en venir à bout, répondit la dame qui tient dans ses mains les clefs de tant de volontés. Quoique le destin impitoyable ordonne leur mort, ils ne mourront pas de la façon qui t'agrée : car il y a bien des variétés dans la mort. »

En ce moment, l'élément liquide s'agita, la tourmente recommença de plus belle, le vent souffla plus violent et plus vite. La tourbe affamée, et non tourmentée par la soif, plie sous le nouvel orage, et meurt avec la satisfaction de voir la fin de ses peines.

O cas étrange et inouï, sans exemple et sans précédents ! ô prodigieux artifice de la grande reine qui commande à Cnide. En moins d'un instant la mer se trouva pavée de citrouilles, dont quelques-unes étaient d'un tel calibre, que deux ou trois hommes en auraient avec peine embrassé la circonférence. Il y avait aussi quantité d'outres d'un superbe volume, de toute taille, qui battaient les vagues sans en altérer la blanche écume.

C'est Vénus qui métamorphosa de la sorte nos poètes étiolés, pour empêcher Neptune de les submerger. Neptune, voulant déjouer la ruse de Vénus, supplia Apollon de lui prêter ses flèches ; mais Apollon les lui refusa, et là-dessus notre barbon, armé de son trident, leva le pied fort en colère, croyant qu'il allait les percer de part en part. Mais celui-ci glisse subtilement, celui-là est insensible aux coups, et, prenant la tangente, il évite l'arme meurtière et le Dieu enrage d'impatience.

Sur ces entrefaites, Borée redouble de fureur et chasse devant lui le troupeau, semblable à une bande de pourceaux bruyants. Ainsi le voulait Vénus, heureuse de rendre la vie à ces poètes amis du vacarme, adeptes de la secte empesée, poëtes au teint blanc, tendres, mielleux, douceâtres, de ceux qui parfois se divisent en sectes et en partis contraires. Les vents opposés s'empressent à l'envi de complaire à la belle suppliante, et, d'un seul souffle, ils aplanissent la mer, entraînant le troupeau qui grogne, sous les outres et les citrouilles, vers les régions du couchant. Il est de fait que cette graine abonde en Espagne, et que c'est par elle que l'Espagne est surtout tenue en estime. Dans les armes, aussi bien que dans les lettres, aucune autre nation ne la surpasse pour la fécondité, du moins; mais son goût se ressent très-fort de cette graine.

Depuis cette métamorphose, opérée par le ciel ou par Vénus, ou n'importe par qui, —

en ceci il n'est point essentiel d'observer mon exactitude ordinaire — depuis lors, je ne puis voir une citrouille, longue ou rebondie, sans me figurer que sous son enveloppe se cache, bien à l'étroit, quelque poëte raccourci. Et quand je vois une outre, — ô imagination impertinente, si légère et si facile à abuser, sujette à de si misérables illusions! — je m'imagine que le cuir qui forme le goulot, n'est autre chose que la figure du poëte, transformé en ce vase imparfaitement gonflé. Et quand je rencontre quelque poëte honorable, j'entends un poëte solide et de poids, un homme bien vêtu et bien chaussé, je m'imagine aussitôt que je vois un cuir de bœuf ou une citrouille, et, de la sorte, je me consume au milieu des idées les plus contraires. En tout cas, je ne sais si c'est à tort ou à raison, que je traite de la même façon les citrouilles, les outres et les poëtes. La crécerelle, qui chasse au lézard, ne doit pas s'attendre à jouir des distinctions accordées aux éperviers affranchis de tout tribut.

Le courroux du Dieu de Délos ayant été satisfait, et les poëtes se trouvant transformés en ces objets creux et de volumineuse apparence, la mer et les vents également apaisés, Neptune mécontent se replongea au fond de ses palais de cristal, les oiseaux pacifiques suivirent le souffle du vent et allèrent déposer la belle Cypris dans son royaume. Fière de son triomphe, elle fit ce que nul, jusque là, n'avait pu obtenir de sa volonté et quitta sa grande jupe de deuil. Dans sa nudité elle

parut plus belle, plus ravissante que jamais, et l'on a su, depuis, que Mars courut après elle tout ce jour-là, et les deux suivants.

Pendant tous ces événements, l'escadron poétique contemplait attentivement la fatale catastrophe de la canaille métamorphosée. Voyant que la mer était enfin débarrassée de ces auxiliaires importuns, Apollon résolut de mener à terme la grande entreprise. Mais, au même moment, un grand bruit se fait entendre, qui comble de joie l'assistance, et tous d'ouvrir les yeux et de prêter l'oreille. Ce bruit était produit par un riche carrosse, dans lequel se tenait assis le grave DON LORENZO DE MENDOZA. Il avait pour escorte : son heureux génie, son grand courage, sa courtoisie, précieux bijoux, ornements inestimables.

A sa suite venait PEDRO JUAN DE REJAULE, célèbre valencien, en carrosse aussi, grand défenseur de la poésie.

Assis à sa droite, JUAN DE SOLIS, généreux jeune homme, montrait, dans ses vertes années, toute la sagesse de son génie.

En tiers avec eux, venait JUAN DE CARVAJAL, fameux docteur, et ils avançaient, malgré son poids, à grande vitesse. Grand est le mérite de ces trois compagnons qui viennent ensemble ; il n'est point de montagne ou de colline qui puisse les arrêter dans leur course. Ils franchissent d'un rapide essor la cime superbe, ils touchent aux nues, les voilà près du ciel et foulant avec joie cette terre si renommée.

D'un zèle égal et non moins honorable,

Bartholomé de Mola et Gabriel Laso, parvinrent à prendre pied sur la montagne.

Don Diego, celui qui porte le nom de Silva, honore aussi de sa présence les hauts sommets du Parnasse, et il s'avance, d'un pas joyeux. Devant son génie, devant son incomparable renom, toute science s'incline obéissante : il s'élève à une telle hauteur qu'il paraît un être surhumain.

Petit à petit les ombres grandissent et le jour tombe, tandis que la nuit s'avance dans son manteau noir tout parsemé d'étoiles. Las de son attente, le poétique escadron se livre au sommeil paresseux, excédé de fatigue, en proie à la faim et à la soif. Alors Apollon, dont la lumière se réduit à rien, ne fait qu'un bond et, tombant chez les Antipodes, il poursuit forcément sa course fatale. Mais il congédia auparavant, sur leur demande, les cinq poëtes titrés qui avaient demandé leur congé avec instance, parce qu'ils regardaient l'entreprise comme un jeu ridicule. Apollon donna, sans délai, satisfaction à leurs désirs. L'amant de Daphné est unique pour la courtoisie ; en ce point, il n'est personne dans les deux hémisphères qui le surpasse.

Du sombre recoin de sa triste demeure, le nonchalant Morphée tira son goupillon, avec lequel il a fait tant de victimes et de dupes, et avec l'eau du Léthé qui jaillit de la source de l'oubli, il mouilla les paupières à tout le monde. Le plus affamé resta endormi ; la faim et le sommeil ne vont guère ensemble ; mais c'est un privilége des poëtes de jouir à

la fois de l'une et de l'autre. Pour moi, je m'endormis comme une souche, l'imagination remplie de mille choses que je m'engage à raconter, quelque difficile qu'en soit le récit.

CHAPITRE VI.

Trois causes produisent les rêves ou les songes, pour parler comme ceux qui sont les maîtres du bien dire. La première c'est l'habitude des choses qui sont le plus familières à l'homme ; la seconde dépend, suivant la médecine, de l'humeur qui est en prédominance dans notre corps. La troisième tient à des révélations ; et c'est une cause qui, pour notre propre avantage, est bien plus efficace que les deux autres. Je m'endormis donc et je rêvai et la troisième de ces causes explique suffisamment l'origine de mon rêve : j'étais moulu, agacé et tourmenté par la faim.

Le malade, dont les entrailles sont embrasées par l'ardeur de la fièvre, rêve qu'il a dans la bouche une des sources qu'il a vues; sa lèvre approche du cristal qui se dérobe et, ce soulagement imaginaire qu'a produit le sommeil, avive le désir, sans diminuer la soif. Tout en dormant, le vaillant soldat

se bat avec feu, tout ainsi qu'il s'est montré durant la veille, en armes, au milieu du combat terrible. Le tendre amant accourt au rendez-vous et, tout endormi, son imagination le pousse sans tempête vers le doux port. Plongé dans le sommeil, l'avare livre son cœur à son trésor; quant à son âme, elle en est toujours possédée.

Pour moi, qui endormi ou éveillé, ai toujours gardé les convenances en toutes choses, attendu que je ne suis ni Troglodyte, ni More, j'ouvris, à deux battants, les portes de mon âme, et je laissai le sommeil entrer par les yeux, avec un avant-goût infaillible de plaisir et de gloire. Je jouis, tout en dormant, de plus de quatre mille plaisirs, — je les comptai sans en passer un seul; — ils accouraient en abondance. Le temps, l'occasion, le lieu propice, toutes ces circonstances réunies ou séparées, contribuaient à l'effet produit. Je dormis deux bonnes heures d'une façon très-raisonnable, sans que mon cerveau fût troublé par des imaginations vaporeuses.

Livrée à elle-même, mon imagination me transporta parmi les fleurs innombrables d'une délicieuse prairie, d'où s'exhalaient les parfums de Panchaie et de Sabée. L'endroit charmant ravissait le regard, bien plus vif durant le sommeil que pendant la veille. Je vis un spectacle très-réel, et pourtant, je ne sais si je dois le décrire, car ma plume a toujours dédaigné les choses qui semblent en dehors de la réalité. Mon paisible griffon-

nage ne s'applique qu'à celles qui ont avec quelque apparence de possibilité, le charme, et l'attrait de la certitude. Jamais mon humble génie n'ouvre la porte aux monstruosités, tandis que la vraisemblance la trouve grande ouverte. Comment une extravagance pourrait-elle plaire, si elle ne vient à propos, conduite par l'agrément? La fiction ne charme qu'autant qu'elle paraît vraie ; et, moyennant les séductions du style, l'esprit brillant l'accepte avec non moins de plaisir que l'esprit simple.

Je disais donc, pour revenir à mon conte, que je vis beaucoup de monde traversant cette plaine avec des cris bruyants et joyeux. Les uns, vêtus décemment, suivant la mode de la cour, d'un habit qui était modeste, grâce à l'hypocrisie, mais propre et commode. Les autres portaient la couleur dont le jour se teint, lorsque la lumière fait sa première apparition parmi les cheveux de la fraîche Aurore. Le riche printemps offre l'infinie variété de ses nuances, qui réjouissent les yeux. La prodigalité, l'exagération se montrent à l'envi sur la verte prairie, avec l'excès d'ornements qui est propre à l'ignorance. Sur un trône qui s'élève au-dessus du sol (plus remarquable encore par la façon que par la matière, quoiqu'il ne soit composé que d'or et d'ivoire), j'aperçus une jeune vierge tellement bien mise depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, que c'est un plaisir de la voir, un enchantement de l'entendre. Elle se tenait majestueusement assise, d'une taille gigan-

tesque en apparence, mais bien prise dans sa haute stature. Vue de loin elle en paraissait plus belle; si on la regardait de près, sa beauté semblait s'amoindrir. Frappé d'admiration, au comble de l'étonnement, je fixai sur elle mes regards et j'observai en elle ce que je chante en mes vers si pâles. Je n'oserais affirmer qu'elle était vierge, bien que j'aie commencé par là; ce problème défie l'œil le plus perçant. En général elles sont dépourvues de preuves, les appréciations malignes qui font juger brisé le vase sans fêlure. Ses yeux, fiers et tendres à la fois, avaient un doux regard qui les rendait extrêmemement beaux. Soit artifice, soit habitude, ils brillaient tantôt d'un vif éclat, et tantôt tempéraient la vivacité de leurs rayons.

A ses côtés se tenaient deux nymphes, si gentilles et si charmantes à voir, qu'elles ravissaient l'âme des spectateurs. En présence de la dame assise sur le trône élevé, elles laissaient couler de leurs lèvres des paroles d'une douceur incomparable, mais dépourvues de science. Elles portaient jusqu'aux nues leurs titres de noblesse, qui n'étaient rien ou presque rien, comme tout ce qui est inscrit sur les tablettes de l'oubli.

Pendant qu'elles gazouillaient doucement, au milieu de leurs raisonnements pleins de convenance, la dame du trône, dont la beauté ne connut jamais de rivale, se dressa sur ses pieds, et en un moment, il me sembla que sa tête s'élevait bien au-dessus des nuages;

je le dis sans mentir. Sa beauté n'en fut point altérée; au contraire, plus elle grandissait, et plus sa ravissante figure était proportionnée à sa haute taille. Elle étendit les bras, à une telle distance, qu'elle embrassait tout l'intervalle qui sépare les deux points extrêmes, de l'orient et du couchant. La maladie nommée hydropisie lui gonfle tellement le ventre, qu'il semble que toute la mer pourrait y tenir. Tous ses autres membres atteignent des proportions aussi considérables, et malgré cela, je l'ai déjà dit, sa beauté ne souffre point de déchet.

Surpris au dernier point, j'attendais la suite d'un si rare prodige; j'aurais volontiers donné un doigt de ma main, pour savoir la vérité, sans retard et avec certitude. Quelqu'un, je ne sais plus qui, s'approchant de moi, me dit tout bas à l'oreille, distinctement : « Attends, je puis satisfaire ta curiosité. Cette femme qui, sous tes yeux, grandit, de façon à ne plus trouver de place pour s'étendre; cette femme, qui voulant être unique en grandeur, escalade et gravit les nuages, et ne s'arrête qu'au cercle de la lune (bien qu'elle ne connaisse point la manière de monter), est la même qui, confiante en sa fortune, s'imagine avoir fixé l'essieu de la roue mobile et arrêté son mouvement. Pour elle il n'est point de malheur; arrogante et hardie, elle ne connaît pas la crainte; toujours prodigue, heureuse et contente. C'est elle qu'un dessein extravagant a poussée à grandir ainsi petit à petit, jusqu'au point

d'atteindre la taille d'un géant. Elle ne cesse pas de croître, parce qu'elle n'ose trop aborder des entreprises capables de mettre ses plus belles qualités en évidence. N'as-tu point entendu parler des arcs, des amphithéâtres, des temples, des bains, des thermes, des portiques, des murailles merveilleuses, de ces admirables monuments qui demeurent encore debout, ou dont les restes, en dépit des injures des siècles, bravent le temps et la mort? » — « Pour moi, répondis-je, il n'est point une de ces merveilles, dont tu parles, qui ne soit fortement clouée et rivée dans ma mémoire. Je me rappelle le tombeau de la belle veuve, et tout auprès, le colosse de Rhodes, avec la lanterne qui servait d'étoile. Mais allons au fait; et sachons quelle est cette femme. » — « Tu le sauras tout à l'heure, » répondit la voix, en baissant le ton. Et reprenant : « Si tu n'étais pas aveugle, tu saurais dès à présent quelle est cette dame; mais qu'y faire? tu es un génie laïque. Cette femme qui se hisse jusqu'au ciel, enceinte, on ne sait comment, du vent, est la fille du désir et de la renommée. C'est par elle et par son influence, que le monde a vu, non pas sept, mais cent merveilles. Le nombre cent est bien chétif; quand je dirais cent mille et encore plus de millions, ne pense pas que le chiffre serait exagéré. C'est elle qui a mené à bonne fin ces mémorables édifices qui reposent par leur base sur le sol, et s'élèvent jusqu'aux nues. C'est elle qui maintes fois a soulevé la

guerre, là où doucement reposait la paix; ne pouvant se contenir en détroites limites. Lorsque le héros romain laissait dévorer par les flammes, son bras vaillant et redoutable, c'est elle qui refroidissait le feu terrible. C'est elle qui poussa le chevalier de Rome dans l'abîme de la fournaise ardente, tout couvert d'armes brillantes et d'acier resplendissant. C'est elle, qui souvent, emportée par son ambition irrésistible, tente hardiment l'impossible. Depuis la brûlante Libye, jusqu'à la Scythie glacée, la renommée propage son souvenir qui s'accroît par des entreprises grandioses. En résumé, c'est la vaine gloire hautaine, qui intervient dans les hauts faits, dont les siècles ne peuvent effacer la trace. C'est elle-même qui se réserve le triomphe et la satisfaction de ses désirs, sans se mettre en peine de saisir au chignon l'occasion chauve. Elle ne boit, ne mange que de l'air; aussi augmente-t-elle si fort de volume, en un instant, qu'on ne saurait prendre sa mesure. Quant à ces deux compagnes qui sont à ses côtés, ce sont les mêmes qui servent de support à cette grande machine. Leur voix mielleuse, leurs doux regards, leur apparente humilité, leurs brillants discours qui les rendent si aimables, en font des créatures plus divines qu'humaines. Sache, sans perdre le calme et la patience, que ce sont deux sœurs, l'adulation et le mensonge. Elles se tiennent constamment en sa présence, lui soufflant à l'oreille des paroles qui semblent empreintes

de sagesse. Et elle, qui est comme privée du plus précieux de tous les sens, ne voit point l'aspic qui se cache sous les fleurs de ces élégants propos. Aussi, cédant à l'entraînement d'un désir coupable, elle goûte et boit dans un vase de cristal, le poison mortel, sans aucune crainte. Que celui qui se pique le plus de clairvoyance, essaye seulement de prêter l'oreille à la flatterie, et bientôt il verra sa gloire passer avec la vitesse du vent. »

J'écoutais attentif ces confidences, et sur ces dernières paroles, la vaine gloire fit une explosion si formidable, que je fus doucement et non sans déplaisir, arraché à mon sommeil. Et bientôt parut le jour, versant des perles et répandant des fleurs, éblouissant et plein de force. Les petits rossignols, épris de ses charmes, lui racontaient harmonieusement leurs amours, en des chants non appris : la fauvette répétait la chanson, et l'alouette agile donnait le ton à la musique de ce concert. Quelques-uns des poëtes enrégimentés, se hâtaient pour dérober au dieu du jour les actes qu'ils étaient forcés d'accomplir.

Bientôt, sa seigneurie se montra au balcon de la fraîche Aurore, avec la face rougeaude d'un tudesque; les traits à moitié affaissés, comme quelqu'un qui redoute l'approche d'un événement attendu, et qui prévoit une défaite. Dans le plus pur dialecte de Tolède, en très-bon espagnol, il leur souhaita poliment le bonjour, et se prépara sans

retard à affronter l'inévitable entreprise. Il monta donc sur un rocher qui se trouvait en face de l'escadron, et d'une voix grave et sonore, il leur débita ce discours improvisé :

« O heureux génies, qui avez le secret du parler élégant, et la subtilité de la science la plus profonde; vous qui êtes les représentants de la belle poésie, dans toute sa beauté et dans toute sa grandeur, ne souffrez point, par ma vie et par la vôtre (voyez avec quelle bonhomie Apollon vous harangue), que cette canaille obstinée remporte la victoire. J'entends cette canaille endiablée, si fière de son nombre, qu'elle prépare à coup sûr sa ruine ou la nôtre. O vous, gloire et lumière de mes yeux, phares permanents de mes clartés, soit par nature, soit par habitude; pouvez-vous supporter l'impudente audace de cette racaille hypocrite, de cette cohue de charlatans, qui ont inventé tant de sottises? Faites preuve de votre grand courage et montrez par leur châtiment que vous êtes dignes en cette mémorable conjoncture, de la gloire la plus éclatante. Armez vos cœurs d'une juste indignation, attaquez sans peur la tourbe insolente, oisive, vagabonde et inutile. N'estimez pas à la valeur d'une bourbe (monnaie de Berberie, de bas aloi), cette multitude qui vient troubler notre paix. Que le bruit retentissant du tambour, et le son aigu du fifre et l'éclat de la trompette, qui provoque la bile et précipite le phlegme, que les cris belliqueux réveillent votre courage endormi, dans ce moment pour nous si critique. J'en-

tends d'ici, je perçois déjà la rumeur croissante du bataillon ennemi, et ses clameurs confuses. C'est maintenant qu'il faut, sans en être requis ou supplié, que chacun, en guerrier d'expérience, sans céder à son impulsion, reste à son rang et garde son ordre de bataille, et qu'il fasse son devoir en vaillant soldat, jusqu'à ce que la mort ou la victoire s'en suive. »

A l'instant même, du côté du couchant parut la troupe innombrable de cette canaille barbare et aveugle. Aussitôt les nôtres poussent un cri de joie, et sans peur, ils répètent : « Aux armes, aux armes! »

Ce cri fait retentir tous les alentours, et chacun, sans souci de la mort, s'empresse de courir aux armes.

CHAPITRE VII.

O toi, Muse guerrière, à la voix de bronze et à la langue métallique, quand tu chantes les exploits de l'impitoyable Mars; ô toi, pour qui le genre humain s'épuise en fatigues; ô toi, qui peux tirer ma plume de l'ignorance et de la misère; ô toi, dont les mains sont percées et prodigues de faveurs,

je t'en demande une maintenant que tu peux m'accorder sans en devenir moins riche. Un bruit sinistre annonce la superbe, la perversité et le dessein hardi de cette foule méprisable. Donne-moi des accents conformes au sujet, une plume légère et déliée, exempte de passion et de partialité; afin que je puisse, avec toute la nouveauté d'un sentiment sincère, en toute franchise et sans faillir à la vérité, raconter les mouvements opposés des deux bandes ennemies, qui, bouillantes de colère, déploient leurs bannières au souffle du vent.

La bande orthodoxe, voyant les nombreuses cohortes de l'ennemi, groupées au pied de la montagne et prêtes à escalader les hautes cimes; d'un pas rapide et en bon ordre, couronne la montagne et se présente de pied ferme à la furie de ces insensés. On calcule les chances, et les combattants pleins d'ardeur, se disposent à l'assaut, avides de vengeance et de gloire. Transporté de fureur et d'impatience, Apollon donna ordre de lever, sans délai, son étendard. L'étendard fut déployé par un marquis, dont la prestance rappelle naturellement et sans artifice, le dieu de la guerre; célèbre poëte et d'un mérite rare, dont l'assistance augmente la gloire, la valeur et le contentement du souverain Apollon. La bannière représentait un beau cygne blanc, si vivement imité par la peinture, qu'on aurait dit qu'il remplissait l'air agité de ses cris joyeux. Derrière l'étendard, se dressent les dra-

peaux, portés par de braves enseignes, et glorieusement mutilés. Les tambours, montés au ton de la guerre, donnent de l'ardeur aux plus lents, et mêlent leurs roulements aux voix métalliques des clairons.

Sur ces entrefaites arriva Géronimo de Mora, peintre et poëte incomparable, rappelant à lui seul, Apelles et Virgile; armé de sa genette (signe distinctif de son grade de capitaine), il accourt au combat et pousse la foule.

Pour mettre le comble à la frayeur de l'ennemi, survint le grand Biedma, d'un renom immortel, et avec lui Gaspar d'Avila, un des premiers dans le cortége d'Apollon, dont la plume et les vers peuvent inspirer de l'envie à Iciar et de la crainte à Sincero.

Ensuite arriva Juan de Mestanza, modèle achevé d'élégance, d'esprit et de savoir, capable de braver la mort et les siècles. Apollon l'enleva de Guatémala, et l'engagea à son service, au grand préjudice de la détestable canaille.

Cepeda se propose d'accomplir des merveilles dans la mêlée; il a pour compagnon Megia : deux poëtes dignes des plus grands éloges.

Puis vint Galindo, gloire éclatante de l'Andalousie et de la Manche, homme sans pareil; sa démarche majestueuse annonce la bravoure.

Du sommet élevé du Pinde renommé, descendirent trois valeureux Lusitaniens, qui méritent tous mes hommages. D'un pied ra-

pide et prompt au combat, Rodriguez Lobo foule le mont et la plaine, et avec lui s'avance Fernando Correa de la Cerda. Pour renforcer le parti d'Apollon, le grand don Antonio de Ataide, arriva plein d'ardeur.

Apollon compare ses forces à celles de l'ennemi, et il se décide à livrer bataille, il demande le combat. Le son rauque de plusieurs trompes, instruments de chasse et de guerre, frappe de plus près les oreilles de Phœbus. La terre tremble sous les pas d'un nombre infini de poëtes, qui livrent assaut à la haute montagne sacrée.

Le redoutable général de la troupe audacieuse, dont la bannière représente un corbeau, c'est Arbolanches, cet incorrigible bélître. Les deux armées, dont l'aspect fait trembler Mars lui-même, se trouvaient en présence, l'une au pied, et l'autre au sommet de la montagne. En ce moment, quelques soldats de la bande orthodoxe, gens habiles en apparence, passèrent à l'ennemi, au nombre de vingt environ. Je suis des yeux leur marche, et voyant le but de leurs mouvements, je m'adresse en ces termes à Apollon, d'une voix troublée : « Quel est donc ce prodige, cet étrange événement, ou pour mieux dire, ce mauvais présage qui m'ôte la respiration et l'énergie? Ce transfuge, qui a le premier tourné les talons, je le regardais, non-seulement comme un poëte, mais encore comme un bavard intrépide. Celui qui, d'un pied léger, courait après lui, je l'ai entendu dans maints cercles à Madrid, parlant avec

amour de la poésie. Le troisième, qui s'en est allé si vite, a été de tout temps assez mal vu, à cause de son humeur satirique et de son insupportable niaiserie. En vérité, je ne sais comment Mercure a inscrit ces poëtes sur sa liste. » — « C'est moi, répondit Apollon, qui ai péché par erreur. Je jugeai de leur génie, à première vue, et m'imaginai qu'ils ne seraient point inutiles au succès de cette expédition. » — « Seigneur, répliquai-je à mon tour, je croyais que l'erreur était incompatible avec la divinité; j'entends l'erreur la plus légère. La prudence, résultant des années et fille de l'expérience, est la divinité qui tient en garde contre les fautes de cette espèce. » Apollon répondit : « Par ma foi, je ne te comprends pas, » un peu troublé et affligé de l'insolence de ces vingt déserteurs.

O toi, soldat Sarde, Lofraso, tu étais du nombre de ces barbares transfuges, qui allèrent grossir les rangs de l'ennemi. Mais, malgré cette défection, les vaillants champions de l'escadron orthodoxe, poëtes excellents et madrés, ne furent point émus. Loin de là, ils n'en furent que plus irrités contre les fugitifs, et ils en firent un grand carnage. O faux et maudits troubadours, qui usurpez la réputation de sages poëtes et qui êtes la lie des plus mauvais. Entre la langue, le palais et les lèvres, votre poésie ne cesse de faire cent mille offenses à la vertu. Poëtes, d'une audace hypocrite, attendez; voici le jour qui doit mettre un terme à votre insolence.

Le tumulte des voix confuses retentissait dans les airs, et formait un nuage opaque. Ainsi que des chats, une bande poétique grimpait le long de la montagne, faisant effort pour atteindre la cime bien gardée. De temps à autre, ils redoublaient de zèle, et au moyen de frondes et d'arbalètes, ils lançaient des livres entiers qui partaient en sifflant. Les balles de plomb qui partent comme la foudre, n'auraient pas égalé en vitesse ces terribles projectiles.

Un livre, plus dur qu'une pierre de taille, frappa aux tempes Jusepe de Vargas, le frappant en même temps de terreur et d'effroi. Il poussa un cri, et s'adressant à un sonnet : « O toi, qui sors à toute vitesse d'une plume satirique, pourquoi n'arrêtes-tu pas ta course coupable? » Et tel qu'un chien mis en fureur par les pierres qu'on lui lance, quitte celui qui les jette pour courir après elles, comme si les pierres étaient la cause de son tourment, avec les doigts de ses belles mains, il mit en pièces l'insolent sonnet qui menaçait le ciel et les étoiles. Et le dieu de Cyllène : « Foudre vivant, lui dit-il, qui fais paraître une juste indignation, égale à ton courage extrême, saisis dans ta droite redoutée l'épée meurtrière et t'élance vaillant et hardi, de ce côté où presse le péril. »

En ce moment, fendant l'air comme un oiseau, arriva un livre de la grosseur d'un bréviaire, lancé par l'ennemi; c'était un mélange de prose et de vers. L'extravagance des vers et de la prose, nous avertit que

c'était le lourd et fastidieux poëme d'Arbolanches. Puis vinrent des pièces de vers qui auraient pu mettre en déroute le camp chrétien, si elles eussent été imprimées une seconde fois. Mercure fut atteint à la main droite par une vieille satire graveleuse, d'un style fort vif, mais assez malsain. PEDROSA lança quatre nouvelles d'une prose embrouillée et indigeste, sur un sujet dépourvu de substance et de grâce. Fendant l'air, avec un sifflement aigu, arriva un autre livre qui ne renfermait que des rimes, mais des rimes faites à la diable. Apollon les ayant aperçues : « Que Dieu fasse miséricorde à l'auteur, dit-il, et me préserve de certaines rimes espagnoles. » Puis vint le *Pasteur d'Ibérie*, un peu en retard, et du coup il renversa quatorze des nôtres, preuve éclatante de sa force et de son génie.

Mais voilà que deux hommes de cœur, deux maîtres, deux luminaires d'Apollon, deux soldats, habiles à bien dire et prompts à bien faire, placés aux deux extrémités de la montagne, serrèrent de si près la cohue ennemie, qu'ils firent reculer ceux qui s'étaient avancés le plus. Celui qui culbutte ainsi la canaille, c'est GRÉGORIO DE ANGULO, et avec lui PEDRO DE SOTO, génie prodigieux, aussi cultivé que fécond ; l'un docteur, l'autre licencié docte entre tous, tous deux attachés à la suite d'Apollon, par d'incomparables écrits et par un dévouement cordial.

Hors d'eux-mêmes, les bataillons contraires mesurent leurs épées, et avec une

fermeté inflexible, ils se serrent de près et en viennent aux mains. Ils se mordent à belles dents, ils se déchirent avec les ongles, semblables aux animaux féroces qui ne connaissent point la pitié.

D'un pas pressé et tout en sueur, s'avançait l'auteur de la *Picara Justina*, chapelain laïque du camp ennemi; et avec la puissance de jet d'une coulevrine, il lança son énorme livre, qui fit parmi les nôtres d'horribles ravages. Le bon Tomas Gracian en devint manchot, Medinilla y perdit une molaire et un bon morceau d'une cuisse.

Une de nos sentinelles, fort alerte, cria : « Baissez tous la tête; voici que l'ennemi lance un autre roman. »

Deux champions s'engagent dans un combat singulier : l'un d'eux, avec une adresse sans pareille, avec un acharnement insensé, fait si bien, que par un dernier effort, il parvient à enfoncer dans la bouche de son adversaire, six *séguidillas;* c'en fut assez pour lui faire rendre l'âme et la dégager de son étroite prison.

D'un côté l'ardeur furieuse, de l'autre, le calme inaltérable maintenaient l'incertitude du résultat; la palme de la victoire se balançait indécise. Mais voilà que le corbeau de l'étendard ennemi, le cœur percé de part en part, tombe et cède la place à la bannière du cygne. Le porteur du sombre drapeau, un jeune garçon Andaloux, poëte improvisateur, dont l'orgueil s'élevait par-delà les nues, sentit aussitôt son sang se glacer; il

mourut, et sa mort fut la ruine de la troupe obstinée.

Le grand Lupercio manquait dans nos rangs; mais en son absence, un seul de ses sonnets fit tout l'effet qu'on devait attendre de l'œuvre d'un si grand esprit. Ce sonnet rompit, disloqua, renversa quatorze files des bataillons ennemis, tua deux créoles, et blessa un métis.

Le grand Cordouan (Gongora) lança rien qu'un portefeuille de ses opuscules burlesques et sérieux, et du coup il mit par terre quatre drapeaux.

Le zèle de l'ennemi se ralentissait, et cette canaille barbare, combattait mollement, comme accablée par la fatigue. Mais tout d'un coup la fatale mêlée s'engage de plus belle, les adversaires se serrent de plus près; ni l'armure la plus solide, ni la cotte de mailles ne résistent. Montés sur des étalons, cinq versificateurs melliflus nous prennent en flanc et en emportent cinq des nôtres. Chacun d'eux était vêtu à la moresque et couvert de plus d'ornements symboliques, que la missive d'un prince ennemi et avisé.

Voici venir, à grande vitesse et avec un bruit menaçant, une enfilade de romances moresques; on aurait dit d'une pluie de boulets ramés. Heureusement que deux de nos escadrons avaient prévu le coup; et le projectile rapide et irrésistible ne mit point le désordre dans leurs rangs. Alors Apollon indigné voulut déployer toute sa puissance, toute sa force, et en finir misérablement avec

l'ennemi. Il lance donc, à l'endroit où la lutte est la plus vive, une divine chanson qui reproduit dans tout leur éclat, le génie, le brillant, le beau style de BARTOLOMÉ LEONARDO DE ARGENSOLA; elle tomba comme un pétard au milieu des combattants. La chanson qu'Apollon place au rang le plus élevé, commence ainsi : « Quand je m'applique à contempler mon état. »

Le Dieu voit tout, il veille à tout, avec des yeux d'Argus, il commande, défend, modifie ses ordres, et fait face à toutes les surprises de l'ennemi.

La mêlée est si confuse, qu'il est impossible de distinguer les bons et les méchants poëtes, les adeptes de GARSILASO et ceux de TIMONEDA.

Sur ces entrefaites arriva un jeune homme, étranger à l'ignorance, grand fureteur de toutes les histoires, un foudre par la plume, un tonnerre par la voix, l'âme si bien pourvue de mémoire, de saine volonté et d'intelligence, qu'il fut la gloire de Phœbus et des Muses. Grâce à lui, la victoire ne se fit pas longtemps attendre, car il sut dire : « Celui-ci est digne de louange, et celui-là mérite un châtiment. »

Bientôt on distingue clairement les champions des deux causes, la bonne et la mauvaise; et la satisfaction est proportionnée au châtiment. O PEDRO MANTUANO, c'est toi, esprit excellent qui sus démêler au milieu de la confusion générale, le vaillant du couard.

Quoique venu un peu tard, JULIAN DE AL-

MENDARIZ ne refuse pas de prêter à Apollon le concours de sa muse illustre. Par ces cheveux gris que je peigne, j'ai honte de voir les comédies à la diable admises comme de divins chefs-d'œuvre. Elles prétendent pourtant, en dépit des pièces si bien stylées du meilleur comique de notre Hespérie, gagner réputation et fortune. Il est vrai qu'elles ne gagnèrent pas gros à cette foire ; le vulgaire, à la cour, est très-avisé, bien que sujet à la commune misère. Ne donnez pas du plat, mais de taille, stances polyphémiques, au poëte qui ne vous suivra point comme un guide infaillible. Vous êtes inimitables, et les raffinements dissimulés de votre élégance peuvent servir de modèle unique.

Grâce à tous ces renforts, notre parti se trouva tellement refait que l'ennemi se tint pour battu. Avec sa présomption tombe sa superbe insolence ; les voilà qui dégringolent, tous ceux qui gravissaient le flanc de la montagne. Le mauvais résultat de leur entreprise change les longs chants rauques qu'ils poussaient naguère en plaintes amères et non interrompues. Tel d'entre eux, tout en tombant, se saisit d'une ronce ou d'un figuier sauvage, et fond en larmes, semblable, en cela du moins, à Ovide. Il y en eut quatre qui se suspendirent en grappe à un chêne vert, de même qu'un essaim d'abeilles, et cet arbre ami leur tint lieu de laurier. Une autre bande prétentieuse, dont l'épée était vierge et la langue prostituée, chercha son salut dans la fuite.

Bartolomé de Segura donna en quelque sorte le signal définitif de la victoire, si grand est son génie, si grande sa sagesse.

En ce moment même, les cris répétés de victoire retentirent en accents sonores au milieu de la troupe d'élite. La chute fatale et misérable des Muses de la classe infime fut amèrement pleurée durant des siècles. Du côté des pleurards (hélas!) se range Zapardiel, fameux par sa pêche, et les plaintes continuent sans interruption. Puis recommencent les cris de victoire; on entend de tous côtés crier victoire! victoire! et nos soldats joyeux chantent gaiement la gloire qu'ils ont acquise.

CHAPITRE VIII.

Quand s'écroula la monstrueuse machine de la troupe arrogante des poëtes, trop fiers de leur nombre incalculable, un jeune poëtereau, encore sur les bancs s'écria : « Prenons patience, et tôt ou tard notre tour viendra, mon courage aidant. J'affilerai encore une fois mon épée, j'entends ma plume, et taillerai de telle sorte, que notre entreprise sera menée à bien. La comédie, si l'on y regarde

de près, offre au génie un champ illimité, où il peut se déployer de façon à vaincre la mort et l'oubli. Juan de Timoneda l'a prouvé par son exemple, lui qui s'est immortalisé rien que pour avoir imprimé les comédies du grand Lope de Rueda. Je me donnerais cent fois au diable pour en faire jouer une qui est toute prête, sous ce titre : *Le grand bâtard de Salerne*. Prends garde, Apollon, tu recevras un coup à t'éreinter d'une maîtresse main, dont la pareille ne s'est jamais vue. »

Là-dessus, l'explosion d'une bombarde donne des ailes à la tourbe vaincue, lâche et paresseuse. Ayant perdu toute espérance de vaincre, chacun se hâte, d'un pas léger, plus jaloux de conserver la vie que l'honneur. Du haut des sommets du Parnasse, il y en eut un qui s'élança d'un bond sur le Guadarrama, cas nouveau, inouï, et pourtant vrai. En moins de rien, la renommée babillarde propagea la grande nouvelle de la victoire, depuis le Caïstre jusqu'à Jarama. Le trouble Esgüeva pleura cette grande victoire, tandis qu'elle combla de joie le Pisuerga et le Tage, qui roule des grains d'or au lieu de sable.

La fatigue, la poussière et le travail avaient donné à la blonde chevelure du dieu de Thymbrée la couleur de l'or faux. Mais, content de voir ses désirs comblés, il se livra longuement à ses transports, et dansa la gaillarde au son de la guitare de Mercure; puis, dans le courant de la fraîche Castalie, il se lava la tête et resta aussi reluisant que

la hache turque d'acier poli. Après quoi, il se frotta bien, et son front parut empreint de majesté et de douceur, signes visibles de la joie qu'il éprouve.

Les reines de l'humaine beauté quittèrent les retraites où elles s'étaient tenues durant le rude combat; la tête couronnée de feuilles de l'arbre toujours vert, parées d'ornements neufs et faisant cortége à la divine Poésie, Melpomène, Terpsicore et Thalie, Polymnie, Uranie, Érato, Euterpe et Clio, et Calliope, d'une beauté incomparable. Fières de leur adresse, elles déploient leurs charmes dans les mille détours d'une danse nouvelle, aux doux accords d'un instrument de mon invention. J'ai tort de dire ainsi, car j'ai été contre l'usage de ceux qui s'attribuent volontiers les bons vers des autres.

Les vastes prairies, la plaine immense, sont couvertes de bataillons victorieux dont le nombre va toujours croissant. Ils attendent la récompense méritée, après six heures de sueur et d'angoisse, et se croient sur le point de voir leurs vœux satisfaits. Tous ceux qui ont été appelés pensent être élus; ils aspirent tous à des prix de grandeur et s'estiment beaucoup au-dessus de leur réputation. Ils ne s'arrêtent ni à la naissance ni à la fortune; chacun n'interroge que son génie, et sur quatre qui raisonnent, il y en a mille qui divaguent. Mais Phébus entend qu'aucun d'eux ne puisse se plaindre, et il ordonne à l'Aurore d'aller cueillir en temps opportun, sur les plates-bandes fleuries de

Flore, quatre corbeilles de roses purpurines et six corbeilles de ces perles qu'elle pleure. Puis il demanda leurs couronnes aux vierges d'une beauté accomplie, qui les donnèrent sans hésiter un moment. Trois des plus belles, s'il m'en souvient, furent expédiées à Naples et confiées aux soins de Mercure. Trois autres furent posées, là même, sur la tête de trois poëtes, dont le nom et la patrie reçurent de cette distinction une consécration éternelle. Les trois autres échurent à l'Espagne et couronnèrent justement la tête de trois poëtes dignes d'une telle gloire.

Bientôt l'envie, ce monstre hideux, brûlant de rage, commence à murmurer contre le don sacré. « Se peut-il, dit-elle, qu'il y ait en Espagne neuf poëtes lauréats ? Apollon est un grand maître, mais un pauvre juge. »

Le reste de la troupe, voyant ses espérances déçues, répétait le méchant refrain de l'envie. Avant le combat, ils comptaient tous sur la couronne, et maintenant ils adressent leurs plaintes au ciel contre l'injustice qui les frappe. Certains poëtes en langue vulgaire espèrent obtenir bientôt la glorieuse récompense, en dépit d'Apollon ; d'autres, tout savants qu'ils sont, désespèrent de toucher une seule feuille de laurier, dussent-ils mourir à la peine. Celui-là se venge le moins qui se fâche le plus ; tel d'entre eux porte la main au front et aux tempes, comme s'il cherchait la couronne.

Apollon mit un frein à l'intempérance de

leurs désirs en récompensant tous les poëtes du vaillant escadron. Flore lui présenta cinq grandes corbeilles de roses, de jasmins et d'amaranthes, et l'Aurore autant de corbeilles de perles. Tels furent, ô lecteur clément, les dons que le dieu de Délos distribua d'une main prodigue aux héros de la poésie. Une poignée de perles et une rose les rendaient heureux et fiers; c'était à leurs yeux une récompense surhumaine.

Pour rendre plus merveilleuse encore cette fête de réjouissance, à la suite d'une si brillante et si prodigieuse victoire, la bonne Poésie fit amener l'animal dont le sabot ouvrit la source de la fraîche Castalie. Aussitôt un laquais l'amena, tout harnaché de très-fine écarlate, rongeant un frein d'argent poli. Rossinante lui-même, et Brillador, le coursier du seigneur d'Anglante, eussent porté envie à ce brilllant Pégase. Ses quatre pieds étaient garnis de je ne sais combien d'ailes, signe manifeste de sa légèreté prodigieuse. Pour montrer son agilité, il s'éleva d'un seul coup à quatre piques au-dessus du sol, intrépidement et sans nul effort. O toi, qui m'écoutes, si tu prêtes l'oreille à l'agréable récit de ce grand voyage, tu entendras des choses nouvelles, et d'un goût exquis.

Tous les fers du beau trotteur étaient d'argent aussi dur que le diamant, et résistant à toute usure. Sa queue dont les crins, livrés à eux-mêmes, balayent le sol, est renfermée dans un étui de satin, de la nuance dite gorge de pigeon. Ses crins et sa queue

étaient d'un carmin foncé comme le coquelicot, uniques dans leur genre. Tantôt il marche doucement, tantôt il se hâte; tantôt il vole, tantôt il se cabre en silence ou en hennissant. Excellente aubaine pour les poëtes! Quelques-uns d'entre eux recueillaient ses excréments dans deux grands sacs de cuir.

Je demandai pourquoi ils prenaient cette peine. Le dieu de Cyllène me répondit en ricanant, non sans une pointe d'ironie : « Ce qu'ils ramassent, c'est le tabac que l'on utilise pour combattre les vertiges des poëtes de faible cervelle. Uranie sait le préparer de telle façon qu'aussitôt que le patient en a aspiré quelques prises, il recouvre la santé et revient à son état normal. »

Je ne pus m'empêcher de froncer les sourcils et fis un geste de dégoût, tant cet étrange remède me parut singulier. « Mon ami, dit Apollon, tu es dans l'erreur, devinant ma pensée; ce remède est souverain contre les vertiges, il guérit et chasse le mal. Ce coursier ne se nourrit pas des aliments qui soutiennent le soldat pendant un siége, lorsque la disette et la mort le menacent de toutes parts. La ration de cet animal est exquise; il mange de l'ambre et du musc, proprement conservés dans du coton; il a pour boisson la rosée des prairies. Nous lui donnons parfois une mesure d'amidon, parfois aussi un panier de caroubes; avec cela il remplit sa panse, sans en éprouver ni relâchement ni gêne. » — « Soit, répondis-je, tout pour le mieux; mais pour le moment mon

cerveau est solide, et je ne sens aucune espèce de vertige. »

Sur ces entrefaites, notre maîtresse à tous, j'entends la vraie poésie, compagne habituelle du dieu de Thymbrée et des Muses, légère et court vêtue, se mit à parcourir la montagne, embrassant tout le monde avec de joyeux transports. « O sang généreux des Goths! dit-elle, j'espère que je serai désormais traitée plus doucement et toujours respectée du vulgaire ignorant qui ne comprend pas que, malgré ma pauvreté, je suis honnête. Je vous laisse l'espérance et non la possession des richesses; celle-ci n'aspire qu'à la suprême fainéantise. Je vous jure par la beauté de cette montagne que je voudrais pouvoir donner au moindre d'entre vous un brevet de cent mille livres de rente viagère. Mais il n'y a point de mines dans cette vallée; il n'y a que des sources excellentes et salutaires, et des singes qui ont la figure de cygnes. Allez, mes amis, allez tranquillement en paix revoir les sables du Tage aux flots d'or, et passez votre temps dans le plaisir non mélangé de peine. Votre prouesse inouïe vous assure un éternel renom, aussi longtemps que Phœbus alimentera le monde et lui prodiguera sa pure lumière. »

O nouvelle merveille! ô étrange événement, digne d'admiration, étonnant, dont le souvenir me frappe encore de surprise! Le dieu du sommeil, Morphée, parut tout d'un coup comme par enchantement, cou-

ronné de branches de jusquiame ; nonchalant dans sa démarche, efféminé, escorté par la Paresse engourdie, qui ne le quitte ni matin ni soir. Il avait à sa droite le Silence, la Négligence à sa gauche ; son vêtement était d'un tissu de fine laine. Il portait un grand chaudron rempli de cette eau qu'on appelle de l'oubli, et il s'était muni d'un goupillon. Il saisissait les poëtes par leur houpelande, sans s'inquiéter de la rougeur qui leur montait au visage, et il nous aspergeait de son eau froide, ce qui nous plongeait dans un sommeil si profond, que pendant deux jours nous restâmes endormis. Si puissante est la force de cette liqueur, si forte est la vertu de ces eaux, que leurs effets le disputent aux influences de la mort.

Il y a des vérités tellement en dehors des faits ordinaires, que le génie lui-même ne peut les rendre croyables.

Au sortir d'un si lourd sommeil, je ne vis ni mont ni colline, ni dieu ni déesse ; de tant de poëtes, je n'en aperçus pas un seul. Chose étrange et inouïe ! je me frottai les yeux, et il me sembla que j'étais au centre d'une ville renommée. J'en ressentis à la fois de l'étonnement et du dépit ; et je recommençai à regarder attentivement, de peur que la crainte ou l'erreur ne prissent la place de ma raison. Et je dis, parlant à moi-même : « Cette ville est Naples la fameuse, dont j'ai arpenté les rues pendant plus d'une année, la gloire de l'Italie et le bijou du monde ; car de toutes les villes du

monde, il n'en est pas une qui ait un tel prestige. Paisible en temps de paix, forte durant la guerre, mère de l'abondance et de la noblesse, aux campagnes élyséennes et aux montagnes ravissantes. Si je ne me fais point illusion, il me semble qu'elle est en partie changée de place, à l'avantage de sa beauté. Quel est ce théâtre où se déploient tous les enchantements de la beauté, du luxe, de l'élégance, de l'industrie et de l'art? Il faut que le sommeil appesantisse encore mes paupières, car voilà un monument imaginaire, dont la construction dépasse toute conception humaine. »

Là-dessus se glissa jusqu'à moi un mien ami, nommé Promontorio, jeune d'années, mais soldat incomparable. Mon admiration redoubla en le voyant à Naples de mes propres yeux, à n'en pouvoir douter : nouvelle surprise, à la suite de tant d'autres. Cependant mon camarade m'embrassait tendrement, et tout en me serrant dans ses bras, il me disait qu'en vérité il ne pouvait se faire à l'idée de ma présence en ces lieux; il m'appelait « mon père, » et moi je l'appelais « mon fils. » Aussi la vérité se fit-elle jour à point nommé, ou pour mieux dire, à point fixe.

Promontorio me dit : « Je conjecture, mon père, que quelque accident extraordinaire, survenu à vos cheveux blancs, vous amène ici de si loin, à demi-mort. » — « Mon fils, lui répondis-je, en mes jeunes années et dans tout l'éclat de ma vigueur, j'habitai cette

terre ; mais la volonté du ciel qui gouverne tout le monde, m'a amené en un lieu qui me cause plus de joie que d'affliction. » J'allais poursuivre, lorsqu'un bruit formidable de fifres, de clairons et de tambours vint troubler mon âme et réjouir mon oreille. Je tournai les yeux du côté où se faisait le bruit, et j'aperçus les préparatifs d'une fête, telle que Rome n'en vit jamais en ses meilleurs jours de prospérité.

Mon ami me dit : « Celui que tu vois paraître, gravissant cette montagne tourmentée, et dont l'ardeur l'emporte sur celle de Mars, est un haut personnage qui fait que l'envie se consume de rage, parce qu'il suit sans dévier le droit chemin de la vertu. Grave dans son maintien, et d'un caractère affable, il étonne et charme en même temps, et sa prudence peut servir de conseillère à la sagesse. Mais avant d'aller plus loin, je veux te donner toutes les explications qui pourront t'aider à suivre sans peine mon récit.

Afin que mon discours se fixe bien dans ta mémoire, et que mes paroles atteignent leur but, je commencerai par te parler de Don Juan de Tasis, homme rare et d'une générosité remarquable, qui emprunte son titre de comte à Villamediana, quoique ses actions admirables le fassent roi. C'est lui qui ne cache jamais ses richesses ; il les distribue, les répand sans cesse et en tous lieux, sans s'inquiéter d'autre chose ; c'est lui que la renommée a porté si haut, que son nom est synonyme de libéral et de prodigue;

et c'est lui qui, justifiant sa réputation de libéralité, a voulu être ici le premier mainteneur d'un tournoi que je compare aux fêtes divines. Ses magnificences répondent au désir qu'il éprouve de montrer sa joie, à l'occasion du royal hyménée qui doit unir l'Espagne et la France. Ce bruit retentissant, ce vacarme que tu entends est le signal qui annonce l'ouverture du tournoi, spectacle où le luxe déploie toutes ses merveilles. Le grand Archimède est honteux de voir que cet amphithéâtre sans pareil rapetisse son génie et surpasse toutes ses inventions.

« Pour revenir, je dis que ce brillant jeune homme, vêtu d'écarlate et d'argent, qui descend d'une course impétueuse, est le COMTE DE LEMOS, dont les actions éclatantes répandent la renommée dans le monde, et la font dès à présent monter jusqu'au ciel. Quoiqu'il se présente le premier, il n'est que le second mainteneur ; et c'est sans aucun doute à la courtoisie qu'il doit une telle distinction. Le troisième mainteneur, en ce jour de fête, c'est le DUC DE NOCERA, lumière et modèle de l'art militaire. Le quatrième, digne d'être le premier, est le valeureux châtelain de Santelmo, qui l'emporte pour la valeur sur Mars lui-même. Le cinquième est Arrociolo, un autre Enée troyen, mais qui l'emporte bien en vaillance sur le véritable Enée.

La grande affluence des curieux et les mouvements de la foule agitée, l'empêchèrent de poursuivre l'énumération commencée. Je le priai donc de me placer en un lieu où je

pourrais, sans interruption, suivre des yeux la marche de la cérémonie; l'idée m'étant venue sur-le-champ de versifier harmonieusement ces fêtes, moyennant l'inspiration de Phœbus. Il fit ce que je lui demandais, et je fus témoin d'un spectacle que j'ose à peine rappeler à mon souvenir, car, pour le décrire, il n'est point de langue ni de génie qui y suffisent. Le mieux, ce sera de le passer sous silence, et l'admiration saura bien suppléer cette lacune. J'ai su depuis que l'ingénieux DON JUAN DE OQUINA en fit en prose une relation élégante, magnifique, irréprochable, et la livra à l'impression, pour la plus grande gloire de notre époque. Les histoires fabuleuses, non plus que les histoires véritables, ne font pas mention de fêtes aussi mémorables que celles-là.

De l'endroit où j'étais, je fus emporté, sans savoir comment, en un lieu où je vis le grand DUC DE PASTRANA recevoir toute sorte de compliments de bienvenue. La renommée, sans mentir, et non sans fierté, racontait l'heureux effet qu'avait produit sa présence et sa courtoisie plus qu'humaine. Pour la libéralité, ce fut un nouvel Alexandre, et sa générosité égala tous les prodiges de la magnificence royale. Il ravit l'admiration générale.

Je rentrai dans Madrid, en costume de pèlerin; on tire toujours quelque profit des apparences de la sainteté. Du plus loin qu'il m'aperçut, le fameux ACEVEDO me tira son chapeau, et il dit : « *A Dio, voi siate il ben*

venuto, cavaliero; so parlar zenoese et tusco, anch'io (Adieu, soyez le bienvenu, seigneur, et moi aussi, je sais parler génois et toscan). » Et moi, je répondis « *La vostra signoria, sia la ben trovata, patron mio* (Serviteur, enchanté de revoir votre seigneurie).» Je rencontrai en mon chemin, Luis Velez, honneur et joie du monde de la cour, et je l'embrassai en pleine rue, en plein midi. Je donnai mon cœur et mon âme, avec ma main, à Pedro de Morales; et, l'ayant embrassé, je reçus avec joie Justiniano.

Au détour d'une rue, je sentis un bras autour de mon cou, je regardai et vis sur moi une personne dont la présence me causa plus d'embarras que de plaisir; c'était précisément (je ne veux point le taire) un de ceux qui, entraînés par leurs tristes projets, étaient passés à l'ennemi. Deux autres vinrent rejoindre ce traître, riant à contre-cœur et me faisant mille saluts, tout en me parlant. Et moi, sournoisement, en vieux poète d'expérience, je leur rendis avec usure leurs saluts, sans y mettre de mauvaise grâce, sans trahir le moindre mécontentement. Crois bien, ô lecteur aimé, crois bien que la dissimulation sert parfois à mettre les autres qualités en relief. Je m'en rapporte à toi, ô David; quoique tu paraisses fou, au pouvoir d'Aquis, en feignant la folie, tu donnes la mesure de ta sagesse. Je les quittai enfin, en attendant le moment opportun et l'occasion propice d'infliger un châtiment à leur couardise ou à leur folie.

Quand je rencontrais des poëtes dans les rues, je réfléchissais qu'ils étaient peut-être du nombre des transfuges, et je passais mon chemin sans leur dire mot. Les cheveux me dressaient sur la tête, à la seule idée de rencontrer un poëte, parmi le grand nombre qui m'étaient inconnus, dont le ressentiment pourrait se traduire en quelque bon coup de poignard ou de stylet, qui m'irait droit au cœur.

Telle n'est point, s'il faut le dire, la récompense que j'attends de la renommée, moi qui me suis acquis tant de sympathies par mes sentiments de gratitude et ma droiture de cœur.

Certain petit jeune homme collet-monté, poëte de profession, et sentant son gothique de mille lieues, à cause de son costume, m'apostropha de la sorte, tout gonflé de présomption et de colère : « Je sais fort bien, moi, seigneur Cervantes, que je puis, quoique page, être poëte. Vous avez pris pour lest quantité de poëtes ignorants, et vous m'avez délaissé, moi, qui ai si bonne envie de voir les sources charmantes du Parnasse. Je crois, sans aucun doute, que vous radotez; ce n'est point assez de dire que je le crois : je devrais dire que c'est là pour moi une vérité visible et palpable. »

Un autre dont les vers sans fin ni compte semblaient un amalgame d'argent, de nacre, de cristal, de perles et d'or, me dit en fureur, tel qu'un taureau traqué dans le cirque : « Je ne sais pourquoi on ne s'est point avisé

de me porter sur la liste malgré ce barbare accoutrement. — C'est le sage Apollon qui l'a voulu ainsi, répondis-je à tous les deux; et en cela, il n'y a eu de ma part ni oubli ni mauvais calcul. »

Je m'en allai là-dessus plein de dépit; et, rentré enfin dans mon antique et sombre demeure, je me jetai harassé sur mon lit; car rien n'est plus fatigant qu'un long voyage.

APPENDICE.

Quelques jours de repos ayant dissipé la fatigue d'un si long voyage, je me risquai dehors, désireux de voir et d'être vu, et prêt à recevoir les compliments de mes amis et les regards de travers de mes ennemis. Je ne crois pas, à vrai dire, en avoir un seul; mais je ne suis pas toutefois bien sûr de n'être pas dans la règle commune.

Il advint donc qu'un matin, comme je sortais du couvent d'Atocha, je vis s'avancer vers moi un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, à juger de son âge par les apparences ; fort proprement vêtu et fort élégamment. Ses habits faisaient entendre le craquement de la soie. Il portait un col tellement empesé et de si grande dimension, qu'il me sembla que les épaules d'un nouvel Atlas pouvaient seules le soutenir. Deux manchettes de la même famille, fort plates, partaient du poignet et montaient ou grimpaient le long des os de l'avant-bras, d'un tel élan, qu'on aurait dit qu'elles allaient livrer assaut à la barbe. Je n'ai jamais vu de lierre aussi impatient de s'élever du pied du mur qui lui sert d'appui jusqu'aux combles ; ces deux manchettes n'étaient pas moins empressées d'aller faire le coup de

poing avec les coudes. Pour abréger, le collet et les manchettes étaient si exorbitants, que le visage restait entièrement caché et enseveli dans le col, de même que les bras dans les manchettes.

Pour revenir, le susdit jeune homme vint à moi, et d'une voix calme et grave, il me dit : « N'êtes-vous point, par hasard, le seigneur Miguel de Cervantes Saavedra, le même qui depuis quelques jours est revenu du Parnasse? » A cette question, je crois sans aucun doute que mon visage perdit ses couleurs, et, emporté par mon imagination, je pensai en moi-même : « Qui sait si ce garçon n'est pas un des poëtes que j'ai introduits ou que j'ai négligé d'introduire dans mon voyage, et s'il ne vient pas à présent acquitter une dette qu'il croit avoir contractée envers moi? » Mais faisant un effort, malgré ma défaillance, je répondis : « Je suis moi-même, seigneur, celui dont vous parlez; que me veut-on? » Et lui, dès qu'il eut entendu ma réponse, il ouvrit les bras et me les passa autour du cou, et il m'eût certainement baisé au front, sans l'immensité de son col qui l'en empêcha. « Que votre grâce, me dit-il, seigneur Cervantes, me considère comme un serviteur et un ami; car voilà déjà longtemps que je me sens une grande inclination pour vous, à cause aussi de la bonne réputation de votre aimable caractère. »

Ces mots me rendirent la respiration, et mes esprits troublés rentrèrent dans le calme. Je l'embrassai à mon tour, en prenant grand

soin de ne point chiffonner son col, et lui dis : « Je ne vous connais autrement que pour vous servir; mais, d'après ce que je vois, il m'est prouvé que vous êtes un homme de grand sens et de haute qualité : ce sont là des distinctions qui commandent le respect. »

Nous nous fîmes encore beaucoup de politesses de ce genre, sans ménager les offres de service, et d'un propos à un autre, il finit par me dire : « Vous saurez, seigneur Cervantes, que par la grâce d'Apollon, je suis poëte, ou du moins je désire le devenir; mon nom est Pancracio de Roncesvalles. — *Miguel.* Je ne l'aurais jamais cru, si vous ne me l'eussiez affirmé de votre propre bouche. — *Pancracio.* Et pourquoi ne l'auriez-vous pas cru? — *Miguel.* Parce que ce n'est que par miracle que les poëtes sont aussi bien nippés que vous l'êtes; et la cause en est que, leur génie les emportant à des hauteurs prodigieuses, ils se soucient bien plus des choses de l'esprit que de celles du corps. — Moi, dit-il, seigneur, je suis jeune, je suis riche et je suis amoureux; et tout cela chasse bien loin la négligence qui émane de la poésie. La jeunesse me donne de l'énergie; la richesse me permet de la montrer et l'amour me préserve de toute apparence de mollesse. — Eh bien, lui répondis-je, vous êtes en train de faire un excellent poëte, car vous avez fait les trois quarts du chemin. — *Pancracio.* Comment cela? — *Miguel.* La fortune et l'amour sont deux

puissants auxiliaires. Les fruits du génie d'une personne riche et amoureuse, paralysent l'avarice et stimulent la libéralité; tandis que le poëte pauvre perd une bonne moitié de ses pensées et de ses conceptions divines, à la recherche impérieuse du pain de chaque jour. Mais, dites-moi, sur votre vie, quel est le ragoût poétique que vous consommez de préférence ou qui plaît le plus à votre goût? » Il répondit à cela : « Je n'entends point ce terme de ragoût poétique. — *Miguel*. Je veux dire, vers quel genre de poésie vous sentez-vous plus porté? Est-ce au lyrique, à l'héroïque, au comique? — Je m'accommode de tous les genres; mais, c'est dans le comique que je m'exerce de préférence. — *Miguel*. De sorte donc, que vous avez fait quelques comédies? — *Pancracio*. J'en ai fait plusieurs, mais il n'y en a eu qu'une de jouée. — Et l'a-t-on trouvée bonne? — *Pancracio*. Non pas le vulgaire. — *Miguel*. Et les intelligents? — Non plus. — Et le motif? — Le motif, c'est qu'on lui reprocha d'être trop longue en discours, d'une versification imparfaite et d'une invention médiocre. — Voilà certes, répondis-je, des défauts qui feraient tort même aux comédies de Plaute. — En outre, reprit-il, le public n'eut pas le loisir de l'apprécier, car les clameurs de la foule l'empêchèrent d'aller jusqu'à la fin. Et malgré tout, le directeur l'afficha pour un autre jour; mais sa persistance n'eut point grand effet : il vint à peine cinq personnes. — Que voulez-vous,

lui dis-je, il en est des comédies comme de quelques jolies femmes ; elles ont leurs jours. Et pour ce qui est du succès, le hasard y a autant de part que le talent; j'ai vu telle comédie lapidée à Madrid et couverte de lauriers à Tolède. Ainsi donc, gardez-vous, en dépit de ce premier échec, de renoncer à écrire des comédies; il se pourra faire qu'au moment où vous y penserez le moins, vous mettiez la main sur une pièce qui vous donnera réputation et argent. — Je me soucie fort peu de l'argent, répondit mon poëte; c'est la réputation que je prise par-dessus tout. Rien n'égale la satisfaction d'un auteur qui voit les spectateurs sortant en foule du théâtre, tous contents, tandis qu'il se tient lui-même à la porte et reçoit les félicitations de tout le monde. — Ces joies-là ont aussi leurs mécomptes, répliquai-je. Il peut arriver en effet que la comédie soit détestable; et dans ce cas, personne n'ose lever les yeux sur le poëte, lui-même il s'enfuit à toutes jambes loin du lieu de sa chute, et les acteurs restent confus et honteux de s'être trompés dans le choix d'une pièce qu'ils avaient cru bonne. — Et vous, seigneur Cervantes, n'avez-vous pas essayé le masque? Avez-vous fait quelque comédie? — Oui certes, plusieurs, et si elles n'étaient pas de moi, elles me paraîtraient telles qu'on les trouva, dignes de louange. Je puis citer entre beaucoup d'autres, dont il ne me souvient plus, *la Vie à Alger*, *la Numance*, *la grande Turquoise*, *le Combat naval*, *la Jérusalem*, *l'Ama-*

ranta, la Forêt charmante, l'unique et valeureuse Arsinda. Mais celle qui, à mon goût, mérite la préférence entre toutes, et dont je suis encore fier, c'est *la Confusa :* parmi toutes les comédies de cape et d'épée qui ont été représentées jusqu'à ce jour, soit dit sans faire tort à aucune, elle tient un rang distingué, étant une des meilleures. — Et en avez-vous encore en réserve? — J'en ai six, avec autant d'intermèdes. — Et pourquoi ne les représente-t-on pas? — Parce que les directeurs ne courent pas après moi, ni moi après eux. — Ils ne savent pas apparemment que vous avez de telles provisions. — Ils le savent parfaitement; mais comme ils ont leurs poëtes en titre et qu'ils s'en trouvent bien, il ne leur vient pas à l'idée de chercher pire. D'ailleurs, je compte livrer ces pièces à l'impression; et de la sorte le lecteur verra à son aise ce qui se passe si vite sur la scène et ce qu'on supprime souvent ou ce qu'on ne comprend pas, durant la représentation. Il en est des comédies comme des airs de musique; elles ont aussi leur temps.»

Nous en étions là de notre entretien, lorsque Pancracio glissa sa main sous ses vêtements et en tira une lettre, dans son enveloppe; il la baisa d'abord et me la remit aussitôt. Je lus la suscription et elle était conçue en ces termes : « *A Miguel de Cervantes Saavedra, rue de las Huertas, en face des maisons qu'habitait le prince du Maroc, à Madrid.* » Le port était d'un demi-réal, j'entends dix-sept maravédis.

Ce port me révolta et encore plus l'explication du demi-réal, qui valait dix-sept maravédis. Je retournai la lettre au messager et lui dis : « Pendant mon séjour à Valladolid, on apporta chez moi une lettre à mon adresse, dont le port était d'un réal. La lettre fut reçue et le port payé par une nièce à moi, et j'en fus bien fâché; mais elle s'excusa, en disant qu'elle m'avait entendu dire maintes fois que l'argent est fort bien employé à faire l'aumône, à solder les honoraires d'un bon médecin et à payer les ports de lettre; soit que les lettres viennent d'un ami, soit qu'elles viennent d'un ennemi; car il y a toujours de bons conseils dans celles d'un ami, et dans celles d'un ennemi, on peut deviner quelque chose de ses desseins. On me remit donc la missive, et je n'y trouvai qu'un méchant sonnet, sans vie, sans expression, sans esprit, maltraitant fort *Don Quichotte*. Je ne regrettai pour lors que mon réal et je pris la résolution de ne plus accepter dorénavant les lettres non affranchies. Si vous persistez donc à vouloir le prix de celle-ci, vous pouvez la reprendre; car je suis convaincu qu'elle ne peut valoir pour moi le demi-réal qu'on me demande. »

Le seigneur Roncesvalles se mit à rire de tout son cœur et me dit : « Quoique poëte, je ne suis pas ladre au point de tenir à dix-sept maravédis. Veuillez remarquer, seigneur Cervantes, que cette lettre est pour le moins d'Apollon lui-même. Il n'y a pas encore vingt jours qu'il l'a écrite sur le mont Par-

nasse, et il m'a chargé de vous la transmettre; lisez-la, et je vous assure qu'elle vous fera plaisir. — Je ferai ce que vous désirez, répondis-je; mais avant de la lire, je désire à mon tour que vous m'appreniez comment, quand et pourquoi, vous avez été au Parnasse. » Et lui répondit : « Comment j'y fus? Ce fut par mer, sur une frégate, que nous frétâmes, moi et dix autres poëtes, à Barcelone. Quand j'y fus? C'était six jours après le combat qui avait eu lieu entre les bons et les méchants poëtes. Pourquoi j'y fus? Pour y prendre part, selon le devoir de ma profession. — Le seigneur Apollon, repris-je, a dû vous faire certainement un excellent accueil? — Oui, certes, et pourtant nous le trouvâmes fort occupé, lui et les dames Piérides, à labourer et à semer de sel toute la portion de la plaine où s'était livré la bataille. Je lui demandai pourquoi il faisait cela; et il me répondit que, de même que les dents du serpent de Cadmus avaient produit des hommes armés et que les têtes tranchées de l'hydre, tuée par Hercule, s'étaient reproduites au nombre de sept, et que des gouttes du sang de la tête de Méduse, étaient nés des serpents qui avaient infesté toute la Libye; de même aussi, du sang corrompu des méchants poëtes que la mort avait frappés en ce lieu, commençaient à naître, gros comme des souris, des poëtereaux rampants, qui, si on les laissait se multiplier, ne manqueraient pas de couvrir toute la terre de cette mauvaise graine, et

que c'était pour prévenir cette épidémie, qu'on labourait ce champ et qu'on y semait du sel, comme on a coutume de le faire pour la maison des traîtres. »

Sa réponse étant achevée, j'ouvris la lettre et voici le contenu :

APOLLON DELPHIQUE

A MIGUEL DE CERVANTES SAAVEDRA,

SALUT.

« Le seigneur Pancracio de Roncesvalles, porteur de la présente, vous dira, seigneur Miguel de Cervantes, à quoi il me trouva occupé le jour qu'il me rendit visite avec ses amis. Et moi je veux vous dire que j'ai fort à me plaindre de la façon peu courtoise dont vous avez agi envers moi, ayant quitté cette montagne, sans prendre congé de moi ni de mes filles, quoique vous n'ignoriez pas combien je vous suis attaché et les muses pareillement. Que si vous me donnez pour excuse que vous avez été entraîné par le désir de voir votre Mécène, le grand comte de Lémos, dans les fameuses fêtes de Naples, je l'accepte et vous pardonne.

« Depuis votre départ j'ai eu ici bien des désagréments et me suis trouvé en de très-grands embarras. Ce n'a pas été une petite besogne que d'en finir avec les poëteraux qui surgissaient en foule du sang des méchants rimeurs qui sont morts en ce lieu ; mais, grâce au ciel et à mon activité, j'ai vu la fin

de cette calamité. Je ne sais si c'est au bruit du combat ou à l'exhalaison des vapeurs qui s'élevaient du sol détrempé par le sang des ennemis, qu'il faut attribuer les maux de tête dont je suis si fort tourmenté, qu'en vérité, j'en deviens imbécile, et ne puis parvenir à écrire rien de bon ni de sensé. Par conséquent, si vous voyez là-bas quelques poëtes, voire des plus renommés, écrire des sottises ou des choses médiocres, ne les en estimez pas moins pour cela, et ne faites pas semblant de vous en apercevoir. Faut-il s'étonner qu'ils écrivent tout de travers lorsque moi, le père et l'inventeur de la poésie, je déraisonne et parais insensé?

« Je vous adresse certains priviléges, règlements et avis concernant les poëtes. Veillez à ce qu'ils soient ponctuellement suivis et respectés au pied de la lettre. Je vous transmets, à cette fin, tous les pouvoirs requis en droit.

« Parmi les poëtes qui sont venus ici avec le seigneur Pancracio de Roncesvalles, quelques-uns se sont plaints de n'avoir pas été inscrits sur la liste de ceux que Mercure alla chercher en Espagne, de sorte que vous ne les avez pas introduits dans votre voyage. Je leur répondis que c'était ma faute et non la vôtre; et que d'ailleurs le remède du mal, dont ils se plaignaient, était en leur pouvoir. Faites-vous, leur ai-je dit, un nom par vos œuvres, et vos œuvres vous donneront d'elles-mêmes réputation et célébrité, sans que vous soyez obligés d'aller mendier des louanges.

« De la main à la main, quand j'aurai un bon messager, je vous enverrai d'autres priviléges et des nouvelles de ce qui se passe sur cette montagne. Faites en autant de votre côté et m'informez de votre santé et de celle de tous vos amis.

« Vous présenterez mes compliments au fameux Vicente Espinel; c'est un de mes meilleurs et de mes plus vieux amis. Si don Francisco de Quévédo n'est point encore parti pour se rendre en Sicile, où il est attendu, serrez-lui la main et dites-lui bien qu'il vienne me voir, puisque nous serons si près l'un de l'autre. Il partit si brusquement la dernière fois qu'il vint ici, que je n'eus pas le loisir de causer avec lui.

« Si vous rencontrez là-bas quelqu'un des vingt transfuges qui passèrent à l'ennemi, ne leur dites rien, ne leur faites point de peine; ils sont assez malheureux et semblables aux démons qui, partout où ils vont, emportent avec eux la confusion et le châtiment.

« Veillez sur votre santé, prenez soin de vos intérêts et défiez-vous de moi, particulièrement dans les jours caniculaires; car, bien que vous soyez mon ami, pendant la canicule je ne suis pas maître de moi et il n'est point de devoir ni d'amitié qui m'arrêtent.

« Regardez comme un ami le seigneur Pancracio de Roncesvalles, cultivez sa société et, puisqu'il est riche, ne vous inquiétez pas de sa qualité de méchant poëte. Et là-dessus, que notre Seigneur vous tienne en sa

garde, suivant son pouvoir et selon mes désirs.

« Du Parnasse, le 22 juillet, le jour où je chausse les éperons, pour monter sur la canicule, 1614.

« Votre serviteur,

« Apollon Lumineux. »

Priviléges, statuts et avis, qu'Apollon adresse aux poëtes espagnols.

« Ordonne d'abord qu'il y ait des poëtes aussi connus par leur mise négligée que par la réputation de leurs vers.

« Si un poëte dit qu'il est pauvre, qu'il soit aussitôt cru sur parole, sans plus ample informé, ni serment.

« Que tout poëte soit d'un caractère doux et paisible, et qu'il ne s'arrête pas à relever des points, dussent ceux de ses chausses avoir besoin de reprises.

« Que le poëte qui arrive chez un de ses amis ou chez une de ses connaissances, au moment de se mettre à table, et reçoit une invitation, ne se fasse pas prier; et s'il affirme qu'il a déjà dîné, qu'on n'ajoute point créance à ses paroles, et qu'on le fasse manger par force, ce ne sera pas lui faire bien grande violence.

« Que le plus pauvre des poëtes, à moins qu'il n'appartienne à la catégorie des Adam et des Mathusalem, puisse dire qu'il est amoureux, bien qu'il ne le soit pas, et transformer le nom de sa dame selon son bon plaisir, l'appelant tantôt Amaryllis, tantôt Anarda, tantôt Chloris, tantôt Philis ou Philida, ou bien encore Juana Tellez, ou tout autrement, sans que nul ait le droit de lui en demander raison.

« On ordonne, de plus, que tout poëte, n'importe son rang et sa qualité, soit tenu pour bon gentilhomme, eu égard à la noblesse de sa profession, de même que les enfants trouvés sont tenus pour vieux chrétiens.

« On avertit en outre les poëtes de ne point se hasarder à faire des vers en l'honneur des princes et des grands, ma volonté étant définitivement que la flatterie et l'adulation ne franchissent point le seuil de ma maison.

« Que tout poëte comique auteur de trois bonnes comédies représentées, ait ses franches entrées au théâtre, sauf à payer les droits de charité à la seconde porte; avec dispense de ces droits, s'il est possible.

« On prévient les poëtes que, lorsque l'un d'eux veut faire imprimer quelque ouvrage de sa façon, il est bien entendu que ledit ouvrage n'en vaudra pas mieux pour être dédié à un Mécène quelconque; s'il n'est pas bon, la dédicace ne le rendra pas meilleur, le Mécène fût-il le prieur de Guadalupe.

« Que nul parmi les poëtes ne s'avise de

désavouer son titre; car, s'il est bon poëte, il sera digne de louanges, et s'il ne l'est point, il ne manquera pas d'admirateurs.

« Je veux encore que tout poëte puisse disposer de moi à son gré et de tout ce qu'il y a dans le ciel. J'entends qu'il puisse appliquer les rayons de ma chevelure aux cheveux de sa dame, faire de ses yeux deux soleils, ce qui fera trois en comptant le mien, de telle sorte que le monde s'en trouvera plus éclairé; il usera à son gré des étoiles, des signes célestes et des planètes, de façon à la transformer tout doucement en sphère astronomique.

« Que tout poëte qui se croira tel, d'après ses vers, ait fort bonne opinion de lui-même, en se tenant au proverbe : « Celui-là « est un pauvre sire qui se tient pour tel. »

« Ordre est donné à tout poëte qui se respecte de ne point assembler la foule dans les lieux publics pour réciter ses vers, car les bons vers doivent se dire dans les salons d'Athènes, et non sur les places publiques.

« De plus, on avertit particulièrement les poëtes qu'une mère de famille chargée de petits enfants remuants et pleurards les pourra menacer du croque-mitaine, en leur disant pour les effrayer : « Prenez garde, « enfants, voici venir le poëte un tel, qui ne « manquera pas de vous jeter, avec ses mau- « vais vers, dans l'abîme de Cabra ou dans « le puits Airon. »

« Que les jours de jeûne, il soit bien entendu que le jeûne n'a point été rompu par

le poëte qui aura rongé ses ongles tout en faisant ses vers.

« Ordonne de plus que tout poëte qui aura la manie de faire le spadassin ou le rodomont, perdra, par le canal de sa vaillante arrogance, toute la réputation qu'il aurait pu acquérir par ses bons vers.

« On prévient qu'il ne faut point tenir pour larron tout poëte qui aurait dérobé quelque vers appartenant à un autre pour l'enchâsser dans les siens, à moins qu'il ne prenne une pensée complète, ou tout un couplet; car il est, dans ce cas, tout aussi voleur que Cacus.

« Que tout bon poëte, alors même qu'il n'aurait fait aucun poëme héroïque, ni mis en circulation de longs ouvrages, puisse, avec le plus léger bagage, acquérir le renom de divin, de même que Garci Laso de la Vega, Francisco de Figueroa, le capitaine Francisco de Aldana et Hernando de Herrera.

On avertit les poëtes qui jouissent de la faveur de quelque prince de ne pas lui rendre de fréquentes visites, de ne lui rien demander, et de se laisser aller tout doucement où les mène la fortune; car celui dont la providence veille au soutien des vermisseaux qui rampent sur la terre et des animalcules qui s'agitent dans l'eau, n'oubliera pas de fournir l'aliment au poëte, quelque rampant qu'il soit. »

En résumé, tels étaient les priviléges, sta-

tuts et avertissements que m'adressa Apollon, par son messager le seigneur Pancracio de Roncesvalles. Je restai lié d'amitié avec ce dernier, et il fut convenu entre nous deux qu'un exprès serait expédié au seigneur Apollon, pour lui rendre réponse et lui donner des nouvelles de cette cour. On fera savoir le jour du départ, afin que les amateurs puissent lui écrire.

FIN DU VOYAGE AU PARNASSE.

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS

CITÉS

DANS LE VOYAGE AU PARNASSE.

A

Abarca iego de) y Maldonado, né à Tolède; chevalier de l'ordre militaire de Saint-Jacques, trésorier du conseil de la *Santa Cruzada*. J'ignore s'il était poëte.

Acevedo (Alonso de); auteur d'un poëme épique : « La creacion del mundo, » Rome, 1615, imité de la « Semaine, » autre poëme de Dubartas sur le même sujet. G. Ticknor le juge sévèrement, en passant, il est vrai. M. Gayangos, au contraire, estime le talent poétique d'Acevedo; et son opinion est conforme à celle de Don Cayetano Rosell, éditeur de ce poëme sur la création du monde, dans la « Biblioteca des autores españoles, » de Manuel Rivadeneyra. (V. le tome xxixe de cette collection : « Epicos españoles. ») Ace-

vedo avait passé une grande partie de sa vie en Italie. Aussi Cervantes le fait-il parler italien.

Aguilar (Pedro de), né à Antequera ou à Malaga, suivit la carrière des armes et parvint au grade de capitaine d'infanterie. Auteur d'un traité d'équitation : « Tratado de la Caballeria de la Gineta, » (Séville 1572) et de quelques poésies de circonstance. Il y a grande apparence que ce n'est pas de lui qu'a voulu parler Cervantes, mais de Gaspar de Aguilar, célèbre poëte valencien. En effet, il le place entre Virués et Artieda, après Luis Ferrer et Guillen de Castro, qui habitaient tous, comme il dit, sur les bords du Turia. Ce rival de Tárrega était secrétaire du vicomte de Chelva, dans sa jeunesse. Il fut plus tard majordome du duc de Gandia. Il mourut de chagrin à la suite de l'accueil plus que froid que reçut un épithalame de sa composition, à l'occasion du mariage de son maître. Gaspar de Aguilar a laissé neuf comédies, dont quelques-unes très-remarquables. On a de lui : « Fiestas nupciales que la ciudad y reino de Valencia hicieron al casamiento del rey don Felipe con doña Margarita de Austria, » Valence, 1599, in-8°. « Expulsion de los moriscos de España, » poëme en octaves, Valence, 1610, in-8°. « Fiestas de la insigne ciudad de Valencia à la beatificacion de Fr. Luis Bertran, » Valence, 1608, in-8°. Ce dernier ouvrage est fort estimé. Lope de Vega parle des deux Aguilar, Gaspar et Pedro. Il classe ce dernier parmi les poëtes d'Antequera, et donne à entendre qu'il était mutilé des deux bras :

Y en la misma ciudad Aguilar sea
Su fama y su esperanza,
Y sin haberlo visto nadie crea
Que sin manos escribe.

Escribe, ingenio, y vive;
Estorbos fueron vanos,
Pues el ingenio te sirvió de manos.

Alcañizes (El marques de), grand seigneur né à Madrid, cultivait la poésie. Il y a de lui un sonnet très-joli en tête des Nouvelles morales de Cervantes, où l'on remarque cette idée qui est parfaitement juste :

Que con el arte quiso
Vuestro ingenio sacar de la mentira
La verdad.

Juan Perez de Montalvan l'apprcéie en ces termes : « El marques de Alcañizes es elegantissimo poeta ; tiene escritas varias poesias de gran primor, y con estilo grave y heroyco, y su voto para juzgar los versos es el mas atinado, seguro y cierto. » Lope de Vega a fait son éloge dans le Laurier d'Apollon.

Aldana (Francisco de), surnommé le Capitaine, à cause de la réputation qu'il s'était acquise dans la carrière des armes. On n'a point de renseignements précis sur la date, le lieu de sa naissance et ses premières années. Entré au service de bonne heure, il fit plusieurs campagnes en Flandres et en Italie, et mérita de fixer l'attention de Philippe II. Il fut désigné par ce prince pour accompagner l'héroïque et infortuné Sébastien, roi de Portugal, dans cette funeste expédition d'Afrique, qui fut un des plus grands désastres du seizième siècle. Aldana mourut bravement à côté de son Sébastien ; et cette fin prématurée occasionna la perte de la plupart de ses écrits. Il excellait également en prose et en vers. Il avait cultivé presque tous les genres, traitant avec un égal succès les sujets religieux, les hauts

faits de guerre, les fables et les traditions chevaleresques, la pastorale et l'églogue. Il était très-sévère dans ses jugements sur les productions de son esprit, et plus d'une fois il jeta au feu quantité de vers qui lui avaient coûté beaucoup de veilles. Mort en 1578. On n'a de lui qu'un petit recueil de pièces d'une rare perfection : « Las obras que se han podido hallar del capitan Francisco de Aldana, » Madrid 1593. On y remarque entre autres, une admirable épître adressée au grand orientaliste et célèbre théologien Arias Montano, le savant éditeur de la Bible polyglotte d'Anvers, et une exhortation à Philippe II pour l'engager à secourir l'Eglise affligée et menacée de toutes parts par les hérétiques et les infidèles. Tout ce qu'on sait du capitaine Aldana est extrait de la courte introduction qui précède le recueil de ses œuvres. L'éditeur de ce recueil n'était autre que son propre frère, Cosme de Aldana, esprit distingué et bon poëte. Cosme de Aldana était dans la domesticité du connétable Velasco, gouverneur du Milanais. Le serviteur louait le maître en vers et en prose; mais le maître n'était point généreux ; et comme il prévoyait que tôt ou tard il faudrait récompenser cet opiniâtre panégyriste : « Trève de compliments, lui dit-il un jour ; vous n'êtes qu'un âne, » *Dejad ya la porfia, que sois un asno.* Le poëte éconduit ne pouvait demander satisfaction à un si haut personnage. Il se vengea à sa manière, par un poëme burlesque, intitulé : « La Asneida ; » et dans ce récit, où il n'était question que d'âneries, le connétable de Velasco jouait le plus triste rôle. Mais la mort du poëte suivit de près la publication du poëme, et le vindicatif connétable fit brûler tous les exemplaires. On n'a connaissance de cette œuvre perdue que par ce qu'en dit Suarez de Figueroa dans un passage

de son *Pasajero*. Cet épisode de la vie littéraire en Espagne, au seizième siècle, peut donner une idée de la nature des relations qui existaient entre hommes de lettres et grands seigneurs. Cosme de Aldana a écrit en italien un ouvrage assez estimé : « Discorso contro il vulgo, in cui con buone raggioni si riprovano molte sue false opinioni, » Florence, 1578. Il avait eu pendant longtemps pour protecteur et pour maître François de Médicis, grand-duc de Toscane.

Almendarez (Julian de) ou Almendariz, né à Salamanque, auteur de deux poëmes religieux : « La vida de San Juan de Sahagun, » Rome, 1611; et « Elogios de Suan Juan de Sahagun, » Valladolid, 1603. J'ignore s'il est distinct de l'auteur dramatique dont le nom se trouve dans le voyage d'Augustin de Rojas, à côté de celui de Valdivieso.

Angulo (Gregorio de Barrio), né à Tolède, membre de la municipalité de cette ville, cultivait les belles-lettres. Lope de Vega l'a cité dans sa *Jérusalem* et a fait son éloge dans le « Laurier d'Apollon. » Gregorio del Barrio Angulo était un des amis de Cervantes, et très-lié avec son compatriote Valdivieso.

Aponte (Pedro Gerónimo, ou encore Hernandez, Fernandez de), né à Saragosse dans la première moitié du seizième siècle, comme il appert d'une lettre par lui écrite à l'historiographe Zurita, de Madrid, le 20 mars 1565, signée Hernandez de Aponte. On en trouvera un extrait dans la bibliothèque aragonaise de Latasa. Il était d'origine castillane ; son père, avant sa naissance, avait quitté la ville de Toro pour se fixer à Saragosse. Ayant accompagné son père à la cour, il

s'y distingua par son grand savoir et obtint en 1575 la charge de notaire royal. Il remplit ensuite de hautes fonctions administratives à Grenade. Très-versé dans l'étude de l'histoire nationale, il s'appliqua avec beaucoup de zèle aux recherches généalogiques, et composa un ouvrage très-considérable, sous ce titre : « Lucero de España, » ou encore : « Lucero de la nobleza de España y de genealogias ilustres de las familias mas insignes de España, con sus principios aumentos y divisas que poseen. » Ce nobiliaire était un véritable répertoire de toutes les antiquités de l'Espagne, et à ce titre, il a été loué en termes très-favorables par le savant annaliste Ambrosio de Morales, dans le discours *de los privilegios*, qui fait partie de sa grande histoire d'Espagne (Alcalá, 1574-1577, 3 vol. in-f°). Il a écrit, dit Morales, « con mejores fundamentos y mayor averiguacion que nadie hasta ahora en España lo ha hecho, porque vió muchos y muy buenos privilegios y otras escrituras, y supo aprovechar de ellas con buen juicio para, su obra : asi se tiene aquella par la mejor escrita deste genero entre todos los que con razon pueden en esto juzgar. » Luis de Salazar, le savant généalogiste de Castille, lui rend à peu près le même témoignage. L'ouvrage d'Aponte n'a pas été imprimé ; mais il en existe un très-grand nombre de copies, qui l'ont fort répandu en Espagne. Il fut, paraît-il, composé à la réquisition et sous les auspices du cardinal-archevêque de Burgos, don Francisco de Bovadilla y Mendonza, et revu et augmenté par don Sancho Busto de Villegas, évêque d'Avila. Il était dédié à don Carlos, prince des Asturies et héritier présomptif de la couronne. Il ne faut pas confondre le savant archéologue aragonais, qui avait redoré le blason des gentilshommes espagnols, avec Fray Pedro

de Aponte, des frères de la Rédemption, inquisiteur apostolique dans les Baléares, et plus tard évêque de Majorque, ni avec Vasco Gil de Aponte, attaché à la maison du comte Francisco de Andrade, auteur d'un traité généalogique de la noblesse galicienne : « Linages de Galicia. »

Arbolanches (Hieronymo de), né à Tudèle, en Navarre. On ne sait rien de la vie de ce poëte si durement traité par Cervantes. Il fit quelque bruit en son temps par la publication d'une espèce de pastorale, qui est au nombre des premières imitations de la *Diane* de Jorge de Montemayor. Cette composition mixte, moitié poëme, moitié roman, porte un titre assez singulier : « Los nuevos libros de las Havidas, » Saragosse, 1566, in-8. Il se distingne des églogues et pastorales qui étaient alors à la mode, par une particularité curieuse : cet ouvrage est entièrement en vers. M. Gayangos, qui a donné une excellente notice de cet ouvrage devenu tres-rare, en a fait une courte analyse. Voici en peu de mots le sujet : « Un roi d'Espagne, Gargoris (nom fabuleux), abuse de sa propre fille, et de cet inceste naît un enfant nommé Abido (d'où le titre du poëme). Le père fait exposer l'enfant; mais celui-ci ne meurt point; les bêtes féroces respectent cette vie innocente. Le roi le fait marquer au bras et ordonne à un de ses fidèles serviteurs de le jeter à la mer. Les flots rendent l'enfant à la terre, et il est recueilli par un berger, qui l'élève. C'est à peu près l'histoire de Rémus et de Romulus. Le roi étant mort, le jeune berger est présenté à sa mère; il est reconnu et finalement il prend la place du roi défunt. La partie la plus intéressante de cette fabuleuse histoire, c'est le récit des amours d'Avido avec une jeune bergère, pendant son séjour chez le berger

qui l'a adopté. M. Gayangos admire grandement la poésie d'Arbolanches dans cette partie, et affirme que ses vers de tous genres et de toute mesure ne le cèdent en rien aux plus beaux de Jorge de Montemayor. Si tout ce qu'il n'a pu citer ressemble aux trois échantillons qu'il a produits à l'appui de son jugement, cette pastorale n'est pas en effet méprisable; mais je crains fort que M. Gayangos, amoureux de son exemplaire de « las Havidas » à cause de sa rareté, n'ait beaucoup exagéré le mérite du poëte navarrois. Le volume d'Arbolanches est un petit in-8. On y trouve une épître dédicatoire en tercets à une dame, et une pièce de circonstance, adressée à l'auteur par un ancien professeur.

Argensola (Bartolomé Juan Leonardo de), né à Barbastro, en Aragon, en 1566, un an et demi environ après son frère Lupercio. Il fut, comme ce dernier, plus connu sous le nom de sa mère, doña Aldonza de Argensola, d'une noble famille catalane. Le père de ces deux célèbres écrivains et poëtes, Juan Leonardo, secrétaire de l'empereur Maximilien d'Autriche, était originaire de Ravenne. Bartolomé Argensola fut de bonne heure destiné à la carrière ecclésiastique et élevé en conséquence. Il étudia successivement les humanités, la philosophie et le droit canonique, avec beaucoup de distinction. Ayant reçu les ordres, il obtint, par la protection du duc de Villahermosa, un riche bénéfice dans sa province. Bientôt après il se rendit à Madrid, et fut nommé chapelain de l'impératrice douairière d'Autriche, retirée dans un couvent et qui avait déjà à son service, en qualité de secrétaire, le frère aîné Lupercio. Après la mort de l'impératrice, il alla habiter Valladolid où résidait alors la cour. Il y fut retenu par un ami tout-puissant, qui se dé-

clara son protecteur, don Pedro Fernandez de Castro, comte de Lémos. Mais l'agitation de la cour ne convenait guère à cet esprit méditatif; il la quitta pour se rendre à Salamanque. Dans cette ville dont l'université était encore florissante, il se livra tout entier à la culture des lettres, et mit à profit ses loisirs pour préparer son histoire de la conquête des Moluques, publiée en 1609. Enfin, il résolut de passer le reste de sa vie à Saragosse, et de jouir dans cette capitale de l'Aragon de sa prébende (il était chanoine de la cathédrale) et de la fortune que lui avait laissée son père. Mais il avait compté sans son Mécène, le comte de Lémos, qui venait d'être nommé à la vice-royauté de Naples, et qui emmenait avec lui comme secrétaire, le frère aîné, Lupercio. Bartolomé fut obligé de partir, et il devint un des plus brillants ornements de cette cour, qui était comme une colonie littéraire de l'Espagne au pied du Vésuve. Bartolomé partagea les travaux de son frère, jusqu'à la mort de ce dernier en 1613: et s'acquit une grande réputation en Italie, particulièrement à Naples et à Rome. Bartolomé était dans sa cinquantième année, lorsqu'il rentra en Espagne à la suite de l'ancien vice-roi, son maître. Il se rendit sans retard à Saragosse, où l'appelaient et son canonicat et les fonctions honorables d'historiographe de la couronne d'Aragon, qui lui avaient été confiées par les états du royaume, durant son séjour a Naples. Bartolomé de Argensola succédait dans cette charge à un savant antiquaire, le docteur Bartolomé Llorente. Mais l'histoire ne lui fit pas oublier la poésie, et il continua dans sa retraite studieuse, à cultiver les muses, comme on disait autrefois, jusqu'au moment où la goutte, qui le tourmentait depuis bien des années, le mit au tombeau, à l'âge d'environ soixante-six ans, en

1631. Comme historien. Bartolomé de Argensola a laissé deux monuments durables : « Historia de la conquista de las Molucas, » Madrid, 1609, in-fol., dédiée à Philippe III, et composée sous les auspices du comte de Lémos alors président du conseil des Indes, — on dirait aujourd'hui, ministre de la marine et des colonies. — C'est un ouvrage agréable, un peu romanesque, et qui a tout l'attrait d'une œuvre d'imagination, malgré le genre et le cadre classique, qui étaient alors obligatoires. Le style en est très-fleuri et très-pur. L'autre ouvrage historique d'Argensola, c'est la continuation des annales d'Aragon, par Zurita, en un énorme volume (Zaragoza, 1630. in-fol.). Cette suite va jusqu'à l'année 1520. Le style est remarquable par sa correction; mais le continuateur a abusé des documents qui étaient à sa disposition ; de telle sorte que son récit est extrêmement prolixe. Nous ne dirons rien des fragments de sa correspondance : Mayans a réuni quelques lettres de notre poëte dans son recueil épistolaire (*Cartas de varios autores españoles*, Valence, 1773, 5 vol. in-12). Pour Bartolomé de Argensola, la poésie n'était qu'un délassement, un agréable passe-temps. Il était poëte à ses heures, et son bagage poétique est très-léger; mais ce génie correct et classique avait un goût exquis et le sentiment de l'harmonie. Son modèle était Horace, qu'il imitait avec bonheur. On admire surtout dans son recueil de vers, un sonnet à un rêve, un autre sonnet sur la Providence, une ode à l'Église, après la bataille de Lépante, et d'excellentes épîtres satiriques. Bartolomé de Argensola était, ainsi que son frère, un adversaire de l'ancien théâtre national. — « Rimas » (Saragosse, 1634, in-4).

Argensola (Lupercio Leonardo de), né à Bar-

bastro, vers 1564. Il fut élevé, avec son frère Bartolomé, à l'université de Huesca, la plus ancienne de l'Espagne, s'il faut en croire les vieilles traditions. Au sortir de l'université, il se remit sur les bancs à Saragosse, pour recommencer l'étude des belles-lettres et de la langue grecque, sous la direction du savant jésuite André Schott, auteur d'un excellent ouvrage sur l'histoire littéraire de l'Espagne, qui fraya le chemin à Nicolas Antonio. A l'âge de vingt ans environ, en 1585, il se rendit à Madrid, et s'y maria en 1587. Il eut de son mariage un fils unique, connu comme éditeur des œuvres poétiques de son père et de son oncle. il ne tarda pas à être nommé secrétaire de doña Maria, impératrice douairière d'Autriche. L'archiduc Albert lui conféra peu après le titre de gentilhomme de sa chambre. Lorsque cessèrent ses fonctions de secrétaire, par la mort de l'impératrice douairière, il fut désigné pour remplir l'emploi d'historiographe de la couronne d'Aragon; et sa nomination à cette charge fut confirmée par les députés des États d'Aragon, qui l'élurent, en remplacement de Gerónimo Martel, démissionnaire. Chargé de continuer les annales de Gerónimo Zurita, Lupercio de Argensola se préparait à écrire l'histoire du règne de Charles-Quint, lorsque le comte de Lémos, nommé vice-roi de Naples, se l'attacha en qualité de secrétaire d'État et de la guerre, et avec lui emmena son frère cadet. Lupercio de Argensola était un habile diplomate, et il avait acquis une certaine réputation dans les affaires dès l'année 1591, où il s'acquitta d'une mission difficile, et répondit à la confiance de Philippe II, dont il était l'agent en Aragon, peu de temps après la fuite d'Antonio Perez. Lupercio de Argensola fut en quelque sorte le surintendant de la maison du vice-roi de Naples. Ce fut lui qui désigna parmi

les écrivains et les poëtes contemporains, ceux qui devaient former la cour littéraire de ce grand seigneur fastueux. On comprend que les deux frères Argensola durent recevoir à cette occasion quantité de placets; mais ils ne pouvaient contenter tous les solliciteurs. et furent obligés de donner, faute de mieux, de bonnes paroles. Cervantes leur reproche doucement de ne l'avoir point appelé dans ce cercle de beaux esprits dont ils étaient les fondateurs et les présidents. Au milieu de ses graves occupations, Lupercio de Argensola ne négligeait point le culte des lettres. Il établit à Naples une académie des belles-lettres, dite des Oisifs, « Oziosi »; mais il n'eut pas le temps de réaliser tous ses projets, la mort l'ayant frappé prématurément dans sa quarante-huitième année. Le vice-roi et l'Académie, dont il avait été le véritable promoteur, lui rendirent les honneurs funèbres, au milieu du deuil général (mars 1613). Son éloge fut prononcé solennellement par Giovanni Andrea de Paulo, secrétaire de l'Académie, dirigée alors par Manso, l'ami de Milton et du Tasse. Comme écrivain, comme poëte, Lupercio Leonardo de Argensola a les mêmes mérites que son frère Bartolomé : pureté, sobriété, netteté de langage. On a surnommé les deux frères, les *Horaces* espagnols. Quoique l'éloge soit outré, il répond assez à l'opinion qu'on peut se faire du talent correct et sévère de ces deux poëtes éminemment classiques. Ils avaient incontestablement le don de poésie ; mais ils étaient avant tout deux maîtres dans l'art de la versification. Lope de Vega disait d'eux qu'ils semblaient avoir quitté l'Aragon, pour enseigner la vraie langue espagnole aux Castillans. Lupercio a de fort belles poésies lyriques. On sait par son fils qu'il avait détruit à peu près toutes ses compositions poétiques, « mi padre, antes de morir,

habia roto y quemado casi todos sus manuscritos, » dit-il dans la préface qui précède le recueil poétique des deux frères. — Lupercio Leonardo de Argensola n'avait guère plus de vingt ans, lorsqu'il se mit à travailler pour le théâtre. On a de lui trois tragédies, dans le goût ancien, *Isabela*, *Filis*, *Alejandra*. La seconde n'a pu être retrouvée. Les deux autres n'ont revu le jour que dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Sedano les a insérées dans le tome VIe de son *Parnaso Español* (Madrid, 1772). Ces trois tragédies eurent un succès extraordinaire sur les théâtres de Madrid et de Saragosse. Cervantes a parlé de ce grand événement littéraire, que l'on a bien de la peine à comprendre en relisant ces compositions monstrueuses, malgré l'élégance et la facilité du style. L'aîné des Argensola n'avait pas tout à fait tort de prendre le surnom de barbare lorsqu'il fut admis à Madrid dans une réunion ou académie de beaux-esprits. (V. Latasa.)

Argote y Gamboa (Juan de), qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre Gonzalo de Argote y de Molina, noble Sévillan et savant archéologue, m'est complétement inconnu, malgré l'épithète dont l'a gratifié Cervantes,

« El gran don Juan de Argote y de Gamboa. »

Peut-être était-ce un parent de l'auteur de l'histoire de la noblesse d'Andalousie.

Arguijo (Juan de), gentilhomme de Séville, issu d'une riche et noble famille andalouse. L'année de sa naissance est inconnue. Ce qu'on sait de positif sur cet homme distingué, c'est qu'il usa libéralement de sa fortune et de son crédit (il était un des vingt-quatre échevins de sa ville

natale) pour encourager les jeunes talents et soutenir les bons écrivains. Sa maison, semblable à celle de son contemporain et concitoyen, l'ingénieux peintre Pacheco, était un musée et une académie toujours ouverte aux beaux esprits. Les poëtes en particulier recevaient de ce magnifique seigneur toute sorte de bienfaits et de distinctions flatteuses. Lope de Vega lui a dédié trois de ses nombreux poëmes. Espinosa, dans son recueil poétique, donna la première place aux productions de cet esprit aimable et délicat, et pour reconnaître ce que lui devait la poésie contemporaine, et pour attirer le public; car Juan de Arguijo, qu'on adorait presque à Séville à cause de sa bonté inépuisable et de l'aménité de ses mœurs, était connu dans toute l'Espagne par cette vertu que les Espagnols prisent entre toutes, la libéralité. A vrai dire, Juan de Arguijo doit être considéré comme un amateur de poésie, et non comme un poëte de profession; mais sa passion désintéressée lui tint lieu de génie, et il n'est aucune de ses productions qui ne révèle de rares qualités d'esprit. Il a peu écrit : vingt-neuf sonnets, deux *canciones*, une bluette, sous le titre de *Silva;* c'est tout son bagage. Cela ne pèse guère, à la vérité; mais dans ces riens il y a ce je ne sais quoi qui charme irrésistiblement; un parfum de poésie doux et léger dont la suavité pénètre les connaisseurs et désarme les critiques les plus fins, *naris emunctæ*. Le génie proprement dit ne fut point accordé à don Juan de Arguijo. Mais l'amour du beau, accompagné du goût le plus pur et d'une grande tendresse de sentiments, donnèrent à son intelligence des qualités proportionnées à la grandeur simple et naïve de son âme excellente. Il n'avait pas besoin d'écrire pour recommander son nom à la postérité, et ce qu'il a écrit sert encore aujourd'hui à relever, à

maintenir la réputation qu'il s'était acquise de son vivant par ses libéralités et ses façons aimables envers les poëtes contemporains. Don Juan de Arguijo, dont le majorat représentait un revenu annuel d'environ vingt mille ducats, se vit réduit, sur la fin, à vivre de la dot de sa femme, c'est-à-dire à se contenter d'une rente de quatre mille ducats. Il en était arrivé là vers 1609, suivant le témoignage précis de Lope de Vega. Ce grand poëte lui a rendu souvent hommage. Cervantes, qui l'avait connu durant son long séjour à Séville, ne pouvait, sans injustice, l'oublier dans son voyage. Dans ses poésies, Arguijo s'est inspiré à la fois des Italiens et des grands poëtes de l'antiquité. On ne sait point la date de sa mort; mais on s'accorde à la placer avant 1630.

Artieda (Andrés Rey de). Ni le lieu, ni la date de sa naissance ne sont positivement connus. D'après Rodriguez, le savant bibliographe valencien, Artieda naquit à Valence en 1549; il était fils de Juan Rey de Artieda, originaire du bourg de Tauste, en Aragon. Nicolas Antonio le fait naître à Saragosse, et il paraît que son opinion est la bonne, car Lope de Vega dit expressément, dans le laurier d'Apollon, qu'en dépit de Valence, Saragosse revendiquera Artieda et le comptera parmi les quatre grands poëtes qui ont honoré l'Aragon :

Y al capitan Artieda
Aunque Valencia lamentarse pueda,
Pondrá en sus quatro Saragoza el dia
Que de la numerosa monarquia
Apolo nombre un senador supremo.

Ximeno, autre bibliographe valencien, a naturellement adopté l'opinion de son prédécesseur Rodriguez. Mais Latasa, dans sa Bibliothèque ara-

gonaise, soutient avec Nicolas Antonio qu'Artieda était de Saragosse et non de Valence. D'après l'annaliste Zurita, la famille Artieda était une des plus anciennes de l'Aragon; un de ses membres se rendit célèbre dès le treizième siècle, sous Pierre III, dit le Grand; un autre, paraît-il, aurait acquis quelque réputation sur la fin du neuvième siècle. Sans nous engager dans ces hautes recherches généalogiques, nous pensons avec Latasa qu'en supposant qu'il fût né à Valence de parents aragonais, Andrés Rey de Artieda appartient de fait à l'Aragon. Son éducation fut brillante, et son application à l'étude extraordinaire, comme la précocité de ses talents. A l'âge de quatorze ans, il était bachelier en philosophie, et sa réception est mémorable dans les annales de l'université de Valence (22 octobre 1565). D'après cette date, il est facile de déterminer précisément celle de sa naissance, qu'il faut placer entre 1550 et 1551, et non en 1560, suivant la conjecture de Sedano. Ses humanités achevées, Artieda alla successivement étudier la jurisprudence à Lérida et à Toulouse; il fut reçu docteur en droit civil et canonique à l'âge de vingt ans. Il commença par suivre la carrière du barreau; mais s'étant lassé de la chicane, il entra dans l'armée, profession plus compatible avec sa naissance. Il ne cessa pas pour cela de cultiver la poésie; il s'y livra au contraire avec passion, et l'art des vers fut pour lui comme un délassement d'autres études plus sérieuses. Artieda, dans son ardeur de savoir, avait tout appris. Il savait parfaitement les mathématiques, et, d'après son propre témoignage, il professa l'astronomie avec succès en l'université de Barcelone. Il resta au service une grande partie de sa vie, et fut en activité pendant quarante-sept ans. Il paya de sa personne dans plusieurs ren-

contres, et sa valeur éclata dans les grandes occasions. Sa conduite fut héroïque à Chypre, à Navarin, à Lépante. Dans cette mémorable bataille, il fut blessé de trois flèches; ce fut peut-être dans cette journée si glorieuse pour les armes chrétiennes qu'il fit la connaissance de Cervantes, son compagnon d'armes. Artieda ne se distingua pas moins en Flandre, sous le commandement du célèbre duc de Parme : son courage avait quelque chose d'héroïque. Il traversa un jour l'Elbe à la nage, en présence de l'ennemi, son épée entre les dents. Enfin, il fut nommé capitaine d'infanterie, et à ce degré s'arrêta sa fortune de soldat. Artieda s'était marié à Valence; il eut de sa femme, doña Catalina de Monave, trois filles et deux fils. L'aîné s'enrôla dans la compagnie de son père et mourut jeune, au service du duc d'Albuquerque, vice-roi d'Aragon (1605). Le cadet se fit moine et honora l'ordre de Saint-Dominique par ses talents de poëte et de prédicateur. Andrés Rey de Artieda jouit d'un repos bien mérité dans les dernières années de sa vie. Il mourut à Valence, âgé de soixante-quatre ans, le 16 novembre 1613, trois années seulement avant Cervantes, et fut enterré dans l'église paroissiale de Saint-Étienne. Andrés Rey de Artieda était un savant poëte plutôt qu'un grand poëte. D'un goût irréprochable, d'un solide bon sens, sans sa modestie exagérée il eût pu, comme on disait autrefois, régenter le Parnasse espagnol. Ses épîtres et ses satires sont d'un critique très au courant des vices monstrueux qui commençaient à gâter la poésie espagnole. Il n'était pas possible de tourner plus finement en ridicule les honteuses extravagances de l'école dramatique de Lope de Vega, qu'il l'a fait dans sa fameuse épître au marquis de Cuellar :

A el calor del gran señor de Delo
Se levantan del polvo poetillas
Con tanta habilidad, que es un consuelo.
Y es una de sus grandes maravillas
Ver como una comedia escribe un triste
Que ayer sacó Minerva de mantillas.
Mas como en viento su invencion consiste,
En ocho dias y en menos espacio,
Conforme es su caudal la adorna y viste.

Et après avoir dénoncé en termes énergiques et piquants les invraisemblances, les monstruosités, les anachronismes, les erreurs de fait, les imaginations saugrenues de cette triste école d'improvisateurs, il termine par ce trait qui vole droit au but :

Como estas cosas representa Heredia,
A pedimento de un amigo suyo,
Que en seis horas compone una comedia.

Cet ami de l'acteur Heredia qui bâcle une comédie en six heures de temps, n'est autre que Lope de Vega. Empruntons encore à cette excellente épître, qui est un vivant tableau des mœurs du théâtre contemporain, quelques tercets qui résument la vie du poëte :

A mí y otros cuitados no nos nombres
Poetas, que son rusticos engaños
Darnos tan grandes titulos y nombres.
De Artes me gradué á los catorce años,
Graduéme de leyes á los veinte,
Con aplausos y pronosticos estraños.
Marte, favorecido en ascendente,
Dándome la Gineta, al primer paso
Me hizo ver las costumbres de la gente.
Tuve á Mercurio junto de Pegaso,
Y así (aunque capitan de infantería)
Me entretuvo Virgilio y Garcilaso.
Saturno que en la octava presidia,

Tanto me hizo privar con Tholomeo,
Que lei en Barcelona astrologia;
Y aunque me fué propicio el caduceo
Y me hizo ver mil cosas la Gineta,
Y al paso de Saturno aprendo y leo,
Jamás me aventuré á llamar poeta,
Ni entiendo con que espíritu se atreven
A pensar que lo son niños de teta.

Cette épître est signée Artémidore :

Tu criado menor, Artemidoro.

et c'est incontestablement la meilleure du recueil que Andrés Rey de Artieda publia sous ce titre : « Discursos, epistolas y epigramas de Artemidoro. » Saragosse, 1605, in-4.

Voici la liste de ses autres écrits :

« Octavas á la venida de la Magestad del rey don Felipe mestro señor á la insigne ciudad de Valencia; » Valence, 1586, in-8.

« Obra espiritual en quintillas. »

« Libro de sonetos á diferentes santos. »

« Libro de la vanidad del mundo, en octavas. »

« Libro de sonetos á diferentes asuntos. »

« Los Amantes de Teruel, comedia ; » Valence, 1581, in-8. La même probablement que Nicolas Antonio donne sous le titre de tragédie. Voir sur le sujet de cette pièce l'*Histoire de la littérature espagnole*, par Ticknor, édition de Gayangos et Vedia, tom. III, p. 165, note 4, et p. 495.

« El Principe vicioso, comedia. »

« Amadis de Gaula, comedia. »

Rodriguez, parle d'autres ouvrages imprimés qui seraient perdus. Ximeno dit avoir vu de très-jolies poésies d'Artieda et un discours remarquable sur la poétique, dans le recueil de l'académie des *Nocturnos*, dont Andrés Rey de Artieda était membre sous le nom d'Artémidore. Agustin de

Rojas, dans son *Viage entretenido* (Loa 8, p. 45 verso de l'édition de Lerida, 1611), représente Artieda comme un des réformateurs de l'ancien théâtre :

Las cosas ya ivan mejor;
Hizo entonces Artieda,
Sus encantos de Merlin
Y Lupercio sus tragedias.

Artieda a été loué sans réserve, et de son vivant par Cervantes, dans sa *Galatée*, et par Lupercio Leonardo de Argensola. Ce dernier a fait un grand éloge du poëte-soldat dans un sonnet qui précède son recueil de discours et épîtres. Le sonnet se termine ainsi :

En tí dos graves Scevolas contemplo,
Uno del justo Marte favorido,
Otro de la que dió su nombre á Athenas.

Complaisance d'ami à part, les deux derniers vers de ce tercet résument bien la vie et les talents d'Artieda ; à la gloire militaire il associa la gloire qui s'acquiert par le culte de la sagesse et des belles-lettres. Artieda représente dans la littérature espagnole un élément bien rare en tout temps et en tous pays : l'inflexible raison et le solide bon sens. Marco Antonio de Aldana a fait aussi l'éloge de Andrés Rey de Artieda, et le grave critique Agustin Montiano y Luyando lui a rendu justice dans sa sévère poétique. Cervantes a bien compris Artieda :

Si tuviera, cual tiene la fortuna,
La dulce poesia varia rueda,
Lijera y mas movible que la luna,
Que ni estuvo, ni está, ni estará queda
En ella sin hacer mudanza alguna,
Pusiera solo á micer Rey de Artieda,

Y el mas alto lugar siempre ocupara,
Por ciencias, por ingenio y virtud rara.
(*Galatea*, lib. VI, Canto de Caliope.)

Attayde (Antonio de), premier comte de Castro Dayro, fils cadet du célèbre don Antonio de Attayde, deuxième comte de Castanheira, illustre dans la diplomatie et dans les armes. Il était d'une famille d'ancienne noblesse. Quoique Portugais, il servit le roi d'Espagne avec beaucoup de zèle. En 1582, deux ans à peine après l'annexion, comme on dirait aujourd'hui, il servait déjà sous le drapeau espagnol. Il prit part à l'expédition de l'île Terceira, commandée par le marquis de Santa-Cruz : on sait que Cervantes était aussi de cette expédition. Le gentilhomme portugais se distingua par sa valeur et ne tarda pas à obtenir la récompense de son mérite : il fut nommé successivement capitaine de cavalerie, colonel d'infanterie, commandant d'un corps d'armée, généralissime des armées portugaises et capitaine général des flottes de l'Inde. Philippe III et Philippe IV l'honorèrent de leur confiance, et Attayde fut assez fort ou assez heureux pour déjouer une conspiration de ses ennemis, qui ne tendait à rien moins qu'à le convaincre du crime de haute trahison. Barbosa est entré, à ce sujet, dans de grands détails. Le conseil de Castille reconnut l'innocence du grand capitaine indignement calomnié. Quant au roi d'Espagne, non-seulement il admit sa justification, mais il le combla de distinctions extraordinaires en le nommant son ambassadeur à la cour de Vienne, président des Cortès d'Aragon, conseiller d'État et enfin gouverneur général du Portugal en 1631. Antonio de Attayde méritait les hautes récompenses qu'on lui prodiguait. Dans son catalogue royal d'Espagne, qui est une espèce de nobiliaire, Rodrigo

Mendez de Sylva parle ainsi de cet homme illustre : « Varon señalado por su gran talento, y partes naturales y adquiridas, y por los supremos lugares que ocupó en la monarquia, ascendiendo á ellos graduadamente, mas á fuerza de méritos que de fortuna. » Malgré cette réflexion, qui est toute à l'honneur de cet homme remarquable, il faut convenir que la fortune ne lui fut point contraire. Don Antonio de Attayde mourut octogénaire à Lisbonne en 1647; il était né vers 1570. On a de lui une mémorable apologie, qu'il composa lorsqu'il se vit obligé de repousser les calomnies odieuses de ceux qui avaient juré sa perte. Cette apologie, qui est en deux parties, a été imprimée à Lisbonne en 1621 et 1622 (in-folio). Il avait écrit aussi le journal de son voyage en Allemagne, à l'occasion de son ambassade. On cite encore de lui la traduction de quelques traités de Sénèque en portugais, et un nombre considérable de poésies de tout genre. Il passe aussi pour avoir composé un art poétique. Excellent humaniste, Attayde écrivait très-élégamment en latin et cultivait avec succès la poésie latine. Il était d'une grande bienveillance pour les auteurs qui recherchaient sa protection. Lope de Vega, dans sa jeunesse, lui dédia des vers et de la prose. Les travaux littéraires de don Antonio de Attayde n'ayant pas été imprimés, il faut fouiller dans les recueils du temps pour y trouver des échantillons de son talent poétique. Cervantes, qui s'est souvenu de lui, comme un ancien compagnon d'armes, lui a donné une grande preuve d'estime en le plaçant à côté de Rodriguez Lobo, poëte inimitable et sans rival dans l'églogue.

Avila (Gaspar de), secrétaire de doña Mencia de la Cerda, marquise del Valle, auteur drama-

tique d'un certain renom : « Gaspar de Avila ha puesto y pone en el teatro muchas (comedias), y todas de grande crédito para él, y mucho provecho para los autores, » dit Juan Perez de Montalvan. Quelques-unes de ses comédies figurent dans le grand répertoire du théâtre espagnol; on cite entre autres : « El gobernador prudente ; La dicha por malos medios; Servir sin lisonja ; El valeroso español y primero de su casa. » Auteur de quelques élégies et autres poésies de circonstance imprimées dans quelques ouvrages contemporains. Lope de Vega a fait son éloge dans le « Laurier d'Apollon. » (Silva VIII.)

B

Balbuena (Bernardo), n'est pas nominativement désigné dans le voyage au Parnasse ; mais Cervantes cite un ouvrage de cet auteur dont le souvenir est resté dans l'histoire de la littérature espagnole. Il était né aux environs de Valdepeñas, dont les riants coteaux ont une grande célébrité. Il quitta l'Espagne dans son enfance pour suivre ses parents au Mexique. Il reçut une excellente éducation et se fit remarquer comme poëte dès l'âge de dix-huit ans. Il résida longtemps à la Jamaïque, pourvu d'un très-riche bénéfice. Ses progrès dans la carrière ecclésiastique furent rapides. Balbuena échangea son canonicat contre l'évêché de Puerto-Rico. Il mourut dans ses fonctions épiscopales en 1627, n'ayant fait qu'un voyage en Espagne, probablement à l'époque où il fit imprimer l'ouvrage qui a fait sa réputation : « El siglo de oro en las selvas de Erifile, » Madrid, 1608. C'est encore un roman-pastorale, suivant la mode du temps. L'ouvrage est divisé

en neuf églogues ; la prose en est belle et correcte, sinon tout à fait exempte d'affectation. Les vers, très-nombreux, valent beaucoup mieux que la prose ; et à ne considérer que la poésie de ce roman, on peut affirmer qu'il l'emporte sur toutes les compositions du même genre. Il n'eut cependant qu'un succès d'estime, malgré sa valeur réelle, l'auteur s'étant montré trop sobre d'érudition et de citations savantes. En 1821, l'Académie espagnole a donné une belle édition du *Siècle d'or* de Balbuena, et a vengé de la sorte cet auteur de l'indifférence de ses contemporains. Quoique le livre de Balbuena ait été écrit en Amérique, on n'y trouve aucune de ces chaudes descriptions de la nature des tropiques, aucun des éléments de cette plantureuse littérature coloniale dont on nous a saturés. Balbuena avait composé un poëme héroïque sur la bataille de Roncevaux : « El Bernardo, ó victoria de Roncesvalles, poema heroíco, » Madrid, 1624, in-4, et un ouvrage moitié historique, moitié fabuleux : « Grandeza Mexicana, » Madrid, 1604, in-8, qui est un mélange de prose et de vers. Ce n'est pas du *Bernardo* de Valbuena qu'il est question dans l'examen des livres de don Quichotte par le curé, mais d'un poëme en octaves portant un titre analogue d'Agustin Alonso de Salamanque : « Historia de las hazañas y hechos del invencible caballero Bernardo de Cárpio, » Tolède, 1585. Le *Bernardo* de Balbuena ne parut qu'en 1624.

Balmaseda (Andrés de), poëte lyrique. Lope de Vega l'a loué en ces termes :

Si se perdiera el arte
Lirico, no lo dudes que se hallara,
O todo ó la mas parte,

En la mélica lira, dulce y clara,
Que no hay número fácil que no exceda,
Del docto Valmaseda
Cuyo nombre repiten,
Si dudosas compiten
Las musas, porque tienen experiencia
Que natural y ciencia en él se depositan
Y el laurel solicitan
Para sus dulces versos que han honrado
El patrio Tajo, por su voz dorado.

(Laurel de Apolo, Silva viii.)

Barahona (Louis B.... de Soto), contemporain et ami de Cervantes, né à Lucena, dans l'ancien royaume de Cordoue. Il exerçait la médecine à Archidona, dans la province de Séville, avec une juste réputation. Il est étonnant que ce nom illustre ne figure pas dans la vaste compilation du docteur Hernandez Morejon, diligent biographe des médecins espagnols. Il est vrai que Barahona de Soto jouissait d'un plus grand renom comme poëte; et c'est à son talent poétique qu'il a dû le tribut d'éloges que lui ont payé ses contemporains. Notre médecin-poëte avait débuté dans la poésie par des traductions; il s'était particulièrement exercé sur les *Métamorphoses* d'Ovide. Mais ces premières essais n'ont pas été conservés. Ses poésies lyriques parurent pour la première fois dans la traduction de la Métamorphose d'Actéon (en 1599) avec les œuvres de Sylvestre, et depuis dans le recueil précieux de Pedro de Espinosa; la pièce la plus remarquable est une idylle dans le goût ancien, sous une forme où se trahit l'influence de l'école intalienne. Il est aussi l'auteur de quatre satires, dont deux, la première et la quatrième, sont essentiellement littéraires. Sedano les a publiées pour la première fois dans le tome IXe de son « Parnasse espagnol. » On voit que Barahona avait un bagage, non pas con-

sidérable, mais assez complet. Il y ajouta un poëme héroïque dans le goût chevaleresque, dont une partie seulement fut publiée en 1586, sous ce titre : L'Angélique ou les larmes d'Angélique (« Primera parte de la Angélica. » Granada, in-4). C'est une imitation du *Roland furieux* et la suite de ce inimitable poëme. Barahona ne fut point effrayé par le fameux vers dont s'est souvenu Cervantes, en terminant la première partie de *Don Quichotte :*

Forsè altri canterá con miglior plettro,

et reprenant l'archet, il prétendit achever le récit des aventures de son héroïne. Malgré son grand succès, l'Angélique de Barahona n'eut pas les honneurs d'une seconde édition, et la seconde partie ne suivit pas la première. En revanche, l'auteur fut loué sans ménagement par les poëtes les plus illustres de son époque.

Cervantes a bien traité Barahona en toute occasion, et particulièrement dans ce fameux passage où nous voyons soumis à un rigoureux examen les principaux livres qui étaient dans la bibliothèque de Don Quichotte. L'Angélique échappe aux mains de l'impitoyable gouvernante, et le curé déclare que l'auteur de ce poëme était au premier rang parmi les poëtes les plus illustres. On a trouvé depuis que l'amitié de Cervantes pour Barahona s'était montrée trop indulgente. Il est certain que les satires valent infiniment plus que le poëme héroïque, et que Sedano a rendu un véritable service aux lettres espagnoles, en les faisant connaître au public. Dans l'épître dédicatoire à don Juan Tellez Giron, marquis de Peñafiel, fils du duc d'Osuna, Barahona de Soto nous apprend qu'il avait pris part à la guerre de Grenade contre les Mo-

resques, sous le règne de Philippe II, et déclare rondement qu'il renonça à continuer son Angélique, parce qu'il lui semblait que ce poëme tirait trop en longueur et qu'il était peut-être hors de saison, « ó por no llegar á sazon ó por la prolijidad de la obra. » Un auteur qui fait de pareils aveux a parfaitement le droit de faire des satires contre les méchants livres. Deux de ces satires, celles qui attaquent les mauvais auteurs et les poëtes médiocres, sont deux documents précieux pour l'histoire littéraire de l'Espagne à la fin du seizième siècle. — Dans la biographie de Cervantes, Mayans prétend que l'éloge des Larmes d'Angélique regarde Francisco de Aldana et non Barahona de Soto ; et il fonde son hypothèse sur une assertion de Cosme de Aldana, éditeur des œuvres de son frère. Il paraît que Francisco de Aldana avait commencé ou terminé un poëme en octaves « de Angelica y Medoro, » et qu'il avait traduit en vers les *Epîtres* d'Ovide. Mais ni le poëme ni la traduction n'ont vu le jour ; tandis qu'on a un fragment de la traduction des Métamorphoses par Soto Barahona ; et, d'ailleurs, le poëme de ce dernier est connu sous le titre qui se trouve énoncé dans *Don Quichotte*, « Las lagrimas de Angelica. » La prétention de Mayans, soutenue par Ximeno, est sans fondement.

Barrionuevo (Gaspar de), d'une illustre famille, très-connu par ses comédies ou intermèdes. Lope de Vega l'a loué après sa mort et lui a consacré ces quelques vers sous forme d'épitaphe :

Aquí yace Gaspar de Barrionuevo;
Respeta, oh huésped, la ceniza fria :
Murió la luz de Febo,
Murió con la humildad la cortesía,
El donaire, la gracia, la dulzura ;
Asi la sombra de las almas dura.
(Laurel de Apolo, Silva I.)

..

Il ne faut pas le confondre avec un homonyme, Garcia de Barrionuevo, marquis de Cusano, auteur d'un panégyrique de don Pedro de Castro, comte de Lémos, cité par Juan Perez de Montalban.

Bateo (Juan). Je n'ai trouvé aucune indication concernant cet Irlandais, qui était probablement un officier de fortune et peut-être un compagnon d'armes de Cervantes.

Bermudez-Carvajal (Fernando), poëte contemporain de Cervantes, et probablement son ami. Il y a un éloge poétique de lui, en deux dizains, très-ingénieux, en tête des nouvelles morales (*Novelas exemplares*) de notre auteur. Il faut citer le dernier :

Y si la naturaleza
En la mucha variedad
Enseña mayor beldad,
Mas artificio y belléza;
Celebre con mas prestéza
Cervántes raro y sutil,
Aqueste florido Abril
Cuya variedad admira
La fama veloz, que mira
En él variedades mil.

Lope de Vega a fait mention de Bermudez-Carvajal dans le « Laurier d'Apollon » (silva III); on voit par ce qu'il en dit que ce poëte était heureux dans les concours poétiques. Il ne faut pas confondre Fernando Bermudez-Carvajal avec Gerónimo Bermudez, auteur de deux tragédies sur l'histoire d'Inés de Castro : « Nise lastimosa » et « Nise laureada. » Ce dernier était né en 1530 et mourut en 1590. (V. Sedano, Parnaso español, t. VI, p. XIII.)

Biedma (Juan Villen de), né à Grenade, humaniste et théologien distingué, fut chanoine de la cathédrale de Malaga et archiprêtre de celle de Grenade. Auteur d'une excellente traduction en prose des œuvres d'Horace : « Quinto Horacio Flaco, poeta lirico : Sus obras, con declaracion magistral en lengua castellana. » Grenade, 1599, in-folio.

Bovadilla (Bernardo Gonzalez de) n'est point désigné nominativement dans le *Voyage au Parnasse;* mais Cervantes a parlé comme d'un ouvrage détestable de son roman-pastorale, publié sous ce titre : « Ninfas y pastores de Henáres, en 1587. » Il est probable que sans la double mention qu'en a faite Cervantes, dans le don Quichotte et dans le *Voyage*, ce méchant poëte serait parfaitement inconnu. Clemencin n'a pas vu cet ouvrage de Bovadilla. Mais Pellicer, qui l'avait vu, en donne intégralement le titre : « Primera parte de las ninfas y pastores de Henáres, dividida en seis libros; Compuesta por Bernardo González de Bovadilla, estudiante en la insigne universidad de Salamanca, Alcalá, » 1587. L'auteur dit expressément dans sa préface qu'il était né aux îles Canaries. Je ne sais où Ticknor a pris que Bovadilla n'avait jamais vu les lieux où il place la scène de son roman. Cela paraît peu vraisemblable; d'autant que le roman de Bovadilla, d'après Pellicer, a été imprimé à Alcala. En résumé, ce que nous savons de cet auteur, c'est qu'il était étudiant à Salamanque, lors de la publication de sa pastorale. Dans la fameuse revue des livres de don Quichotte, le curé fait jeter pêle-mêle par la fenêtre le « Pastor de Ibéria . les Ninfas de Henáres, et le Desengaño de celos » de Bartholomé Lopez de Enciso : « Pues no hay mas que hacer, dijo el cura, sino entregarlos al brazo

seglar del Ama, y no se me pregunte el porqué, que seria nunca acabar.»

C

Cabrera de Córdoba (Luis), né à Madrid dans la seconde moitié du seizième siècle, était fils de Juan de Cabrera de Córdoba et petit-fils de Luis de Cabrera, capitaine d'infanterie, tué glorieusement à la bataille de Saint-Quentin, en 1557. Ce brave soldat était monté des premiers à l'assaut avec son fils. Celui-ci abandonna l'état militaire et se retira à Madrid avec un haut emploi. Il fut nommé conseiller de la haute cour des comptes, et il eut de sa femme doña Maria del Aguila y Bullon, un fils qui devait profiter de la gloire acquise par son père et son aïeul pour faire fortune à la cour. Alvarez Baèna porte la naissance de Luis Cabrera à la date de 1559. De bonne heure il fut admis au palais et ne tarda pas à devenir secrétaire de la reine. Il épousa doña Baltazara de Zuñiga, dont la famille n'était pas moins riche et considérable que la sienne. Mort le 9 avril 1623, à l'âge de soixante-quatre ans. Luis Cabrera de Córdoba a écrit deux ouvrages remarquables : « Historia para entenderla y escribirla. » Madrid, 1611, in-4. C'est un traité didactique sur la manière d'étudier et d'écrire l'histoire. « Historia de Felipe II, primera parte, » Madrid, 1619, in-fol. La seconde partie n'a point été publiée. Luis Cabrera avait laissé en manuscrit : « Relaciones de las cosas sucedidas principalmente en la Corte desde 1599 hasta 1614, » in-folio, 578 feuillets. C'était probablement la suite de sa grande histoire de Philippe II, histoire remarquable par le style et la méthode; mais faussée et gâtée par la flatterie. Luis Cabrera ne

Publicado de R. Orden en 1857 por Pidal.

disait pas tout ce qu'il savait, et il avait beaucoup appris dans sa longue vie de courtisan et de familier du palais. Cet historiographe de cour cultivait aussi la poésie, par manière de délassement. Il était de l'école de Góngora. Juan Perez de Montalvan n'a eu garde de l'oublier dans son « Indice de los ingenios de Madrid, » qui est à la suite du recueil intitulé : « Para todos. » Voici ce qu'il en dit : « Luis Cabrera de Córdoba, criado de Su Magestad, de gran noticia, sutil ingenio y mucha leccion de libros, publicó un tratado para entender Historia y escrivirla, la primera parte de la Historia de Felipe Segundo, y dexó dado principio á la Segunda. » Fol. 12 recto, de son catalogue d'auteurs, dans l'édition de Huesca, 1633, in-4.

Calatayud (Francisco de), né probablement en Andalousie, remplissait de hautes fonctions dans l'administration des finances de Séville. Il avait publié un volume de vers sous le titre de *Rimas*. Ses poésies sont presque toutes de circonstance. Sedano a donné deux morceaux de Francisco de Calatayud : un éloge du fameux peintre-poëte, Juan de Jaúregui, et la description du portrait de Francisco de Rioja par don Juan de Fonseca y Figueroa. Voyez « Parnaso español, coleccion de Poesias escogidas de los mas célebres poetas Castellanos, » par D. Juan Joseph Lopez Sedano, tom. IX, p. XXV, p. 29, et l'index, à la fin du volume, p. X. Calatayud n'était qu'un poëte amateur.

Calvo (El maestro). Il s'agit évidemment d'un religieux, docteur en théologie, et très-probablement de Juan Calvo de los Reyes, de l'ordre de la Merci, de la province de Castille. Il avait fait ses études à l'université de Salamanque, et en-

seigna la théologie à Guatelama. Mort en 1638. Auteur d'un psautier à l'usage des captifs, « Psalterium Captivorum, » et d'un traité sur la liturgie. — Un autre religieux, nommé Pedro Calvo, né à Porto, des frères Prêcheurs, docteur en théologie et professeur célèbre, fut le prédicateur de Philippe II, en Portugal. Deux fois prieur de son couvent et recteur de l'université de Lisbonne. Outre un grand nombre de sermons et d'homélies, il écrivit la réfutation d'une satire des Ordres mendiants, intitulée « la Misère des Temps, » en français. L'apologie de Pedro Calvo porte ce titre : « Defensao das lagrimas dos justos perseguidos, e das Sagradas Religioens, fruto das lagrimas de Christo, » Lisbonne, 1618, in-4. — Citons enfin, dans l'incertitude, un poëte nommé Sebastian de Nieva Calvo, auteur d'un poëme épique sur la Vierge : « La mejor mujer, madre y virgen, » Madrid, 1625, in-4.

P. Prior-tado de la Orden de la Trinidad. Poeta. Citado Cervantes.

Capataz (Fray Juan Bautista), religieux de quelque ordre mendiant. Je n'ai trouvé son nom mentionné dans aucun des biographes et bibliographes consultés pour ces notices.

Caporali (Cesare), né à Perouse, ville de l'État du Pape, le 20 juin 1531, d'une famille originaire de Vicence. Dans le cours de ses humanités, il fit paraître un goût précoce pour Horace et une grande inclination à la poésie. Ses études achevées, il alla chercher fortune à Rome, et s'attacha successivement au cardinal Fulvio della Corgna, neveu du pape Jules III, au cardinal Ferdinand de Médicis, depuis grand-duc de Toscane, au cardinal Octavio Acquaviva, et enfin au marquis Ascanio della Corgna, son dernier protecteur. Il mourut dans la maison de ce seigneur, à Castiglione, en 1601, âgé de soixante-

dix ans, un jour après sa femme. Caporali était un bonhomme, tout entier à ses rêveries poétiques et absolument étranger aux choses de la vie pratique. D'une humeur douce et expansive, d'un commerce agréable, il était fort recherché pour sa conversation piquante. Sans être précisément un courtisan adroit, il réussissait très-bien à la cour. Il avait eu beaucoup de succès à celle de Florence : le grand-duc, son ancien patron, et la grande-duchesse, l'avaient en assez haute estime, et il reçut des preuves de leur généreuse protection. Cesare Caporali vécut dans la domesticité, comme on disait alors, ou dans la familiarité des plus hauts dignitaires de l'Église romaine; il était admis notamment dans l'intimité du cardinal Sadolet. Mais il ne fut point ecclésiastique, et Ménage s'est trompé en l'affirmant. Il n'eut jamais d'autre profession que celle de plaire et de rimer en même temps. Ruiné de bonne heure par un de ses oncles, qui était son tuteur, il eut un instant le projet d'étudier la jurisprudence; mais une grave maladie ayant interrompu ses études à peine commencées, il fit comme Ovide, et abandonna le droit civil et canonique pour la poésie. Il cultiva avec prédilection le genre burlesque, et s'y distingua de telle sorte qu'il est considéré comme un des plus brillants représentants de l'école poétique du Berni. Il aurait même la première place parmi ses émules, si son style rapide, clair et facile n'eût manqué quelque peu de cette élégance raffinée que l'on prise par-dessus tout en Italie. Pour ce qui est de l'invention, de l'esprit et du goût, Caporali était beaucoup mieux doué que les meilleurs poëtes de son école, et ses fictions aussi agréables qu'ingénieuses se font remarquer par une décence de ton à peu près inconnue parmi les disciples du Berni. La plupart de ses petits

poëmes se lisent encore avec plaisir. Ginguené en parle avec des éloges qui auraient peut-être besoin de quelque restriction, car il est plus indulgent envers Caporali que les meilleurs critiques italiens. Il est vrai que ce poëte a été imité par des esprits d'une rare distinction, parmi lesquels il suffit de citer le célebre Trajano Boccalini, ce spirituel censeur des sottises de son temps, qui a glissé tant d'utiles vérités sous une forme légère. N'oublions pas non plus, à sa louange, que Cervantes, qui l'avait connu familièrement pendant son séjour à Rome, a proclamé son incontestable mérite et s'est déclaré son imitateur. On a de Cesare Caporali huit poëmes burlesques et quelques sonnets :

La vita
L'essequie
Gli horti } di Mecenate,

Il viaggio
Gli avvisi } di Parnasso,

Il pedante
Il curiandolo
Sonetti.

Toutes ses œuvres ont été réunies en un volume et accompagnées de commentaires par les soins de Carlo Caporali. Il en existe un assez grand nombre d'éditions. Nous avons eu sous les yeux celle de Venise :

« Rime di Cesare Caporali con l'osservationi di Carlo Caporali, dal medesimo di nuovo reviste et accresciute. In Venetia, M.DC.LVI. Appresso Giacomo Bortoli. » Dans son avertissement au lecteur, le commentateur annonce des poésies inédites qu'il ne paraît pas avoir publiées. « Sonovi altr'Opere curiose di quest'Autore, che nella cuna in fasci trà fasce involte

non hanno imparato a caminar ancora, ma queste forsi verranno a luce un giorno. » Dans les commentaires de Crescimbeni sur la poésie italienne, il est fait mention d'un manuscrit olographe du *Voyage au Parnasse*, qui se conservait dans la bibliothèque publique de Pérouse, avec beaucoup d'additions et corrections de la main de l'auteur.

« Storia della Letteratura italiana di Girolamo Tiraboschi, Parte terza, » tom. VII, vol. 12, p. 3. — *Imitatori del Berni*, lib. terz. XXVII, p. 1760-61 (édition de Milan, in-8., 16 vol.).

« Crescimbeni. De' Commentarj intorno all' istoria della volgar Poesia, » vol. III, lib. II, p. 120-121, c. 85 (édition de Venise, 1730, in-4.)

« P. L. Ginguené, Histoire littéraire d'Italie. » (2e édit., Paris, 1824; 2e partie, chap. 37e, tom. IX, p. 227-243.)

Carvajal (Juan de). Je n'ai pu rien savoir de ce personnage.

Casanate (Juan Luis de), célèbre jurisconsulte aragonais, se distingua beaucoup à Madrid, entra dans la carrière ecclésiastique et fut archidiacre de Daroca, dans la cathédrale de Saragosse. Auteur de plusieurs ouvrages de jurisprudence et d'une compilation estimée des principaux commentaires de l'Apocalypse. Sur ses mérites comme poëte, je n'ai trouvé aucune indication dans les recueils biographiques et bibliographiques. Un homonyme, Agustin de Casanate Rojas, a fait une épigramme latine sur le *Voyage au Parnasse* de Cervantes. La voici :

Excute cæruleum, proles Saturnia, tergum,
  Verbera quadrigæ sentiat alma Tethys.
Agmen Apollineum, nova sacri injuria ponti,
  Carmineis ratibus per freta tendit iter.

Proteus æquoreas pecudes, modulamina Triton,
Monstra cavos latices obstupefacta sinunt.
At caveas tantæ torquent quæ molis habenas,
Carmina si excipias nulla tridentis opes.
Hesperiis Michael claris conduxit ab oris
In pelagus vates. Delphica castra petit.
Imo age, pone metus, mediis subsiste carinis,
Parnassi in littus vela secunda gere.

Cette épigramme, qui ne vaut pas à beaucoup près le sonnet de Cervantes, tient la place de ce sonnet dans presque toutes les éditions du *Voyage au Parnasse.*

Castro (e Castilho Gerónimo de), né à Lisbonne, entra en religion à la fin de ses études, dans l'ordre de la Trinité, des frères de la Merci, au couvent de Tolède. Il s'appliqua particulièrement à l'histoire ancienne d'Espagne, et publia : « Historia de los reyes Godos que vinieron de la Scythia de Europa contra el Imperio Romano, y á España con sucession de ellos hasta los católicos Reyes don Fernando y doña Isabel ; » Madrid, 1624, in-folio. L'ouvrage, commencé par le père de Gerónimo de Castro, fut continué par celui-ci avec beaucoup de talent. Il était dédié à don Manuel de Fonseca y Zuñiga, comte de Monterey y de Fuentes. Il y a grande apparence que Gerónimo de Castro, dont le style est très-fleuri, cultivait aussi la poésie. Il ne serait pas d'ailleurs le seul qui, sans avoir été poëte, se trouverait mentionné dans le *Voyage au Parnasse.* Cervantes avait d'ailleurs en vénération les frères de la Merci pour la Rédemption des Captifs, et il a introduit dans son poëme d'autres religieux de cet ordre auquel il devait sa liberté.

Castro y Belvis (Guillen de), gentilhomme valencien, né en 1567, fit de brillantes études

dans l'Université de sa ville natale, et se distingua comme poëte dès sa première jeunesse. Il était, dès l'année 1591, un des membres les plus actifs de la célèbre académie des Nocturnos, qui rivalisait avec les meilleures associations littéraires de l'Italie ; il avait pour amis et pour confrères Tarrega, Aguilar, Rey de Artieda et autres Valenciens qui ont laissé un nom dans l'histoire des lettres espagnoles. Il y a de lui un grand nombre de poésies et de discours dans les mémoires de cette Académie, d'après Ximeno, qui les avait consultés pour compiler sa bibliothèque des auteurs valenciens. Guillen de Castro fut enrôlé dans la milice qui était chargée de défendre les côtes méditerranéennes contre les descentes des Berberisques ; il obtint le grade de capitaine de cavalerie et devint ensuite le favori du comte de Benavente, fastueux vice-roi de Naples, qui l'employa dans son gouvernement. La fortune ne se lassait point de combler Guillen de Castro ; mais ce génie inquiet et remuant s'obstinait à tourner le dos à la fortune. Il eut beaucoup de succès à Madrid et reçut les faveurs des plus grands personnages : le duc d'Osuna et le comte d'Olivarès lui faisaient chacun une forte pension. Mais Guillen de Castro était trop indépendant pour mériter longtemps la bienveillance des hommes en place ; et, sur la fin de ses jours, il était obligé pour vivre de faire des pièces de théâtre. Cervantes en parle comme d'un auteur dramatique très-populaire en 1515. Il était fort en vogue vers 1620. Il fut le collaborateur de Lope de Vega, dans les pièces qui furent jouées lors de la canonisation de saint Isidore ; il remporta même un prix au concours qui s'ouvrit à cette occasion entre les premiers poëtes du temps. Il mourut en 1631, dans une si profonde misère, qu'il fut enterré par charité. En résumé, Guillen de Castro, qui était doué

d'un grand talent, avait un caractère à la diable; il fut malheureux par sa faute; « pero todo lo perdió por sus travesuras, » comme dit le bibliographe Ximeno, en parlant des dons et pensions qui pleuvaient sur ce poëte atrabilaire. Quoique Guillen de Castro eût beaucoup écrit, on ne connaît de lui qu'une trentaine de comédies. « Las comedias de don Guillen de Castro, primera y segunda parte; » comprenant chacune douze comédies. Valence, 1618-1625, deux volumes in-4°. Il y a encore deux autres comédies de Guillen de Castro: « El amor constante, el cavallero bobo, » dans un recueil intitulé: « Libro de comedias de cuatro ingenios Valencianos. » Madrid, 1614, in-4°. Dans les mémoires de l'Académie des Nocturnos, Ximeno a vu les écrits suivants de Castro:

1° Discurso contra la confianza.
2° Del mismo asunto (sur le même sujet).
3° Alabando el secreto de amor.
4° Como han de grangearse las damas.

Guillen de Castro eut le premier prix de poésie pour une pièce en *redondillas*, lors de la fête littéraire en l'honneur de saint Raymond de Peñafort. Il y a de lui une *cancion* et une pièce en *décimas* ou *dixains* dans le recueil des compositions poétiques qui furent présentées au concours, lors de la béatification de saint Isidore. Ce recueil a été publié par Lope de Véga. Guillen de Castro était un excellent dramaturge. Sa pièce la plus célèbre et à laquelle il doit sa grande réputation, « las Mocedades del Cid, » fondée, d'après Francisco Santos et le P. Sarmiento, sur d'antiques romances que les aveugles chantaient dans les rues, est très-connue en France par les emprunts que lui a faits Corneille. Les connaisseurs n'hésitent pas à proclamer la supériorité de Guillen de Castro. Plus tard, Diamante fit une imitation du Cid de Corneille, et c'est par erreur que Voltaire a

fait de Corneille un imitateur de Diamante. Une autre pièce de Castro : « El curioso impertinente, » a été taillée dans la nouvelle de Cervantes qui porte le même titre.

Castro (Pedro Fernandez de), comte de Lémos. Ce célèbre favori et tout-puissant seigneur était un poëte, et il faisait même des comédies, en collaboration, s'entend. Juan Perez de Montalvan nn parle avec une visible complaisance : « El conde de Lemos fue excelentissimo poeta, y escrivió una comedia que se representó á la magestad de Felipe tercero el Piadoso. » On sait qu'il fut un des protecteurs de Cervantes. Lope de Vega en a fait un éloge exagéré dans le « Laurier d'Apollon. » V. « Relaciones de la vida del escudero Marcos de Obregon » de Vicente Espinel. 1re partie, descanso 23.

Cejudo (Frey Miguel), né à Valdepeñas, dans le diocèse de Tolède, chevalier de l'ordre militaire de Calatrava, excellent poëte latin, versifiait aussi avec quelque succès en espagnol. Lope de Vega, dans le « Laurier d'Apollon, » le loue sans mesure. Mort en 1609. Il ne faut pas le confondre avec Gerónimo Martin Caro y Cejudo, qui enseignait le latin à Valdepeñas vers le milieu du dix-septième siècle, auteur d'un recueil de proverbes : « Refranes castellanos y latinos. » Madrid, 1675, in-4.

Cepeda (Joaquin Romero de), cité dans le Voyage amusant d'Agustin de Rojas, parmi les auteurs dramatiques en réputation, est connu surtout par une pièce tirée en grande partie de la tragi-comédie de Celestina, et intitulée : « Comedia salvage. » Séville, 1582. C'était un poëte singulier, qui avait une imagination fougueuse

et un goût médiocre. Sa manière rappelle le drame anglais. Il avait de l'esprit et versifiait facilement. Ce poëte était né à Badajoz, en Estramadure. Dans une seconde pièce intitulée : « Metamorfosea, » il y a des passages dignes d'un grand poëte lyrique. « Obras de Joaquin Romero de Zepeda, vecino de Badajoz. » Séville, 1582, in-4. Dans ce recueil on trouve un poëme épique : Destruycion de Troya; » il est en dix chants et a plus de deux mille vers. Le vrai titre est : « El infeliz robo de Elena. » Hélène, bien entendu, est une reine d'Espagne. Énée joue dans ce poëme un assez vilain rôle. Cepeda cultivait aussi avec succès l'ancienne poésie nationale et le sonnet. V. Ticknor, édit. espagnole, tome III, p. 162, 190.

Cid (Miguel), poëte contemporain de Cervantes. Les bibliographes consultés ne m'ont rien appris sur son compte. V. Correo literario de Sevilla, 1806, p. 172.

Correa de Lacerda (Fernando), illustre poëte portugais, né à Tojal, à trois lieues de Viseu, d'Antonio de Lacerda et de Maria Cabral. Ces deux noms disent assez la noblesse de sa naissance. Il fit d'excellentes études à l'université de Coïmbre et brilla particulièrement dans le droit civil. En 1603, étant encore sur les bancs, il avait déjà une certaine réputation. Comme il s'était distingué par son application aux sciences, il se distingua par sa bravoure dans plusieurs expéditions en Afrique. De bonne heure il cultiva la poésie; il écrivit pour le théâtre. Au rapport de Barbosa, ses pièces avaient un grand succès en Portugal et étaient fort courues en Espagne. Sa verve poétique s'accommodait de tous les genres; il avait composé un poëme héroïque

intitulé : « Imperio Lusitano, » dont le héros était don Alfonso Henriquez, et le sujet l'histoire même du Portugal. C'était une épopée nationale dans le goût de celle de Camoëns. Il ne réussissait pas moins dans le genre religieux et mystique. Antonio Alvarez da Cunha vante beaucoup un autre poëme de Correa de Lacerda en strophes lyriques sur le célèbre sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe, lieu de pèlerinage très-renommé en Espagne, et dont le nom est ineffaçable dans l'histoire des ordres monastiques et des établissements de charité. Ce poëme lyrique avait pour titre : « Pastor de Guadalupe; » et d'après le critique portugais ci-dessus cité, le poëte, s'inspirant du sujet, avait trouvé l'accent juste; il chantait « com táo devota melodia, que podia servir de texto espiritual aos contemplativos. » Correa de Lacerda, comme bon nombre de poëtes portugais ses contemporains, maniait dextrement la langue espagnole. On a de lui vingt jolies romances en castillan, dont la première, qui commence ainsi :

Sentado junto de un olmo,

est citée comme un chef-d'œuvre. Il a laissé aussi en espagnol une douzaine d'épîtres facétieuses (epistolas jocosas) et une pièce portant ce titre : « Romance á Ardenio enfermo de amores. » La plupart de ces vers ont été imprimés dans des recueils spéciaux.

Cueva (Francisco de la) y Silva, né à Madrid, célèbre jurisconsulte, auteur d'un ouvrage de droit canonique et de théologie : « Informacion de derecho divino y humano por la purisima Concepcion de la Virgen nuestra señora; » Madrid, 1625. Mourut vers la fin de

1621 empoisonné, d'après le bruit que firent courir les ennemis du comte duc d'Olivares. Lope de Vega lui a dédié une de ses épîtres en vers, et Quevedo le seizième sonnet du recueil intitulé : « Melpomène. » On lui attribue un ouvrage d'imagination : « Mojiganga del gusto, en seis novelas y estorbo de vicios ; » Saragosse, 1622, in-8. Alvarez y Baena n'a trouvé aucune indication précise sur ce personnage, et il prétend à tort qu'aucun de ses contemporains n'en a fait mention : « No hé podido hallar otra noticia de este autor, ni le menciona ninguno de los que lo fueron en su tiempo. » Or, Francisco de la Cueva est mentionné par trois de ses contemporains les plus illustres, Cervantes, Quevedo, Lope de Vega. Faute d'autre renseignement que celui que lui fournissait le frontispice de l'ouvrage imprimé à Saragosse, Baena s'est efforcé de faire honneur de cet ouvrage au licencié Francisco de Quintana, auteur d'un volume intitulé : « Experiencias de amor y fortuna ; » Madrid, 1626, et publié sous le pseudonyme de Francisco de las Cuevas. Quintana était un ami de Lope ; il prononça l'oraison funèbre de ce fécond dramaturge. Juan Perez de Montalvan lui a accordé une mention très-honorifique. Reste à savoir si c'est Francisco de la Cueva le jurisconsulte ou Francisco de las Cuevas, le pseudonyme de Quintana, qui est mentionné par Cervantes, Quevedo et Lope de Vega. Or, il n'est pas douteux que ces trois poëtes ont parlé de Francisco de la Cueva le jurisconsulte. Lope de Vega déplore sa mort dans le « Laurier d'Apollon, » et je n'entends absolument rien aux savantes et trop subtiles distinctions de Alvarez y Baena. Cervantes parle en termes très-exprès de Francisco de la Cueva le jurisconsulte.

E

Enciso (Bartolomé Lopez de), né à Tendilla, auteur d'un roman-pastorale en vers et en prose dédié à don Luis Enriquez, comte de Melgar. L'ouvrage est en six livres; il devait y avoir une seconde partie. Heureusement la première seule a paru, et elle est assez mauvaise pour ne pas faire regretter la suite. Enciso était dans sa première jeunesse quand il composa cet insipide roman, absolument dépourvu d'intérêt. Ses bergers et ses bergères sont de fastidieux prédicateurs qui se proposent de démontrer en d'interminables sermons les inconvénients de la jalousie. La scène est sur les bords du Tage. La fiction est monstrueuse, le plan n'a pas le sens commun, et la forme ne vaut rien. Enciso a mis à contribution tous les souvenirs de la mythologie classique. Ses bergers sont fort érudits : ils citent les anciens poëtes grecs et latins. Le roman commence à une époque voisine du déluge et se termine par le récit de plusieurs événements contemporains, c'est-à-dire de la fin du seizième siècle. Cervantes a exécuté comme il faut cet auteur médiocre : le curé, passant en revue les livres de Don Quichotte, fait jeter par la fenêtre le « Desengaño de celos; » Madrid, 1586, in-8. Cet ouvrage est devenu extrêmement rare. Ticknor attribue à Bartolomé Lope ou Lopez de Enciso une comédie intitulée : « Juan Latino. » Le héros est cet humaniste dont Cervantes a dit un mot en passant dans la pièce de vers *de pie quebrado*, qui précède la première partie de Don Quichotte. Juan Latino était un Éthiopien, esclave du duc de Sesa, petit-fils de Gonzalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine. Af-

franchi par son maître, le nègre s'appliqua à l'étude et finit par être nommé professeur de grec et de latin au grand séminaire de Grenade. On a de lui un excellent poëme latin en deux livres, qui est un panégyrique de don Juan d'Autriche. Son histoire se trouve dans un curieux ouvrage de Francisco Bermudez de Pedraza : « Antigüedad y excelencias de Granada » (lib. III, c. 33). Le passage qui concerne Juan Latino a été extrait par Clemencin dans son Commentaire sur *Don Quichotte*, t. I, p. 60.

Enciso (Diego Jimenez de), né probablement à Séville, fut un des vingt-quatre échevins de cette ville. On a de lui, dans le grand répertoire du théâtre espagnol : « Comedias escogidas, » (Madrid, 1652-1704); quelques comédies ou mieux, quelques drames historiques, un sur la retraite de Charles-Quint au monastère de Yuste, l'autre sur la mort de l'infant don Carlos. Il vivait encore en 1623. Perez de Montalvan le loue en ces termes : « Don Diego Ximenes de Enciso, cavallero del hábito de Santiago no ha menester mas elogios en esta parte que su nombre, y decir que escrivió los Medicis de Florencia, que ha sido pauta y exemplar para todas las comedias grandes. »

Enciso y Monzon (Juan Francisco de), auteur d'un méchant poëme épique intitulé : « La Cristiada; » Cadix, 1694, in-4; vivait à la fin du dix-septième siècle et ne doit pas être confondu avec les précédents. Comme Cervantes cite deux fois le nom d'Enciso, il est malaisé de savoir si la première fois qu'il le mentionne sans prénoms il a voulu parler de Diego Jimenez ou de Bartolomé Lopez. Ce dernier a été sévèrement jugé au tribunal du curé passant en revue les livres de Don Quichotte ; et il peut paraître

étrange que l'auteur du voyage au Parnasse l'ait désigné dans ce tercet si élogieux :

Este es Enciso, gloria y ornamento
Del Tajo, y claro honor de Manzanares,
Que con tal hijo aumenta su contento.

D'un autre côté, il est difficile d'admettre que ces vers soient applicables à Diego Jimenez de Enciso, qui était domicilié à Séville. Il faut remarquer cependant que Montalvan a compté ce dernier parmi les auteurs dramatiques de la Castille, dans « Memoria de los que escriven comedias en Castilla solamente. »

España y Moncada (don Juan de), né à Madrid, fils de don Alonso de España, chevalier de Saint-Jacques. Lui-même fut nommé chevalier de cet ordre militaire par une grâce spéciale de Philippe III en 1607. A la mort de don Juan Muñoz de Escobar, il eut l'emploi de contador mayor ou surintendant des finances du cardinal-infant, don Ferdinand d'Autriche. Il était en 1644 procureur des affaires de son ordre, et assista en cette qualité aux funérailles solennelles de la reine Élisabeth de Bourbon, femme de Philippe IV. Il était souvent à la cour et remplissait les fonctions de héraut du roi. Il cultivait avec succès les belles-lettres et plus particulièrement la poésie. Son éloge se trouve aussi dans le « Laurier d'Apollon. » Nicolas Antonio lui attribue un traité manuscrit sur les statuts de l'ordre de la Toison-d'Or, et des opuscules sur les cérémonies publiques, les fêtes et solennités de la cour, les formalités de l'étiquette. Juan de España figure évidemment dans le voyage au Parnasse comme un poëte amateur. La notice que lui a consacrée Alvarez y Baena, dans ses *Hijos de Madrid*, est fort sèche. Lope de Vega l'a loué en style amphi-

gourique, et avec force jeux de mots qu'il n'est pas facile d'entendre.

Espinel (Vicente), né à Ronda, dans l'ancien royaume de Grenade en 1544, peut-être avant cette date, mais non en 1551, comme l'ont annoncé par erreur quelques biographes de ce poëte. On ne sait rien de sa famille et presque rien de ses premières années. Il fit ses études à Salamanque, et tout jeune encore fut obligé de quitter l'Espagne pour aller chercher fortune en Italie et en Flandres, en qualité de soldat. Las de la vie militaire et plus pauvre que jamais, il revint en Espagne et embrassa la carrière ecclésiastique. Il fut puissamment aidé dans sa nouvelle profession par don Francisco Pacheco, évêque de Malaga; et grâce à ce prélat il obtint une place de chapelain à l'hôpital de Ronda. Espinel fit de vains efforts pour améliorer une position qui n'était guère en rapport avec ses goûts, et trop modeste pour sa légitime ambition. Après bien des démarches, il obtint une charge d'aumônier à l'hospice de Santa Catilina de los Donados, à Madrid; et heureux du moins de vivre à la cour, comme on disait alors, il jouit du repos que réclamait son âge avancé. Il mourut vers 1630, à l'âge d'environ quatre-vingt-dix ans. Espinel était à la fois bon prosateur, poëte remarquable et excellent musicien. Le Sage a fait beaucoup d'emprunts à son roman, intitulé: « Relaciones de la vida del Escudero Marcos de Obregon, » ouvrage de sa vieillesse. Sa traduction de l'Epître d'Horace aux Pisons, en vers blancs, est réputée classique. Ses poésies lyriques sont fort estimées. Le recueil de ses œuvres poétiques parut à Madrid en 1591. Espinel est surtout célèbre comme inventeur en poésie et en musique. C'est à lui qu'on doit la perfection du

dizain formé de deux stances de cinq vers, et qui est une des formes les plus heureuses de la versification espagnole. En espagnol, *Decimas* et *Espinelas* sont synonymes. Espinel ajouta une cinquième corde à la guitare; et cette invention contribua très-fort à rendre son nom populaire en Espagne. Lope de Vega, qui était son ami et un peu son protecteur dans ses dernières années, a fait deux fois son éloge dans le *Laurier d'Apollon*. C'est par lui que nous savons qu'Espinel mourut nonagénaire :

Noventa años viviste,
Nadie te dió favor, poco escribiste.

Cervantes et Espinel avaient longtemps vécu en bonne intelligence; mais leur amitié fut troublée lorsqu'ils étaient l'un et l'autre d'un âge avancé. Cervantes rend justice à son talent d'inventeur et d'écrivain; mais il remarque que sa critique était mordante, et il rappelle à ce propos le nom de Zoïle. Dans la courte introduction au récit des aventures de l'écuyer Marcos de Obregon, Espinel nous apprend qu'il faisait aussi un peu de médecine, mais de cette médecine qui plaît si fort au vulgaire et dont il se moquait tout le premier. Ce qu'on peut dire de lui comme écrivain, c'est qu'il est resté fidèle aux deux lois qu'il s'était imposées, de narrer brièvement et de ne rien écrire de blâmable, « guardando siempre brevedad y honestidad. » Comme Cervantes, Espinel reçut les bienfaits de don Bernardo de Sandoval y Rojas, archevêque de Tolède. On suppose, non sans vraisemblance, que l'histoire de Marcos de Obregon est en grande partie le récit de ses propres aventures. « Diversas rimas de V. Espinel, » Madrid. 1591, in-8. « El Escudero Marcos de Obregon, » Madrid, 1618, in-8.

Esquilache (Francisco de Borja y Aragon, prince d'), petit-fils de saint François de Borgia, né à Madrid, selon toute apparence, et d'après le témoignage des contemporains, vers l'année 1580. Ses noms de famille (Borgia et Squillace) disent assez qu'il était d'origine italienne. Il descendait à la fois d'un général des jésuites, d'un pape honteusement célèbre (Alexandre VII) et de la branche royale d'Aragon. Il fut élevé comme un jeune gentilhomme destiné aux grandes places. Son éducation littéraire fut particulièrement soignée. Esprit élégant et facile, de bonne heure il cultiva la poésie et avec succès, car il devait se ressouvenir plus tard, et non sans plaisir, de ses premiers essais, qu'il appelle poétiquement des fleurs de jeunesse : « Flores de su primera juventud. » Il était doué d'un goût très-sûr, et parmi tant de poëtes qui brillaient du plus vif éclat lorsque se révéla son talent poétique, il choisit pour modèle Bartolomé Léonardo de Argensola, le plus correct et le plus sévère, une façon de Boileau espagnol. Un mariage avantageux avec une de ses parentes doubla sa fortune avec ses titres ; et naturellement ce grand seigneur se trouva appelé aux premières charges. En 1614, il fut nommé vice-roi du Pérou et gouverneur général de toutes les provinces attenantes. Il fit son entrée à Lima en décembre 1615. Un vice-roi du Mexique ou du Pérou n'était pas moins qu'un proconsul de l'ancienne Rome. Son gouvernement ne fut marqué par aucun événement mémorable, si l'on excepte la conquête d'une vaste étendue de terrain, dans la région des Maynas, sur le Maragnon par don Diego Vaca de la Vega, fondateur dans le pays conquis d'une ville qui reçut le nom de San Francisco de Borja, en souvenir du vice-roi. Pendant la vice-royauté du prince d'Esquilache, fut aussi découvert le dé-

troit de Saint-Vincent. Le gouvernement de don Francisco de Borja dura six années. Il retourna en Espagne sans attendre son successeur, en 1622, quelques mois après la mort de Philippe III. On ne sait presque rien de cette période de sa vie. Il perdit sa femme en 1644, et ce fut probablement à la suite de ce triste événement qu'il songea à la retraite. Le reste de ses jours s'écoula dans la ville de Valence. Mort en 1658, âgé d'environ quatre-vingts ans. Outre les avantages de la naissance et de la fortune, le prince d'Esquilache eut un heureux tempérament et cet ensemble de qualités qui constituent un talent aimable. Son esprit se ressentait de l'urbanité de ses manières et de la distinction de sa personne aristocratique. Il n'abusa point de sa haute position pour se faire valoir, et ce n'est point sa modestie qui se fût arrangée de ce titre qu'on lui a donné de Prince des poëtes lyriques de l'Espagne · « Principe de los poetas liricos Castellanos. » C'est bien assez pour sa gloire qu'il ait tenu son rang, un rang très distingué parmi les plus célèbres poëtes d'une époque qui en produisit d'excellents. Il excellait dans la petite poésie, c'est-à-dire dans ces pièces de courte haleine qui valent surtout par la perfection de la forme. Celle du prince d'Esquilache était exquise. Mais cet homme d'un goût si délicat et d'un jugement très-exercé, voulut courir une carrière qui n'était pas la sienne, et fit la folie de composer un poëme épique. Il chanta la conquête de Naples par Alphonse V, roi d'Aragon, « Nápoles recuperada, » Saragosse, 1651, in-4. C'est une pâle et trop classique imitation de l'Enéide. On peut dire de ce poëme qu'il est mauvais à force d'art. L'auteur, en le composant, suivait de trop près les règles du genre, et usait sans discrétion de ses souvenirs classiques. Ce qu'il y a de mieux

est sa préface, morceau judicieux et tout à fait bien écrit, qui témoigne d'une connaissance approfondie des principes de la poétique. Ce qu'on estime le plus d'Esquilache ce sont ses poésies légères, letrillas et romances (*Obras en verso*, Madrid, 1639, in-4). Elles sont remarquables par une grâce naturelle et par une élégance non affectée, qui rappellent les meilleurs modèles. Le prince d'Esquilache tournait assez bien une épigramme ou un madrigal. On cite de lui quelques épîtres satiriques, dans le genre tempéré d'Horace. Il avait touché aussi la corde religieuse ; et on peut relire, pour la pureté de la forme, son récit de la Passion du Christ, en tercets, « la Passion de N. S. Jesu-Christo en tercetos, segun el texto de los santos cuatro evangelistas, » Madrid, 1638, in-4.

F

Faria Correa (Francisco de), né à Villa de Canavezes, dans la province du Minho, à huit lieues de Porto, excellent poëte portugais. Sa vie n'offre aucune particularité notable. Une riche prébende fut la récompense des talents qu'il déploya dans la carrière ecclésiastique. Faria Correa était prieur de l'église paroissiale de San Miguel das Lauradas. Dans ses loisirs, il composa un assez grand nombre de pièces de théâtre qui furent à peu près toutes représentées avec succès. Il excellait aussi dans les genres héroïque et lyrique. Ses sonnets étaient fort estimés, ainsi que ses elégies ; les critiques portugais citent avec éloges celle qu'il fit pour honorer la mémoire de doña Maria d'Attayde. Faria a été loué par Manoel de Gallegos, dans son *Temple de Mémoire :*

A numerosa e grave melodia
Com que vibrando rayos de brandura
Doce rendeo Francisco de Faria
A toda rebelada fermosura
Honre de Nuno o nome esclarecido,
E seja Marte o que dantes foy Cupido.

Antonio Figueira Durao, dans son poëme latin, ayant pour titre : « Le Laurier du Parnasse, » dit de Faria que c'était un autre Martial, « Franciscus de Faria alter Martialis. » Jacinto Cordeiro, dans ses éloges des poëtes lusitaniens, ne lui a pas ménagé les louanges :

Antonio de Soares entre canto vario
La lyra toca con que assi se loa
Que le animó Francisco de Faria,
Uno sol de su patria, el otro dia.

Faria florissait dans les dernières années du seizième siècle et dans le premier quart du dix-septième. — J'ignore si Francisco de Faria est distinct d'un homonyme que les bibliographes espagnols disputent aux Portugais, et qui serait né à Grenade. Chanoine d'Alméria et de Malaga, ce Francisco de Faria publia en 1608 une élégante traduction en vers de l'enlèvement de Proserpine par Claudien, « El robo de Proserpina de Claudiano, » Madrid, 1608, in-8. On lui attribue encore un poëme religieux sur la Croix. Il est probable qu'il n'y a eu qu'un poëte de ce nom.

Ferrer (Luis), gentilhomme valencien ; connu moins par ses poésies, qui sont éparses dans les recueils du temps que par la mention qu'ont faite de lui quelques poëtes contemporains. Lope de Vega a fait ainsi son éloge :

Oh tu, don Luis Ferrer, como no templas
La dulcisima lira,

Pues tu sonoro canto el mundo admira,
Si la ocasion contemplas
En que puedes honrar tu patria hermosa
De ingenios, que produce como flores,
Pues tienes voz y mano milagrosa?

Voilà bien des hyperboles qui prouvent seulement que Luis Ferrer écrivait peu. Luis Ferrer ne doit pas être confondu avec un homonyme, né à Antequera, jésuite, auteur d'ouvrages mystiques.

Figueroa (Cristóbal Suarez de), né à Valladolid dans la seconde moitié du seizième siècle, reçut une excellente éducation, et s'appliqua à l'étude du droit. Il était fort savant et montrait volontiers son savoir. Aussi Cervantes l'appelle-t-il ironiquement *el doctorado*. Figueroa était docteur en effet ; mais il était quelque peu pédant et toujours prêt à manier la férule. Toujours mécontent de son sort, il alla chercher fortune en Italie et entra au service. Il savait à fond l'italien. Sa traduction en vers du *Pastor fido* de Guarini est aussi estimée que celle de l'*Aminte* du Tasse par Juan de Jaúregui. (V. au sujet de cette traduction, une note de Gayangos dans la traduction espagnole de Ticknor, tom. III, p. 543-44.) De retour en Espagne, Suarez de Figueroa, toujours misanthrope, publia un ouvrage qu'on peut considérer jusqu'à un certain point comme ses mémoires. « El Pasagero, » tel est le titre de cet ouvrage, dont les divisions sont autant d'*alivios* ou soulagements. L'auteur y donne ses impressions avec une acrimonie qui exclut toute bienveillance. Content de lui-même, Suarez se montre plus que sévère pour ses contemporains les plus illustres : il maltraite fort Espinosa, Lope de Vega, Villegas, Cervantes et bien d'autres encore. *El Pasagero* est le livre le plus curieux de Figueroa. Son ouvrage le plus remarquable est

une pastorale : « La Constante Amarilis, » divisée en quatre discours et entremêlée de vers excellents. Il la composa pour complaire à un grand personnage, et n'eut pas sujet, à ce qu'il paraît, de s'applaudir de sa condescendance. Cette nouvelle est d'un style agréable et pur ; on la lit encore et elle intéresse, en dépit des dissertations et digressions polémiques, et de ce ton doctoral dont Figueroa ne pouvait se défaire. C'était un censeur chagrin, un critique atrabilaire. Suarez de Figueroa a écrit une douzaine d'ouvrages d'histoire et de morale qui ont leur valeur ; seulement il faut s'armer de patience pour les lire jusqu'au bout. Un recueil de ses poésies parut à Lisbonne en 1625. Il est loin d'être complet. « La Constante Amarilis » a été traduite en français par Lancelot.

Figueroa (Francisco de), surnommé le « Divin, » a été disputé à l'Espagne par le Portugal ; mais il est avéré qu'il naquit à Alcalá vers 1540. Il appartenait à une ancienne famille de gentilshommes. Pour ses études, il n'eut pas à chercher bien loin des leçons et des maîtres. L'université d'Alcalá était alors florissante, et Francisco de Figueroa fut l'un de ses plus brillants élèves. Comme la plupart des grands poëtes, il annonça de bonne heure ce qu'il devait être un jour, et les prémices de son talent ne furent pas indignes de son génie. Au sortir des bancs, il entra dans l'armée et passa la plus grande partie de sa jeunesse au service, en Italie. Il partagea son temps entre les devoirs de sa profession et la culture des belles-lettres, menant de front la poésie castillane et la poésie italienne. Avec une rare facilité, il versifia en italien, et ses essais furent ceux d'un maître. Bientôt il fut renommé parmi les meilleurs poëtes de l'Italie, à Naples, à Rome, à Bologne, à Sienne, dans toutes

les villes en un mot où l'avaient conduit ses obligations de soldat ou ses goûts littéraires. Francisco de Figueroa était en Italie le Mécène des Espagnols qui cultivaient les lettres et la poésie. Ce fut à Sienne particulièrement qu'il se distingua, et qu'il se fit aimer à la fois et admirer par la douceur de son commerce autant que par les agréments de sa personne. Homme d'étude et bon courtisan, il sut concilier deux choses assez incompatibles, les préoccupations de la fortune et le culte des lettres. Son service terminé, il retourna en Espagne et alla s'établir à Alcalá, sa ville natale. Il s'y maria et vécut dans le repos jusqu'en 1579, qu'il se décida à suivre en Flandre don Carlos d'Aragon, premier duc de Terranova. Cette absence ne dura pas longtemps. Rendu à la vie domestique, il se livra aux occupations qui étaient dans ses goûts. Figueroa, autant qu'il est permis de le juger à distance, devait être d'une rare modestie. Il fut de son vivant beaucoup plus célèbre en Italie qu'en Espagne, et jamais il ne se pressa de donner au public le fruit de ses veilles poétiques. Son recueil de poésies ne fut imprimé qu'après sa mort, en 1626, par les soins de l'érudit Luis Tribaldos, de Tolède, historiographe de Portugal, à Lisbonne. On sait néanmoins que ce recueil était prêt pour l'impression dès l'année 1572; de sorte que Figueroa appartient réellement à la littérature du seizième siècle. Aussi Cervantes ne craint-il pas de le proposer comme un modèle sans pareil aux poëtes désireux de la vraie gloire. Il le met sur la même ligne que Garcilaso de la Vega, Francisco de Aldana et Fernando de Herrera. C'est un grand honneur assurément. Mais Sedano « Parnaso español » (tom. IV, p. XXI, notice sur Francisco de Figueroa) n'est pas satisfait d'une distinction si flatteuse pour notre poëte, et il

déclare que des quatre poëtes privilégiés qui ont reçu le surnom de « Divin, » nul ne s'en est montré plus digne que Figueroa. C'est aller trop loin. Le plus parfait des poëtes lyriques espagnols est sans contredit Fernando de Herrera, sinon le plus grand, car je ne pense pas que Fray Luis de Leon le cède à aucun autre. Garcilaso est inimitable, et ses vers fluides et pressés rappellent la manière de Virgile. Tout au plus Figueroa peut-il le disputer à Francisco de Aldana; de sorte que dans ce groupe d'élite, il ne serait que le troisième. A ne le juger que d'après ses vers, le divin poëte d'Alcala avait une âme pour ainsi dire féminine. Il a, et à un très-haut degré, toutes les qualités aimables : douceur, harmonie, élégance, tendresse de sentiments, pureté et correction de la forme; mais il n'a point cette force virile qui révèle la vraie passion du génie. D'ailleurs, il était imitateur, et sa poésie est à moitié italienne. Il faut le ranger parmi les réformateurs de l'école de Boscan. Comme Virgile, qu'il admirait beaucoup, Figueroa voulait, à son dernier moment, que ses poésies fussent jetées au feu. Il y a de lui des poésies inédites, et l'on a supposé avec quelque vraisemblance que le manuscrit qui fut remis à Luis Tribaldos de Tolède par don Antonio de Toledo, seigneur de Pozuelo, n'était qu'une copie ou bien un manuscrit distinct de celui que possédait la bibliothèque nationale de Madrid, manuscrit original et autographe au rapport de Sedano.

G

Galarza (Antonio de). Je n'ai point trouvé le nom de ce personnage dans les biographes et bi-

bliographes. Peut-être est-ce le même dont il est question au début du voyage. Galarza, d'après ce qu'en a dit Cervantes, devait être un officier de fortune ou un fanfaron.

Galarza (Pedro Garcia de), né à Bonilla, dans le diocèse de Cuenca, élève du collége de Saint-Barthélemy, en l'université de Salamanque; reçut le bonnet doctoral dans cette académie et enseigna la philosophie. Il fut chanoine magistral de l'église cathédrale de Murcie, et nommé ensuite par Philippe II à l'évêché de Coria. C'était un homme d'un grand savoir en théologie, et toujours prompt à la dispute. On a de lui un ouvrage en huit livres sur les institutions évangéliques (Madrid, 1579, en latin); et un traité sur la clôture des religieuses : « De clausura monialium. » Salamanque, 1589, in-4., en latin et en espagnol. Il mourut en 1606 ou en 1604, suivant l'histoire du collége de Saint-Barthélemy de Salamanque. Comme je n'ai trouvé d'autre homonyme de ce Galarza, ni dans mes souvenirs, ni dans mes recherches, je suppose que c'est de lui-même que Cervantes a entendu parler. Il en parle d'ailleurs comme d'un homme dont la mémoire était encore présente à ses lecteurs,

Ni del *muerto* Galarza la agudeza.

Galindo. Faute d'un prénom qui puisse distinguer les homonymes, nous ne savons de quel Galindo il est question dans le *Voyage au Parnasse*. Nicolas Antonio fait mention d'un Mateo Galindo, jésuite de la maison professe de Mechoacan, auteur d'une grammaire latine et d'un recueil d'inscriptions en vers pour la réception du marquis de Villena, vice-roi du Mexique. Peut-être s'agit-il de Benito Sanchez Galindo, né en

Extramadure, auteur d'un poëme religieux : « Victoria de Christo, » en deux parties; Barcelone, 1576, in-4. Sanchez Galindo était peintre. Il y a eu aussi une femme célèbre de ce nom : Doña Beatriz Galindo, surnommée *la Latina*, à cause de sa connaissance profonde de la langue latine. Elle était de Salamanque, et fonda à Madrid, au commencement du dix-septième siècle, un couvent qui porte encore son nom. Lope de Vega a fait son éloge dans le « Laurier d'Apollon. »

Giron (Félix Arias), né à Madrid, fils cadet de don Juan Arias Portocarrero, deuxième comte de Puñonrostro et de doña Juana de Castro y Ribadeneyra, suivit la carrière des armes. Il servit comme capitaine d'infanterie sous Philippe II en Flandres et dans la Franche-Comté, l'armée espagnole étant commandée par le connétable de Castille, Juan Fernandez de Velasco. Il fut commandant de place de la ville de Madrid. Attaché au puissant ministre, le duc de Lerme, il était au nombre des grands seigneurs qui l'accompagnèrent dans le voyage qu'il fit aux frontières de France pour présenter l'infante d'Espagne, épouse de Louis XIII, et recevoir la sœur du roi de France, Élisabeth de Bourbon, princesse des Asturies. La carrière de ce grand seigneur fut facile. Il reçut tous les honneurs qui étaient dus à sa haute naissance, et ajouta beaucoup à sa réputation par son amour des beaux-arts et des belles-lettres. Il était excellent musicien et bon poëte. Ses poésies sont éparses dans les nombreux recueils du temps. Juan Perez de Montalvan a dit de lui : « El conde de Puñonrostro, Poeta lirico, hace con facilidad estremadas coplas, y tiene el mejor voto para juzgar de los versos y las comedias. » Lope de Vega ne l'a point oublié dans son Laurier d'Apollon.

Godinez (Felipe), dramaturge en réputation à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Cinq de ses nombreuses comédies figurent dans le grand répertoire du théâtre espagnol, « Comedias escogidas. » C'était un auteur de second ordre. Montalvan lui donne le titre de docteur et en parle ainsi :

« El Doctor Felipe de Godinez tiene grandisima facilidad, conocimiento y sutileza para este genero de poesia (la comédie), particularmente en las Comedias divinas, porque entonces tiene mas lugar de valerse de su ciencia, erudicion y doctrina. »

Gomez de Sanabria (Gabriel), né à Madrid, d'après quelques biographes, bien que Juan Perez de Montalvan ne l'ait pas inscrit dans son catalogue, « Indice de los ingenios de Madrid, » était originaire du pays basque, au dire de Lope de Vega :

« Aquel cuya nobleza honró á Cantabria, » fut conseiller à la cour royale de Lima en 1635 (oidor). Il avait traduit une grande partie des épigrammes de Martial en vers espagnols; cette traduction, fort estimée, datait de sa première jeunesse. Il ne faut pas le confondre avec Gabriel Gomez de Losada, de l'ordre des frères rédempteurs, qui a écrit sur la condition des captifs chrétiens à Alger, et qui florissait dans la deuxième moitié du dix-septième siècle. Il y a grande apparence que c'est du premier, du traducteur de Martial qu'il est question dans le *Voyage au Parnasse.*

Gongora (Luis de y Argote); né à Cordoue le 11 juillet 1561, était d'une famille d'ancienne noblesse. Son éducation fut soignée. A quinze ans il alla étudier le droit à Salamanque; mais sans

négliger l'étude de la jurisprudence, il se livra avec passion à la culture des belles-lettres, et bientôt il suivit son inspiration poétique. Ses premiers essais révélèrent un poëte satirique. Le mérite de ses poésies légères le mit de bonne heure en évidence. Cervantes parle de lui comme d'un auteur en réputation, dans le *chant de Calliope* de sa *Galatée* (1584):

En don Luis de Góngora os ofrezco
Un vivo raro ingenio sin segundo:
Con sus obras me alegro y enriquezco,
No solo yo, mas todo el ancho mundo.

Góngora avait alors vingt-trois ans, et résidait à Cordoue, presque dans la misère. Il était âgé de quarante-cinq ans environ, lorsqu'il résolut de changer d'état. Il se fit prêtre, et bientôt après il se rendit à Valladolid, où était la cour. Il n'y trouva pas la fortune; mais la poésie l'aida à supporter sa pauvreté. Il y a beaucoup de vers de lui dans le recueil poétique d'Espinosa, qui parut en 1605. Il perdit ainsi onze années en démarches; les grands personnages qui l'avaient appelé ou attiré à la cour se contentèrent d'honorer son mérite sans le récompenser : « Llamado don Luis, entre esta cortedad de suerte, de grandes principes à esta corte, los gozó familiares mucho, beneficos poco, » remarque sentencieusement un de ses biographes. Il obtint néanmoins de la faveur du duc de Lerme et de l'amitié du marquis de Siete Iglesias, le titre d'aumônier ou chapelain honoraire du roi, et de la protection du comte-duc de Sanlucar, l'ordre de Saint-Jacques pour deux de ses neveux. Olivarès s'était déclaré son protecteur, et Góngora était sur le point de voir sa fortune s'améliorer sous l'influence du tout-puissant ministre, lorsqu'il tomba gravement malade. Il alla mourir dans sa ville natale, à

l'âge de soixante-six ans (24 mai 1627). Sa maladie était singulière. En pleine possession de son intelligence, il avait perdu complétement la mémoire. — Sur le rôle de Góngora dans la poésie espagnole, tout a été dit. Cet homme singulier, d'un tempérament mélancolique et d'un caractère étrange, était né avec un beau génie poétique; et ses premières productions comptent parmi les plus belles de la muse espagnole. Mais l'ambition et la pauvreté poussèrent Góngora hors du bon chemin, et tout d'un coup il se mit à écrire de façon à ne ressembler à aucun poëte contemporain. Il composa deux poëmes et quantité de sonnets en style métaphorique, ampoulé, hérissé de figures extravagantes et d'expressions monstrueuses; et bientôt il fit école. Il réussit d'autant mieux qu'il attaqua et maltraita également les vivants et les morts. Sa verve satirique ne fit grâce à aucun de ses rivaux; et comme jamais poëte espagnol, sans en excepter Quevedo, ne mania si dextrement l'épigramme. il fut vainqueur dans ce combat à outrance qu'il livra à la raison et au bon goût. Ses disciples se hâtèrent de commenter les œuvres du maître; mais admirateurs aveugles de ses défauts, et croyant comprendre l'inintelligible, ils ajoutèrent encore à l'obscurité d'un langage poétique, dont l'étrangeté même suppose de prodigieuses ressources d'esprit et une puissante imagination. Góngora s'essaya dans presque tous les genres; il a fait même deux comédies assez médiocres. Ce qu'on estime le plus aujourd'hui, ce sont ses romances, ses chants d'amour, ses sonnets et deux ou trois odes, où respire le sentiment national. Parmi les nombreux commentateurs de Góngora il en est trois qui méritent d'être cités : José Pellicer, Salazar Mardones et Garcia de Salcedo Coronel. Les œuvres de Góngora restèrent en grande

partie inédites longtemps après sa mort. Une des meilleures éditions de ses œuvres est celle de Madrid, 1654, in-4. La première est de 1632. Il y a une excellente édition de Bruxelles, 1659, imprimée par Fr. Foppens. Elle a été procurée par Gerónimo de Villegas avec un grand luxe typographique et dédiée à don Luis de Benavides, gouverneur militaire des Pays-Bas.

Gracian Dantisco (Tomás), fils du célèbre Diego Gracian de Alderete, secrétaire de Charles-Quint et de Philippe II, succéda à son père en 1584, et entra au service du roi avec le titre de secrétaire pour les langues. Il ressemblait beaucoup à son père par le caractère et par le savoir. Gracian Dantisco publia en 1599 un petit traité de morale pratique, « El Galateo, » imité d'un ouvrage analogue de Giovanni della Casa, dont la réputation était grande en Italie. Notaire apostolique et royal, ce fut par devant lui que fit son testament l'infante d'Espagne, en religion sœur Marie de la Croix, au moment d'entrer au couvent des *Descalzas*, de Madrid. Andrés del Marmol, auteur d'une vie de son frère, le vénérable Gerónimo Gracian, a parlé de lui en ces termes : « Florecia tanto en las artes liberales, curiosidad de historia, medallas, inscripciones antiguas, pinturas y esculturas, que de cada profesion se pudieran formar algunos hombres raros con solo él. » Gracian Dantisco cultivait avec distinction la peinture. On voit, par le passage cité de Andrés del Marmol, que Tomas Gracian devait être mort au moment où fut publiée la vie de son frère, en 1619. Il dut mourir dans l'année même, vers la fin, car ce fut lui qui traduisit la bulle de béatification de saint Isidore, faite à Rome le 14 juin 1619. Il laissa treize enfants. Sa seconde femme, doña Laurencia Mendez de Zu-

rita, se distingua aussi par ses écrits. On a de Gracian Dantisco, outre son Galateo, un traité de l'art épistolaire : « Arte de escribir cartas familiares, » Madrid, 1589. in-16. Lope de Vega a fait son éloge dans le « Laurier d'Apollon. »

H

Herrera y Saavedra (Antonio), fils de don Francisco de Herrera Saavedra, membre de la municipalité de Madrid, et de doña Isabel Sanchez Coello, femme distinguée par son instruction. Il hérita du majorat de sa maison et fut fait chevalier de Saint-Jacques le 19 avril 1621; le conseil de l'ordre ratifia sa nomination le 30 août de la même année. Herrera épousa doña Ana de Soria, fille de Juan de Soria, conseiller à la cour des comptes. Mort à Madrid le 14 septembre 1639. Il fut très-distingué comme poëte, et cultiva des genres très-divers On a de lui quelques comédies. Lope de Vega lui a accordé une mention dans le « Laurier d'Apollon. » Il le place à côté de Rodrigo de Herrera. Juan Perez de Montalvan l'apprécie en ces termes : « Don Antonio de Herrera, caballero del habito de Santiago, dulce, sentencioso y elegante poeta, fuera de los muchos versos que tiene escritos en academias y certámenes, tiene acabadas tres ó cuatro comedias con grande acierto. » Il ne faut pas le confondre avec le célèbre historien Antonio de Herrera Tordesillas.

Herrera (Fernando de), né à Séville dans la première moitié du seizième siècle, passa toute sa vie dans la solitude, avec ses livres, vivant modestement d'un bénéfice qu'il avait obtenu

comme desservant de la paroisse Saint-André. Ce solitaire nourrissait dans son cœur un amour idéal, « honesto, santo y divino », comme il dit, pour une dame qu'il a célébrée sous des noms symboliques, à la manière de Dante et de Pétrarque. Herrera, qui avait plus d'un trait de ressemblance avec ce poëte raffiné, était fort savant. Il connaissait à fond les anciens et les auteurs italiens. Il a consigné en quelque sorte le fruit de ses méditations et de ses immenses lectures dans son commentaire de Garcilaso de la Vega (Séville, 1580).

Francisco Sanchez de las Brozas, qui était pourtant un érudit, avait commenté plus sobrement le premier ou le prince des poëtes espagnols de son temps, comme on disait alors. Mais l'érudition était à la mode lorsque parut le commentaire de Herrera, et il n'eut par la suite que trop d'imitateurs. Les commentateurs qui abondaient en Italie, fourmillaient en Espagne ; bientôt le moindre poëtereau fut commenté et longuement expliqué. Herrera préludait par ce commentaire à la publication de ses propres poésies, qui parurent à Séville en 1582. La diction de Herrera est irréprochable, car il limait ses vers et les repolissait sans cesse; mais sa poésie est beaucoup plus savante que spontanée : on y sent trop l'imitation des grands lyriques de l'antiquité. La prose de Herrera est très-belle, très-sévère. Ce poëte avait presque du génie comme historien. On cite comme des morceaux classiques sa relation de la guerre de Chypre et le récit de la bataille de Lépante, Séville, 1572. Herrera avait écrit une histoire générale d'Espagne depuis les premières origines jusqu'à Charles-Quint. Cet ouvrage et quelques autres qui sont mentionnés par le célèbre archéologue sévillan Rodrigo Caro sont perdus. Le

peintre Pacheco donna en 1619 une édition plus soignée des poésies de Herrera. Pacheco avait fait aussi le portrait de ce grand poëte.

Herera (Pedro de), que Cervantes surnomme le Grand, devait être un gentilhomme de marque. Il n'est point cité comme poëte, mais comme très-fort sur le point d'honneur. Peut-être s'agit-il d'un de ces maîtres d'armes qui arrivaient à une haute réputation par leur dextérité et surtout par leur compétence dans les affaires d'honneur. Tel était par exemple le célèbre Carranza, mentionné avec l'épithète de grand dans le chant de Calliope (Galatea, lib. vi). Il ne peut être ici question d'aucun des deux homonymes qui figurent dans la compilation de Varflora.

Herrera y Ribera (Rodrigo de), fils naturel de Melchor de Herrera, premier marquis d'Auñon et de doña Inés Ponce de Leon y Villaroel, dame de haut parage. Son père fonda pour lui un nouveau majorat, lui fit donner l'habit de Saint-Jacques et épouser sa cousine doña Maria de Herrera y Mendoza. Le fils reconnaissant se montra digne en tout de ces marques de la faveur paternelle. Mort en 1641. Rodrigo de Herrera était un poëte de mérite. On a de lui quantité de pièces de vers sur des sujets très-divers et quelques comédies, dans le goût de l'ancienne école dramatique : « El voto de Santiago y batalla de Clavijo; El primor templo de España y el segundo obispo de Avila. » Voici l'appréciation de Perez de Montalvan : « Don Rodrigo de Herrera, cavallero del habito de Santiago, poeta de grande espiritu, galante y conceptuoso, escrive con mucha cordura y acierto, y tiene acabada una comedia de valientes versos. » Il ne faut pas le confondre avec un autre poëte portugais,

qui avait même nom, et qui faisait aussi des vers et des comédies.

J

Jauregui (Juan de) y Aguilar, d'une famille originaire des provinces basques, né à Séville vers 1570, peintre et poëte de grand renom. On ne sait rien des premières années de sa vie, rien de ses études; mais ses écrits attestent qu'il avait orné son esprit de toutes les connaissances qu'exige la culture des arts et des belles-lettres. Il dut quitter l'Espagne dans sa première jeunesse. Il voyagea longtemps en Italie et finit par se fixer à Rome; il y fit d'excellentes études de peinture, tout en cultivant la poésie. Ce fut à Rome, en 1607, qu'il publia la traduction en vers espagnols de l'*Aminte* du Tasse. Il la dédia à don Fernando Enriquez de Ribera, duc d'Alcalá. Cette traduction, qu'il remania plus tard, est son meilleur titre. On peut dire que jamais traducteur ne fut plus heureusement inspiré. L'Aminte espagnole est en tout digne de l'Aminte italienne. Cette œuvre mit le sceau à la réputation de Jaúregui. A son retour en Espagne, il fut très-bien accueilli à la cour : et il ne tarda pas à être nommé chevalier de l'ordre militaire de Calatrava. Il eut aussi quelques années après la charge de premier écuyer de la reine Elisabeth de Bourbon, première femme de Philippe IV. On ne sait si ce fut à cette époque ou avant son départ pour l'Italie qu'il fit le portrait de Cervantes, dont il est question dans la préface des Nouvelles morales (*Novelas ejemplares*). La dédicace des Nouvelles au comte de Lémos est de 1613 (13 juillet); et il y a grande apparence que ce

fut à Madrid, après son retour d'Italie, que Juan de Jaúregui eut occasion de lier ou de renouer connaissance avec Cervantes, car il avait pu le connaître pendant son séjour à Séville. Ce portrait s'est perdu; mais on peut croire, d'après la description si précise de Cervantes que le portrait que l'on conserve encore aujourd'hui à Madrid, dans les collections de l'académie espagnole, est une copie de celui de Jaúregui. Il est vrai qu'on ne peut que faire des conjectures à ce sujet, car on suppose, non sans vraisemblance, que le peintre Pacheco avait fait aussi le portrait de Cervantes. En 1618, Jaúregui publiait à Séville une nouvelle édition de sa traduction de l'Aminte, différente en tout de la première. Sedano, qui a eu les deux éditions sous les yeux, en a donné une bonne description dans la notice qui est à la fin du tome Ier de son *Parnasse espagnol* (p. XXIII). Notre poëte ne tarda pas à reparaître à la cour. Il était positivement à Madrid en 1624, pour la publication de son *Orphée*, poëme en cinq chants sur ce héros de l'antique mythologie. Malgré ses défauts, l'*Orfeo* de Jaúregui eut un grand succès. Montalvan, disciple dévoué de Lope de Vega, traita le même sujet, par une rivalité puérile, et réussit également. Jaúregui mourut à Madrid en 1640, au moment où il mettait la dernière main à une paraphrase ou traduction libre de la *Pharsale*. Cet artiste, doublé d'un poëte, était d'un caractère très-vif, et prenait aisément feu dans les disputes littéraires. Il eut des démêlés avec Quevedo, et notamment avec Góngora, dont il se déclara l'adversaire. Mais lui-même n'était point exempt de gongorisme, et son imitation de la Pharsale est en tout digne de l'école de Góngora. Ses poésies lyriques sont très-remarquables et valent infiniment mieux que ses sonnets. Disciple des

poëtes italiens, Jaúregui portait dans la poésie quelque chose de son talent de peintre. Ses descriptions et ses paysages se distinguent par un sentiment vrai de la réalité. « Rimas, » Séville, 1618, in-4. Cervantes a loué dignement la traduction d'*Aminte*, qu'il met à côté de celle du *Pastor fido*, par Suarez de Figueroa. Dans la littérature militante de son temps, Jaúregui joua un rôle analogue à celui des deux frères Argensola, de Quevedo et du prince d'Esquilache. La *Pharsale* ne fut imprimée qu'en 1684. Il est à remarquer que Jaúregui, après avoir attaqué Góngora, dans une espèce de discours critique, « Discurso poético contra el hablar culto y oscuro, » qui n'est autre chose qu'une satire littéraire très-vive, se crut obligé de faire l'apologie de Fray Hortensio Felix Paravicino (Madrid, 1625, in-4), à l'occasion de l'oraison funèbre de Philippe III par ce détestable prédicateur, le vrai corrupteur de l'éloquence sacrée en Espagne.

Justiniano, ou mieux, suivant l'orthographe italienne, Giustiniano; nom d'une des plus illustres familles de Gênes, qui comptait deux doges, Alexandre et Lucas Giustiniano. Un fils de ce dernier, don Lorenzo Giustiniano, fixa sa résidence en Espagne, et se maria à Madrid. C'est apparemment de lui que Cervantes a voulu parler. Il devait être de ses amis.

L

Laso de la Vega (Gabriel), né à Madrid en 1559. On a pu déterminer la date de sa naissance d'après un portrait qui figure en tête de son poëme sur Fernand Cortés. La légende de ce por-

trait donne vingt-neuf ans au poëte, et la première édition du poëme est de l'année 1588. Laso de la Vega était d'une noble famille, et allié à l'illustre maison des comtes de Puerto Llano. Reçu à la cour et fort en faveur sous les rois Philippe II et Philippe III, il consacrait ses loisirs à la poésie. Il s'essaya dans les genres dramatique, épique et lyrique. Suivant l'exemple d'Alonso de Ercilla, il chanta la conquête du Mexique : « Cortés Valeroso, » Madrid, 1588, in-4. Cette première partie du poëme était dédiée au conquérant lui-même. Gabriel Laso compléta son œuvre et la publia sous un nouveau titre : « La Mexicana; » Madrid, 1594, in-8. C'est surtout dans cette seconde édition que Laso de la Vega montre le désir de rivaliser avec l'auteur de l'Araucana. Sous le titre de « Manojuelo, » Gabriel Laso publia en 1587 (Alcalá, in-8) la première partie d'un recueil de romances et autres poésies. Ce recueil, considérablement augmenté, fut réimprimé quatorze ans après : « Manojuelo de Romances nuevos y otras obras; » Barcelone, 1601, in-16. Cette seconde édition est dédiée à don Hieronymo Arias Davila Virués. Laso de la Vega a inséré aussi un assez grand nombre de romances très-jolies dans un ouvrage en prose d'un caractère sérieux et d'un grand mérite : « Elogios en loor de los tres famosos varones don Jayme, Rey de Aragon, don Fernando Cortés marques del Valle, y don Alvaro Bazan, marqués de Santa Cruz; » Saragosse, 1601, in-8. Parmi les petites pièces de vers de ce poëte, on remarque surtout celles du genre burlesque.

Ledesma (Alonso de), né à Ségovie en 1552, mort en 1623 (les éditeurs de la traduction espagnole de Ticknor donnent 1562 pour la naissance et 1632 pour le décès), est célèbre pour avoir

corrompu le style de la poésie religieuse. Il peut être regardé comme le chef ou du moins comme le représentant le plus autorisé de la détestable école des « Conceptistas, » poëtes raffinés qui recherchaient les métaphores et le langage allégorique et figuré. Il publia en 1600, sous le titre de « Conceptos espirituales, » un volume de vers qui fut six fois réimprimé de son vivant. Ce recueil est en trois parties, qui parurent successivement en 1600, 1606 et 1616. Ces vers « á lo divino » sont un pur galimatias. Ledesma faisait, comme on dit aujourd'hui, « du divin » à sa manière, c'est-à-dire du galimatias pur. Son chef-d'œuvre « El Monstruo imaginado, » Madrid, 1615, in-8, est un défi aux commentateurs les plus pénétrants. Ledesma avec son jargon et ses prétentions au mysticisme était fort libre dans ses propos, et il lâchait volontiers la bride à son imagination dans des sujets d'une moralité équivoque. Aussi l'inquisition mit-elle à l'index quelques-unes de ses pièces de vers. Ledesma avait pourtant un vrai talent de poëte; mais son goût était perverti. Il eut de nombreux partisans parmi les prédicateurs et les écrivains mystiques. On a encore de lui : « Epigramas y geroglificos á la vida de Christo, festividades de N^a S^a, excelencias de los *Santos* y grandezas de Segovia, » Madrid, 1625, in-12. La 3e partie de ses « Conceptos espirituales, » celle-là même qui a été prohibée porte ce titre : « Juegos de Noche buena moralizados á la vida de Christo, martyrios de Santos, y reformacion de costumbres, con unos enigmas hechos para honesta recreacion, » Barcelone, 1611, in-8. Elle est très-rare. « Epitome de la vida de Cristo, » Ségovie, 1619. C'est une vie de Jésus en discours métaphoriques, autrement dit en énigmes indéchiffrables.

Leiva (don Sancho Martinez de), qu'il ne faut pas confondre avec deux auteurs dramatiques de ce nom, contemporains de Calderon, était d'une naissance illustre. Il fut le premier comte de Baños et seigneur de Leiva. Entré jeune au service, il était mestre de camp en 1588. Il jouissait d'une grande considération auprès des gouverneurs des Pays-Bas, et d'une grande popularité parmi ses troupes. Il prit part aux deux expéditions du duc de Parme contre la France, en 1591 et 1592. Il fut nommé successivement capitaine général de la flotte de Naples, chevalier de Saint-Jacques et commandeur d'Alcuesca. Il cultivait la poésie. Alvarez y Baena cite un sonnet de lui, écrit à l'occasion d'un livre de Fernando Matute : « Triunfo de desengaños. » Lope de Vega n'a pas loué ce grand seigneur dans son « Laurier d'Apollon, » où il y a des louanges pour tout le monde.

Lobo (Francisco Rodriguez), célèbre poëte portugais, né à Leiria. Esprit grave et méditatif, il s'appliqua à l'étude de la politique et de la philosophie, et se prépara à la poésie par une immense lecture. Il était fort érudit. Sa famille était riche et considérée, et des plus nobles du Portugal. Appelé par sa naissance autant que par sa capacité à remplir les plus hauts emplois, Rodriguez Lobo préféra aux honneurs et aux grandes places, la vie tranquille des champs, et il se confina dans une retraite studieuse. Sa carrière fut rompue par une mort soudaine. Lobo se noya dans le Tage, en faisant le trajet de Santarem à Lisbonne. Un bel esprit composa à cette occasion une pièce de vers très-ingénieuse, qui est rapportée intégralement dans la *Bibliothèque portugaise* de Barbosa. Il faut en reproduire ici un fragment. Le poëte s'adresse au Tage et lui re-

proche la mort de Lobo, en lui faisant grâce toutefois parce que son corps a été rendu à la terre :

« Pomposa tumba de cristal le diste;
Quanto en su vida célebre viviste,
Vivirás infamado por su muerte.
A quien en sus escritos te dilata
Vida gloriosa, tu el vivir limitas;
Infame vive quien ingrato mata.
Mas noble vuelves lo que infausto quitas,
Que son tus olas láminas de plata,
Dó sus memorias viviran escritas. »

Francisco Rodriguez Lobo, sans rival dans le genre bucolique, excellait surtout aux peintures de la vie pastorale. Il avait un sentiment très-vif des harmonies de la nature. Ses personnages et ses paysages sont réellement vivants. Comme il ne recherchait point les louanges et qu'il était poëte par vocation, car il semble, a dit de lui le judicieux Nicolas Antonio, qu'il fût expressément né pour servir les muses, il reçut l'hommage spontané de ses contemporains les plus illustres par le talent poétique. Lope de Vega lui a payé un juste tribut d'admiration dans son « Laurier d'Appollon. » Deux critiques portugais, qui écrivaient en vers latins, Antonio Figueira Duraô et Antonio daos Reys ont célébré à l'envi la gloire du grand poëte. Le premier lui a consacré ces quatre vers :

Hunc urbana Lupum decorat facundia tantum,
Tantusque aspergit singula verba lepos,
Ut si ipsos superos audiret musa canentes,
Istius alloquium crederet esse Lupi.

Le second, dans son poëme sur l'enthousiasme poétique, c'est-à-dire l'inspiration, s'exprime ainsi :

Tuque, Lupe, insontum quondam celebrator amorum
Qui tenues rivi Lis Lenaque flumina ducunt,
Laurea pro meritis ab Apolline serta tulisti.

Lorenzo Gracian, dans son « Criticon, » dit excellemment : « Este si, que será eterno, y mostró un libro pequeño ; miradle y leedle, que es la Corte en Aldea del Portuguez Lobo. » Manuel de Faria et Souza, bon juge en poésie, n'hésite pas à le proclamer le premier des poëtes espagnols qui ont cultivé le genre pastoral : « Escrivió muchas églogas, y en aquel modo rústico es el mejor de España. » Ailleurs, il le met au-dessus de Théocrite. Tous ces éloges sont peut-être exagérés, les critiques portugais sont immodérés dans le panégyrique ; mais en rabattant ce qu'il faut de toutes ces louanges, Lobo reste un poëte hors ligne. On a de lui : « Corte na Aldeya, e noutes de inverno, » Lisbonne, 1630, in-4 ; traduit en espagnol par J. B Morales, Montilla, 1632, in-8. — « Primavera, primeíra parte, » Lisbonne, 1601, in-4 ; traduit par le même Morales, Montilla, 1629, in-8. — « Pastor peregrino, segunda parte da Primavera, » Lisbonne, 1608, in-4. — « O desenganado ; terceira parte da Primavera, » Lisbonne, 1614, in-4. — « O condestable de Portugal, D. Nuno Alvarez Pereira, » Lisbonne, 1610, in-4. — « Eglogas pastoris », Lisbonne, 1606, in-4. — « Romances » (1re et 2e partie), Coimbre, 1596, in-16. — « La Jornada que la magestad catholica del Rey Felipe Tercero hizo al Reyno de Portugal y el triunfo y pompa con que le recibió la insigne Ciudad de Lisboa, compuesta en varios romances, » Lisbonne, 1623, in-4. Tout cela fut réimprimé à Lisbonne en un volume in-folio (1723). On a encore de Lobo une élégie au Saint-Sacrement de l'église de Porto, Lisbonne, 1614, in-4. « Auto del nacimiento de

Christo y Edicto del Emperador Augusto Cesar, » Lisbonne, 1676, in-4. — « Historia da Arvore Triste, » en 196 octaves.

Lodeña ou Ludeña (Fernando de), gentilhomme, né à Madrid vers la fin du seizième siècle, descendait par sa mère de l'illustre maison de Barrionuevo. Il entra au service et fournit brillamment sa carrière. En 1623, sous Philippe IV, il était capitaine d'infanterie. Il fut chevalier de Saint-Jacques en 1631, et mourut subitement dans une église, en 1634, dans toute la force de l'âge. Ludeña cultivait avec succès les lettres et la poésie; il tournait fort bien les vers burlesques. Il a laissé quelques comédies et intermèdes. Voici le jugement de Juan Perez de Montalvan sur ce poëte soldat : « Don Fernando de Ludeña, ingenioso y bizarro poeta, ha escrito y escrive comedias con aprovacion, y particularmente los versos de burlas con mucha sal, como se ha visto en sus sazonadísimos bayles y entremeses. » Don Fernando de Ludeña est l'auteur d'un joli sonnet qui orne le frontispice des Nouvelles de Cervantes. V. le 35e vol. de la collection Rivadeneyra, p. 400.

Lofraso (Antonio de), né en Sardaigne, suivit la carrière des armes et eut le tort d'être un méchant auteur. De tous les poëtes qui sont nominativement désignés dans le *Voyage au Parnasse*, il est à coup sûr le plus maltraité. Lofraso, tenté par le succès des nouvelles pastorales que la Diana de Jorge de Montemayor avait mises à la mode, publia en 1573, à Barcelone, un gros volume, avec ce titre : « Los diez libros de Fortuna de Amor. » Ce titre n'est pas moins ridicule que l'ouvrage, dont le sujet, au dire de l'auteur, devait être l'histoire des « honnêtes et pacifiques

amours du berger Frexano et de la belle bergere Fortune », *los honestos y apacibles amores del pastor Frexano y de la hermosa pastora Fortuna.* L'auteur en personne figurait dans ce roman, qui est un mélange de prose et de vers, sous le nom de *Frexano*, équivalent de son propre nom. *Lofraso,* dans le dialecte sarde, signifie *frêne.* L'ouvrage, dédié au comte de Quirra se termine par une pièce de vers en tercets, intitulée : « Testament de l'Amour, » *Testamento de Amor.* En mettant à la suite les unes des autres les initiales des 168 vers qui font ensemble les 56 tercets, on trouve cette phrase : « Antony de Lofraso sart de Lalguer me feyct estant en Barselona en l'any myl y sinco sents setanta y dos per dar fy al present lybre de fortuna de Amor compost per servysy de l'ylustre y my senor conte de Quirra », c'est-à-dire : « C'est l'ouvrage d'Antony de Lofraso, né à Larguer en Sardaigne, résidant à Barcelone, en 1572, pour terminer le présent livre de la fortune d'Amour, écrit en l'honneur de l'illustre comte de Quirra, mon maître. » Cette attestation puérile peut donner une idée du talent et du goût de Lofraso. Cervantes, dans l'examen des livres de la bibliothèque de don Quichotte n'a pas manqué de louer ironiquement l'insipide roman du poëte sarde. « Por las órdenes que recebi, dijo el Cura, que desde que Apolo fué Apolo y las musas musas, y los poetas poetas, tan gracioso ni tan disparatado libro como ese no se ha compuesto, y que por su camino es el mejor y el mas único de cuantos deste género han salido á la luz del mundo, y el que no le ha leido, puede hacer cuenta que no ha leido jamás cosa de gusto. Dádmele acá, compadre, que précio mas haberle hallado que si me dieran una sotana de raja de Florencia. » En effet, ce livre, unique en son genre, est amusant à force d'être

extravagant et absurde; et le curé s'explique on ne peut mieux sur son compte. Cependant quelqu'un s'est trouvé qui a pris au pied de la lettre ces compliments ironiques. Un maître de langue espagnole en Angleterre, nommé Pedro de Pineda, commentant à sa façon ce passage de Cervantes, donna en 1740, à Londres, une nouvelle édition de la pastorale de Lofraso, en deux magnifiques volumes, et il en fit un pompeux éloge, en invoquant l'autorité de Cervantes. Le roman de Lofraso n'est pas seulement un détestable livre; il donne encore une assez pauvre idée du caractère de l'auteur, qui prodiguait les flatteries les plus plates aux grands personnages dont il attendait quelque récompense. Le lecteur a dû remarquer qu'il est trois fois question de ce méchant auteur dans le *Voyage au Parnasse*. Lofraso enrégimenté d'abord dans l'armée d'Apollon, finit par passer à l'ennemi.

Lopez del Valle (Juan). Il se peut que Cervantes ait désigné sous ce pseudonyme son professeur d'humanités, Juan Lopez de Hoyos, né à Madrid dans le premier quart du seizième siècle, très-connu de ses contemporains comme prédicateur. Il professait la rhétorique et les belles-lettres dans un établissement célèbre « El Estudio, » qui fut ruiné dès que le monopole de l'instruction publique appartint aux jésuites. Cervantes avait fait ses premiers débuts poétiques sous ce maître habile, dont il était l'élève de prédilection, « nuestro caro y amado discipulo. » Lopez de Hoyos était curé de la paroisse Saint-André en 1580. On suppose qu'il mourut en 1583. On a de lui : « Relacion de la muerte y honras fúnebres del serenísimo Principe don Carlos, » Madrid, 1568, in-8. — « Historia y relacion verdadera de la enfermedad y felicísimo

tránsito, y suntuosas Exéquias fúnebres de la serenissima Reyna de España, doña Isabel de Valois, nuestra señora, con sermones, letras, » T., Madrid, 1569, in-8. — « Recibimiento que hizo la villa de Madrid á la señora Reyna doña Ana de Austria, el parto de la Reyna y solemne bautismo del Principe don Fernando; » Madrid, 1572, in-8. — « Declaracion de las armas de Madrid, y algunas antiquedades, » mss. Je n'ai rien trouvé dans les bibliographes sur Juan Lopez del Valle.

M

Maluenda (el abad). Il n'est pas probable que Cervantes ait parlé dans son *Voyage au Parnasse* du grand théologien Thomas de Maluenda, de l'ordre de Saint-Dominique, un des luminaires de la théologie au seizième siècle. Cependant il ne faut pas oublié que Cervantes était l'obligé de l'archevêque de Tolède, Bernardo de Sandoval y Rojas, et que Maluenda devait beaucoup à cet excellent prélat. Thomas de Maluenda, né en 1566 dans une petite ville du royaume de Valence, mourut en 1628. Il ne faut pas le confondre avec fray Luis de Maluenda, franciscain suspect d'hérésie, et dont un ouvrage singulier « Lac fidei pro principe christiano, » fut prohibé par l'Inquisition d'Espagne. Thomas de Maluenda, auteur de nombreux commentaires de l'Écriture et d'ouvrages théologiques, n'a écrit en espagnol qu'un petit volume : « Vida y canonizacion de san Pedro martir, » Saragosse, 1613, in-8. Voir le catalogue de ses écrits dans la *Bibliotheca nova* de Nicolas Antonio. — Peut-être que Cervantes a voulu payer un juste tribut d'éloges à Jacinto Alonso Maluenda, poëte facétieux, né à

Valence, auteur de quelques bonnes comédies, et de quelques pièces burlesques : « Tropezon de la Risa, » « El Bureo de las musas del Turia, y las cosquillas del gusto, » Valence, 1631, in-8. Dans ce recueil, il y a quelques poésies en dialecte valencien. Jacinto Maluenda était un esprit facile, élégant, très-enclin à la satire; il saisissait et frondait à merveille les ridicules. On lui attribue encore une espèce de satire morale : « Bayles satiricos contra las depravadas costumbres de los hombres. » On ne sait pas si cet ouvrage fut imprimé. Onofre Ezquerdo prétend que cette satire exerça une salutaire influence sur les mœurs de la société valencienne.

Mantuano (Pedro) fut un des savants hommes de son siècle. Dès son enfance il fut attaché à la maison du connétable de Castille, et élevé avec don Juan Fernandez de Velasco. Il passa une partie de sa jeunesse en Italie, et composa à Milan son premier ouvrage : « Advertencias á la historia del P. Juan de Mariana, » imprimé en 1607. D'après Alvarez Baena, le célèbre jésuite répondit aigrement aux observations de Mantuano, le 19 septembre 1608, dans un écrit ayant pour titre : « Respuesta á las notas que se imprimieron contra la historia del Dr Juan de Mariana. » Mais la dispute ne s'engagea en réalité qu'entre Mantuano et le savant polygraphe, Tomas Tamayo de Vargas. Celui-ci prit d'office la défense de Mariana, probablement sans l'assentiment de ce dernier. Mariana profita d'ailleurs des critiques de son contradicteur, et rectifia de nombreux passages de son histoire générale d'Espagne, dans l'édition qu'il en donna en 1608. Mantuano reprit l'offensive dans une nouvelle censure intitulée : « Aviso o censura de la respuesta, » sous le pseudonyme assez transparent de

« Juan de Aragon, esclavo del condestable, y Barrendero de su estudio. » Cette nouvelle critique fut réimprimée avec la première en 1631, à Milan, et non à Valladolid. Revus et remaniés, ces deux pamphlets littéraires parurent à Madrid en 1613, in-4. Pedro Mantuano avoue, non sans orgueil, qu'il n'avait que vingt-six ans, lorsqu'il osa attaquer l'autorité généralement respectée du P. Mariana. En 1618 il publia à Madrid la relation du double mariage du roi de France avec l'infante d'Espagne, et du prince des Asturies avec Madame, sœur de Louis XIII : « Casamientos de España y Francia, y Viaje del Duque de Lerma. » En 1611 il avait donné à Milan, en un volume in-folio, une édition d'un ouvrage généalogique de la maison des Velasco par son maître, le connétable. Mort en 1656.

Medinilla (Baltasar Elisio de), qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, Pedro de Medina Medinilla, naquit à Tolède en 1585. D'un talent précoce, il cultiva la poésie dès sa première jeunesse et prit pour modèle Lope de Vega, dont il fut l'ami intime et le disciple fidèle. Il mourut assassiné, étant encore jeune; et l'on a soupçonné Moreto, le célèbre auteur dramatique, d'avoir trempé dans ce meurtre. Ticknor n'accepte point cette conjecture de don Eugenio de Ochoa. L'éloge que Lope de Vega a consacré à ce poëte, moissonné dans sa fleur, est touchant et semble avoir été inspiré par une affection profonde. Medinilla n'avait que trente-deux ans, lorsqu'il termina son poëme sur la Conception de la Vierge, « Limpia Concepcion de la Virgen nuestra señora. » Madrid, 1618, in-8. C'est un poëme en octaves,

Cantó la Concepcion en alto estilo,

dit Lope. Il avait écrit d'autres ouvrages en vers et en prose, qui n'ont pas été imprimés, et dont la liste a été donnée par Nicolas Antonio. Sedano a inséré dans le tome IXe de son recueil poetique (p. 354) une épître de Baltasar Elisio de Medinilla à Lope de Vega, qui est une espèce de confession ou qui contient du moins des confidences voilées sur la vie intime du poëte, et à la suite une belle élégie de Lope de Vega sur la mort prématurée de son ami (p. 360). Dans cette élégie, qui est vraiment éloquente, on remarque ce beau vers :

« Tu vida fué un discurso honesto y santo. »

Et les deux suivants :

« Desdichada y dichosa fue tu estrella
En darte corta vida y larga vida. »

Medinilla (Pedro de Medina), né à Madrid, d'apres Alvarez y Baena, à Séville, d'après Varflora, qui s'appuie sur le témoignage de Lope de Vega. Celui-ci le range en effet dans le « Laurier d'Apollon » (Silva II), parmi les poëtes sévillans, et l'appelle « poeta celeberrimo de España. » Pedro de Medina Medinilla était l'ami intime de Lope de Vega ; on a de lui une églogue touchante sur la mort de la première femme du fécond dramaturge, doña Isabel de Urbina. Sedano loue cette églogue avec exagération (Parnaso español, tom. VII, p. X de l'appendice). C'est à peu près tout ce que l'on connaît de la vie de ce poëte. Medinilla suivit la carrière militaire et passa en Amérique les dernières années de sa vie. Il dut mourir jeune. Ses poésies se trouvent dans les œuvres mêlées de Lope de Vega. Medinilla etait si bien de l'ecole de Lope qu'il serait difficile, sans le nom de l'auteur, de distinguer

ses poésies de celles de son maître. « Pedro Medina de Medinilla escrivió con mucha opinion versos en su tiempo. » Cette phrase de Montalvan confirme l'opinion des bibliographes qui font naître ce poëte à Madrid.

Mejia (Diego), né à Séville, se distingua dans la magistrature. Il fut conseiller à la cour de la Ciudad de los Reyes, au Pérou. Ayant quitté l'Espagne en 1596 pour aller prendre possession de sa place, il fit naufrage sur les côtes d'Amérique, et fut obligé de poursuivre sa route à travers des pays incultes. Chemin faisant, il avait pu se procurer un Ovide; et à son arrivée à Temixtitlan (Mexique), il se trouva avoir traduit quatorze épitres du poëte latin. Il acheva sa traduction à Mexico et la fit imprimer à Séville. Il préféra le tercet « por parecerme, dit-il, que esta clase de rimas corresponde con el verso elegíaco latino, » opinion fort contestable et tout opposée à celle de Villegas, excellent poëte et traducteur des anciens poëtes grecs et latins. Ce que Mejia appelait les prémices de son génie poétique « primicias de mi pobre musa, » forme un volume qui parut sous ce titre : « Parnaso antártico. » Séville, 1608, in-4. Ce qu'il y a de plus curieux dans ce recueil, très-estimable d'ailleurs, c'est une épitre en vers adressée à Mejía par une dame américaine, contenant beaucoup de notices sur les poëtes de l'Amérique espagnole. C'est cette épitre qui a motivé le titre du recueil.

Il est difficile de savoir si c'est de Diego Mejia précisément qu'il est question dans le *Voyage au Parnasse*. Un Rodrigo Mejia fut témoin de Cervantes, lors de son mariage. Un autre Mejia est cité parmi les auteurs dramatiques les plus estimés par Agustin de Rojas, avec le titre de licencié. Juan Perez de Montalban parle en ces

termes d'un autre homonyme : « Don Pedro Mejia de Tobar, hijo del conde de Molina poeta natural, agudo y sentencioso, hace en todos metros dulcísimos versos, y tiene acabada una comedia de linda traza y mejores coplas. »

Mendoza (Antonio de), homme de cour et poëte distingué dans presque tous les genres, cultiva spécialement le théâtre et la poésie lyrique. Il fut le collaborateur de Quevedo Villegas et d'autres auteurs dramatiques à la mode dans une pièce que le comte-duc d'Olivarès fit représenter à l'occasion d'une fête qu'il donna à la famille royale le 21 juin 1631, et dont Mendoza lui-même a laissé une relation très-exacte dans le recueil de ses œuvres poétiques. Il travailla beaucoup pour la cour de 1623 à 1643. Dans toutes ses compositions, il s'appliquait à faire revivre les vieilles traditions nationales, notamment dans la Celestina et dans ses nombreuses romances. Quelques-unes de ses poésies lyriques sont adressées aux principaux personnages du temps. Parmi ses comédies, on estime beaucoup celle qui a pour titre : « Mas merece quien mas ama » dont l'idée a peut-être inspiré à Moreto un des chefs-d'œuvre du théâtre espagnol : « El Desden con el desden. » On cite encore deux autres pièces de Mendoza : « El trato muda costumbre » et « Amor con amor se paga. » Cette dernière comédie fut jouée à la cour par les dames d'honneur de la reine. On a de lui une vie de la Vierge, « Vida de nuestra señora Maria Santisima, » ouvrage posthume, imprimé à Naples en 1672, in-8.; une églogue dédiée à doña Maria Coloma, dame d'honneur de la reine, en 1658. Antonio de Mendoza, qui n'appartenait point à l'illustre famille des Hurtado de Mendoza, était chevalier de l'ordre militaire de Saint-Jac-

ques et commandeur de Zurita. Le recueil de ses œuvres ne fut publié que longtemps après sa mort, d'après un manuscrit appartenant à l'archevêque de Lisbonne, Luis de Sousa, avec ce titre ridiculement emphatique : « El fenix Castellano, don Antonio de Mendoza, renacido. » Lisbonne, 1690, in-4. Voici l'éloge de Mendoza, par Juan Perez de Montalvan : « Don Antonio de Mendoza, sino el primero, es de los de la primera clase en este exercicio, como lo confirman tantos aplausos repetidos en los teatros. » (*Memoria de los que escriven comedias en Castilla.*) Il devait être fort jeune en 1613, lorsque Cervantes écrivait son *Voyage au Parnasse.*

Mendoza (Lorenzo de), né à Sezimbra, en Portugal, dans le patriarcat de Lisbonne, fut expulsé de la compagnie de Jésus dont il était depuis l'âge de dix-sept ans (13 août 1602). Il cultivait avec succès les belles-lettres. Après avoir rempli les fonctions de juge au tribunal du légat apostolique, il devint évêque de Rio Janeiro. Lorsque Jean IV fut nommé roi de Portugal, Mendoza passa aux Castillans, et reçut la récompense de sa trahison. Il fut nommé commissaire du Saint-Office de la ville impériale de Potosí. On a de lui une supplique remarquable au roi d'Espagne pour revendiquer les droits des Portugais à résider dans les villes du nouveau monde, au même titre que les Castillans et les Navarrais. Madrid, 1630, in-4.

Mesa (Christobal de). On ne sait absolument rien de ce poëte remarquable, en dehors des quelques particularités qu'il a lui-même consignées dans ses écrits. Il était de Zafra, en Extramadure : il dut naître dans la seconde moitié du seizième siècle, car il était déjà connu avant

la mort de Philippe II. Il eut pour compagnons d'études, dans sa jeunesse, Fernando de Herrera, le rival de Fray Luis de Leon dans la haute poésie lyrique, et l'ingénieux écrivain Luis Barahona de Soto; il suivit aussi les leçons du célèbre humaniste Francisco Sanchez de las Brozas, auteur de la méthode latine *Minerva Sanctii* et d'un commentaire très-estimé des poésies de Garcilaso. Par conséquent, notre poëte fit une partie de ses études en l'université de Salamanque, où Francisco Sanchez professait avec éclat. Comme Christobal de Mesa etait né sans fortune, il alla chercher une position en Italie. Il séjourna longtemps à Rome et y connut familièrement le Tasse. La méthode de Mesa dans ses poésies et son système de versification annoncent une étude approfondie des poëtes italiens : aussi appartenait-il à l'école de Boscan et de Garcilaso. Christobal de Mesa passa cinq années en Italie. A son retour en Espagne, il se trouva sans ressources, et qui pis est, sans profession; car la poésie l'avait détourné de l'étude du droit, à laquelle il s'était d'abord livré. On ne sait précisément si ce fut à cette époque qu'il embrassa la carrière ecclésiastique. Ce qui est certain, c'est qu'il ne gagna rien au métier de solliciteur, et qu'il ne réussit pas à se faire inscrire sur la liste des beaux esprits qui eurent le privilége envié de suivre le comte de Lémos dans sa vice-royauté de Naples. Il avait pourtant écrit à ce puissant seigneur, avant son départ pour aller prendre possession, une fort belle épitre, grâce à laquelle nous connaissons quelques particularités de la vie de notre auteur. On peut conjecturer avec quelque vraisemblance que sa mort arriva vers 1620. Son dernier ouvrage porte la date de 1618. Christobal de Mesa était un esprit facile et très-fécond. Il débuta par la poésie épique; on a

de lui trois grands poëmes, qui, à défaut d'un rare mérite, ont du moins celui de célébrer des souvenirs nationaux : « Las Navas de Tolosa. » Madrid, 1594, in-8 ; « La Restauracion de España. » Madrid, 1607, in-8; » El Patron de España. » Madrid, 1611, in-8. Le premier de ces poëmes est en trente chants, le second en a dix; le troisième est divisé en six livres. Tous ces poëmes, en octaves, sont dédiés à Philippe III. Christobal de Mesa avait mis à profit les savantes leçons de l'humaniste Sanchez. Il savait à fond les deux langues classiques, et il mit sa facilité de rimeur au service des grands modèles de l'antiquité classique. On estime beaucoup sa traduction de l'Enéide (Madrid, 1615, in-12) et celle des Eglogues (Madrid, 1618, in-8). On regrette seulement qu'il ait adopté pour ses traductions le même système qu'il avait suivi pour ses poëmes épiques. Virgile traduit en *ottava rima*, c'est presque un contre-sens. Mais Christobal de Mesa était rivé à cette forme de la poésie italienne; et il s'en était servi aussi pour traduire l'Iliade. Cette dernière traduction n'a jamais vu le jour; mais nous la connaissons par les nouvelles qu'en a données le diligent et très curieux investigateur, Tomas Tamayo de Vargas. On s'accorde à reconnaître que sa tragédie de « Pompeyo, » publiée en même temps que sa traduction des Eglogues, est détestable. Ses poésies diverses parurent en 1611, a Madrid, sous ce titre : « Rimas de Cristóbal de Mesa. » Il faut joindre à ce recueil très-varié et fort intéressant une cinquantaine de sonnets qui furent publiés en 1618, avec sa traduction des géorgogiques et des églogues. Quoi qu'en ait dit Christobal de Mesa, il n'était point un disciple de Herrera, qu'il avoue pourtant avoir pris pour modèle.

Mestanza (Juan de), poëte andalous, de la fin

du seizième siècle, loué en ces termes par Cervantes dans le chant de Calliope:

Y tu, que al patrio Betis has tenido
Lleno de envidia y con razon quejoso
De que otro cielo y otra tierra han sido
Testigos de tu canto mumeroso
Alégrate, que el nombre esclarecido
Tuyo, Juan de Mestanza generoso,
Sin segundo será por todo el suelo
Mientras diere su luz el cuarto cielo.

Cette promesse d'immortalité ne s'est point réalisée, et sans l'amitié de Cervantes, Mestanza serait aujourd'hui entièrement inconnu.

Mira de Mescua (Antonio), né à Guadix, dans la province de Grenade, vers la fin du seizième siècle, fut un des plus célèbres poëtes dramatiques du règne de Philippe III. Il était prêtre. Dans sa jeunesse, il obtint une riche prébende dans la cathédrale de sa ville natale. Mais ce chanoine ne tenait point à la résidence, et en 1610, il était à Naples, auprès du vice-roi, le comte de Lémos. En 1620, il remporta à Madrid un prix de poésie, dans un concours public. Il mourut chapelain du roi Philippe IV. Les poésies de Mira de Mescua n'ont pas été réunies; elles sont éparses dans les publications du temps. Ses comédies se trouvent en partie dans la grande collection « Comedias escogidas. » Quoique ecclésiastique, Mira de Mescua fut censuré plusieurs fois par l'inquisition. Quelques-unes de ses pièces furent prohibées, d'autres ne furent permises qu'après des corrections infinies. Mira de Mescua excellait également dans la comédie et dans les mystères, autrement dit *autos sacramentales*. Il a eu l'honneur d'avoir pour imitateurs trois poëtes dramatiques de premier ordre :

Moreto, Alarcon et Calderon. Son *Palacio confuso* a servi de modèle à Corneille pour la pièce intitulée : « Don Sanche d'Aragon. » Mescua traitait volontiers dans ses comédies des sujets empruntés à la tradition ou à l'histoire nationale. Juan Perez de Montalban en parle en ces termes : « El doctor don Antonio de Mira de Amescua, gran maestro deste nobilisimo y cientifico arte, asi en lo divino como en lo humano; pues con eminencia singular logra los autos sacramentales y acierta las comedias humanas. »

Mola (Bartolomé), Valencien ou Catalan, d'après son nom. Je n'ai rien trouvé dans les bibliographes catalans, valenciens et aragonais, sur ce personnage.

Monroy (Antonio de), né à Plasencia. On ne connaît de lui qu'un sonnet de circonstance en l'honneur de don Martin Carrillo, prosateur aragonais, auteur de plusieurs ouvrages historiques. Il y a eu vers le milieu du dix-septième siècle un dramaturge de ce nom. Le chanoine Navarrete, dans son apologie pour la comédie : « Defensa de las comedias, » cite un auteur dramatique nommé Gonzalo de Monroy. Antonio de Monroy a été loué dans le Laurier d'Apollon :

Ya la real Plasencia
De don Antonio de Monroy blasona,
De cuyo ingenio y conocida ciencia
Sus timbres arma y su blason corona.

Ces vers ne peuvent guère s'appliquer qu'à un personnage considérable.

Montesdoca (Pedro de). Il y a eu un célèbre médecin et un grand théologien de ce nom au seizième siècle ; mais aucun des deux n'avait rien

de commun avec Pedro de Montesdoca, né en Andalousie, et connu par l'éloge qu'en a fait Cervantes dans le chant de Calliope :

Este mesmo famoso, insigne valle
Un tiempo al Betis usurpar solia
Un nuevo Homero, á quien podemos dalle
La corona de ingenio y gallardia;
Las gracias le cortaron á su talle,
Y el cielo en todas lo mejor le envia :
Este ya en vuestro Tajo conocido,
Pedro de Montesdoca es su apellido.

C'est à Cervantes que ce nouvel Homère doit de n'être pas aujourd'hui parfaitement oublié. Auteur d'un poëme sur Lima. Loué par Espinel.

Mora (Gerónimo de), né à Saragosse dans la seconde moitié du seizième siècle. Il cultivait avec un égal succès la poésie et la peinture. Son nom figure dans les recueils poétiques du temps. Mora appartenait aux sociétés littéraires les plus distinguées; il était de l'académie des *Nocturnos*, fondée par les beaux-esprits de Valence, et qui comptait parmi ses membres le chanoine Francisco de Tarraga, Gaspar de Aguilar, poëtes célèbres, Guillen de Castro et beaucoup d'autres écrivains de mérite. Mora avait pris dans cette académie le surnom de Sereno. Il fut aussi de la fameuse académie de Madrid, qui se tenait chez don Francisco de Silva, et qu'on appelait Salvage, à cause du fondateur, en jouant sur son nom. Dans une autre académie, Mora se nommait Ardiente et avait pour confrères le comte de Salinas, Góngora, Lope de Vega. Pedro Soto de Rojas a donné quelques renseignements sur le peintre et poëte aragonais dans son « Desengaño de amor. » Mora avait laissé un recueil d'œuvres poétiques : « Varios papeles de poesia, »

parmi lesquelles étaient trois comédies : « El honrado en la ocasion; la tragedia de Pilades y Orestes; la Constante Aragonesa. » Son talent de peintre l'avait désigné pour décorer une partie de l'Escurial et de la résidence royale « la casa de Campo. » Il avait fait une quantité de vers de circonstance. Il y a des pièces de lui fort estimées dans le « Certamen de San Jacinto, » recueil publié par Martel, historiographe de la couronne d'Aragon, et un sonnet très-joli sur la jalousie dans « Flores de poetas ilustres de España, » de Pedro de Espinosa. Mora avait dû connaître Cervantes pendant son séjour à Madrid. Il a été loué dignement par l'historien Andrès et par le marquis de San Felices. Son nom brille à côté de ceux de Pacheco et Jauregui, peintres et poëtes renommés.

Morales (Pedro de), cité dans le « Viage entretenido » d'Agustin de Rojas, était un acteur célèbre qui faisait aussi des comédies. Quevedo, Lope de Vega et beaucoup d'auteurs contemporains en ont parlé avec éloge.

O

Ochoa de la Salde (Juan), qu'il ne faut pas confondre avec trois de ses homonymes, un jurisconsulte, un théologien et un mathématicien, est connu par une histoire anecdotique de l'empereur Charles-Quint : « La Carolea, enchiridion, que trata de la vida y hechos del invictissimo emperador D. Carlos. » L'ouvrage devait avoir deux parties; la première seule parut à Lisbonne en 1585. On a du même auteur un autre ouvrage historique : « Corónica del esforzado principe y

capitan George Castrioto, Rey de Epiro o Albania; » traduite par lui-même, du portugais en espagnol; Séville, 1582, in-folio. Ochoa prenait le titre de prieur perpétuel de Saint-Jean de Latran. J'ignore si Juan Ochoa de la Salde est le même que l'auteur dramatique dont Agustin de Rojas a parlé dans son voyage amusant. Le titre de licencié que lui donne Cervantes me persuade que c'est bien de ce savant portugais qu'il s'agit dans le voyage. La Carolea de Ochoa de la Salde n'a rien de commun que le titre avec le long poëme attribué au Valencien Sempere (Valence, 1560, 2 vol. in-12). Le « Carlo-Famoso » de Luis Zapata est un autre poëme sur Charles-Quint.

Oña (Pedro de), tel est le nom du continuateur d'Alonzo de Ercilla, le premier des poëtes épiques de l'Espagne. Malgré ses imperfections, la Araucana est un poëme d'un mérite rare. Voltaire s'en est souvenu dans son Essai sur la poésie épique. Ercilla a fait un récit héroïque de cette guerre mémorable à laquelle il avait lui-même pris une part glorieuse. Il écrivait les événements sous la tente du soldat, entre deux batailles; aussi excelle-t-il dans la narration des faits d'armes, et comme chantre des combats, il est comparable à Homère. Ercilla, qui était un esprit créateur, avait un noble cœur et une grande âme. Il ne fut pas toutefois assez maître de ses sentiments pour pardonner une injure au général qui commandait l'expédition contre les tribus guerrières de l'Arauco. Don Garcia de Mendoza, marquis de Cañete, était un rude guerrier, un représentant accompli de l'inflexible discipline militaire. Croyant à une tentative de rébellion imaginaire, il avait condamné Ercilla, avec un de ses compagnons d'armes, à avoir la tête tranchée. Mieux informé, il révoqua cet

arrêt de mort. Mais Ercilla fut implacable, et il se vengea de son chef en ne disant pas un mot de ses actions glorieuses. Le nom de Mendoza ne se trouve point dans les trois parties dont se compose le poëme. Cet oubli volontaire fut peut-être la principale cause des infortunes de Ercilla. Ce grand poëte traîna une vie misérable, et ne fut employé, malgré sa capacité reconnue, que dans des affaires de petite importance, n'occupa jamais que des positions secondaires. Il déplore lui-même, non sans amertume, dans les derniers vers de son poëme, son triste sort, et en homme désabusé, il annonce le dessein de se retirer du monde pour se consacrer tout entier aux exercices de piété La maison de Mendoza était toute-puissante; elle avait des auteurs et des poëtes à gages. Dans l'immense répertoire du théâtre espagnol, il y a une méchante pièce, spécialement composée en vue d'exalter, de glorifier les faits et gestes de celui qui n'obtint pas une simple mention d'Ercilla : « Algunas hazañas de las muchas de D. Garcia de Mendoza (1622). » L'auteur supposé de cette misérable production est Luis de Belmonte, bien que des indications suspectes en fassent honneur à la collaboration de trois auteurs dramatiques dont les noms sont restés : Guillen de Castro, Mira de Mescua et Luis Velez de Guevara. Le docteur Suarez de Figueroa a écrit de son côté un panégyrique en un volume pour honorer la mémoire du chef de l'expédition contre les Araucaniens : « Hechos de don Garcia Hurtado de Mendoza, marques de Cañete » (Madrid, 1613, in-4). On prétend, peut-être sans raison, que ce fut dans le même dessein que Pedro de Oña, poëte du Chili, écrivit son poëme intitulé : « Arauco domado. » Ercilla avait chanté la guerre; Oña chanta la conquête. Son poëme, qui a dix-neuf

chants, fut publié en 1596 et n'eut point de succès. Réimprimé une fois seulement, l'auteur le laissa inachevé et tint compte de la leçon que lui avait donnée le public et qu'il méritait bien. La composition froide et extravagante de Oña ne se recommande que par l'exactitude des descriptions et par la vérité du récit des faits accomplis. Par ce côté seulement elle se rapproche de l'Araucane d'Ercilla. Il y a une pièce de Lope de Vega qui porte exactement le même titre et qui semble avoir été inspirée à ce vaniteux et fécond dramaturge par l'envie d'humilier Ercilla. Lope de Vega, poëte courtisan, paya aussi son tribut à la dynastie des Mendoza; et il fut suivi plus tard par deux autres auteurs dramatiques, Gaspar de Avila et Gonzalez de Bustos. Comme Pedro de Oña était né en Amérique, c'est bien de lui, ce me semble, qu'il est question dans ce passage du Voyage où il est désigné et non pas nommé :

Desde el indio apartado del remoto
Mundo llegó mi amigo Montesdoca,
Y el que anudó de Arauco el nudo roto.

Si j'entends bien ce tercet, le continuateur d'Ercilla arrivait du Nouveau-Monde en même temps que Montesdoca, l'ami de Cervantes. Il s'agit donc de Pedro de Oña et non pas d'un autre continuateur d'Ercilla, qui se nommait Diego de Santisteban y Osorio. Ce poëte était de Léon et avait une véritable vocation pour le poëme épique. Il a chanté en vers héroïques la prise de Rhodes par les chevaliers de Malte. Ce poëme est de l'année 1598, postérieur par conséquent à sa continuation de l'Araucana, qui fut publiée en 1579. Elle est en deux parties et en trente-trois chants. Beaucoup plus estimée que le poëme de Pedro de Oña, elle a été plusieurs fois réimprimée, et magnifiquement en 1733, en

un volume in-folio, faisant suite au poëme de Ercilla. Il y a dans cette œuvre, malgré des digressions intempestives, beaucoup d'invention; mais l'histoire y tient bien plus de place que la poésie, et le récit des faits domine partout. Santisteban, par une inspiration généreuse, s'est complu au récit des exploits d'Ercilla lui-même parmi les Indiens. C'est dans ces épisodes surtout qu'il est intéressant. Cette suite de l'Araucana, d'après la confidence de Santisteban, était une œuvre de sa première jeunesse.

Orense (El maestro), religieux, docteur en théologie, professeur en l'université de Salamanque. Les bibliographes ne m'ont fourni aucun renseignement sur ce théologien.

P

Pamonés ou Pamanés (Pedro Gutierrez), poëte et astronome, florissait à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. On a de lui plusieurs compositions poétiques : « Poesía exegética; Canciones dodecápodes á Nuestra señora de la Victoria en su convento de Málaga; Fantasía poética; Batalla entre los Titanes y los Dioses; » Malaga, 1607, in-8. Il ne faut pas le confondre avec Philippe de Pamanés, né à Valence, auteur d'un ouvrage inédit sur le Pérou.

Paredes (Antonio de), un des bons poëtes de la grande école du seizième siècle; connu par un recueil de vers publié après sa mort: « Rimas, » Cordoue, 1623, in-8, par les soins de Salvador de Cea Tesa. Il y a dans ce recueil plusieurs sonnets, plusieurs odes traduites ou imitées

d'Horace, quelques épitres en tercets, dix-huit romances que M. Gayangos estime assez bonnes, et un fragment de poëme sur Daphné et Apollon. probablement d'après les Métamorphoses d'Ovide.

Pedrosa. Je n'ai rien trouvé dans les ouvrages que j'ai pu consulter. Cervantes nous apprend que ce Pedrosa était un méchant auteur de nouvelles. Il est inutile d'en savoir davantage. Cervantes était juste dans ses jugements, quand il ne se laissait pas aller à son indulgence habituelle.

Perez de Leon (Andres), auteur d'un roman célèbre et détestable, la *Picara Justina*, désigné par Cervantes, qui a cru sans doute prudent de ne point le nommer à cause de son caractère religieux. C'était un dominicain très-estimé dans son ordre, comme prédicateur et comme écrivain mystique. On a de lui trois ouvrages de dévotion : « Vida de san Raymundo de Peñafort, » Salamanque, 1601, in-8 ; « Sermones de Quaresma, » Valladolid, 1621, in-4 ; « Sermones de los Santos, » Valladolid, 1622, 2 vol. in-4. Comment Fray Andres Perez de Leon fut-il amené à composer un livre profane et d'une révoltante immoralité, c'est ce qu'on ignore. Il prétendait, il est vrai, que la peinture très-crue des vices les plus hideux ne devait servir qu'à redresser les mœurs ; mais le remède était pire que le mal, et la *Picara Justina* est restée en Espagne le type du mauvais livre. Cet insipide roman, dont le sujet est l'histoire d'une aventurière de bas étage, proche parente de la Célestine, parut en 1605 sous le pseudonyme de Francisco Lopez de Ubeda, à Medina del Campo, in-4. Mayans en a procuré une édition qui passe pour être la meil-

leure, à Madrid, en 1735, même format. La notice et le jugement de l'éditeur méritent d'être lus. Perez a mis quantité de vers dans son roman, et ce qu'il faut signaler comme une particularite littéraire des plus curieuses, c'est que parmi ce déluge de vers, la plupart détestables, il s'en trouve un assez bon nombre dont le dernier mot est coupé ; de sorte que le sens se devine, d'après le commencement du mot et la rime qui n'est point indiquée. Ces vers singuliers sont sur le même patron que les quelques pièces poétiques qui précèdent le Don Quichotte. Comme cet ouvrage et la Picara Justina sont également de 1605, les commentateurs de Cervantes, Pellicer et Clemencin, ont recherché lequel des deux auteurs était l'inventeur de ces vers tronqués. Tout porte à croire que c'est à Cervantes qu'il faut rapporter le mérite, si mérite il y a, de cette innovation. En effet, quoique le privilége pour la publication de la première partie de Don Quichotte n'ait été délivré que le 9 février 1605, on sait par la taxe qui fixe le prix du volume que l'impression était achevée dès le 20 décembre 1604. Par conséquent Cervantes a la priorité. On voit par la façon dont il parle de la Picara Justina, que Cervantes n'estimait guère plus l'auteur que l'ouvrage lui-même ; et il me semble que le second passage où il est question de cet auteur pseudonyme dont tout le monde savait le vrai nom, renferme une accusation assez nette de plagiat. Ce prétendu licencié Lopez de Ubeda n'était pas le seul ennemi de Cervantes dans l'ordre de Saint-Dominique : il suffit de rappeler les noms du Père Aliaga, confesseur de Philippe III et de Blanco de Paz, ce persécuteur implacable du grand inventeur. L'auteur de la Picara Justina ne se piquait guère de délicatesse. Il avoue que son roman fut composé pendant qu'il faisait ses

études à l'université d'Alcala, et qu'il profita du *Guzman d'Alfarache*, qui parut dans l'intervalle, pour l'augmenter considérablement. Il ne trouva rien de mieux, en terminant la première partie de son roman, que d'annoncer le mariage de son héroïne avec le héros de Mateo Aleman. Heureusement qu'il s'en tint à cette première partie, et que la seconde ne vit jamais le jour. L'auteur prétend que son récit, sauf le cadre romanesque, est une véritable histoire, et l'on suppose qu'il a voulu écrire son autobiographie. Quoi qu'il en soit, la Picara Justina est un des plus mauvais livres de la littérature espagnole. Boileau ne l'aurait pas traitée autrement que Cervantes.

Poyo (Damian Salustio del), auteur de quelques comédies qui eurent beaucoup de vogue. On a de lui un manuscrit dont les généalogistes espagnols font le plus grand cas : « Discurso de la casa de Guzman, y su origen, y de otras antiguedades, por Damian Salustio del Poyo, en satisfaccion de una carta de Francisco Perez Ferrer que censuró una comedia que havia escrito. » Dans ce traité apologétique, à propos d'une comédie trop vivement censurée, Poyo retrace les origines des maisons de Toral et de Medina Sidonia. Il était sous le patronage de la famille de Guzman. Voici en quels termes flatteurs Agustin de Rojas a rendu hommage à ses talents dramatiques, dans la huitième pièce de vers de son « Voyage amusant : »

Y entre muchos uno queda :
Damian Salustio del Poyo,
Que no ha compuesto comedia
Que no mereciese estar
Con letras de oro impresa,

Pues dan provecho al autor,
Y honra á quien las representa.

(Fol. 47, recto de l'édition de Lérida, in-12, 1611.)

Pozo (Andrés del), humaniste distingué, d'après Cervantes. C'est tout ce que je sais touchant ce personnage, qui appartenait aussi à un ordre quelconque, et enseignait probablement la rhétorique ou les langues anciennes dans une grande université.

Q

Quincoces. J'ai trouvé dans les recueils bibliographiques de Barbosa et d'Alvarez y Baena, deux ou trois homonymes. Mais aucun n'est signalé comme poëte, et Cervantes parle, non sans une expression de mépris, d'un méchant rimailleur.

Quevedo Villegas (Francisco Gomez de), né à Madrid en 1580, de parents de noble lignage, attachés au service de la cour. Quevedo fut élevé par sa mère, et alla achever ses études à l'université d'Alcalá. A l'âge de quinze ans, il avait pris ses degrés en théologie. Alors se développa chez lui cette passion de tout savoir qui l'obligea de suivre tous les cours de l'université; il apprit toutes les sciences, sans négliger les arts d'agrément. Quevedo était un maître d'escrime, et il tuait très-bien son homme dans un duel. A la suite d'une de ces rencontres, il fut forcé de quitter Madrid et d'accepter l'hospitalité que lui offrait le duc d'Osuna, vice-roi de Sicile. Quevedo devint un habile diplomate, et bientôt il fut député en qualité d'ambassadeur à Philippe III,

pour le royaume de Sicile (1615). Le roi, reconnaissant son mérite et ses services, lui accorda une pension viagère. Quevedo déploya une grande habileté dans plusieurs autres missions diplomatiques que lui confia le duc d'Osuna, devenu vice-roi de Naples. Le roi récompensa ses nouveaux services en lui conférant l'ordre militaire de Saint-Jacques. En 1620, la fortune changea de visage. Son protecteur étant tombé, Quevedo fut relégué dans une propriété, « la Torre de Juan Abad, » où il était traité fort durement. Alors commença pour lui une ère de persécutions qui font de sa vie un véritable roman d'aventures. Menacé de nouveau de la faveur royale, Quevedo refusa tous les emplois, les ministères et les ambassades, et il se livra tout entier à l'étude de la philosophie, à la pratique des bonnes œuvres et aux exercices de dévotion. En 1634, à l'âge de cinquante-quatre ans, il se maria, perdit bientôt après sa femme et se plongea de nouveau dans sa retraite studieuse; mais la haine de ses ennemis alla l'y chercher. Accusé d'avoir écrit des pamphlets politiques, il fut arrêté en décembre 1641 et enfermé au couvent de Saint-Marc-de-Léon. Traité avec la dernière rigueur et comme un prisonnier d'État, Quevedo se voyait réduit à la dernière misère; il vivait littéralement d'aumônes. Il eut la force d'écrire au comte d'Olivarès et de protester énergiquement de son ininnocence. Son innocence fut en effet reconnue. l'auteur véritable de l'écrit incriminé ayant été découvert. Mais Quevedo avait trop souffert durant sa réclusion : il était frappé à mort. Il ne fit que reparaître à la cour; et à la suite d'une longue maladie, il mourut en 1645, le 8 de septembre. Quevedo était boiteux de naissance; ses deux pieds étaient difformes. Cervantes fait allusion à cette infirmité de la manière la plus

flatteuse pour cet homme rare dont il admirait fort le génie extraordinaire et la vaste capacité. Quevedo était universel; il a touché à tout. Ce n'est point à Voltaire qu'il faut le comparer, mais à Diderot. Il avait, comme ce dernier, une faculté prodigieuse d'improvisation, une verve intarissable, une grande vivacité de conception. Jamais il n'est vulgaire; mais son goût n'était point assez sévère, et son imagination l'emportait souvent au delà des limites de la raison. Pour connaître à fond Quevedo, il faut tout lire dans ses volumineux écrits; et il faut, pour l'admirer, ne le lire que par extraits. On peut faire dans ses œuvres un excellent choix de morceaux remarquables; mais il n'a fait pour ainsi dire rien d'achevé. Quevedo avait deux grands travers : une manie d'érudition incurable, qui l'entraîne souvent au pédantisme, et un goût déplorable pour les jeux de mots. Dans ses meilleurs écrits on aperçoit le savant qui ne sait point contenir son savoir, et l'homme d'esprit qui abuse de ses meilleures qualités. Ce qu'il y a de certain c'est que Quevedo est sans rival dans la satire virulente à la manière de Juvénal. La meilleure édition de ses œuvres est celle que vient de publier M. Guerra y Orbe, dans la grande collection de Rivadeneyra.

R

Ramirez de Prado (Lorenzo), fils d'un conseiller de Castille, le licencié Ramirez de Prado, qui avait soutenu avec une rare habileté les droits de Philippe II sur la couronne de Portugal, et de doña Maria Ovando Velazquez. Il naquit à Zafra où résidaient ses parents; mais il les accompagna tout enfant à Madrid. C'est à tort qu'on

l'a cru né dans cette ville. Lui et son frère firent de très-fortes études, et suivirent la carrière de la magistrature. Alonso acquit une grande réputation comme jurisconsulte ; il était ecclésiastique, et fut successivement archidiacre d'Ubeda, conseiller-juge à la haute cour de Séville, et plus tard du conseil des Indes. Lorenzo Ramirez de Prado fut chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, conseiller à la cour des comptes, membre du conseil des Indes et de la Santa Cruzada, ambassadeur en France. Il était prodigieusement savant ; ses commentaires sur les auteurs anciens, sur la législation et sur les chroniques du moyen âge attestent son immense savoir. Il avait, avant Du Cange, compilé un glossaire de la basse latinité, et fait de nombreuses observations sur l'histoire de Castille. Juan Perez de Montalvan, qui a donné un catalogue de ses écrits, « de grande erudicion, trabajo y estudio, » a dit de Ramirez de Prado. sans trop d'exagération, « que en el ingenio y en la ciencia no tiene el mundo quien le compita, » et il ajoute que ses nombreuses occupations ne lui laissaient pas le temps de soigner une édition de ses œuvres : « porque ocupaciones mayores no dan lugar al cuydado de su edicion. »

Lope de Vega l'a loué en même temps que son frère dans le Laurier d'Apollon.

Ramon. Il y a deux homonymes contemporains de Cervantes. Fray Alonso Ramon de Cuenca, ou de Vera del Rey, dans le diocèse du Cuenca, de l'ordre de la Merci, docteur en théologie, auteur de nombreux écrits historiques, ascétiques et théologiques très-estimés, dont on peut voir la liste dans Nicolas Antonio. On estime ses Vies des Saints et des personnages illustres, ainsi que la chronique générale de son ordre, qui est

un de ses meilleurs ouvrages. On lui doit la première édition de la « Conquista de la nueva España. » par Bernal Diaz del Castillo. Latasa cite un Fray Tomás Ramon, de l'ordre de Saint-Dominique, né à Alcañiz en 1569, prédicateur, humaniste et théologien distingué, mort en 1640. Ce dernier a laissé quelques poésies.

Rejaule ou Rejaul (Matheo), né à Valence, suivit avec distinction la carrière de l'enseignement du droit, après avoir fait de brillantes études dans l'université de sa ville natale. Après avoir reçu le bonnet de docteur il fut nommé successivement professeur d'institutes et de code. Il était fort savant en histoire, et cultivait avec succès la poésie, tout en se livrant à des recherches d'érudition; il connaissait parfaitement le latin, le grec et l'hébreu. Il était aussi orateur, et très-employé comme avocat. On a de lui un ouvrage didactique de jurisprudence et des commentaires sur le droit romain. Il figurait souvent et avec avantage dans les joutes littéraires ou concours poétiques qui avaient lieu dans toutes les grandes solennités. Lors de la canonisation de saint Raymond de Peñafort, Rejaule envoya au concours trois pièces de vers qui furent jugées dignes du premier prix. On les trouve dans un recueil publié par Gomez, sous ce titre: « Fiestas de la canonizacion de san Raymundo de Peñafort. »

Rejaule y Toledo (Pedro), fils du précédent, suivant Ximeno, né à Valence, s'illustra dans la magistrature. Il était juge criminel à la cour royale, et en grande faveur auprès des vice-rois, qui avaient recours à son éloquence dans les grandes occasions, par exemple lorsqu'il s'agissait de haranguer le roi ou les princes du sang. Rejaule avait des ennemis qui jurèrent sa perte.

Il se justifia et fut reconnu innocent des fautes que lui reprochaient ses calomniateurs, grâce à la toute-puissante amitié de l'archevêque de Valence, fray Isidro de Aliaga. Réintégré dans ses fonctions, il les résigna, et passa le reste de ses jours dans une profonde retraite. Rejaule cultivait la poésie dramatique. On a de lui quatre comédies que Rodriguez, dans sa « Bibliothèque valencienne » attribue par erreur à Luis Ferrer de Cardona : « La Burladora burlada, la Beligera española, la Fé Pagada, Vida martirio y muerte de san Vicente martir, hijo de Huesca y patron de Valencia, » imprimées par Philippe Mey dans « Norte de la poesía española, » Valence, 1616, in-4. « Soledades de Ricardo del Turia, » recueil d'élégies composées pour charmer les loisirs de sa solitude. Dans ces pièces remplies de sentiments et de souvenirs personnels, Rejaule avait imité la manière de Gongora. Il ajouta dans la suite à ce recueil des sonnets et des vers de toute mesure, « rimas. » Mais rien de tout cela n'a été imprimé.

Rioja (Francisco de), né à Séville, vers la fin du seizième siècle, est un des plus célèbres poëtes lyriques de l'Espagne. On sait fort peu de chose de sa vie. Après avoir fait de bonnes études, il prit le grade de licencié en droit canon, et entra dans la carrière ecclésiastique. Il se livra avec passion à l'étude des langues anciennes et de l'archéologie. Protégé par le comte-duc d'Olivarès, il fut appelé à la cour et nommé bibliothécaire du roi et historiographe de Castille. Dans la suite il fut membre du Saint-Office à Séville, et, plus tard, du conseil de la Suprême. En 1636, il fut pourvu d'une riche prébende à Séville. Rioja, esprit frondeur et enclin à la satire, s'était fait de nombreux ennemis. Ils conspirèrent contre lui, et

réussirent à le dénigrer dans l'esprit du roi et de son ministre. On avait fait de Rioja un criminel d'État. Son innocence ayant été reconnue, il fut rendu à la liberté et alla s'enfermer à Séville dans une délicieuse retraite. Il revint à Madrid, avec une mission du chapitre dont il était membre ; et il mourut le 8 août 1659. Rioja était doué d'une haute raison et d'une âme éminemment poétique. Il a écrit sur la politique, à propos de la révolte des Catalans, sur la théologie et sur la prédication. Ses poésies sont en fort petit nombre, mais exquises. Rioja cultivait de préférence l'élégie, et il faisait ce qu'on appelle maintenant des méditations poétiques et religieuses. Quiconque sait l'espagnol, a lu la fameuse ode aux ruines d'Italica, que l'on a attribuée au célèbre archéologue Sévillan, Rodrigo Caro. Ses épitres, un peu froides, sont de véritables traités de morale pratique trés-élevée. Rioja est souvent cité à côté de Herrera, et il est dans son genre moins sublime et un peu plus humain, presque aussi parfait que ce grand poëte lyrique.

Rodriguez (Pedro); né à Grenade, d'après Cervantes. Les bibliographes ne font point mention de ce poëte. Barbosa, dans sa « Bibliotheca Lusitana, » cite trois auteurs de ce nom. Auteur d'une ode à saint Jacques, dans le recueil d'Espinosa.

Rueda (Lope de), né à Séville, était batteur d'or de son métier, *batihoja*. Il se fit connaître comme auteur et acteur dramatique. Il fut, à vrai dire, le créateur du théâtre en Espagne. Il parcourait les grandes villes à la tête d'une troupe de comédiens, qui jouaient les petites pièces de sa composition. Il se fit une grande réputation à Séville, à Cordoue, à Valence, à Ségo-

vie et à Malaga. Il mourut dans cette dernière ville, et fut enterré en grande pompe entre le chœur et le maître-autel de la cathédrale. Cervantes et Antonio Perez parlent avec enthousiasme de son prodigieux talent comme acteur. Il jouait souvent dans les fêtes et cérémonies religieuses. D'après Colménarès, il donna une représentation à Ségovie, en 1558, pour l'inauguration de la nouvelle cathédrale. Jamais auteur comique, si l'on excepte peut-être Lope de Vega, ne jouit de son vivant d'une popularité comparable à celle de Lope de Rueda. On a de lui quatre comédies, une douzaine de dialogues en prose et deux dialogues en vers. Moratin a donné de nombreux échantillons du répertoire de Lope de Rueda dans son excellent essai sur les origines du théâtre espagnol. Ce comique de génie avait une grande verve de gaieté et parlait avec une rare distinction la langue naïve et imagée du peuple. Lope de Rueda eut pour éditeur son ami Juan de Timoneda. Cervantes a parlé avec feu de Lope de Rueda daus la préface de ses comédies.

S

Salas Barbadillo (Alonso Jerónimo de), né à Madrid vers 1580, était fils d'un employé dans l'administration des affaires d'outre-mer, ou comme on dirait aujourd'hui, du ministère de la marine et des colonies. Son père figura dans l'enquête à laquelle il fut procédé en 1593, à l'occasion du procès que l'Espagne poursuivait en cour de Rome pour la canonisation de saint Isidore, patron de Madrid. On sait dans quel quartier se trouvait la maison où naquit Salas Barbadillo; on sait dans quelle paroisse il fut baptisé, mais

son acte de baptême ne s'est point retrouvé; on n'a pu découvrir que ceux de ses frères et sœurs. Comme il prend au frontispice de ses ouvrages le titre de *Criado del Rey*, il est probable qu'il avait quelque emploi à la cour ou dans l'administration Il était fort estimé des littérateurs de son temps et jouissait de la faveur du public, qu'il méritait d'ailleurs par l'inépuisable fecondité de son esprit inventif. « Varon insigne de nuestra patria, dit Juan Perez de Montalvan, por lo mucho que en calidad y cantidad tiene escrito. » Il est bien vrai que la qualité de ses productions serait peut-être meilleure si le nombre n'en était pas aussi considérable; mais il faut reconnaitre que la plupart de ses écrits se recommandent par la facilité de l'invention et du style. Il excellait particulièrement dans la nouvelle; il a laissé en ce genre des œuvres qui seraient plus parfaites si on n'y trouvait à presque toutes les pages des vers de toute mesure et des échantillons de toutes sortes de poésie. La manie de rimer à propos de rien était alors endémique en Espagne; et Cervantes lui-même en fut atteint. A côté du conte populaire, Barbadillo cultivait la nouvelle sentimentale et philosophique, et travaillait dans le goût picaresque. Pour se faire une idée de ses fictions romanesques, il faudrait se représenter un écrivain qui réunirait non pas toutes, mais quelques-unes des qualités d'esprit de Scarron, de Le Sage et de l'abbé Prévost.

Salas Barbadillo a fait aussi de bonnes comédies, en imitant les premiers maîtres du théâtre espagnol, et notamment Lope de Vega, et une quantité prodigieuse de poésies courtes et légères parmi lesquelles on distingue ses sonnets et ses epigrammes. Voici la liste à peu près complète de ses écrits :

« La Ingeniosa Elena, hija de Celestina, » Lerida, 1612, in-12.

« El curioso y Sabio Alexandro, fiscal y Juez de Vidas agenas, » Madrid, 1615, in-8.

« Correccion de vícios en boca de todas verdades, » Madrid, 1615, in-8.

« Rimas castellanas, » dédié au marquis de Cañete, Juan Andres Hurtado de Mendoza, » Madrid, 1618, in-8.

« El caballero puntual, » deuxième partie, Madrid, 1619, avec la comédie « Prodigios de amor. » On ignore la date de la première.

« El necio bien afortunado », Madrid, 1620, in-8.

« El sagaz Estacio, ó Marido examinado, » Madrid, 1620, in-8.

« Casa del placer honesto, » 1620, in-8. La deuxième partie n'a pas paru.

« El caballero perfecto, » première partie, Madrid, 1620, in-8.

« El sutil cordovés Pedro de Urdemalas, » Madrid, 1620, in-8, avec la comédie « El gallardo Escarraman. »

« El cortesano descortés », Madrid, 1621, in-4.

« Las fiestas de la boda de la incasable malcasada, » Madrid, 1622, in-8.

« Don Diego de Noche, » Madrid, 1623, in-8.

« La Sabia Flora Malsabidilla, » Madrid, 1621, in-8.

« La Estafeta del Dios Momo, » Madrid, 1627, in-8.

« La Patrona de Madrid restituida », poëme héroïque dont le sujet est Notre-Dame d'Atocha. Madrid, in-8, 1608.

« El licenciado Talega. »

« La Escuela de Celestina, » Madrid, 1620, in-4.

« El Coche de las Estafas »

« Coronas del Parnaso, y Plato de las Musas, » ouvrage posthume. Madrid, 1635, in-12.

On cite encore de Barbadillo d'autres comédies, des contes et des pièces de vers, qui ne portent point son nom. Mort en 1634 ou 1635. En octobre 1634. il obtenait le privilége royal pour l'impression de son « Curioso y Sabio Alexandro. » C'est donc à tort qu'Alvarez y Baena le fait mourir en 1630.

D. Hugo Santral ?

Saldaña (El conde de). N'ayant pas le nom de ce grand seigneur, je n'ai rien découvert touchant sa vie dans les auteurs qui ont été consultés pour ces notices. Notons seulement que Cervantes l'a placé entre deux poëtes d'un rare talent : le comte de Villamediana et le prince d'Esquilache, ce roi du Parnasse, suivant Juan Perez de Montalvan, « Coronado rey de todo el Imperio del Parnaso. »

Sanchez (Francisco). Il y a plusieurs homonymes. Comme il s'agit d'un jeune homme, il est probable que Cervantes a voulu désigner le fils du celèbre Francisco Sanchez de las Brozas, et non Francisco Sanchez de Lisbonne, bénédictin du couvent de Montserrat. auteur d'un commentaire sur l'Ecclésiaste, ou Francisco Sanchez del Campo, franciscain, auteur d'un ouvrage de théologie, imprimé à Alcalá en 1597. Francisco Sanchez marcha sur les traces de son père. Celui-ci, dont Cervantes a fait un très-grand éloge dans la *Galatée*, avait commenté les poésies de Juan de Mena (1582) et donné une édition de « Garcilaso de la Vega (1574). Dans son « Laurier d'Apollon « Lope de Vega loue le talent de Francisco Sanchez pour la poésie lyrique et religieuse :

Mira al doctor Francisco Sanchez, mira
Cómo en la sacra lira

Del Rey Profeta canta
Versos divinos en la cumbre Santa
Del celestial Parnaso.

Si j'entends bien les vers qui suivent, Francisco Sanchez était archevêque de Tarente.

Sanchez Vidal (Miguel), né en Aragon vers la fin du seizième siècle. Latasa place approximativement sa naissance en 1589. On ne sait rien de sa vie. Il cultivait avec succès la poésie lyrique et dramatique. On a de lui une comédie dont le titre est assez étrange : « La Isla barbara, comedia historica instructiva. » Le savant bibliographe aragonais cité plus haut possédait l'original de cette pièce dans un volume de variétés littéraires qui avait appartenu à don Francisco Ximenes de Urrea, historiographe de la couronne d'Aragon. La comédie de Miguel Sanchez était en trois actes ou « jornadas, » d'après la réforme introduite par Virués, Cervantes et autres auteurs dramatiques de la fin du seizième siècle. Miguel Sanchez avait écrit un assez grand nombre de comédies, aujourd'hui perdues et qui avaient très-bien réussi, puisque l'auteur avait mérité le surnom de « Divin. » Ce n'était cependant qu'un dramaturge de second ordre. Voici en quels termes Agustin de Rojas fait son éloge :

El divino Miguel Sanchez,
Quien no sabe lo que inventa ;
Las coplas tan milagrosas,
Sentenciosas y discretas,
Que compone de contino,
La propiedad grande dellas,
Y el decir bien dellas todos,
Que aquesta es mayor grandeza.

(*Viaje Entretenido.*)

Ces deux quatrains attestent la popularité de Miguel Sanchez.

Lope de Vega a fait mention de Miguel Sanchez dans son « Arte nuevo de hacer comedias. »

El engañar con la verdad es cosa
Que ha parecido bien, como lo usaba
En todas sus comedias Miguel Sanchez,
Digno por la invencion desta memoria.

Segura (Fray Bartolomé de), de l'ordre de Saint-Benoît, auteur d'un poëme estimé sur sainte Thérèse : « Amazona christiana; Vida de la beata madre Teresa de Jesus, dirigida á doña Catalina de Sandoval y Lacerda, condesa de Lemos, etc.; » Valladolid, 1619, in-8. La versification de ce poëme est remarquable par la facilité et l'élégance; l'auteur ayant adopté l'ancien mètre national (redondillas), qui est le plus convenable pour la narration et les longs récits. Segura a écrit dans le même genre : « De la vida de san Julian, obispo de Cuenca; » 1599, in-4.

Silva (Diego de), y Mendoza, marquis d'Alenquer, en Portugal, duc de Francavila, comte de Salinas, né probablement à Madrid en décembre 1564, fut baptisé en grande pompe le 23 du même mois et tenu sur les fonts par Luis Quijada, majordome de l'empereur Charles-Quint, et doña Guiomar de Villena. Il était le second fils du prince d'Eboli, duc de Pastrana, Ruy Gomez de Silva, et de doña Ana de Mendoza et Lacerda. On sait que son père était en grande faveur auprès de Philippe II et tout-puissant à la cour et dans les affaires. Né pour ainsi dire au pied du trône, Diego de Silva se vit comblé de très-bonne heure. A l'âge de sept ans, il entrait en possession de la commanderie de Herrera,

dans l'ordre militaire d'Alcantara, par une grâce spéciale de Philippe II (4 juin 1571). Son père mort, cet enfant, marqué au front par la fortune, resta sous la tutelle de sa mère, qui le préférait à ses autres frères. On sait que la veuve du prince d'Eboli avait une grande influence sur le roi; elle en usa pour avancer l'ambition de ce fils qu'elle aimait avec prédilection. En 1580, Diego de Silva était nommé capitaine général de la frontière de Zamora, et commis à la garde de cette place forte, pendant que l'armée espagnole faisait son entrée en Portugal. En 1588, il eut, avec le même titre, mission de veiller à la sûreté de la côte d'Andalousie, pendant que le duc de Medina-Sidonia, commandant de cette flotte invincible qui devait être dispersée et engloutie par les flots, tentait une descente en Angleterre. Quelques années après, Diego de Silva était député aux Cortès d'Aragon, comme lieutenant ou représentant du roi, et il présida en cette qualité à l'arrestation de don Pedro Luis Galzeran de Borja, grand-maître de l'ordre militaire de Montesa. En 1593, alors qu'il était déjà comte de Salinas et Ribadeo, il fut admis le jour des Rois à la table royale; rare distinction qui prouve combien il était en faveur auprès du nouveau roi. En effet, Philippe III le tenait en très-haute estime : il le nomma successivement contrôleur général du trésor en Portugal, membre du conseil d'Etat de ce royaume et marquis d'Alenquer. En 1615, le comte de Salinas fut nommé capitaine général des armées et vice-roi du Portugal; il remplit ces hautes fonctions à la satisfaction de son maître. Il était à côté du roi lorsque celui-ci fit son entrée solennelle à Lisbonne, en 1619, ainsi qu'aux Cortès de Tomar, réunies pour le serment de fidélité que les représentants du royaume devaient prêter au prince des Astu-

ries, héritier présomptif de la couronne d'Espagne. En 1621, à l'avénement de Philippe IV, il représenta ce prince, retenu à Madrid, et jura en son nom respect et fidélité aux lois et coutumes du Portugal. En 1626, le temps de sa charge étant expiré, il rentra à la cour, prit place au conseil d'État et devint président du conseil d'administration pour le gouvernement du Portugal. Ainsi, cet homme heureux se vit comblé d'honneurs et de faveurs sous trois règnes successifs. Mort en 1630, au milieu de ses occupations multipliées, le comte de Salinas n'oublia point les satisfactions que procure l'étude. Non-seulement il cultiva les belles-lettres, mais il exerça sa plume comme historien et comme poëte. Il avait écrit un abrégé du règne de Philippe II, pour servir d'introduction à celui de Philippe III : « Epitome de las acciones del Rey D. Felipe II; Introduccion á la historia de Felipe III; » et un ouvrage d'histoire généalogique de sa maison : « De los sucesores de los duques de Hijar y de Salinas; Historia de la casa de Sarmiento de Villamayor. » Quant à la poésie, il a écrit un nombre considérable de vers qui annoncent une rare facilité et un esprit délicat. Ces vers sont répandus dans les recueils du temps. Le nom de Diego de Silva, qui revient si souvent dans l'histoire d'Espagne, mérite d'être signalé au milieu de cette pléiade de poëtes grands seigneurs qui ont honoré les lettres espagnoles. Cervantes, qui le connaissait personnellement, selon toute apparence, devait une mention spéciale à ce bel esprit. Il ne lui a pas ménagé les éloges.

Silva (Francisco de), né à Telha, district de Lisbonne, en 1583, dans une famille d'ancienne noblesse. Avant d'avoir terminé ses études, il

entra comme novice dans l'ordre du Carmel, et il fit sa profession le 5 octobre 1603. Ardent à l'étude et ferré sur la philosophie scolastique, ses supérieurs le destinèrent à la carrière du professorat. Il enseigna la théologie dogmatique au collége de Coïmbre et au couvent des Carmes de Lisbonne. Il était docteur en théologie de l'université d'Evora. Il y fut reçu le 19 mai 1624; et comme jusque-là aucun religieux, sauf quelques membres de la Compagnie de Jésus, n'avait pris ses degrés dans cette faculté, sa réception fut un véritable événement. Francisco de Silva passait pour un grand prédicateur et un profond théologien. Son savoir était immense et son imagination très-riche. Au milieu de ses graves occupations et de ses études si sévères, il trouva le temps de cultiver la poésie et se fit une place parmi les poëtes les plus distingués. Jacinto Cordeiro le loue emphatiquement dans ses éloges des poëtes portugais. Mais en ne prenant que le quart des louanges qu'il lui accorde, Silva se trouve assez loué. Comme tant d'autres qui étaient possédés du démon des vers, le carmélite portugais sacrifiait à la poésie ses moments perdus et n'attachait pas une grande importance à ses productions poetiques. Francisco de Silva jouissait d'une juste considération dans son ordre; il fut tour à tour prieur du couvent des Carmélites de Lisbonne en 1625, provincial en 1628. Il mourut en 1633, âgé de cinquante ans environ.

Silveyra (Miguel de), gentilhomme portugais, de race juive, et, d'après Rodriguez de Castro, juif converti. Né vers le milieu du seizième siècle, son éducation fut très-soignée, et il fit de brillantes et fortes études, d'abord à Coïmbre, ensuite à Salamanque. Il apprit tout ce qui s'en-

seignait dans la première université de l'Espagne : les mathématiques, la médecine, la jurisprudence et même un peu de théologie. De son propre aveu, il avait étudié pendant quarante ans dans ces deux célèbres universités et professé pendant vingt ans. Silveyra était donc un savant docteur; mais la réputation qu'il s'était faite dans les écoles ne suffisait point à contenter son ambition. Chargé d'un lourd bagage scientifique, il prétendit au laurier du Tasse, et consacra près du tiers de sa vie à la composition d'un poëme épique dans le genre de *la Jérusalem délivrée*. Le poëme parut en 1638 sous ce titre : « El Macabeo » (Naples, in-4). Le privilége ou permis d'imprimer atteste que l'auteur vivait encore à cette époque; de sorte qu'il faut rejeter l'assertion de Barbosa, qui fait mourir Silveyra en 1636. Avant de se mettre à l'œuvre, Silveyra avait soumis son dessein aux écrivains et poëtes les plus recommandables de l'Italie et de l'Espagne. Il s'explique lui-même à ce sujet dans la préface de son poëme, et à sa façon de dire on voit aisément qu'il connaissait à fond les règles de l'art; mais on devine aussi qu'il n'était pas inspiré. Le poëme n'a pas moins de vingt chants; il est en octaves. Le sujet était beau et de nature à séduire un vrai poëte; on sait que le Tasse lui-même s'en était emparé et qu'il l'abandonna ensuite. Silveyra le traita médiocrement. Faute d'invention et de variété, son œuvre languit, elle paraît longue, et le style ne compense pas malheureusement la pauvreté du fond; le poëte ayant adopté la manière prétentieuse de Gongora. Cependant *le Machabée* eut un prodigieux succès. Un autre juif converti, Antonio Enriquez Gómez, auteur d'un autre poëme épique du même genre (Sanson Nazareno), n'hésite point à classer Silveyra parmi les quatre grands poëtes

qui, à son avis, ont emporté la palme de la poésie épique : Homère, Virgile, le Tasse et Camoens. Homère, dit-il, est divin, Virgile éminent, Camoens admirable, et Silveyra héroïque; à tel point que jamais vigoureux esprit ne célébra une action héroïque avec une pareille élévation de style : « Y tanto que ha sido el mas vehemente espiritu que cantó accion heroíca por tan levantado estilo. » Enriquez Gomez se trompe. Non-seulement Silveyra n'avait point cette véhémence de génie qui sait vaincre les plus grands obstacles, mais il était à peu près dépourvu de ce sentiment de l'héroïsme, sans lequel on ne crée point d'épopée. Quant au style, il est mauvais, affecté, faux; et Enriquez Gomez, dont le goût n'était point irréprochable, et qui avait plus de verve que de bon sens, a pris le clinquant pour de l'or fin. Le plan du poëme est passable, de même que la conception; mais un esprit méthodique ne suffit point pour enfanter un poëme viable. Silveyra se bat les flancs, peut-on dire, pour courir après l'originalité, et il ne rencontre que singularités et extravagances. Sans doute il y a çà et là quelques passages qui ne sont pas entièrement dépourvus d'intérêt; on l'a dit depuis bien longtemps : il n'est si mauvais livre qui ne vaille par quelque endroit. Cela est vrai du poëme de Silveyra, mais il n'y a point de circonstances atténuantes qui puissent l'absoudre d'un péché capital et irrémissible en littérature. *Le Machabée* est une œuvre souverainement ennuyeuse et insipide, quoi qu'en ait dit cet excellent M. Amador de los Rios, qui se distingue parmi tous les critiques contemporains par une très-vive sympathie pour les auteurs médiocres et les œuvres mortes :

Qui Bavium non odit, amet tua carmina Mævi.

Auteur d'une Vie de Séjan : « Vida de Elio Seiano. »

Solis Mexía (Juan de), poëte dramatique. Il ne faut pas le confondre avec son célèbre homonyme Antonio de Solis, auteur de quelques bonnes comédies et d'excellents ouvrages historiques. Juan de Solis Mejia a fait un sonnet très-ingénieusement tourné sur les Nouvelles morales de Cervantes :

¡ O tú, que aquestas fábulas leiste !
Verás que son de la verdad engaste
Que por tu gusto tal disfraz se viste.
. . . . . .
Rica y pomposa vas, filosofía,
Ya, dotrina moral, con este traje
No habrá quien de ti burle ó te desprecie.

Dans ce sonnet, adressé aux lecteurs, Juan de Solis prend le titre de gentilhomme de la cour : « gentil hombre cortesano. »

Soto de Rojas (Pedro), né à Grenade, dans la seconde moitié du seizième siècle; avocat du saint-office, chanoine de la collégiale de San Salvador, dans sa ville natale, où il avait fait ses humanités et ses études de droit et de théologie. Il était l'ami intime de Lope de Vega. Celui-ci fut l'éditeur d'un recueil poétique de Soto, où l'on trouve d'excellentes pièces lyriques et pastorales dans le goût italien. L'école de Sannazar jouissait alors d'une grande influence en Espagne. On voit par les sonnets de Soto qu'il imitait volontiers le style et la manière de Góngora : « Desengaño de amor en rimas ; » Madrid, 1623, in-4. Si Soto de Rojas n'eût publié que ce volume de vers, il aurait sa place marquée parmi les poëtes espagnols de la belle époque, qui ont

acquis la célébrité par un petit nombre d'excellentes productions. Mais Soto de Rojas aspirait aussi à la gloire des poëtes épiques. Il est auteur d'un poëme dans le goût mythologique ayant pour titre : « Les rayons de Phaéton (Los rayos de Faeton); » Barcelone, 1639, in-4. C'est la fable narrée par Ovide, gâtée par une affectation ridicule. Soto ne s'arrêta pas en si beau chemin, et il donna vers le milieu du dix-septième siècle un fragment d'un poëme descriptif sous ce titre baroque: « Le Paradis fermé à la foule; jardins ouverts à un petit nombre, avec des fragments de l'Adonis (Parayso cerrado para muchos, jardines abiertos para pocos, con los fragmentos de Adonis); » Grenade 1652, in-4. Ces fragments étaient probablement des essais d'imitation du fameux poëme de Marini, le corrupteur du bon goût, en Italie. En tout cas, Soto imitait à merveille et Marini et Góngora, et dans ce poëme extravagant et insipide, qui n'est autre chose qu'une minutieuse description d'une maison de plaisance, la nature elle-même est gâtée par les inventions bizarres et les métaphores impossibles du poëte. Dans une introduction en prose de don Francisco de Trillo et Figueroa, ami de l'auteur, on voit que ce dernier, dans sa jeunesse, était allé chercher fortune à la cour, et qu'il avait pour maître et protecteur Jorge de Tobar, secrétaire et favori de Philippe III. De bonne heure il fit connaissance avec la plupart des écrivains alors en réputation. Finalement, il sut attirer l'attention du comte-duc, le tout-puissant ministre; il fut admis à lui faire sa cour et obtint un riche bénéfice. La chute de son Mécène rendit Soto de Rojas à la vie privée. Il se retira dans sa ville natale pour y jouir de sa prébende, et profita de ses loisirs pour composer ces poëmes étranges qui lui ont valu un rang distin-

gué parmi les plus détestables partisans et imitateurs de Góngora. Encore une fois, c'est dans la petite poésie que Soto a laissé d'excellentes choses, et plus particulièrement dans ses sonnets, chansons et autres compositions de courte haleine. A la vérité, aucune de ses meilleures pièces n'est exempte de recherche ; mais le tour en est vif et la versification facile et harmonieuse. Quand Soto n'imitait pas Góngora, il était de l'école de Boscan et de Garcilaso. Son *Discours sur la poésie*, en tête de son *Desengaño de Amor*, est très-estimé. C'est un morceau judicieusement écrit et qui fournit des renseignements utiles au sujet des règles de la versification espagnole. Ce discours fut prononcé par Soto de Rojas à l'ouverture d'une société d'écrivains et de poëtes qui s'intitulait : « Academia salvaje, » en 1612. Soto, de son nom académique, s'appelait *el Ardiente*. Ces associations littéraires, qui commencèrent en Espagne vers la fin du seizième siècle et prirent racine dans les premières années du dix-septième, rappelaient en tout les académies de ce genre qui étaient si nombreuses en Italie. Il ne faut pas confondre Pedro de Rojas avec son célèbre homonyme, le spirituel et divertissant Augustin de Rojas, auteur du *Voyage amusant*, « Viage entretenido. »

T

Tamayo (Pedro), militaire et poëte. Je n'ai trouvé aucun renseignement sur cet auteur. Cervantes lui donne le grade de capitaine.

Tejada (Augustin de), né à Antequera, en Andalousie, vers 1568, suivit la carrière ecclésias-

tique; il était docteur en théologie et dignitaire de la cathédrale de Grenade. Tejada cultivait les belles-lettres avec passion, et la poésie avec beaucoup de succès. Cependant il reste bien peu de chose de son œuvre poétique, cinq pièces seulement sur divers sujets, dans le recueil de Pedro de Espinosa, « Flores de poetas ilustres. » Valladolid, 1605, in-4. Toutes ces poésies sont d'une rare perfection, et très-remarquables par l'invention autant que par la facilité des vers et l'élévation du langage. Mort en 1635 à l'âge de soixante-sept ans. Il avait laissé en manuscrit une histoire d'Antequera, sa ville natale. Sedano a reproduit dans son « Parnasse espagnol, » tome I, p. 168, une fort belle *cancion* de Tejada, qui est un magnifique échantillon de la grande poésie lyrique espagnole. Lope de Vega a fait l'éloge de Tejada dans son « Laurier d'Apollon. »

Timoneda (Juan de), né à Valence au commencement du seizième siècle, était imprimeur d'après Esquerdo. Ximeno remarque à ce sujet que son nom ne figure sur aucun livre, et il suppose avec quelque fondement, que Timoneda exerçait la profession de libraire. Il cite un libraire de ce nom. On lit d'ailleurs au frontispice d'un roman de Timoneda : « Vendese en casa de Joan de Timoneda. » Éditeur des comédies et autres petites pièces dramatiques de Lope de Rueda, il se permit, d'après son épître préliminaire, quelques changements. Il fut aussi le premier et le plus fidèle de ses imitateurs. Il mourut vers 1597, dans un âge très-avancé. On a de Timoneda treize ou quatorze pièces dont les meilleures sont celles qui empruntent le langage populaire; quatre scènes dialoguées (pasos) et autant de farces; deux comédies en vers et en cinq actes; un *auto sacramental* et une traduction libre des Ménech-

mes de Plaute. Ces pièces sont d'un style vif et rapide, d'une allure un peu leste et dégagée, faites en un mot pour être jouées en plein vent. On les représentait sur les places publiques de Valence. En 1573, Joan de Timoneda publia en un gros volume un recueil de romances, qui se divise en quatre parties : « Rosa de Amor. » « Rosa española, » « Rosa gentil, » « Rosa real, » et d'autres poésies légères. Nicolas Antonio regarde Timoneda comme le premier auteur de nouvelles en Espagne, « par no haver hallado otro mas antiguo, » observe sensément Ximeno. Les petits contes grivois de Timoneda sont fort agréables et ses anecdotes très-amusantes. « El Patrañuelo » est un recueil tout à fait dans le goût picaresque. « El Sobremesa » et « El Deleytoso » peuvent donner une parfaite idée du talent de Timoneda comme conteur. On trouvera dans Ximeno un catalogue très-complet de ses écrits divers.

V

Valdés (Alonso de). Le même apparemment dont il est question dans le sixième livre de la *Galatée;* car il n'est pas probable que Cervantes ait voulu parler de Francisco de Valdès, auteur d'un traité sur la discipline militaire « (Espejo y disciplina militar. » Bruxelles, 1553, in-8) ni d'autres homonymes mentionnés dans la bibliographie d'Alvarez y Baena. Alonso de Valdès était un poëte élégiaque. Voici l'octave que lui a consacrée Cervantes dans le chant de Calliope :

De Alonso de Valdés me está incitando
El raro y alto ingenio á que del cante,
Y que os vaya, pastores, declarando
Que á los mas raros pasa, y va adelante :

Halo mostrado ya, y lo va mostrando
En el fácil estilo y elegante
Con que descubre el lastimado pecho,
Y alaba el mal que el fiero amor le ha hecho.

Sedano cite une ode burlesque du licencié Juan de Valdes y Melendez, extraite du recueil de Pedro de Espinosa « Flores de Poetas ilustres. » A moins d'une erreur, qui serait facile à comprendre, Juan de Valdés et Alonso de Valdés étaient deux poëtes distincts. Il s'agit bien d'amour dans l'ode citée par Sedano : mais cette ode est une plaisanterie qui n'a rien d'élégiaque.

Vargas (Antonio Gentil de). Je n'ai pu rien ajouter aux quelques indications fournies par Cervantes sur ce poëte, né à Gênes, et qui cultivait, non sans succès, la poésie castillane.

Vargas (Jusepe de), poëte castillan, loué par Lope de Vega en ces termes :

Si á Jusepe de Vargas,
Verdadero poeta castellano,
El verde lauro encargas,
Por el aire le tienes en la mano;
Que fuera de sus versos y concetos
Cándidos, puros y en rigor perfetos,
No dudes que hasta ver el fin del caso
Alborote las musas y el Parnaso;
Pero si va de paz y llega solo,
El casará las musas con Apolo.
(Laurel de Apolo, silva VIII).

Tout cela ne signifie pas grand'chose, et une courte notice vaudrait bien mieux; mais les biographes et bibliographes sont muets.

Vasconcellos (Juan Mendez de), poëte portugais, florissait au commencement du dix-septième

siècle. Il se distingua dans la guerre de l'indépendance du Portugal contre l'Espagne. Auteur d'un poëme épique en langue espagnole, « La liga deshecha por la expulsion de los Moriscos de los Reinos de España. » Madrid, 1612, in-8. A propos de cet épisode, Vasconcellos a fait un tableau général des principaux événements de l'histoire d'Espagne. Le poëme est en dix-sept chants et en douze cents octaves. La versification en est passable; mais l'intérêt manque. Il est probable que Vasconcellos, devenu un personnage important après la délivrance de son pays, dut regretter les flatteries qu'il avait prodiguées sans mesure à Philippe III.

Vega (Bernardo de la). Alvarez y Baena, dans ses « Enfants de Madrid, » affirme carrément que Bernardo de la Véga « fué natural de Madrid, » et qu'il devint chanoine de la cathédrale de Tucuman. Il met à son compte deux ouvrages qui n'ont aucun point de ressemblance : « El pastor de Iberia, » 1591, in-8, et « Relacion de las grandezas del Perú, México y los Angeles. » Mexico, 1601, in-8. Il est vrai qu'Alvarez y Beana n'a fait que suivre l'opinion de Mayans y Siscar dans sa vie de Cervantes, et la conjecture de Nicolas Antonio. Pellicer, le savant commentateur de don Quichotte, n'a pas été moins affirmatif que Mayans. Cependant rien ne prouve que l'auteur du Pastor de Iberia et le chanoine de Tucuman, soient une seule et même personne. Il est même très-probable que le poëte n'avait rien de commun avec l'auteur de ce livre sur le Pérou et le Mexique, qui fut publié en 1601. Le consciencieux Clemencin fait remarquer que dans le Pastor de Iberia, qui abonde en allégories, comme la plupart des romans-pastorales de ce temps-là, il n'y a pas une allusion, pas un

détail qui s'accorde avec l'opinion de Mayans, et il n'hésite pas à reconnaître que Bernardo de la Vega était un gentilhomme andalous. « El Pastor de Iberia, » imprimé à Séville en 1591, in-8, est dédié à don Juan Tellez Giron, duc d'Osuna et comte d'Ureña. C'est un mélange de vers et de prose en quatre livres. L'ouvrage est absolument mauvais; il abonde en barbarismes et en solécismes, et la conception est à l'avenant. Ces fautes grossières contre la langue et la syntaxe sont une forte présomption en faveur de ceux qui pensent que l'auteur n'était point Castillan. En Castille, le paysan le plus illettré parle purement et correctement le castillan. Comment s'imaginer qu'un auteur, né à Madrid, aurait péché de la sorte contre les règles de l'art de bien dire? Ce qui ajoute à l'ennui de ce roman insipide, c'est l'étalage d'érudition mythologique dont l'auteur fait parade à toutes les pages. Cervantes avait déjà sommairement exécuté Bernardo de la Vega dans le chapitre sixième de la première partie de don Quichotte. Dans le Voyage au Parnasse, l'auteur du *Pastor de Iberia* est un des plus redoutables champions de l'armée ennemie.

Vega (Garcilaso de la), né à Tolède en 1503, appartenait à l'illustre famille de Guzman. Son père avait été ambassadeur de Ferdinand et d'Isabelle à la cour de Rome. Garcilaso entra de bonne heure au service de l'empereur Charles-Quint. A l'âge de vingt-quatre ans, il épousa doña Elena de Zuñiga, et en eut deux fils : l'aîné mourut très-jeune dans un assaut, le cadet entra en religion dans l'ordre des frères prêcheurs, sous le nom de Dominique de Guzman. Garcilaso était un vaillant soldat; il travaillait sous la tente, et relisait entre deux combats ces grands maîtres de l'antiquité dont il a été l'heureux imitateur. Il

se distingua particulièrement à Vienne au siége de Tunis. Une affaire de famille dont il s'était mêlé contre le gré de son maître, le fit reléguer pendant quelque temps dans une île du Danube. Rentré en activité de service, Charles-Quint lui confia le commandement d'un corps d'armée, au moment d'envahir la Provence. Garcilaso, arrêté près de Fréjus par une cinquantaine de paysans qui s'étaient fortifiés dans une tour, monta le premier à l'assaut et fut frappé à la tête d'une blessure mortelle. Il mourut à Nice en 1536, à l'âge de trente-trois ans. Garcilaso excellait également dans la musique et dans la poésie, et faisait des vers latins avec une grande facilité. Tout a été dit sur le rôle de Garcilaso dans la poésie espagnole. Il lui a suffi de trois églogues, de deux élégies, d'une épître, de cinq *canciones*, d'une quarantaine de sonnets et de quelques menues poésies, pour mériter le titre de prince des poëtes castillans. Le style de Garcilaso, pour emprunter une comparaison homérique, est doux comme le miel, et sa versification est admirable de simplicité. Aucun poëte espagnol n'a rencontré comme lui cette perfection de la forme. Quant au génie poétique, Garcilaso est pour moi le seul des poëtes modernes qui me rappelle Virgile. Il avait un sentiment très-vif des beautés de la nature et des sites champêtres. Ses paysages sont dignes de Théocrite.

Vega Carpio (Lope de), né à Madrid le 25 novembre 1562, fut un enfant précoce. Il a dit lui-même que son génie lui avait enseigné l'art des vers dès le berceau. A douze ans, son éducation était achevée. Il entra jeune aussi dans la vie. Avant de commencer le cours des études supérieures à Alcalá, il avait fait un peu son tour d'Espagne. Au sortir de l'université, il entra au

service du duc d'Albe. Il se maria quelque temps après et se fit exiler à Valence, à la suite d'un duel. De retour à Madrid, il perdit sa femme, et, dans son désespoir, il s'engagea dans l'Armada qui allait envahir l'Angleterre. Il perdit, dans cette désastreuse expédition, son frère qui était officier de marine. Il revint à Madrid et fut successivement secrétaire du marquis de Malpica et du comte de Lémos. Il épousa en secondes noces doña Juana de Guardio. Il en eut un fils qui mourut très-jeune et une fille qui devait être son héritière. Ayant perdu sa seconde femme, il se fit prêtre, entra dans la confrérie des prêtres natifs de Madrid, fut comblé d'honneurs par le pape Urbain VIII, et devint un des familiers de la sainte Inquisition. Il mourut au milieu de ses travaux et de ses exercices de piété, le 25 août 1635, dans sa soixante-treizième année. Lope de Vega, qui jouit de son vivant d'une immense popularité, fut enterré comme un monarque, aux frais du duc de Sesa. Ces funérailles magnifiques étaient comme le dernier reflet de sa gloire. Lope de Vega, abusant de sa facilité prodigieuse, écrivit, comme il en convient lui-même, trop de sottises pour complaire au public; et en lisant le recueil immense et surtout incomplet de ses œuvres, on constate que la plupart de ces œuvres ne sont pas viables. Lope de Vega vivait en quelque sorte au jour le jour. On peut dire de lui qu'il mangea son fonds avec son revenu, et son nom n'est plus qu'un souvenir, le symbole d'une fécondité incroyable. Sauf quelques comédies, qui ne sont pas d'ailleurs parmi les meilleures du théâtre espagnol, sauf ses poésies légères dont quelques-unes sont charmantes, Lope de Vega n'a point laissé une de ces œuvres maîtresses qui recommandent un homme à l'éternel souvenir des générations. Cervantes l'a excellemment

nommé « el monstruo de naturaleza. » C'était en effet un prodige, une espèce de monstruosité dans l'ordre intellectuel.

Vera (Juan de) y Figueroa, comte de la Roca, célèbre diplomate, fut longtemps ambassadeur d'Espagne à Venise. Il était de Séville. Il a écrit un excellent traité sur la diplomatie, intitulé : « El Embajador. » et un poëme épique assez médiocre : « El Fernando ó Sevilla restaurada. » Milan, 1632, in-4. Ce poëme est le récit héroïque de la conquête de Séville par le saint roi Ferdinand. L'auteur avait commencé par traduire en vers espagnols la Jérusalem délivrée du Tasse, et lorsque la traduction touchait à sa fin, il l'adapta simplement au nouveau sujet, moyennant quelques modifications. De sorte que la conquête de Séville par Ferdinand III n'est au fond que le poëme du Tasse métamorphosé. Le poëme n'a pas moins de vingt chants; mais il n'est pas en octaves. Juan de Vera a adopté l'ancienne forme des petits vers qu'on appelle *redondillas*. On a de lui une apologie de Pierre Ier, roi de Castille, surnommé tantôt le *Cruel*, tantôt le *Justicier*. « El Rey don Pedro defendido. » Madrid, 1648, in-8. Mayans y Siscar a nettement accusé Juan de Vera y Figueroa d'avoir fabriqué de toutes pièces ou du moins altéré le recueil intitulé : *Centon epistolario del bachiller Fernan Gomez de Cibdad real*. Perez Bayer était du même avis, et M. Gayangos, qui ne croit point à l'authenticité du recueil, estime que le célèbre diplomate était très-capable de mystifier le public par une de ces supercheries littéraires dont on compte un assez grand nombre en Espagne. Mort en 1658. — Je ne pense pas que Cervantes ait voulu parler d'un homonyme, Juan de Vera y Villaroel, auteur dramatique de la première moitié du dix-septième

siècle. En tout cas, ni l'un ni l'autre ne doit être confondu avec Juan de Vera Tassis y Villaroel, éditeur des œuvres de Caldéron, a la fin du dix-septième siècle.

Vergara (Juan de Vergara). Acteur et auteur dramatique. Agustin de Rojas l'a cité dans son voyage amusant :

De los farsantes que han hecho
Farsas, loas, bayles, letras,
Son Alonso de Morales,
Grajales, Zorita, Mesa,
Sanchez, Rios, Avendaño,
Juan de de Vergara, Villegas,
Pedro de Morales, Castro
Y el del hijo de la tierra.

Les ouvrages consultés pour cette table des auteurs cités dans le *Voyage au Parnasse*, ne m'ont rien fourni sur Juan Vergara. Cervantes l'avait déjà loué dans sa *Galatée :*

El alto ingenio y su valor, declara
Un licenciado tan amigo nuestro,
Cuanto ya sabeis que es Juan de Vergara,
Honra del siglo venturoso nuestro :
Por la senda que él signe abierta y clara,
Yo mesma el paso y el ingenio adiestro,
Y adonde él llegar de llega me pago,
Y en su ingenio y virtud me satisfago.

Nicolas Antonio cite un Hipolito de Vergara, de Séville, auteur d'une vie du saint roi Ferdinand, 1630, in-8. D'après Agustin de Rojas, Vergara était à la tête d'une troupe de comédiens. Il y a eu un chirurgien célèbre de ce nom.

Villamediana (le comte de), don Juan de Tassis y Peralta, célèbre dans l'histoire galante de l'Espagne, était un grand seigneur, très-brillant, qui mourut victime de sa galanterie et de

son génie satirique. Il était de toutes les fêtes de la cour et composait des pièces que la reine et ses dames d'honneur jouaient sur le théâtre du palais. Un jour, la reine d'Espagne traversant une galerie pour rentrer dans ses appartements, quelqu'un vint par derrière et lui mit les deux mains sur les yeux : « Qu'est-ce donc, comte ? » dit simplement la reine. Mais ce n'était point le comte; c'était le roi, et quelques jours après Villamediana fut assassiné. Il avait reçu le jour même de sa mort, l'avis de veiller sur sa personne. Mme d'Aulnoy, dans son curieux « Voyage en Espagne, » a raconté l'histoire romanesque du comte de Villamediana. On prétend, non sans raison, que cet assassinat fut provoqué par quelques pamphlets ou satires politiques du comte : aussi quelques contemporains disent qu'il mourut « por haber hablado mas de lo que debiera. » Villamediana était de l'école de Góngora ; mais doué d'un vrai talent de poëte, il a laissé des poésies très-remarquables. Le recueil de ses œuvres parut huit ou neuf ans après sa mort, à Saragosse, en 1629, in-4. On trouve dans ce recueil trois poëmes (Phaëton, Daphné, Europe) qui sont évidemment des imitations du *Polyphème* de Góngora. Parmi ses trois cents sonnets, il en est de satiriques, de sérieux et de burlesques. Ses poésies légères rappellent les anciennes romances. Le recueil des œuvres de Villamediana, publié à Saragosse, est loin d'être complet. On cite un très-grand nombre de poésies manuscrites.

Virués (Cristóbal de), né à Valence, fils du docteur Alonso Virués; se distingua également dans les armes et dans les lettres. Il servit longtemps dans le Milanais et obtint le grade de capitaine. Il était aussi à la bataille de Lépante.

Son nom est un des plus illustres de cette pléiade de poëtes qui formaient à Valence une sorte de colonie littéraire. Virués était en relations d'intimité avec Lope de Vega. — On sait que ce fécond dramaturge, à la suite d'une affaire d'honneur, fut exilé à Valence en 1585. — Il était à la fois poëte dramatique, lyrique ou épique. Dans la préface de ses œuvres tragiques et lyriques, Virués s'attribue l'honneur d'avoir le premier réduit les comédies en trois journées; et il dit expressément la même chose dans le prologue en vers qui précède sa tragédie, « La gran Semiramis : »

Y solamente porque importa advierto
Que esta tragedia, con estilo nuevo
Que ella introduce, viene en tres jornadas
Que suceden en tiempos diferentes.
En el sitio de Batra la primera,
En Ninive famosa la segunda,
La tercera y final en Babilonia,
Formando en cada cual una tragedia
Con que podrá toda la de hoy tenerse
Por tres tragedias, no sin arte escritas.

Lope de Vega répète cette assertion dans sa singulière poétique :

El capitan Virués, insigne ingenio,
Puso en tres actos la comedia, que antes
Andaba en cuatro como pies de niño,
Que eran entonces niñas las comedias.
(*Arte nuevo de hacer comedias en este tiempo.*)

S'il ne s'agissait que de la division des pièces de théâtre en trois actes, ni Virués, ni Rey de Artieda, ni Cervantes, ni d'autres encore n'étaient dans le vrai, en s'attribuant le mérite de cette innovation, dont l'auteur véritable est peut-être Francisco de Avendaño (1553). Mais Virués,

s'adressant à son public, à la manière des tragiques grecs ou des comiques latins, parle d'une véritable trilogie, ou si l'on veut d'une triple tragédie sous un titre unique. En autres termes, il déclare que dans sa tragédie de Sémiramis, il y a trois actions différentes, qui forment autant de tragédies; et chacune de ces tragédies se passe dans une ville différente. Le spectateur se trouve successivement transporté à Bactres, à Ninive et à Babylone. Virués, qui s'inspirait de la tradition classique, n'entendait point violer l'unité de lieu, et il croyait sincèrement concilier celle-ci avec l'unité d'action.— On a de Virués cinq tragédies ou mieux cinq drames, écrits en 1580 et 1590, et publiés seulement en 1609. Ils sont d'une rare extravagance; les personnages y meurent par douzaines, et telle action ne dure pas moins de quarante années. La plus régulière et la moins absurde de ces pièces est celle qui a pour titre : *Elisa Dido*, tragédie conforme, non pas à la tradition virgilienne, mais au genre adopté par les Grecs; faible d'ailleurs comme intérêt et comme peinture de caractère. Virués est auteur d'un poëme légendaire et religieux : « El Monserrate; fundacion de aquella real casa y camara angelical, con relacion de la vida y penitencia de Fray Juan Guarin, » Madrid, 1587. « El Monserrate segundo, » Milan, 1602, in-8. C'est le même poëme revu et augmenté, un des meilleurs de la littérature espagnole. Cervantes le cite avec éloge dans l'examen des livres de Don Quichotte, à côté de l'Araucana de Ercilla et de la Austriada de Juan Rufo : « Todos estos tres libros, dijo el Cura, son los mejores que en verso heróico en lengua castellana estan escritos, y pueden competir con los mas famosos de Italia : guárdense como las mas ricas prendas de poesia que tiene España. »

Le poëme est en vingt chants, et remarquable par l'harmonie des vers. Virués avait composé, non sans succès, quelques épîtres morales et satiriques : on cite notamment une épître sur les bienfaits de la paix, et un morceau descriptif : « Le passage du Saint-Gothard par les troupes espagnoles, allant de Milan aux Pays-Bas (1605). « Obras trágicas y liricas, » Madrid, 1609, in-8. Une lettre de Balthazar Escobar, en tête du « segundo Monserrate, » nous apprend que Virués tenait prêt pour l'impression un volume de vers : « Rimas. »

Valdivieso ou Valdivielso (El maestro José de), né à Tolède, contemporain de Cervantes, de Lope de Vega et de cette nombreuse pléiade d'écrivains et de poëtes qui ont illustré la littérature espagnole, dans le premier quart du dix-septième siècle. Il suivit la carrière ecclésiastique avec distinction. Chapelain de la chapelle mozarabe de la cathédrale de Tolède, il fut l'ami et le protégé du cardinal-infant. Il était le plus souvent à Madrid, et voyait familièrement la plupart des auteurs en renom. Il joua dans les lettres un rôle analogue à celui du célèbre père Mersenne dans les sciences. Peu d'ouvrages littéraires parurent sans son approbation, depuis 1607 jusqu'au delà de 1630. Il n'était pas, à proprement parler, l'arbitre de la littérature de son temps ; mais ses jugements se recommandaient par le bon sens autant que par le bon goût ; et la plupart de ses critiques, sous une forme élégante et mesurée, peuvent être admises sans trop de restrictions. Il évitait ces banalités qui étaient monnaie courante parmi les panégyristes officieux et même parmi les censeurs officiels. Valdivieso était lui-même un écrivain et un poëte distingué. Il a fait beaucoup de poésie religieuse,

mais sans exclure toutefois le genre et les sujets profanes. On ne peut pas dire qu'il ait travaillé pour le théâtre; car ses pièces dramatiques et ses *autos sacramentales* (analogues aux anciens *mystères* du théâtre français) furent jouées presque toutes dans la cathédrale de Tolède, suivant une ancienne coutume dont la tradition se retrouve encore de nos jours en Espagne, dans les cérémonies de la semaine sainte et les réjouissances de Noël et de Pâques. Ces productions de Valdivieso annoncent un esprit facile, ingénieux, une imagination féconde, et un sentiment très-délicat. On cite parmi ses petits drames religieux, l'*Enfant prodigue*, qui jouit d'une grande popularité; *Psyché et Cupidon*, sujet tout mythologique et profane, ingénieusement traité au point de vue religieux, grâce à une perpétuelle allégorie, qui est aussi le grand ressort d'une autre pièce, du genre biblique, ayant pour titre : « l'Arbre de vie. » Ce qu'il y a de singulier dans toutes ces pièces, c'est le mélange d'une foi religieuse très-profonde, et des souvenirs d'une autre civilisation, cette association du sacré et du profane qui nous montre les penchants mystiques en parfait accord avec les instincts poétiques; l'imagination la plus fougueuse aux prises avec les dogmes de la théologie, en peu de mots, la religion positive servant de thème à l'improvisation ou à l'inspiration. On sait comment Calderon a su mettre en œuvre tous ces éléments hétérogènes. Valdivieso a fait aussi deux comédies dans le même genre: l'une en l'honneur de la Vierge, l'autre de l'ange gardien. Elles sont inférieures à ses *autos*. Mais ce qui recommande également autos et comédies, c'est la facilité du style, la vivacité du dialogue et l'évocation perpétuelle des vieilles traditions nationales. C'était plus qu'il n'en fallait pour plaire au public, et Valdivieso avait beaucoup de

succès. Il a été moins heureux dans ses deux poëmes sur la vie de saint Joseph, son patron, et l'image miraculeuse de la Vierge qu'on vénérait à Tolède. Quoi qu'en ait dit le judicieux Nicolas Antonio, ces volumineux poëmes ne se recommandent que par la piété solide de l'auteur ; mais, sauf une certaine facilité de versification, ils sont absolument sans intérêt, c'est-à-dire sans valeur. Ces deux poëmes sont en octaves. Valdivieso excellait aussi aux petites compositions; et il y a nombre de pièces très-remarquables dans son Romancero religieux. Cervantes faisait grand cas du talent poetique et du goût de cet ecclésiastique. Valdivieso de son côté, qui était lié d'amitié avec Cervantes (ils étaient l'un et l'autre de la confrérie du Saint-Sacrement), a rendu justice pleine et entière en termes excellents dans la censure qu'il fit du « Persilès, » ouvrage posthume du « rare inventeur. » — « Vida, excelencias y muerte del gloriosisimo patriarca san José. » Tolède, 1607, in-8. — « Romancero espiritual del santisimo Sacramento, » 1612, in-8. — « Sagrario de Toledo. » Madrid, 1616, in-8. — « Doce autos sacramentales y dos comedias divinas. » Tolède, 1622, in-4. — « Exposicion parafrastica del Psalterio. » Madrid, 1637, in-8. — Elogios del santisimo Sacramento, á la Cruz santisima y á la purisima Virgen. » Madrid, 1630, in-8.

Velez de Guevara (Luis), né à Ecija, en Andalousie, en 1570, mort à Madrid en 1644, célèbre romancier et poëte dramatique, fut un des plus habiles représentants des théories poétiques de Lope et le plus fécond des dramaturges de son école. Il était très-populaire. Douze années avant sa mort, Juan Perez de Montalvan portait déjà à quatre cents le nombre de ses comédies (1632).

Voici ce qu'il en dit : « Luis Velez de Guevara ha escrito mas de quatrocientas comedias, y todas llenas de pensamientos sutiles, arrojamientos poéticos y versos excelentisimos y bizarros, en que no admite comparacion su valiente espíritu.» En effet, Luis Velez de Guevara maniait admirablement les vers, et il était comme Lope, plein de verve et de mauvais goût. Ses pièces sont en général intéressantes, notamment celles qui ont pour sujet quelque événement mémorable de l'histoire nationale. Il est surtout connu en France par son roman satirique, « El diablo cojuelo », Madrid, 1641, in-8, si populaire depuis l'imitation qu'en a faite Le Sage. Velez de Guevara a écrit aussi : « Elogio del juramento del serenisimo principe don Felipe Domingo deste nombre Cuarto. » Madrid, 1608. Cet écrit lui fut probablement commandé par le ministre tout-puissant de Philippe III.

Sous le nom de Tityre, Cervantes a désigné Virgile, et Sannazar sous celui de Sincero, un des personnages de l'*Arcadie* de ce poëte napolitain.

Iciar (Juan de), basque, auteur d'un traité d'arithmétique pratique (Saragosse, 1546), et d'un autre traité d'orthographe et de calcul (*ibid.*, 1553, in-4°).

NOTICE

SUR

L'AUTOGRAPHE INÉDIT DE CERVANTES

REPRODUIT DANS CE VOLUME.

M. Feuillet de Conches possède trois autographes de Cervantes. Il les a mis tous les trois à notre disposition, avec une obligeance qui n'étonnera point les amis et les lecteurs de ce *curieux* par excellence. La pièce que nous avons reproduite est entièrement de la main de Cervantes. Elle présente un état des menues dépenses faites par lui, dans la ville d'Ecija, en Andalousie, pendant les années 1588 et 1589. Cervantes était alors attaché à Antonio de Guevara, fournisseur du gouvernement pour les approvisionnements de la flotte. Ses fonctions n'étaient pas brillantes, et l'on a quelque peine à se figurer l'auteur de *Don Quichotte* faisant l'office d'agent comptable dans un moulin à huile, et alignant patiemment des chiffres.

Les deux autres pièces, datées de Séville, comme la précédente, sont de l'année 1593. La première, qui est incomplète, en un simple feuillet, a dû être détachée d'un registre. Cervantes, commis aux vivres, sous les ordres de Francisco Benito Mena, présente un état des quantités d'huile par lui fournies, avec les noms des fournisseurs et les sommes déboursées. On appelait cela une *relacion jurada y firmada*. Les deux

dernières lignes de cette pièce, immédiatement avant la signature, sont probablement de la main de Cervantes. La dernière pièce est une notification des contrôleurs des finances, chargés de vérifier les comptes des commis d'Antonio de Guevara, par laquelle Cervantes est invité à présenter l'état ci-dessus dans l'espace de treize jours. Cervantes s'engage à rendre ses comptes dans le terme prescrit. — Ces trois pièces sont précieuses, en ce qu'elles attestent d'une manière certaine le temps durant lequel Cervantes séjourna en Andalousie, remplissant les modestes fonctions de commis aux vivres.

TABLE DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS.....Pages I
Vie de Cervantes..... V
Notes sur la vie..... LIX
INTRODUCTION..... XCXVIII
Le Voyage au Parnasse..... 1
Dédicace..... 3
Avis au lecteur..... 5
L'auteur à sa plume (sonnet)..... 7
CHAP. I..... 11
CHAP. II..... 21
CHAP. III..... 35
CHAP. IV..... 49
CHAP. V..... 66
CHAP. VI..... 76
CHAP. VII..... 85
CHAP. VIII..... 96
Appendice..... 111
Table des auteurs cités dans le Voyage au Parnasse..... 127
Notice sur l'autographe de Cervantes..... 259

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure,
rue de Fleurus, 9.

DU MÊME AUTEUR :

La médecine à travers les siècles. — Histoire, philosophie, érudition. 1 volume in-8. Chez J. B. Baillière et fils.

(*Pour paraître en octobre* 1864.)

EN VENTE CHEZ J. GAY, ÉDITEUR :

Voyages de Piron à Beaune, publiés, pour la première fois, sur les manuscrits autographes originaux, et augmentés de commentaires, etc.; par M. *Honoré Bonhomme*. Petit in-12 de 116 pages. Prix . . . . . 2 fr.

Madame la comtesse de Maure. *Sa vie et sa correspondance, suivies des Maximes de madame de Sablé et d'une Etude sur la vie de mademoiselle de Vandy;* par M. Ed. DE BARTHÉLEMY. 1 vol. in-12 de 280 pages, papier vergé, prix : 7 fr. 50 ; et papier ordinaire. . . . . 5 fr.

CH. NISARD. **La Muse pariétaire et la Muse foraine, ou les Chansons des rues depuis quinze ans.** In-8 de XXVI-336 pages, tiré à 200 exempl. Prix. 12 fr. *L'Amour, Napoléon Ier et Napoléon III, le Vin, Mélanges* et *Chansons de métiers.*

J. CHOUX. **Appendice à la Muse pariétaire et la Muse foraine.** In-12 et in-8 de 2 feuilles. Prix. 1 fr.

Paris. — Imprimerie génér. de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 640 2